THÉORIE

ÉTIENNE BALIBAR

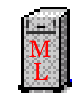
CINQ ÉTUDES DU MATÉRIALISME HISTORIQUE



FRANÇOIS MASPERO

PARIS

From Marx to Mao



“ THÉORIE ”

Collection dirigée par Louis Althusser



cinq études du matérialisme historique

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

Lire « Le Capital » (en collaboration avec Louis Althusser, Jacques Rancière, Pierre Macherey, Roger Establet), 1965

ÉTIENNE BALIBAR

cinq études du matérialisme historique

FRANÇOIS MASPERO
1, place Paul-Painlevé-V^e
PARIS
1974

Ce que Marx a combattu le plus, pendant toute sa vie, ce sont les illusions de la démocratie petite-bourgeoise et du démocratisme bourgeois. Ce qu'il a raillé le plus, ce sont les phrases creuses sur la liberté et l'égalité, quand elles voilent la liberté des ouvriers de mourir de faim, ou l'égalité de l'homme qui vend sa force de travail avec le bourgeois qui, sur le marché prétendument libre, achète librement et en toute égalité cette force de travail, etc. Cela, Marx l'a mis en lumière dans tous ses ouvrages économiques. On peut dire que tout Le Capital *de Marx s'attache à mettre en lumière cette vérité, que* les forces fondamentales de la société capitaliste sont et ne peuvent être que la bourgeoisie et le prolétariat : *la bourgeoisie, comme batisseur de cette société capitaliste, comme son dirigeant, comme son animateur ; le prolétariat comme son fossoyeur, comme la seule force capable de la remplacer. Je doute qu'on trouve un seul chapitre dans n'importe quel ouvrage de Marx, qui ne soit consacré à ce thème. On peut dire que les socialistes du monde entier, au sein de la IIe Internationale, ont maintes fois juré leurs grands dieux devant les ouvriers qu'ils avaient compris cette vérité. Mais lorsque les choses en sont venues a la lutte véritable, à la lutte décisive pour le pouvoir entre le prolétariat et la bourgeoisie, nous avons constaté que nos mencheviks et nos socialiste-révolutionnaires, ainsi que les chefs des vieux partis socialistes du monde entier, ont oublié cette vérité et se sont mis à répéter d'une facon purement mécanique des phrases philistines sur la démocratie en général.*

LÉNINE, Rapport au VIIIe Congrès du Parti communiste (bolchevique) de Russie, 1919.

AVERTISSEMENT

Je rassemble ici, pour les présenter au lecteur, cinq études du matérialisme historique, rédigées au cours des dernières années à des usages et dans des circonstances différentes, mais dans le cours d'un même travail. Quelques mots me suffiront pour en indiquer l'origine et pour en expliquer les intentions.

La première étude, « Karl Marx et le marxisme », est la version complète d'un article paru en 1971 dans l'*Encyclopaedia Universalis.* J'en ai repris et explicité la première partie, que j'avais dû abréger pour me tenir dans l'espace imparti.

La seconde étude, « La rectification du “ Manifeste communiste ” », reproduit un exposé qui m'avait été demandé par le Centre pédagogique régional de Marseille, à l'intention d'enseignants des différents degrés. Elle a paru, telle que je la présente ici, dans *La Pensée* d'août 1972.

« Plus-value et classes sociales » est un texte inédit sous cette forme, dans lequel je précise et corrige des formulations datant de 1972 [1]. J'y ai joint, en annexe, le texte d'un article publié dans *L'Humanité* du 8 juin 1973, sur « Lénine, les communistes et l'immigration ».

Le texte de l'article « Sur la dialectique historique », que j'avais rédigé pour répondre à quelques questions et critiques portant sur ma contribution à *Lire Le Capital* [2], a paru dans *La Pensée* d'août 1973. J'ai profité de cette réédition pour y ajouter des éclaircissements et en compléter l'argumentation.

Enfin, « Matérialisme et idéalisme dans l'histoire de la théorie

1. Que j'avais notamment utilisées dans un article sur « Les Formations sociales capitalistes », *Les Sciences de l'économie*, C.E.P.L., Paris, 1973.
2. Paris, Maspero, 1965.

marxiste » rassemble les principaux points d'exposés que j'ai faits en 1974 à la demande des universités de Bologne et de Berlin.

Je remercie MM. les directeurs de publications qui m'ont autorisé à reproduire les textes dont ils avaient la propriété.

Malgré leur diversité, ces textes ont tous un même objectif : ce sont des études *du* matétialisme historique. Ce ne sont pas des commentaires, des interprétations philosophiques du marxisme, où s'exprimerait le « point de vue » d'une école, mais des tentatives pour étudier et assimiler quelques-unes de ses leçons principales, en vue de la pratique. Non pas des « recherches » sur la base du matérialisme historique, pour en appliquer les concepts à de nouveaux problèmes qu'il aurait ignorés, mais d'abord des éléments du travail d'apprentissage permanent que requiert la théorie marxiste.

La théorie marxiste n'est pas, spontanément, « bien connue » de tous ceux qui l'invoquent ou même en citent rituellement les grands textes classiques. Elle doit être étudiée sur pièces. Elle doit certes être étudiée à la lumière de la pratique et des problèmes politiques de notre temps, mais non pas mise *au service* d'une ligne conjoncturelle, comme un réservoir de citations et d'illustrations qui pourraient fournir, à défaut de preuves, des garanties d'authenticité idéologique. Si elle est indispensable à l'analyse des situations concrètes dans lesquelles la classe ouvrière organisée affronte aujourd'hui le problème de sa révolution, c'est précisément qu'elle ne peut s'y substituer. La théorie marxiste ne peut être étudiée indépendamment de *l'histoire du mouvement ouvrier*, dont les étapes déterminent ses problèmes, ses démonstrations, la constitution de ses concepts, ses transformations et ses inéluctables rectifications.

L'étude du matérialisme historique (à la fois l'étude des connaissances scientifiques qu'il apporte et l'étude de sa propre histoire) est une tâche collective du mouvement ouvrier. C'est une longue tâche, non pas infinie (comme s'il fallait *attendre* d'être un *savant* marxiste pour investir la théorie dans la pratique, comme s'il fallait *commencer* par la théorie pure, au risque de n'en jamais sortir...) mais *ininterrompue*, comme la pratique révolutionnaire elle-même, dont elle fait partie. C'est une tâche politique, donc c'est le lieu et l'enjeu d'une *lutte* incessante, où se reflètent en dernière analyse la effets de la lutte da classes, au sein même du mouvement ouvrier. Il en a toujours été ainsi chez Marx lui-même et, de façon manifeste, après sa mort ; il en est ainsi plus que jamais aujourd'hui. L'étude duaténalisme historique est d'emblée une lutte contre sa révision, contre

ses déviations, pour sa rectification et son développement, une lutte entre plusieurs voies, avec tous les risques que cela comporte.

Les vérités scientifiques du matérialisme historique ne sont pas, pour emprunter l'expression de Hegel, comme « des monnaies frappées, toutes prêtes à être dépensées et encaissées », déposées dans le trésor des textes, dans l'énoncé de telle ou telle formulation isolée, qui vaudrait en elle-même et une fois pour toutes, et qu'il suffirait de puiser au gré des besoins. Mais elles ne sont pas non plus *hors* des textes qu'a produits le travail de Marx, d'Engds, de Lénine et de leurs successeurs, dans un « sens » mystérieusement dérobé, toujours à découvrir au gré des interprétations subjectives. Elles ne sont pas des solutions, des réponses toutes prêtes, mais des problèmes, des positions de problèmes. Elles résident donc dans le *rapport* objectif des énoncés théoriques à la pratique politique du prolétariat, dans des conjonctures historiques successives, qui en modifient le point d'application. Elles résident dans le *rapport* objectif des énoncés théoriques marxistes aux différents discours idéologiques de l'idéologie dominante, qu'ils combattent et « critiquent » pour donner corps et force à l'idéologie prolétarienne : discours de l'économie politique bourgeoise, des philosophies morales et juridiques de l'histoire, du socialisme utopique et réformiste. Elles résident enfin dans le *rapport* objectif des énoncés théoriques entre eux, selon la dialectique rigoureuse d'une démonstration où se réalise pour la première fois dans rhistoire un point de vue (c'est-à-dire une position) *théorique* de classe prolétarien(ne).

Les vérités scientifiques du marxisme résultent du fait que le matérialisme historique définit et analyse concrètement deux réalités indissociables : le processus de *l'exploitation* capitaliste, le procusus de *la révolution prolétarienne* et de la lutte de classes qui la prépare et l'accomplit. Ces deux réalités s'expriment avant tout, grâce à Marx qui en a inauguré la connaissance théorique, dans deux concepts, qui sont les vrais concepts fondamentaux du matérialisme historique : celui de *plus-value* et celui de *dictature du prolétariat*. Ces deux concepts, et ces deux concepts seuls, font rupture, et même coupure irréversible avec l'idéologie des classes dominantes, et permettent de fonder une science de l'histoire et de la lutte des classes. Ils commandent la définition scientifique du « mode de production », de la « formation sociale », des classes elles-mêmes, des rapports historiques entre la « base » et la « superstructure », etc.

Il ne s'agit donc pas, en étudiant le matérialisme historique, de chercher à s'assimiler une « méthode » générale ou particulière, serait-elle conçue comme « scientifique » ou comme « dialectique », pour l'appliquer après coup à corriger les disciplines existantes, voire

à les récupérer pour la bonne cause. La méthode n'existe, au sens fort, que dans sa mise en œuvre, dans le développement de concepts déterminés. Etudier le matérialisme historique, c'est avant tout étudier dans l'ensemble de leurs déterminations les problèmes précis de la *plus-value* et de la *dictature du prolétariat*, et, sur cette base, tous les problèmes particuliers de la théorie marxiste, de la stratégie et de la tactique de la lutte des classes.

Plus-value et dictature du prolétariat ne sont pas les principes d'une doctrine achevée, d'un *système* économique ou politique, mais les concepts scientifiques d'un processus qui n'a cessé, depuis Marx et Engels, de revêtir des formes nouvelles, de conférer une forme nouvelle aux tendances historiques contradictoires de la société capitaliste. « Oublier » la plus-value et la dictature du prolétariat, renoncer à en mettre en œuvre la définition complète (que les mots soient ou non conservés), ce n'est pas seulement réviser le marxisme, c'est s'interdire la possibilité de comprendre et d'expliquer l'histoire des luttes de classes, d'y intervenir et de les orienter vers le succès de la révolution. Etudier la plus-value et la dictature du prolétariat, c'est étudier leur réalisation historique contradictoire, leur *variation* même dans des conjonctures données : pour nous, en 1974, toutes les conjonctures qui résultent du développement de l'impérialisme des luttes de la classe ouvrière et des autres travailleurs exploités des luttes de libération des peuples opprimés, des contradictions dans le développement du socialisme. C'est mettre à l'ordre du jour de *chaque* conjoncture nouvelle un *problème* central : *quelles sont* les formes actuelles de la plus-value ? *quelles sont* les formes actuelles de la dictature du prolétariat ? C'est aussi, par là même, réfléchir et d'abord connaître l'*histoire* de ces concepts, étroitement liée à celle du mouvement ouvrier.

Plus-value et dictature du prolétariat ne sont pas des concepts *indépendants* l'un de l'autre. Le champ du matérialisme historique, ce n'est pas la *juxtaposition* du problème de l'exploitation et du problème de la révolution. Ce n'est pas l'analyse de l'histoire du capitalisme *puis* celle du socialisme, voire du communisme (un monde après l'autre, une histoire après l'autre, ou une histoire après une préhistoire, ou une fin de l'histoire après l'histoire). Ce n'est pas non plus l'analyse des conditions matérielles objectives de la révolution, *puis*, sur un autre plan, celle de ses formes pratiques, actives de ses conditions « subjectives ». C'est moins que tout encore l'analyse de l' « économie », *puis* celle de la « politique » prolétariennes.

Le champ du matérialisme historique, c'est *l'unité* du problème de l'exploitation et du problème de la lutte révolutionnaire. Ainsi?

« dictature du prolétariat » ne désigne pas simplement *une politique* du prolétariat et de ses organisations, au sens d'un *moyen* pour atteindre une *fin* (l'émancipation des travailleurs et l'abolition des classes) parmi d'autres moyens concevables ou pratiquables. « Dictature du prolétariat » désigne *une période historique* inévitable, impliquée dans les tendances contradictoires du mode de production capitaliste, dans la forme spécifique de l'extorsion de plus-value, qui est le point d'aboutissement de toutes les formes historiques d'exploitation. Dès que le développement de l'exploitation capitaliste commence à susciter des révolutions communistes (et quelles que soient les vicissitudes de leur développement inégal), la dictature du prolétariat esquisse ses propres formes tendancielles, qui commandent objectivement la politique prolétarienne. Le stade suprême du capitalisme est en même temps, par une nécessité interne, l'époque des révolutions prolétariennes victorieuses, le stade historique où la dictature du prolétariat constitue ses premières bases durables, la *longue* époque du capitalisme « agonisant », de la dictature du prolétariat commençante et de leur contradiction inconciliable, qui ouvrira plus tard (et qui ouvrira seule) la perspective du communisme, de la société sans classes.

Mais réciproquement « plus-value » ne désigne pas simplement une somme de moyens d'exploitation économique et de pressions sur les conditions sociales, politiques et idéologiques de la vie des travailleurs. « Plus-value » est le concept de *la lutte des classes* qui se manifeste *dans* le procès de production matérielle et de reproduction permanente des conditions de la production, et c'est le concept de *l'histoire* des conditions de la lutte des classes. C'est le concept du développement tendanciel de la production et de l'exploitation capitalistes, en tant qu'il dépend du développement de la lutte des classes, et en particulier de la lutte de classe *du prolétariat*, sur le terrain économique, sur le terrain politique, sur le terrain idéologique. C'est le concept de l'exploitation envisagée *du point de vue* de la lutte de classe *du prolétariat* et de sa tendance historique. C'est pourquoi le matérialisme historique ne définit pas la plus-value et n'en analyse pas les formes de façon isolée, unilatérale, mais toujours déjà du point de vue de la dictature du prolétariat, du point de vue des tendances révolutionnaires objectives qu'elle implique. Le champ du matérialisme historique, dirons-nous, c'est l'unité de la plus-value et de la dictature du prolétariat *sous la détermination de la dictature du prolétariat*.

Lénine est par excellence, après Marx, le théoricien de cette unité, le marxiste dialecticien qui n'a *jamais* analysé les formes de l'exploitation et l'histoire du capitalisme *autrement* que du point de

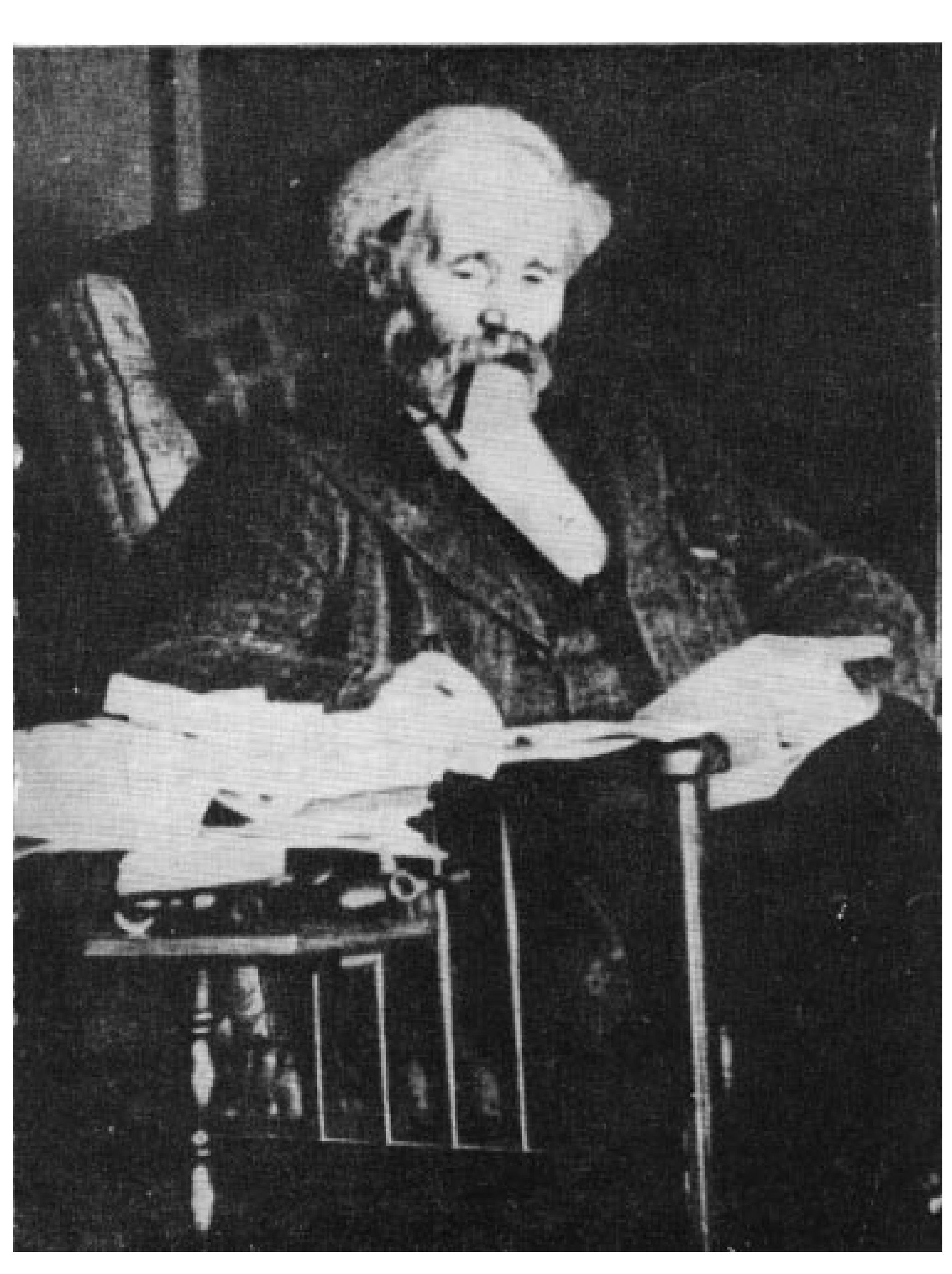
vue de la dictature du prolétariat et de ses conditions d'actualité. C'est pourquoi le marxisme, en tant que matérialisme historique, en tant que théorie de la lutte des classes, est devenu le léninisme, le « marxisme-léninisme ». Etudier le matérialisme historique dans les textes de Marx, c'est étudier Marx et l'expliquer du point de vue de Lénine, selon la « méthode » de Lénine.

Les quelques études qui suivent veulent contribuer à éclairer ce principe et à en susciter de meilleures applications.

Paris, 22 avril 1974

I

KARL MARX ET LE MARXISME



Marx à la fin de sa vie

Karl Marx, né à Trèves en 1818, mort à Londres en 1883, est le premier théoricien du socialisme scientifique et le principal organisateur du mouvement ouvrier international de son temps.

La présentation et l'analyse de la théorie de Marx n'ont jamais cessé d'être l'enjeu de luttes idéologiques, en dernière analyse politiques. Ces luttes apparaissent dès la période de sa propre activité. Elles continuent dans la deuxième période de l'histoire du mouvement ouvrier moderne : celle de la formation des partis socialistes de masse et de la IIe Internationale. Dans la troisième période : celle du développement de l'impérialisme et de la révolution soviétique. Elles n'ont pas cessé dans la quatrième, la période actuelle : celle de la généralisation des luttes révolutionnaires à l'échelle mondiale, mais qui est aussi celle de la scission du mouvement communiste international. Il importe toujours, pour comprendre ces luttes, de remonter à leur signification *pratique*.

Ce principe s'applique d'abord aux controverses qui portent sur la nature et le sens de la *philosophie* dont on pense généralement qu'elle « fonderait » la théorie et la pratique du marxisme. Philosophie hégélienne, comme le veulent certains (Marx, ce serait Hegel continué, ou Hegel appliqué à une matière nouvelle) ? ou philosophie anti-hégélienne, comme le veulent d'autres (Marx, ce serait Hegel renversé, ou Hegel réfuté) ? Matérialisme naturaliste, où l'histoire humaine apparaît comme le prolongement de l'évolution biologique et même géologique, où les « lois » de l'histoire seraient des cas particuliers d'une dialectique universelle de la nature ? Ou bien, au contraire, philosophie anthropologique et humaniste, fondée sur la « critique » de toutes les aliénations de la société bourgeoise, sur l'idéal éthique d'une libération de l'homme, sur l'irréductibilité créatrice de la pratique humaine dans l'histoire ? Mais la théorie de Marx est-elle au juste « fondée » sur une philosophie ? Ces discussions, qui renaissent périodiquement, peuvent sembler purement

spéculatives ; mais, en certaines conjonctures historiques, elles ont pu influer directement sur la *ligne* politique du mouvement ouvrier [1]. Nous y reviendrons.

Mais ce principe s'applique également aux controverses qui portent sur *le rôle de Marx* dans l'histoire du mouvement ouvrier, et en particulier dans la Première Internationale, donc sur l'enjeu et la portée des luttes de fractions qui s'y sont déroulées, et sur les circonstances de sa dissolution. Marx, ce juriste, ce philosophe, ce « savant », a-t-il été en quelque sorte *l'invité* du mouvement ouvrier, comme le veulent la plupart des historiens bourgeois, social-démocrates, ou anarchistes ? A-t-il introduit *de l'extérieur* dans le mouvement ouvrier une théorie forgée par lui en tant qu'*observateur* (et non participant direct) des événements historiques ? A-t-il su, par une tactique habile, faire triompher dans le mouvement ouvrier *sa* propre tendance contre *d'autres*, en attendant que leur conflit conduise à la scission ? Ou bien a-t-il été au contraire (selon l'expression de sa biographe soviétique, E. Stepanova), « le véritable créateur » de l'Internationale, a-t-il *exprimé*, en leur donnant conscience d'elles-mêmes, les tendances profondes du mouvement, en « facilitant » et « accélérant » le processus social objectif, et en se faisant l'interprète de l'histoire en cours pour *instruire* et *guider*, le premier, les dirigeants naturels de la classe ouvrière ? Ni l'un ni l'autre, peut-être. A nouveau, ces discussions peuvent apparaître purement érudites et spéculatives. Mais, comme celles, analogues, qui concernent le rôle historique de Lénine, elles concernent directement — l'expérience le montre — les *formes d'organisation* et donc, de nouveau, la *ligne* politique du mouvement ouvrier. Nous y reviendrons.

En fait, dans ces questions « philosophiques » comme dans ces questions « historiques », il s'agit exactement du même paradoxe, sur lequel force est de constater que bien des marxistes butent aujourd'hui encore : ce que Marx semble apporter *du dehors* au mouvement du prolétariat (une « conscience », c'est-à-dire une doctrine et une stratégie), c'est en réalité l'idéologie prolétarienne de classe elle-même, dans son autonomie. Au contraire, les porte-parole *théoriques* « autochtones » du prolétariat n'ont d'abord été en fait que des représentants de l'idéologie petite-bourgeoise. C'est en ce sens très particulier, contraire aux vraisemblances d'un certain sens commun, que le marxisme a été *importé* dans la classe ouvrière par l'œuvre d'un « intellectuel » : cette importation est *le même* processus que celui par lequel le prolétariat trouve les formes d'*organisation* qui commandent son rôle historique dans la lutte des classes. Et par

---

1. Cf. Louis ALTHUSSER, *Réponse à John Lewis*, Maspero, 1973.

conséquent ce sont aussi, pour chaque époque (y compris la nôtre), les conditions pratiques permettant la fusion de la « théorie révolutionnaire » et du « mouvement révolutionnaire » qui sont en jeu dans l'interprétation et l'utilisation de l'œuvre de Marx.

Essayons d'en résumer les principaux aspects dans cette perspective.

1. Les étapes de la politique de Marx

1. *La jeunesse de Marx (1818-1847) : du démocratisme révolutionnaire bourgeois à l'internationalisme prolétarien*

A l'époque de la jeunesse de Marx, la contradiction principale d'où résultent les caractéristiques de l'histoire européenne commence seulement à se manifester comme contradiction de la bourgeoisie capitaliste et du prolétariat industriel. Mais, d'un pays à l'autre, son développement est extrêmement inégal.

En Allemagne, la bourgeoisie n'est dominante qu'en Rhénanie, où Marx est né (son père est un avocat libéral, d'origine juive, converti au protestantisme, « un vrai Français du XVIIIe siècle ») : c'est que la Rhénanie a profondément subi les effets de la Révolution française, qui l'avait provisoirement annexée, et subit avant toute autre région d'Allemagne ceux de la révolution industrielle. La question politique principale est toujours celle de l'unité nationale, à laquelle tend le mouvement démocratique. De son côté, l'Etat prussien fait payer à la paysannerie et à la bourgeoisie libérale les espoirs nés de la guerre de libération nationale de 1813-1814 par une très dure répression ; il tente de réaliser l'unité nationale par l'alliance des classes dominantes, bourgeoisie et féodalité foncière, sous l'hégémonie de cette dernière. Il cherche les moyens de rendre impossible l'alliance de la bourgeoisie et des masses populaires, caractéristique de la Révolution française de 1789-1793.

Le jeune Marx est étudiant en philosophie et en droit, à Bonn puis à Berlin. En 1841, il est reçu docteur en philosophie (avec une thèse sur la *Différence de la philosophie de la nature chez Démocrite et Epicure*), mais ne parvient pas à obtenir une chaire de professeur : dès cette époque, en effet, il est membre du cercle des « hégéliens de gauche », animé par Bruno Bauer, « qui cherchaient à tirer de la philosophie de Hegel des conclusions athées et révolutionnaires [2] ».

---

2. Selon l'expression de Lénine, *Karl Marx*, Œuvres, tome XXI, à qui nous emprunterons plusieurs formulations. Ce résumé doit beaucoup également

Il devient alors journaliste, puis rédacteur en chef de la *Gazette rhénane*, de tendance démocratique révolutionnaire (bourgeoise), où il représente le « parti philosophique ». La *Gazette rhénane* est finalement interdite par le gouvernement prussien.

En France, où Marx émigre en octobre 1843, la situation est très différente : la bourgeoisie a réalisé, sous une forme violemment contradictoire, une révolution politique et juridique qui l'a portée au pouvoir, sans trouver pour autant du premier coup la forme de domination qui la garantisse *à la fois* contre le retour de l'ancienne classe « féodale » dominante et contre la menace nouvelle des classes de travailleurs qu'elle exploite. Cette contradiction non résolue fera de la France, tout au long du XIXe siècle, le pays où « les luttes politiques de classes sont menées jusqu'à leur terme », c'est-à-dire jusqu'à l'antagonisme ouvert, à la lutte violente pour le pouvoir d'Etat.

Dans les années 1840, le développement de la grande industrie commence véritablement, la classe ouvrière devient peu à peu une force décisive dans la lutte politique contre la domination de la grande bourgeoisie agraire et de l' « aristocratie financière », en même temps qu'elle commence à développer sa lutte économique contre le capital. La France est aussi le pays classique du socialisme et du communisme « utopiques » (Saint-Simon, Fourier, Cabet), premières formes d'idéologie politique du prolétariat, encore dominées par l'idéologie petite-bourgeoise : mais, sous cette domination même, se font jour des éléments décisifs de l'idéologie prolétarienne, qui renvoient aux conditions de travail, de vie et de lutte de la classe ouvrière. La forme d'*organisation* qui correspond à cette première étape historique est la « secte », voire la société secrète ouvrière.

Marx reste à Paris jusqu'en février 1845 (il en sera expulsé par Guizot à la demande de la Prusse). Devenu « communiste » il fréquente assidûment les cercles d'ouvriers socialistes et communistes français, ceux des ouvriers allemands émigrés (notamment la Ligue des justes). Il publie alors *La Question juive* (contre Bruno Bauer) et la *Critique de la philosophie du droit de Hegel*, dans les *Annales franco-allemandes*, dont il est l'un des fondateurs. Dans les limites d'une critique de l'Etat et de l'idéologie (représentée avant tout par sa forme religieuse), critique dont il emprunte la problématique à la philosophie anthropologique de Feuerbach, il présente dans ces textes *le prolétariat* comme la force historique destinée, du fait même de son aliénation absolue, à renverser les rapports sociaux existants ; le prolétariat réalisera ainsi l'émancipation *humaine*, réellement uni-

---

à l'ouvrage de Jean Bruhat, *Karl Marx et Friedrich Engels, Essai biographique*, Paris, 1970.

verselle, par opposition à l'émancipation fictive, simplement juridique, réalisée par la bourgeoisie. Mais il lui faut, pour cela, s'allier à *la philosophie*, de façon à devenir conscient de l'universalité qu'il porte en lui.

Il y a donc à cette époque, qui précède immédiatement les « commencements » du marxisme proprement dit, une *avance* relative, mais décisive, des positions politiques de Marx sur ses positions théoriques. Cette avance se traduit de plus en plus par la présence, dans sa problématique théorique, de thèses qui sont de véritables « corps étrangers », irréductibles à leurs prémisses philosophiques, malgré les apparences de la terminologie et les professions de foi d'un certain humanisme (même critique et révolutionnaire) : ces thèses sont directement issues de l'expérience des premières formes de lutte de classe organisée contre le capital [3]. Ainsi, le communisme, qui était la forme la plus radicale de l'idéologie révolutionnaire de la classe ouvrière, puisqu'il mettait en cause la forme même de la propriété sur laquelle repose l'organisation sociale, peut lui apparaître non pas comme un idéal intellectuel d'égalitarisme et de fraternité (chez certains presque religieuse), mais comme « la forme nécessaire et le principe énergétique du futur prochain » comme le résultat de l'approfondissement des contradictions mêmes de la société actuelle. Marx étudie donc, à travers l'économie politique anglaise (et française), la contradiction du « travail aliéné » qui, dans la société bourgeoise, dépossède le producteur d'autant plus qu'il produit davantage [4]. Faisant un pas de plus, en collaboration avec Engels, il critique dans *La Sainte Famille*, d'un point de vue matérialiste, toute philosophie idéaliste de l'histoire et même le point de vue simplement « critique » sur la société, qui traduit en fait l'impuissance historique de la petite bourgeoisie intellectuelle. C'est, montre Marx, la lutte de masse du prolétariat qui est la véritable « critique » de tout l'ordre social existant.

En 1845, Marx, réfugié à Bruxelles, travaille en collaboration avec Engels à l'élaboration d'une conception philosophique matérialiste de l'histoire, dont il veut faire la base théorique d'un socialisme prolétarien autonome (*Thèses sur Feuerbach, L'Idéologie allemande* : manuscrits publiés après la mort de Marx et Engels). En même temps, il milite activement dans les groupes révolutionnaires d'ouvriers allemands. Il joue un rôle décisif dans la création de la

---

3. Pour comprendre cette situation paradoxale, et instable, qui caractérise alors le travail théorique de Marx (et d'Engels), on se reportera, plutôt qu'aux « autocritiques » de Marx lui-même, souvent allusives, à un texte remarquable d'Engels : la préface à la réédition allemande (1892) de sa *Situation de la classe laborieuse en Angleterre* (1845).

4. Cf. les *Manuscrits économico-politiques de 1844*, retrouvés et publiés après 1920.

première organisation ouvrière internationale, la *Ligue des communistes* (1847), qui, grâce à lui, répudie l'idéal vide de la fraternité humaine universelle (« Tous les hommes sont frères »), et adopte le mot d'ordre : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » C'est la *première* grande formulation de la ruptùre avec l'idéologie et la politique bourgeoises (ou petites-bourgeoises), la première formulation de *l'autonomie* théorique et pratique du prolétariat *dans* la société bourgeoise elle-même.

Mais la Ligue des communistes est très loin d'être une organisation de masse. Elle ne rassemble qu'une minorité avancée.

A la même époque, précisément, Marx effectue (après Engels) ses premiers voyages en *Angleterre* : seul pays européen où la grande industrie capitaliste est déjà dominante, et où la classe ouvrière commence à s'organiser en mouvements économiques et politiques *de masse* (chartisme, trade-unions), comme le montre Engels dans *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre* (1845), ouvrage qui eut une influence décisive sur Marx.

Du point de vue théorique, la période de jeunesse de Marx l'a donc conduit de la philosophie idéaliste allemande, dont la dialectique hégélienne était la forme la plus systématique (mais aussi, comme le montrera plus tard Lénine, la plus contradictoire), au matérialisme « critique » (sous l'influence prépondérante de Feuerbach), puis au matérialisme historique. Ce processus de transformation a permis la combinaison de trois « sources » hétérogènes : la philosophie allemande, le socialisme utopique (essentiellement français et anglais) et, dans une certaine mesure déjà (car son usage subira chez Marx de profondes transformations ultérieures), l'économie politique « classique » anglaise. En même temps qu'une transformation de la position théorique de Marx, il s'agit donc d'abord d'une transformation objective de ces « sources » théoriques elles-mêmes. C'est, en ce sens, l'effet d'un processus historique et social, et non un simple itinéraire subjectif [5]. Une telle combinaison s'esquisse alors chez

---

5. Ne disons donc pas que Marx (et Engels) accomplissent cette transformation parce qu'elle découlerait de *leurs* positions prolétariennes, de leur prise de parti en favour du prolétariat : disons plutôt que, dans cette transformation, *se constituent* et *se réalisent* pour la première fois dans l'histoire, sur une base matériele déterminée, *des* positions *théoriques* prolétariennes, dont ils deviennent les représentants. Marquons ainsi que ce qui fait progresser cette transformation, ce qui confère au travail de Marx son efficacité, c'est, en dernière analyse la nature même du conflit de classes qui s'y joue entre l'idéologie bourgeoise et l'idéologie prolétarienne, inégalement développées. Notons-le donc bien : réduire, comme on le fait trop souvent, ce processus au travail de la « réflexion », de la « prise de conscience » ou au « génie » des grands hommes qui devinent le cours de l'histoire ou sont « en avance » sur lui, c'est le comprendre non du point de vue de l'idéologie prolétarienne, à laquelle Marx et Engels sont finalement parvenus, mais du point de vue

d'autres théoriciens du mouvement ouvrier (par exemple Proudhon), sans qu'ils parviennent cependant à surmonter les difficultés qu'elle comporte : de ce fait même, leur position reste largement éclectique, dominée en dernière analyse par l'idéologie bourgeoise. Et cette contradiction a sa contrepartie pratique immédiate : par exemple dans l'incapacité de reconnaître la nécessité, pour lutter contre la domination économique de la bourgeoisie, de lutter aussi contre sa domination politique, dans l'incapacité de reconnaître le caractère objectivement international de la lutte du prolétariat, etc.

Misère de la philosophie, 1846 (l'anti-Proudhon), et surtout le *Manifeste du Parti communiste* (rédigé en 1847 pour la Ligue des communistes) constituent les premiers exposés cohérents du matérialisme historique ; c'est-à-dire les premiers textes de Marx dont la position théorique soit irréductible à toute forme antérieure, où la position spécifique du prolétariat devient dominante en même temps qu'elle trouve sa formulation. La rupture est alors à la fois théorique et politique.

2. *Les révolutions de 1848*

Expulsé de Bruxelles en mars 1848, Marx est au même moment invité à rentrer en France par le gouvernement provisoire issu de la révolution de février, à l'instigation de ses membres ouvriers. La révolution populaire, à la fois prolétarienne, démocratique et nationale, s'étend rapidement à toute l'Europe, et en particulier à l'Allemagne. Une *tactique* marxiste de la direction des luttes prolétariennes commence à se constituer au cours des événements, à coup d'expériences positives et négatives, sur la base du matérialisme historique. C'est la condition même d'une liaison réciproque entre la théorie et la pratique [6].

Marx s'oppose d'abord au projet de certains émigrés qui veulent

---

de l'idéologie bourgeoise, d'où ils viennent, et qu'ils abandonnent tendanciellement. Mais alors, du point de vue de l'idéologie prolétarienne, qui renonce à ces explications idéalistes, un tel processus doit nous apparaître nécessairement, et intrinsèquement, *inachevé, ininterrompu* : l'histoire du marxisme n'est pas achevée au moment même où elle commence.

6. Sur les événemens de 1848, il faut lire le livre d'Engels, initialement publié sous la signature de Marx : *Révolution ef contrerévolution en Allemagne*, 1851-1852 (dans *La Révolution démocratique bourgeoise en Allemagne*, Paris, Editions sociales). Engels donne une analyse de la conjoncture historique (rapports de forces des classes sociales et leur évolution dans les différents pays) qui est un modèle du genre. On y trouve en particulier la démonstration de la nécessité du *rôle dirigeant* de la classe ouvrière dans son alliance avec la petite bourgeoisie, et une systématisation des « régles » de l'insurrection, dont Lénine et Mao développeront les leçons.

organiser une expédition militaire en Allemagne. Mais, lorsque éclate le soulèvement pour l'unité nationale et le gouvernement démocratique, c'est lui qui rédige les « Revendications du Parti communiste en Allemagne », programme d'une possible unité d'action entre la bourgeoisie libérale et le prolétariat. A partir d'avril-mai 1848, il met cette même ligne en pratique, en dirigeant à Cologne la section de la Ligue des communistes. Puis, voulant à tout prix éviter à « l'avant-garde » prolétarienne l'isolement d'une secte, il fait admettre la dissolution de la Ligue, et la constitution d'une Association des travailleurs qui comptera sept mille adhérents en Rhénanie, et il prend la direction de la *Nouvelle Gazette rhénane* (à laquelle collaborent aussi Engels, les frères Wolff, etc.). A ce journal, dira-t-il plus tard, « on ne pouvait donner qu'un drapeau, celui de la démocratie, mais celui d'une démocratie qui mettrait en évidence en toute occasion le caractère spécifiquement prolétarien qu'elle ne pouvait encore arborer ». Il participe au Comité de salut public créé à Cologne. Par là s'esquisse une action révolutionnaire *de masse* qui dépasse largement le cadre initial de la secte socialiste.

Après les articles de Marx contre les massacres des ouvriers français pendant les Journées de juin, les commanditaires libéraux de la *Nouvelle Gazette rhénane* se retirent. C'est que la contre-révolution monarchique, féodale et grande-bourgeoise progresse en Allemagne en même temps que la contre-révolution bourgeoise l'emporte en France. La bourgeoisie allemande dans son ensemble choisit l'alliance avec les grands propriétaires fonciers, sous l'hégémonie de l'Etat despotique, contre le libéralisme politique et l'unité nationale. Marx, accusé de subversion, est cependant acquitté par le jury de Cologne. Rompant avec la bourgeoisie démocratique effrayée par la révolution, il reprend alors le travail d'organisation et de formation théorique des organisations ouvrières [7], tout en essayant de contribuer à la résistance armée des révolutionnaires rhénans (dont le « général » Engels est le conseiller militaire).

Au printemps 1849, Marx est expulsé d'Allemagne, puis, afin d'échapper à l'assignation à résidence par le gouvernement français, il se réfugie à Londres. Dans le cours d'une année, Marx et Engels ont ainsi parcouru, une première fois, tout le cycle des situations, des rapports de forces, qui pouvaient alors se présenter dans la lutte de la classe ouvrière et des classes dominantes, et tout le cycle des méthodes de lutte politique qui leur correspondent.

Après l'échec des révolutions en France et en Europe, Marx est un temps persuadé que la reprise du soulèvement est imminente en

---

7. Cf. *Travail salarié et Capital*, publié en 1849, à partir de conférences faites en 1847 à Bruxelles.

France. Aux sections de la Ligue des communistes reconstituée, il écrit : « Le parti du prolétariat doit se différencier des démocrates petits-bourgeois qui veulent terminer la révolution au plus vite [...], et *rendre la révolution permanente* jusqu'à ce que toutes les classes plus ou moins possédantes aient été chassées du pouvoir [...] dans tous les pays principaux du monde. » (Avril 1850.) Au même moment apparaît pour la première fois chez lui la notion de la *dictature du prolétariat*, forme politique indispensable pour « maintenir la révolution en permanence jusqu'à la réalisation du communisme [8] ».

Mais, en comparant le déroulement des révolutions française et allemande, en étudiant leur interdépendance, et les conditions économiques matérielles dans lesquelles elles se déroulent, Marx énonce une quadruple conclusion :

1. L'état du rapport des forces entre les classes qui luttent les unes contre les autres dans la société moderne dépend de la conjoncture économique : l'affaiblissement de la bourgeoisie et son isolement résultaient de la crise commerciale mondiale de 1847, son renforcement en 1848-1849 dépend du retour de la prospérité industrielle. « Une véritable révolution n'est possible que dans les périodes où ces deux facteurs — les forces productives modernes et les formes de production bourgeoises — entrent en conflit les unes avec les autres. »

2. Le succès de la révolution prolétarienne dans les pays européens ne dépend pas du *seul* prolétariat (la lutte de classes n'est pas un simple duel entre bourgeoisie et prolétariat) : il dépend de sa capacité de détacher la petite paysannerie propriétaire, pauvre, de la bourgeoisie et de l'Etat qui l'exploitent indirectement, et de la rallier à la lutte contre les classes dominantes, sous la direction de la classe ouvrière.

3. Le développement des contradictions sociales en Angleterre, la lutte autonome du prolétariat contre la bourgeoisie française, la guerre démocratique en Allemagne et en Europe centrale sont les

---

8. L'idée de « révolution permanente », abandonnée par Marx après 1848-1850, a été reprise et généralisée beaucoup plus tard par Trotsky contre la théorie Léniniste de l'impérialisme et la politique de « construction du socialisme dans un seul pays » en U.R.S.S.

Une tradition qui resurgit périodiquement, tantôt « à gauche », tantôt « à droite » (notamment chez Bernstein, le père du « révisionnisme », fait de la « dictature du prolétariat » une notion « blanquiste ». Marx écrivait lui-même dans *Les Luttes de classes en France (1848-1850)* : « Le *prolétariat* se groupe de plus en plus autour du *socialisme révolutionnaire*, autour du *communisme* pour lequel la bourgeoisie elle-même a inventé le nom de *Blanqui*. Le socialisme est la *déclaration permanente de la révolution*, la *dictature de classe* du prolétariat, comme point de transition nécessaire pour arriver à la *suppression des différences de classes en général* [...]. »

facteurs inséparables d'un même processus révolutionnaire. L'ordre contre-révolutionnaire et la répression reposent en Europe sur la solidarité des classes possédantes.

4. L'Etat moderne est l'instrument de cette domination et de cette solidarité, le garant du maintien de l'exploitation sous ses différentes formes. La République démocratique bourgeoise elle-même, reposant sur le suffrage universel et le mécanisme des partis, est la forme normale de la « dictature de la bourgeoisie » ; c'est le seul régime politique, en effet, qui permet *l'unité* des différentes fractions de la bourgeoisie, donc la domination de la bourgeoisie sur la classe paysanne et la petite bourgeoisie. C'est pourquoi la révolution prolétarienne ne peut l'emporter qu'à condition de « concentrer contre l'Etat toutes ses forces de destruction », et de « briser la machine d'Etat que toutes les révolutions politiques — jusqu'à présent — n'ont fait que perfectionner ».

Ces conclusions sont énoncées notamment dans *Les Luttes de classes en France* (1850), et dans *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* (1852). Elles *ouvrent* une double problématique, dont le développement et les remaniements ultérieurs détermineront l'essentiel de la contribution théorique de Marx au matérialisme historique. D'une part, le problème de la *base économique* de l'histoire du capitalisme : en particulier celui de la « correspondance » entre le développement des *antagonismes* économiques de classes, et le développement des *contradictions* (cycliques ou non) dans la marche de la production et de la circulation marchandes. D'autre part, le problème de la *nature de classe de l'Etat*, et des objectifs politiques de la révolution prolétarienne. Ces deux problèmes apparaissent désormais liés dans une même dialectique.

Aux yeux de Marx, la clé de la révolution « ininterrompue » jusqu'au communisme est donc dans le développement des contradictions de la production capitaliste, dans la « concentration » du prolétariat en un mouvement politique de masse, et dans la connaissance exacte de ces conditions. Marx critique le volontarisme de ceux qui veulent la révolution en l'absence de ses conditions objectives, parmi lesquelles *le développement et l'organisation du prolétariat lui-même*. « Nous, nous disons aux ouvriers : vous avez à traverser quinze, vingt, cinquante ans de guerres civiles et de luttes internationales, non seulement pour changer la situation existante, mais pour vous changer vous-mêmes et vous rendre aptes au pouvoir politique. »

3. « *Le Capital* » *et l'Internationale (1850-1871)*

Avec la fin des révolutions de 1848 commence une nouvelle période qui ne s'achèvera qu'en 1871, par la Commune de Paris. Dans un premier temps, c'est le triomphe de la réaction, sur le continent et même en Angleterre. C'est la période de l'alliance reconstituée entre les gouvernements russe, anglais, français, prussien, autrichien, qui s'accordent, malgré leurs rivalités, pour maintenir l'ordre social existant. « Les différentes querelles auxquelles s'adonnent aujourd'hui les représentants des diverses fractions du parti de l'ordre continental et où elles se compromettent réciproquement, bien loin de fournir l'occasion de nouvelles révolutions, ne sont au contraire possibles que parce que la base des rapports est momentanément si sûre, et, ce que la réaction ne sait pas, si *bourgeoise*. » Mais c'est aussi la période des premiers affrontements impérialistes pour le partage du monde, où se constitue l'empire colonial anglais, le plus grand que l'histoire ait jamais connu. C'est la période où, à partir du « centre » anglais (Marx et Engels parlent du monopole industriel anglais, dominant le marché mondial), la révolution industrielle capitaliste s'étend en profondeur à la France, à l'Allemagne, aux Etats-Unis. Mais c'est aussi, à partir des années 1860 surtout, la période des luttes de libération nationale en Europe (Italie, Pologne, Irlande) ; la période de l'accroissement massif de la classe ouvrière, des progrès de son organisation syndicale, des grandes grèves traduisant le développement de la lutte de classes économique en France, en Angleterre, en Belgique [9].

Dans cette période, l'activité de Marx présente à première vue deux aspects disjoints : d'un côté le travail théorique, qui aboutira à la publication du *Capital*, et dont les résultats ne pénétreront peu à peu la base du mouvement ouvrier qu'au cours de la période suivante ; de l'autre côté, à partir de la fondation de l'Internationale, le travail d'organisation politique, dans une première forme de « parti » prolétarien, encore très fragile et contradictoire, mais définitivement arrachée à l'isolement des sectes d'avant 1848. C'est cette disjonction relative, historiquement inévitable, à la fois surmontée et matérialisée dans la position pratique et l'action d'*un individu*, qui fait le rôle historique exceptionnel de Marx et tout le problème de son explication.

---

9. Dans l'*Adresse inaugurale* de l'A.I.T. (1864), Marx souligne « deux grands faits » qui en résultent : l'obtention de la loi de dix heures limitant la journée de travail, et le développement des coopératives ouvrières.

a) La préparation du « Capital »

Se tenant à l'écart des cercles d'émigrés, Marx vit d'abord dans un grand isolement. « Lorsqu'on lui rend visite, on est accueilli, non par des salutations, mais par des catégories économiques [10]. » Il poursuit des travaux théoriques acharnés, notamment à la salle de lecture du British Museum, qui portent surtout sur l'économie politique, mais également sur la philosophie, l'histoire, les sciences naturelles (chimie, agronomie), les mathématiques. En 1866 encore, il écrit à son ami Kugelmann : « Bien que je consacre beaucoup de temps aux travaux préparatoires pour le Congrès de Genève [de l'Internationale], je ne puis, ni ne veux m'y rendre, car il m'est impossible d'interrompre mon travail pendant un temps assez long. Par ce travail, j'estime faire quelque chose de bien plus important pour la classe ouvrière que tout ce que je pourrais faire personnellement dans un congrès quelconque. »

Ce travail est fréquemment interrompu pour de longues périodes, par suite de la terrible misère matérielle (et parfois morale) dans laquelle il vit : « Je ne pense pas, écrit-il à Engels, qu'on ait jamais écrit sur l'argent tout en en manquant à ce point. La plupart des auteurs qui en ont traité vivaient en bonne intelligence avec le sujet de leurs recherches. » (21 janvier 1859.) Plusieurs enfants de Marx meurent alors en bas âge. Les huissiers prennent, à sa poursuite, le relais de la police.

Marx collabore à différents journaux démocratiques, puis socialistes : notamment le *New York Daily Tribune* (dirigé par un ancien fouriériste), où paraissent ses analyses de la politique internationale (les guerres européennes, la guerre de Sécession américaine), de la colonisation anglaise (Chine, Perse et surtout Indes), de la conjoncture économique (la crise de 1857), des mécanismes du crédit bancaire et de la circulation monétaire, du système industriel. Ces articles « alimentaires » sont aussi le laboratoire théorique du matérialisme historique. A partir de 1859, il prend la direction effective de *Das Volk*, organe de l'Association culturelle des ouvriers allemands de Londres. Il collabore aux journaux chartistes et socialistes anglais (comme le *People's Paper*).

En 1859, Marx publie la première partie de la *Contribution à la critique de l'économie politique*, où figurent sa théorie de la marchandise et celle de l'argent (les seules publiées). A côté de ces textes théoriques, il doit aussi mener de longues polémiques : c'est le sens de *Herr Vogt* (1860), contre les falsifications de l'histoire du mouvement ouvrier par un naturaliste, ancien député de l'Assem-

10. Lettre de Pieper à Engels, 1851.

blée allemande de Francfort (1848)—les archives saisies par la Commune prouveront après coup qu'il était bien, comme l'avait affirmé Marx, l'agent de Napoléon III.

En 1867, enfin, paraît le livre I du *Capital*, résultat du travail de quinze ans, « certainement le plus redoutable missile qui ait été lancé à la tête des bourgeois, y compris les propriétaires fonciers » (Lettre à Becker, 1867). Marx y expose la théorie historique du *procès de production* capitaliste *immédiat*, qui constitue la base matérielle de tous les antagonismes de classes de la société moderne. Il réalise ainsi pour la première fois sous une forme scientifique développée la « critique de l'économie politique », et constitue en contrepartie une théorie des conditions objectives de la révolution prolétarienne et de sa nécessité, impliquée dans le développement des contradictions sociales actuelles.

b) *L'Internationale*

En 1864, à l'occasion d'un meeting international organisé à Londres en faveur de la liberté de la Pologne, est fondée l'Association internationale des travailleurs, connue sous le nom de Première Internationale. Elle rassemble des organisations ouvrières anglaises, allemandes, françaises, suisses, belges, puis italiennes, espagnoles, américaines, etc., d'inspirations idéologiques très diverses (proudhoniens, lassalliens, bakouniniens, mazziniens, trade-unionistes et libéraux anglais, etc.). Leur réunion, malgré ces divergences, est « le produit spontané du mouvement prolétaire, engendré lui-même par les tendances naturelles, irrépressibles de la société moderne », c'est-à-dire par le développement des luttes politiques et économiques de classe, et de leur interdépendance. Ce qui distingue l'Internationale des groupements antérieurs (« le passage du monde des sectes à l'organisation réelle de la classe ouvrière »), ce n'est pas seulement son recrutement, encore modeste, mais ses formes de travail et d'intervention, qui expliquent le développement de son influence.

L'Internationale groupe à la fois des organisations « syndicales » (locales et professionnelles) et des organisations « politiques » (sections) — sans compter les adhésions individuelles. Marx, invité dès l'origine à faire partie du Comité provisoire, puis du Conseil général de l'A.I.T., fait triompher, contre le projet d'un simple organisme consultatif de liaison et de solidarité, la conception d'un organisme de direction politique, chargé d'élaborer à partir des situations locales, selon l'expression de Lénine, « une tactique unique pour la lutte prolétarienne de la classe ouvrière dans les différents pays », tactique non pas uniforme et invariable, mais fondée sur une même concep-

tion de la pratique politique et sur la connaissance des tendances générales de la conjoncture historique. C'est lui qui rédige les statuts et l'*Adresse inaugurale* de l'Internationale : considérant que « l'émancipation de la classe ouvrière doit être conquise par la classe ouvrière elle-même », et qu'elle consiste dans « l'anéantissement de toute domination de classe », dont la base est constituée par « l'assujettissement économique du travailleur au propriétaire des moyens de travail », il pose le principe de la combinaison nécessaire des luttes économiques et politiques, nationales et internationales.

« En dehors du travail pour mon livre, l'A.I.T. me prend énormément de temps, écrit Marx à Engels, car je suis en fait à la tête de cette affaire, (13 mars 1865). C'est après 1869 seulement qu'Engels pourra abandonner les affaires, en vendant sa part dans l'entreprise industrielle familiale, rejoindre Marx, et sera coopté au Conseil général. Le Conseil général se réunit toutes les semaines, reçoit en permanence des correspondants de l'étranger, organise la solidarité matérielle aux grévistes des différents pays (Charleroi, 1868 ; Bâle, 1869). L'A.I.T. réussit même souvent à interdire aux entreprises dont les ouvriers sont en grève l'embauche de travailleurs étrangers pour les remplacer : ce qui était, selon le droit bourgeois, porter atteinte à la « liberté du travail », autrement dit lutter contre la concurrence entre les travailleurs qu'implique le salariat, unifier dans cette lutte même la classe ouvrière en face des intérêts communs de la bourgeoisie.

L'internationalisme de l'A.I.T. se traduit aussi sur le terrain proprement politique : pour Marx, « la question ouvrière n'est pas un problème provisoire, ni local, c'est une question de l'histoire mondiale », et réciproquement la classe ouvrière ne peut se désintéresser de ses propres positions sur l'histoire mondiale, comme le montrent les liens étroits unissant objectivement « la libération sociale de la classe ouvrière anglaise et la libération nationale des Irlandais » ; comme le montrent *a contrario* les liens entre la faiblesse politique de la classe ouvrière anglaise et la domination commerciale, coloniale et industrielle de l'Angleterre dans le monde. « Un peuple qui en opprime d'autres, dira Engels à propos de la Russie et de la Pologne, ne peut pas s'émanciper lui-même. La force dont il a besoin pour opprimer les autres se retourne finalement toujours contre lui-même [11]. » L'Internationale mène une lutte politique et idéologique active pour le soutien des mouvements de libération nationale en Europe. Elle contribue à la mobilisation de la classe ouvrière anglaise, pour empêcher l'Angleterre d'intervenir directement dans

11. *Littérature d'exilés*, 1874.

la guerre de Sécession aux côtés des sudistes (1862), puis à la mobilisation de la classe ouvrière américaine contre le conflit anglo-américain (mai 1869). Dès lors, « la classe ouvrière apparaît sur la scène historique, non plus comme un exécutant docile, mais comme une force indépendante [...] capable de dicter la paix là où ses soi-disant maîtres crient à la guerre [12] ».

L'Internationale réalise enfin plusieurs enquêtes sur la condition ouvrière, sur la base d'un questionnaire établi par Marx (1865 : « Il faut avoir une connaissance exacte et positive des conditions dans lesquelles travaille et se meut la classe ouvrière »). Et elle diffuse, sous forme d'adresses, publiées dans les différents pays, et par la presse des sections nationales, les textes de base d'une formation théorique de la classe ouvrière.

L'activité de l'Internationale est en effet dominée par des luttes idéologiques incessantes.

Le socialisme français est en majorité proudhonien, hostile à l'action politique. « Ils dédaignent toute action révolutionnaire, c'est-à-dire qui jaillit de la lutte des classes elle-même, tout mouvement social concentré, c'est-à-dire réalisable également par des *moyens politiques* (comme par exemple la diminution *légale* de la journée de travail) ; et cela sous prétexte de liberté, d'antigouvernementalisme ou d'individualisme anti-autoritaire [13]. »

Le socialisme anglais, après « l'échec retentissant » de tous les efforts pour maintenir ou refondre le mouvement chartiste (anéanti par le contrecoup de 1848 et par l'émigration), est « trade-unioniste », réformiste et légaliste, hésitant devant la lutte économique de classe qui risque, à ses yeux, d'entraîner la hausse des prix.

Le socialisme allemand est en majorité organisé dans l'Association générale des travailleurs allemands, fondée en 1863 par Lassalle et Schweitzer, qui nourrit de façon répétée l'illusion d'une intervention socialiste de l'Etat prussien : « Elle greffe le césarisme sur les principes démocratiques » (Lettre de trois ouvriers berlinois à Marx, 1865), facilitant le jeu de Bismarck. « Il est, écrit Marx en 1865, absolument hors de doute que la fatale illusion de Lassalle [...] sera suivie d'une désillusion. La logique des choses parlera. Mais l'honneur du parti ouvrier exige qu'il repousse ces fantômes avant que l'expérience en ait montré l'inanité. La classe ouvrière est révolutionnaire ou elle n'est rien. »

A partir de 1868, la classe ouvrière suisse, italienne, espagnole est durablement influencée par l'anarchisme de Bakounine.

L'Internationale n'est pas « communiste ». Si elle met en pratique

12. *Adresse* de l'A.I.T. à la National Labor Union des U.S.A.
13. Lettre à Kugelmann, 9 octobre 1866.

le mot d'ordre historique du *Manifeste* (« Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! »), elle ne s'y réfère pas explicitement. Dans le préambule des statuts de l'A.I.T., écrit Marx, « je fus obligé d'admettre [...] des passages sur le Devoir, la Vérité, la Morale et la Justice ; mais ils sont placés de façon à ne pas nuire à l'ensemble. [...] Il était très difficile d'arriver à présenter notre point de vue sous une forme qui le rendît acceptable dans la phase où se trouve actuellement le mouvement ouvrier. [...] Il faudra du temps avant que le réveil du mouvement permette l'ancienne franchise de langage [...] ».

L'histoire de l'Internationale est de ce fait celle du processus par lequel s'est instaurée, au prix d'une lutte sans merci contre ces conceptions et ces pratiques, *l'hégémonie du socialisme scientifique* (*marxisme*) *dans le mouvement ouvrier*, et se sont élaborées ou précisées la théorie et la tactique du prolétariat.

Chacun des Congrès de l'Internationale a marqué, en fonction de la conjoncture, la défaite d'une forme de socialisme petit-bourgeois, et un succès du marxisme :

1. *Pour la lutte économique* de classes et son organisation scientifique *dans les syndicats*, qui sont les « écoles du socialisme » pour la masse des travailleurs. Mais la lutte économique n'est utile et efficace que si elle réussit à se préserver du réformisme : « Après avoir montré que la résistance périodiquement exercée de la part de l'ouvrier contre la réduction des salaires et les efforts qu'il entreprend périodiquement pour obtenir des augmentations de salaires sont inséparablement liés au système du salariat et sont provoqués par le fait même que le travail est assimilé aux marchandises et soumis par conséquent aux lois qui règlent le mouvement général des prix. [...] Il s'agit finalement de savoir jusqu'à quel point, au cours de la lutte continuelle entre le capital et le travail celui-ci a chance de l'emporter. [...] La chose se réduit à la question du rapport de forces des combattants. En ce qui concerne *la limitation de la journée de travail* [...] elle n'a jamais été réglée autrement que par *l'intervention législative*. Sans la pression constante des ouvriers, agissant du dehors, jamais cette intervention ne se serait produite. En tout cas, le résultat n'aurait pas été obtenu par des accords privés entre les ouvriers et les capitalistes. Cette nécessité même d'une *action politique générale* est la preuve que, dans la lutte purement économique, le capital est le plus fort. [...] La tendance générale de la production capitaliste n'est pas d'élever le niveau moyen des salaires, mais de l'abaisser, c'est-à-dire de ramener, plus ou moins, *la valeur du travail* à sa *limite la plus basse*. Mais, telle étant la tendance des *choses* dans ce régime, est-ce à dire que la classe ouvrière doive renoncer à sa résistance contre les empiétements

du capital et abandonner ses efforts pour arracher dans les occasions qui se présentent tout ce qui peut apporter quelque amélioration à sa situation ? Si elle le faisait, elle se ravalerait à n'être plus qu'une masse informe, écrasée, d'êtres faméliques pour lesquels il ne serait plus de salut. [...] Si la classe ouvrière lâchait pied dans son conflit quotidien avec le capital, elle se priverait certainement elle-même de la possibilité d'entreprendre tel ou tel mouvement de plus grande envergure. En même temps [...] les ouvriers ne doivent pas s'exagérer le résultat final de cette lutte quotidienne. Ils ne doivent pas oublier qu'ils luttent contre les effets et non contre les causes de ces effets. [...] Il faut qu'ils comprennent que le régime actual, avec toutes les misères dont il les accable, engendre en même temps les *conditions matérielles* et les *formes sociales* nécessaires pour la transformation économique de la société. Au lieu du mot d'ordre *conservateur* : “ *Un salaire équitable pour une journée de travail équitable* ”, ils doivent inscrire sur leur drapeau le mot d'ordre *révolutionnaire* : “ *Abolition du salariat* ”[14]. » Il faut lire en entier ce texte, modèle d'analyse dialectique des formes de la lutte de classes.

2. Pour le principe de *l'appropriation collective des moyens de production* par la classe ouvrière, contre le rêve du retour à leur propriété individuelle, contre les utopies petites-bourgeoises de l'égalitarisme, de l'autogestion, de la fédération des petits producteurs autonomes (Congrès de Bruxelles, 1868, et de Bâle, 1869). « Ce n'est pas *l'égalisation des classes*, contresens impossible à réaliser, mais au contraire *l'abolition des classes*, ce véritable secret du mouvement prolétaire, qui forme le grand but de l'A.I.T. [15] »

3. Contre l'indifférence (des proudhoniens notamment) *aux luttes nationales*, contre la résistance des ouvriers à se désolidariser de « leur » bourgeoisie et à lutter aux côtés des peuples qu'elle exploite (Marx se heurte en particulier, dans la question irlandaise, au chauvinisme qui pénètre profondément la classe ouvrière anglaise, et qu'entretient la présence en Angleterre même d'une masse de travailleurs irlandais émigrés, faisant pression sur le niveau des salaires).

4. *Pour l'organisation de la lutte politique* de classe dans l'appareil politique existant, sous la forme d'un *parti organisé* (les anarchistes veulent l'autonomie des sections locales, Marx exige la reconnaissance de la tendance générale de l'Internationale) ; pour l'incorporation des intellectuels révolutionnaires au mouvement

---

14. *Salaire, Prix ef Profit*, rapport présenté en 1865 au Conseil général, contre les thèses de l'owéniste anglais J. Weston.

15. Circulaire du 9 mars 1869.

ouvrier (les proudhoniens, confondant appartenance de classe et position de classe, voudraient exclure tous ceux qui ne sont pas des « ouvriers manuels »).

5. Contre les illusions petites-bourgeoises à l'égard de l'Etat bourgeois et du droit bourgeois, qui s'expriment tantôt dans la méconnaissance de leur nécessité historique, dans le mot d'ordre vide de leur « abolition » immédiate (« abolition de la famille ! abolition du droit d'héritage ! abolition de la religion ! »), tantôt dans l'incapacité de critiquer les formules de l'idéologie politique et juridique bourgeoises (« liberté, égalité, fraternité » universelles, Vérité et Moralité).

L'année 1867-1968 marque un tournant dans l'histoire de l'A.I.T., que son rôle dans les grèves européennes porte au grand jour, et que les gouvernements dénoncent officiellement comme ennemi public. Mais la Commune de Paris va transformer immédiatement le cours de cet affrontement.

4. *La Commune, la fin de l'Internatiorale, les dernières œuvres de Marx*

a) La « trouvaille » historique des communards

La Commune de Paris (18 mars-27 mai 1871) et ses conséquences immédiates marquent la fin de la première période de l'histoire du mouvement ouvrier organisé, qui avait jeté les bases d'une fusion de la théorie et de la pratique révolutionnaires. La Commune *achève* en fait une période historique, en brisant *à la fois* la prépondérance du socialisme petit-bourgeois, non marxiste, dans certains pays européens (avant tout l'Allemagne), et l'unité contradictoire de l'Internationale, dont elle entraîne à terme la disparition. Mais elle *ouvre* en même temps une nouvelle période, en rendant possible la constitution de partis socialistes de masse, et la prépondérance du marxisme en leur sein. La Commune fut un *échec* du prolétariat français, suivi d'une nouvelle répression sanglante (au moins 20 000 morts, autant de déportations et d'emprisonnements). Pourtant, elle fut aussi un *succès* du prolétariat, qui acquit une portée universelle, car elle prouva la possibilité de la prise du pouvoir, révéla la première forme historique concrète de la dictature du prolétariat, et ouvrit la voie aux révolutions victorieuses du XXe siècle [16].

16. Cf. BRUHAT, DAUTRY, TERSEN, *La Commune de 1871*, Editions sociales, 2e édition, 1970.

L'action de l'Internationale au cours de la guerre franco-allemande de 1870 et de la Commune dut tenir compte de la complexité très grande des contradictions qui s'y accumulaient.

La guerre franco-allemande annonçait, quelle qu'en soit l'issue, la chute de Napoléon III, la fin du bonapartisme en France et la fin de son influence en Europe. Elle impliquait du même coup la réalisation de l'unité nationale allemande, c'est-à-dire l'achèvement du processus de révolution bourgeoise ; et celle-ci apparaissait en même temps comme la condition de l'approfondissement des luttes de classes en Allemagne, du développement du mouvement ouvrier allemand. En dernière analyse, du côté allemand, la guerre comportait un aspect démocratique et « défensif [17] ».

Mais la guerre franco-allemande signifiait aussi que la révolution bourgeoise en Allemagne serait achevée « par le haut », sous l'hégémonie de l'Etat prussien des hobereaux. Par là même, elle annonçait la reconstitution immédiate du bloc défensif des classes dominantes européennes, au prix de quelques changements dynastiques et d'un renversement des hégémonies. C'est bien ce que prouva aussitôt l'alliance de Bismarck et de la bourgeoisie française (Thiers, Jules Favre, etc.), qui permit l'isolement et l'écrasement de la Commune, lequel entraîna à son tour la répression féroce du mouvement ouvrier, non seulement en France, mais en Allemagne et dans toute l'Europe.

C'est dans le faible intervalle, dans le « jeu » laissé par cette contradiction complexe, que pouvait se manifester l'action du prolétariat.

Dans sa préface de 1907 à la traduction russe des *Lettres de Marx à Kugelmann*, Lénine a longuement insisté sur la portée politique de l'attitude de Marx pendant la Commune, en l'opposant point par point à celle de Plékhanov, qui, pendant la révolution russe de 1905, après avoir appelé au soulèvement, s'écriait après coup : « Il ne fallait pas prendre les armes. » Développons ce qu'il ne fait qu'indiquer.

Avant la Commune, Marx et Engels déconseillent toute insurrection, dans laquelle ils voient une « folie désespérée », qui « nous rejetterait cinquante ans en arrière », et « fausserait toutes les données » en développant dans le mouvement ouvrier français « la haine nationale et le règne de la phraséologie ». Ils montrent

---

17. Sur la position de Marx à propos du « camp qu'il faut choisir », du point de vue des intérêts historiques du prolétarint, dans les guerres entre bourgeoisies nationales (au XIXe siècle), il faut lire l'article fondamental de Lénine : « Sous un pavillon étranger » (1915) Œuvres complètes, t. XXI, p. 135 et s., puis la brochure *Le Socialisme et la Guerre* (1915), O.C., tome XXI, p. 305 et s.

que « la classe ouvrière française se trouve placée dans des circonstances extrêmement difficiles » ; car, après la chute du Second Empire, la République française « n'a pas renversé le trône, mais seulement pris sa place restée vacante » : elle est son héritière, un simple changement de personnel à la tête de l'appareil d'Etat, et non pas l'expression d'une prise du pouvoir par les classes populaires. Elle est donc prête à continuer sa politique, à concentrer contre le prolétariat toutes les forces de répression pour perpétuer l'ordre social existant. De plus, la transformation d'une guerre nationale en guerre de conquête dynastique (avec la fondation de l'Empire allemand) ne crée nullement les conditions d'un mouvement international *de masse* en faveur de la révolution. Aussi Marx concentre ses efforts (et ceux de l'Internationale) sur les manifestations d'internationalisme franco-allemand (qui avaient surgi au moment de l'entrée en guerre, notamment sous l'impulsion de Liebknecht), sur la lutte contre l'impérialisme de Bismarck, et pour la reconnaissance d'une République française démocratique. L'attitude de Marx est dictée par sa claire connaissance de *l'aspect principal* dans la contradiction des classes en 1870-1871 : la force des Etats bourgeois, l'impréparation du prolétariat.

Mais, *pendant la Commune*, l'attitude de Marx est totalement différente, ce qui la fait apparaître aux yeux des historiens comme un « revirement ».

Dès l'insurrection du 18 mars 1871, répondant à la provocation de Versailles, le Conseil général de l'Internationale, qui n'avait aucune part dans son déclenchement, « salua avec enthousiasme l'initiative révolutionnaire des masses [18] ». « Il serait évidemment fort commode, écrivait Marx à Kugelmann (17 avril 1871), de faire l'histoire si l'on ne devait engager la lutte qu'avec des chances infailliblement favorables. [...] La démoralisation de la classe ouvrière serait un malheur bien plus grand que la perte d'un nombre quelconque de “ chefs ”. Grâce au combat livré par Paris, la lutte de la classe ouvrière contre la classe capitaliste et son Etat capitaliste est entrée dans une nouvelle phase. Mais quelle qu'en soit l'issue, nous avons obtenu un nouveau point de départ d'une importance historique universelle. »

Le Conseil général organisa, sous la direction de Marx, et malgré de très grandes difficultés, la solidarité internationale à la Commune. Il dépêcha des représentants qui, forçant le blocus, purent communiquer à la Commune des informations (sur l'accord secret entre Bismarck et Jules Favre) et quelques conseils tactiques en matière de défense militaire, de finances, de politique du travail. Après la

18. LÉNIN, article *Karl Marx*.

chute de la Comunune (qui fut due en partie aussi à « la trop grande honnêteté » des travailleurs parisiens, qui ne voulurent pas devancer la concentration des troupes versaillaises et prussiennes en prenant l'offensive, ni repondre à la terreur bourgeoise par la terreur populaire), Marx organisa le sauvetage des rescapés, les révélations publiques sur son déroulement, la diffusion de ses idées. Avant même la fin, il entreprit d'en analyser les leçons à l'intention du prolétariat de tous les pays [19].

Citons à nouveau Lénine : « Marx disait en septembre 1870 que l'insurrection serait une folie. Mais quand les *masses* se soulevèrent, Marx voulut marcher avec elles, s'instruire en même temps qu'elles, dans la lutte, et non pas donner des leçons bureaucratiques. Il comprend que toute tentative d'escompter à l'avance *très exactement* les chances de la lutte serait du charlatanisme ou du pédantisme irrémissible. Il estime *plus que tout* le fait que la classe ouvrière, héroïquement, avec abnégation, avec esprit d'initiative, *élabore* l'histoire du monde. Marx considérait l'histoire du point de vue de ceux qui la *créent* sans pouvoir escompter *infailliblement* à l'avance les chances de succès, mais il ne la regardait pas en intellectuel petit-bourgeois qui vient faire de la morale [...]. Marx savait aussi voir qu'à certains moments de l'histoire une lutte acharnée des *masses*, même pour une cause désespérée, est *indispensable* pour l'éducation ultérieure de ces masses elles-mêmes, pour les préparer à la lutte *future*. Cette *façon de poser* la question est inaccessible, voire étrangère dans son principe à nos pseudo-marxistes actuels, qui aiment à citer Marx à tout bout de champ, lui empruntent seulement des jugements sur le passé, mais ne cherchent pas des leçons pour élaborer l'avenir [20]. »

Pour croire à une inconséquence de Marx, il faut donc, à l'encontre de la dialectique, transformer « l'aspect principal » de la contradiction (la force relative de l'Etat bourgeois) en aspect *unique*, oublier l'autre aspect de la contradiction, il faut voir la force (réelle) de la bourgeoisie *du point de vue dont elle se voit elle-même*, et glisser du respect tactique de l'adversaire (indispensable) jusqu'au respect stratégique, qui décourage toute pratique révolutiomnaire. La position de Marx est révolutionnaire parce que matérialiste : elle subordonne l'attitude des théoriciens, des dirigeants politiques de la classe ouvrière, non pas à la « spontanéité », mais à *l'initiative historique* des masses. Cette position a une signification permanente, constamment vérifiée par l'histoire : *la révolution ne se déroule jamais selon les schémas préétablis*, elle n'est jamais l'application des « pro-

---

19. Cf. IIIe Adresse de l'Internationale, *La Guerre civile en France.*
20. Préface à la traduction russe des *Lettres de Marx à Kugelmann*, 1907.

grammes » conçus par le parti révolutionnaire. La politique scientifique du prolétariat ne consiste pas à chercher dans la théorie le plan des événements historiques à venir, elle consiste à chercher dans la théorie, dans l'intelligence des tendances et des conditions actuelles, les moyens de comprendre ces événements quand ils se produisent, afin d'y participer activement, au lieu de les subir passivement.

Marx comprenait que la classe ouvrière parisienne *n'avait pas le choix*, du point de vue de ses intérêts historiques à long terme : l'insurrection lui fut imposée par la provocation directe des classes dominantes. Car la bourgeoisie française, après la défaite militaire, avait besoin d'une victoire effective sur le prolétariat pour reconstituer son unité, pour se subordonner et compromettre avec elle toutes les couches petites-bourgeoises, toutes les autres classes de travailleurs, pour fonder la *continuité de l'Etat bourgeois*. Elle avait besoin d'écraser politiquement le prolétariat, soit en le forçant à reculer sans combat, soit par la violence. Mais les deux moyens équivalents pour la bourgeoisie (victoire « pacifique » ou guerre civile) ne sont nullement équivalents pour la classe ouvrière. Sa résistance, dans laquelle elle affirmait sa propre capacité de transformer la société tout entière et d'abolir l'exploitation, était l'unique moyen de faire progresser le mouvement révolutionnaire. Depuis la période 1848-1852, le développement même du capitalisme et des luttes de classes a modifié la place du prolétariat dans la société, en sorte que l'échec de juin 1848 et l'échec du printemps 1871 ont une signification exactement inverse : le premier marquait *l'incapacité* du prolétariat à donner un contenu autonome à sa lutte, le second sanctionne l'énergie désespérée avec laquelle le prolétariat commence à développer *sa propre* forme politique, qu'il « trouve » sous l'effet d'une nécessité à laquelle il n'était pas possible d'échapper. Pour la classe ouvrière, au moment de la Commune, il n'y a pas plusieurs politiques possibles qui préservent ses intérêts de classe : *la nécessité immédiate de la lutte coincide avec la nécessité historique*. Ce sont de telles « coïncidences », dont il ne faut pas s'apercevoir seulement après coup, qui caractérisent les conjonctures révolutionnaires, dans lesquelles la lutte des classes apparaît en toute clarté, et dans lesquelles, selon le mot de Marx, « des journées concentrent en elles vingt années [21] ».

21.« Dans l'histoire, cet aspect de la lutte s'inscrit *très rarement* à l'ordre du jour : par contre son importance et ses conséquences portent sur des dizaines d'années. Les *jours* où l'on peut et où l'on doit inscrire à son programme de *telles* méthodes de lutte équivalent à des *vingtaines d'années* d'autres époques historiques. » LÉNINE, *La Faillite de la IIe Internationale*, O.C., tome XXI, p. 260.

Il y a une étroite connexion entre les conditions dans lesquelles se déroula l'expérience historique de la Commune et son contenu principal, la première réalisation pratique de la dictature du prolétariat, « trouvaille » des masses que Marx, du fait de sa participation et de son adhésion immédiates, mais aussi du fait de son rôle antérieur et de ses découvertes, put *s'approprier* théoriquement.

b) La dictature du prolétariat

Dans ce travail, ce qui fournit à Marx le critère pratique dont toute expérience a besoin fut ce paradoxe : la Commune, en fait, *ne suivit pas la politique que dictaient les positions idéologiques de la plupart de ses membres* ; elle suivit *une politique diamétralement opposée, dictée par la nécessité*, et d'abord la nécessité de sa propre existence et de sa survie : la politique du socialisme scientifique. Dans la Commune, en effet, la classe ouvrière dominait, mais n'assurait pas à elle seule la direction. Y figuraient également les représentants de la petite bourgeoisie révolutionnaire, artisanale et intellectuelle. Les représentants de la classe ouvrière se divisaient eux-mêmes en une majorité de *blanquistes* et une minorité d'*internationaux*, surtout des proudhoniens (y compris Varlin), et quelques rares « marxistes » (E. Dmitrieff, Serrailler, Frankel). Ce qui caractérisa la Commune, dans sa courbe ascendante, ce fut une politique non proudhonienne, une politique non blanquiste menée par des proudhoniens et des blanquistes.

La Commune ne « se contenta pas de prendre telle quelle la machine de l'Etat et de la faire fonctionner pour son propre compte », mais entreprit aussitôt de la briser. Elle supprima d'emblée les instruments du pouvoir d'Etat bourgeois que sont l'armée permanente, la police permanente, et les remplaca par « le peuple en armes » (en majorité des ouvriers) que la guerre et la résistance à l'invasion avaient mobilisés. De même, elle supprima le corps des fonctionnaires relevant seulement d'en haut, l'administration permanente. Mais (contre toute orientation anarchiste et utopiste), elle s'employa à remplacer cet appareil par des « institutions durables », qui constituaient « l'organisation du prolétariat en classe dominante ».

La Commune de Paris prévoyait le suffrage universel à tous les niveaux, l'autonomie relative des provinces et des communes, mais nullement l'abolition de la centralisation : la Commune n'était pas fédéraliste mais *centraliste*, en vertu des caractéristiques mêmes de la société moderne, qui n'est pas une société de producteurs indépendants, mais repose déjà sur un degré élevé de socialisation de la production. Elle *distinguait* ainsi la question du pouvoir oppres-

sif de l'Etat, imposé par une minorité, et la question du centralisme. Elle faisait reposer la possibilité d'un centralisme démocratique sur l'alliance des ouvriers et des autres travailleurs, sous la direction des ouvriers.

« La Commune fut composée de conseillers municipaux, élus au suffrage universel dans les divers arrondissements de la ville. Ils étaient *responsables et révocables à tout moment*. La majorité de ses membres étaient naturellement *des ouvriers ou des représentants reconnus de la classe ouvrière*. La Commune devait être, non pas un organisme parlementaire, mais un corps agissant, *exécutif et législatif à la fois* [...]. Depuis les membres de la Commune jusqu'au bas de l'échelle, *la fonction publique devait être assurée pour des salaires d'ouvriers*. Les bénéfices d'usage et les indemnités de représentation des hauts dignitaires de l'Etat disparurent avec ces hauts dignitaires eux-mêmes. Les services publics cessèrent d'être la propriété privée des créatures du gouvernement central. Non seulement l'administration municipale, mais toute l'initiative jusqu'alors exercée par l'Etat fut remise aux mains de la Commune [22]. » Ainsi la dictature du prolétariat se réalisait à travers une *démocratie prolétarienne*, bien plus étendue que toute démocratie bourgeoise, qui ne se contentait pas de *généraliser* le principe de l'élection et de la « représentation » populaire, mais faisait des représentants élus les *serviteurs* (Marx) des travailleurs, placés sous le contrôle permanent des *organisations de masse* du peuple révolutionnaire (en particulier les « clubs » politiques, fréquentés par les mêmes travailleurs armés qui faisaient la force de la Commune, et par leurs femmes, voire leurs enfants).

La Commune abolissait toute distinction entre les « pouvoirs » exécutif, législatif, judiciaire (que l'idéologie juridique bourgeoise fait passer pour la « garantie » des libertés individuelles). Elle faisait ainsi voler en éclats, en même temps que le parlementarisme, *la « feinte indépendance » de la justice et du droit*. Elle sapait les bases pratiques de toute l'idéologie morale et juridique petite-bourgeoise, à laquelle restaient attachées les différentes formes du socialisme prémarxiste. Elle montrait que tout droit, toute justice ont un contenu de classe, et qu'il faut à la classe ouvrière exercer elle-même une justice prolétarienne. Elle put même commencer à « briser l'outil spirituel de l'oppression », en s'attaquant à l'organisation matérielle de l'Eglise et en esquissant une instruction populaire contrôlée par le peuple (et non par l'Eglise ou l'Etat).

En même temps qu'elle « trouvait enfin » la forme politique du *gouvernement de la classe ouvrière*, « le résultat de la lutte

---

22. *La Guerre civile en France, op. cit.*

de classe des producteurs contre la classe des appropriateurs [...], qui permettait de réaliser la libération économique du travail », la Commune combine à la révolution politique les premières mesures d'expropriation du capital au profit des travailleurs. « En 1871, même à Paris, ce centre de l'artisanat d'art, la grande industrie avait tellement cessé d'être une exception que le décret de loin le plus important de la Commune instituait une organisation de la grande industrie et même de la manufacture, qui devait non seulement reposer sur l'association des travailleurs dans chaque fabrique, mais aussi réunir toutes ces associations dans une grande fédération ; bref, une organisation [... qui] devait aboutir finalement au communisme, c'est-à-dire à l'exact opposé de la doctrine de Proudhon. Et c'est aussi pourquoi la Commune fut le tombeau de l'école proudhonienne du socialisme [23]. »

Par sa politique de destruction de l'Etat bourgeois, qui est le principal agent de son exploitation, la Commune esquisse les bases du ralliement de la petite bourgeoisie pauvre, et notamment de la paysannerie, à la dictature du prolétariat. La justesse de sa politique est démontrée *a contrario* par l'échec de la Commune de Lyon, où l'action de Bakounine conduisit à l'isolement immédiat de la classe ouvrière.

Ces leçons de la Commune et l'analyse de sa conjoncture figutent notamment dans les trois *Adresses* rédigées par Marx pour l'Internationale — la première, le 23 juillet 1870 ; la deuxième, le 9 septembre 1870 ; la troisième, *La Guerre civile en France*, le 30 mai 1871 —, ainsi que dans la correspondance avec Kugelmann. Lénine les a expliquées en détail dans *L'Etat et la Révolution* (1917).

c) La fin de l'Internationale

De l'expérience décisive de la Commune, la théorie marxiste et le mouvement ouvrier sortent *l'un et l'autre transformés*, unis sur des bases nouvelles (ce qui rend tout à fait futile la question de savoir si la Commune était une révolution « marxiste » !).

L'Internationale apparut aux gouvernements de toute l'Europe comme l'ennemi à abattre à tout prix. Sur la proposition de Jules Favre, la répression est organisée en commun.

Refusant de suivre Marx jusque dans les conséquences de son analyse, et rejetant les leçons politiques de la Commune, les représentants du trade-unionisme anglais (qui, à cette époque, regroupait surtout l' « aristocratie ouvrière ») quittent le Conseil général.

---

23. ENGELS, préface à la réédition de *La Guerre civile en France*, 1891.

Les caractères particuliers de l'Etat en Angleterre, ses traditions de démocratie bourgeoise semblaient rendre possible un passage au socialisme de type pacifique. Cependant, répondant en juillet 1871 au correspondant du journal américain *The World*, Marx, tout en soulignant la spécificité des conditions nationales, ne se déclarait « pas aussi optimiste » : « La bourgeoisie anglaise s'est toujours montrée prête à accepter le verdict de la majorité, aussi longtemps que les élections assurent son monopole. Mais soyez sûr que nous aurons affaire à une nouvelle guerre de l'Esclavage dès qu'elle sera en minorité sur des questions qui soient pour elle d'importance vitale. »

Bakounine et ses sectateurs, malgré les conséquences catastrophiques de leur intervention, considèrent la Commune comme une confirmation de l'anarchisme. Depuis 1868, ils avaient fondé l'Alliance internationale de la démocratie socialiste, qui se battait pour le « communisme anti-autoritaire », et développait au sein de l'Internationale une activité secrète de désagrégation. Bakounine, en qui Marx, en 1864, saluait « un des rares hommes chez qui, après seize ans, je constate du progrès et non pas du recul », ne peut admettre la dictature du prolétariat, qui contredit sa théorie anarchiste de l'Etat. Dès le Congrès de Bâle (1869), il s'était heurté aux marxistes, partisans de la socialisation des moyens de production à propos de la question de l'*héritage*, dont la suppression lui semblait le moyen d'abolir la propriété privée. Pour Bakounine, tout Etat est oppressif (mais, à ses yeux, l'Etat « libéral » des pays anglo-saxons n'est plus à proprement parler un Etat) : la « dictature du prolétariat » ne saurait donc être que la dictature de savants et de politiciens *sur* le prolétariat, ou bien celle du prolétariat sur la paysannerie et le sous-prolétariat, des pays industriels sur les pays agricoles. Bakounine identifiait la thèse de Marx, exposée dans le *Manifeste* et l'*Adresse inaugurale* de l'Internationale, sur « l'organisation du prolétariat en classe dominante », aux idées de Lassalle sur l' « Etat populaire », qui régnaient chez de nombreux socialistes allemands [24]. Il accusait Marx de nationalisme germanique et de russophobie, et d'exercer dans l'Internationale, par l'intermédiaire du Conseil général, une dictature personnelle (accusations qui furent reprises et systématiquement exploitées par la presse et la littérature bourgeoises, antisocialistes).

La lutte interne dure jusqu'au Congrès de La Haye (septembre 1872). « Il y va de la vie ou de la mort de l'Internationale », écrivait alors Marx à Kugelmann. Soutenus par la plupart des anciens communards et blanquistes (Frankel, Edouard Vaillant),

---

24. Cf. BAKOUNINE, *Etatisme et Anarchie* (1873), que Marx annota en détail.

Marx et Engels obtiennent l'exclusion de Bakounine et l'approbation de leur théorie du parti : « Dans sa lutte contre le pouvoir collectif des classes possédantes, le prolétariat ne peut agir comme classe qu'en se constituant lui-même en parti politique distinct, opposé à tous les anciens partis formés par les classes possédantes [25]. » Pour le soustraire aux affrontements de sectes, ils font également voter le transfert du Conseil général à New York. Mais l'A.I.T. sera dissoute en 1876.

La « mort » de l'Internationale fut sa « vie » : c'est par la diffusion de l'analyse de la Commune que se développa en grande partie le travail politique dans les différents pays européens à partir de 1871. Les ouvrages antérieurs de Marx (notamment le *Manifeste*) commencèrent alors d'être largement connus et utilisés dans les organisations du prolétariat : en Allemagne, en France, en Russie, en Italie.

« La Première Internationale avait accompli sa mission historique et cédait la place à une époque de croissance infiniment plus considérable du mouvement ouvrier dans tous les pays, caractérisée par son développement en extension, par la formation de partis socialistes ouvriers de masse, dans le cadre des divers états nationaux [26]. »

En 1879, Marx aida activement Guesde et Lafargue à fonder le Parti ouvrier français et à en rédiger le programme.

En 1875, a lieu à Gotha le congrès d'unification des socialistes allemands « lassalliens » et « marxistes » (dits « eisenachiens » : Bebel, Liebknecht). Dans cette période, qui ouvre la transition à ce qui sera la phase impérialiste du capitalisme, commence aussi à apparaître la contradiction spécifique de la nouvelle phase de développement du mouvement ouvrier : *la contradiction, au sein des partis* « *marxistes* » *légaux, entre le socialisme scientifique et l'opportunisme*, qui traduit l'influence de la bourgeoisie au sein même du mouvement ouvrier. Marx et Engels menèrent une lutte interne sans concessions contre l'opportunisme, lutte qui resta en partie secrète (cf. la correspondance de Marx et Engels avec les dirigeants de la social-démocratie allemande). Leur intervention fut avant tout non pas tactique, mais *théorique* : voir en particulier l'*Anti-Dühring* (1878) d'Engels (avec un chapitre de Marx), et la *Critique du Programme de Gotha* (1875, publié seulement en 1891 par Engels).

La *Critique du Programme de Gotha* (que la social-démocratie « ignorera » le plus souvent et que Lénine mettra au centre de son analyse de l'Etat) illustre la nouvelle étape de la théorie de Marx, le résultat de sa transformation, *la combinaison des analyses*

25. Article 7 a, ajouté aux statuts de l'A.I.T.
26. LÉNINE , article *Karl Marx*.

du Capital *et des enseignements de la Commune*. Marx y critique sévèrement la tendance au compromis avec l'Etat bourgeois (« l'Etat populaire libre », « l'éducation du peuple par l'Etat », le nationalisme) et avec l'idéologie juridique et politique bourgeoise. Surtout, Marx énonce une thèse théorique *nouvelle* par rapport à tous les textes antérieurs, qui développe la théorie de la dictature du prolétariat : la distinction des *deux phases de la société communiste*. Dans la première phase, la phase « inférieure », qui succède à la prise du pouvoir par la classe ouvrière, nous avons affaire à « une société communiste non pas telle qu'elle s'est développée sur les bases qui lui sont propres, mais au contraire telle qu'elle vient de *sortir* de la société capitaliste ». C'est « le droit égal pour tous » qui continue d'y régner, c'est-à-dire le droit bourgeois reposant sur l'égalité des individus (« à chacun selon son travail »), mais appliqué à l'échange entre le travailleur et la société qui a supprimé le capitaliste privé comme propriétaire des moyens de production. La seconde phase, la phase « supérieure », qui repose seule sur « les bases propres du communisme », et à laquelle tend toute la dictature du prolétariat, ne pourra commencer que « quand auront disparu l'asservissante subordination des individus à la division du travail et, avec elle, l'opposition du travail manuel et du travail intellectuel ; quand le travail ne sera pas seulement un moyen de vivre, mais deviendra lui-même le premier besoin vital ; quand avec le développement multiple des individus, les forces productives se seront accrues elles aussi, et que toutes les sources de la richesse collective jailliront avec abondance. Alors seulement l'horizon borné du droit bourgeois pourra être définitivement dépassé et la société pourra écrire sur ses drapeaux : " De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins. " » Ainsi peut s'esquisser une théorie des contradictions dans le processus du passage au communisme.

d) La dernière période

Dans la dernière période de sa vie, le travail de Marx est constamment troublé par la maladie. Malgré cela, en collaboration avec Engels, il reste le conseiller et l'intermédiaire des partis socialistes, préparant la constitution d'une nouvelle Internationale, qui n'aura lieu qu'après sa mort. Il suit de très près la traduction du livre I du *Capital* : en particulier, la traduction francaise (de J. Roy), publiée en 1875, entièrement revue par lui. Mais il ne peut achever la rédaction des livres suivants : les livres II et III seront publiés par Engels, sur la base des manuscrits et des indications de Marx, en 1885 et 1894 ; le livre IV (les « Théories sur la plus-value ») par Kautsky en 1905-1910.

Marx étudie, outre la conjoncture et la théorie économiques, les sciences naturelles (géologie, chimie agricole, agronomie, etc.) en liaison avec la théorie de la rente foncière et du développement du capitalisme dans l'agriculture, pour réfuter le malthusianisme et pour analyser l'histoire de formations sociales capitalistes nouvelles (comme la Russie, les Etats-Unis).

Sur le plan philosophique, la tendance à l'opportunisme dans la social-démocratie se marque aussi par des attaques contre le matérialisme et l'idée du « retour à Kant ». Dans cette conjoncture, la question de la *dialectique* revient donc explicitement au premier plan du travail de Marx et Engels (qui en proposera plusieurs définitions dans ses ouvrages, de l'*Anti-Dühring* et de la *Dialectique de la nature* à *Ludwig Feuerbach et la Fin de la philosophie classique allemande*, 1888).

La question des sociétés « précapitalistes » et « primitives » avait été étudiée par Marx dans les années 1850-1860 en même temps que la colonisation capitaliste en Asie [27]. Elle l'est à nouveau dans cette dernière période, à partir des travaux de l'ethnologue et préhistorien américain L. H. Morgan [28].

A partir de 1872 (l'année où *Le Capital* est traduit pour la première fois en russe, par Danielson et Lopatine), Marx entretient des rapports suivis avec les révolutionnaires russes de la tendance « Volonté du peuple ». Il apprend le russe et étudie l'histoire des rapports sociaux « communautaires » dans l'agriculture russe. Dans la préface à la deuxième édition russe du *Manifeste du Parti communiste* l'un de ses derniers textes (1882), il affirme : « Aujourd'hui [...] la Russie est à l'avant-garde du mouvement révolutionnaire de l'Europe. [...] Si la révolution russe donne le signal d'une révolution ouvrière en Occident, et que toutes deux se complètent, la propriété commune actuelle de la Russie pourra servir de point de départ à une évolution communiste. » Les faits, une fois n'est pas coutume, ne devaient pas totalement infirmer cette prévision.

Le 14 mars 1883, Marx mourait à Londres.

2. La théorie de Marx

La théorie de Marx n'est pas un *système*, reposant sur un

27. Cf. le recueil des *Textes sur le colonialisme* de MARX et ENGELS, Editions en langues étrangères, Moscou.

28. Voir le livre d'ENGELS, *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat.*

fondement philosophique. Une des conséquences de ce fait est que la théorie de Marx n'est pas achevée. Une autre conséquence est que l'exposé de cette théorie n'a pas de *commencement* absolu, ni dans son ensemble ni dans telle de ses parties (par exemple, dans sa partie « économique », qu'expose *Le Capital*).

Mais cela ne signifie pas que la théorie de Marx ne soit pas *systématique*, au sens scientifique, c'est-à-dire qu'elle ne définisse pas son objet d'étude de façon à en expliquer la nécessité objective.

Ce qui confère à la théorie de Marx son caractère systématique, en ce sens, c'est l'analyse des différentes formes de la *lutte des classes* et de leur connexion. C'est la meilleure « définition » qu'on puisse en donner, si tant est que le contenu d'une science puisse être enfermé dans une définition.

1. Classes et luttes de classes

Dans le *Manifeste*, Marx écrit : « L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de luttes de classes. » Cette proposition doit être prise au sens fort : elle ne signifie pas que les luttes de classes ont été le principal « phénomène » qu'on peut observer *dans* l'histoire ; ni même que les luttes de classes sont la *cause* profonde, plus ou moins directe, des phénomènes historiques. Elle signifie que les phénomènes historiques, qui sont la seule réalité de l'histoire, ne sont pas autre chose que des formes (diverses, complexes) de la lutte des classes. La précision apportée par Marx : « jusqu'à nos jours » — et que l'on peut répéter aujourd'hui encore sans modification — ne signifie donc pas que la définition apparaîtraut partielle, inexacte, si l'on prenait en considération les « sociétés sans classes » qui ont précédé ou qui suivront l'histoire des sociétés « de classes ». Les sociétés sans classes ne révèlent pas (et ne révéleront pas) une réalité sociale plus profonde, plus générale que la lutte des classes, ou lui échappant (c'est pourtant généralement ce que l'anthropologie sociale va y rechercher), et par là même « sans histoire ». Les sociétés sans classes de l'avenir — dont les tendances de la société actuelle nous indiquent seulement certains traits — ne peuvent être que *le résultat de la transformation de la lutte des classes sous l'effet de cette même lutte de classes*. C'est pourquoi Marx (et Engels) ont toujours insisté sur le fait que les « communautés primitives » que nous découvrent la préhistoire et l'ethnographie n'ont *rien de commun* avec le « communisme » qui succédera au capitalisme comme mode de production et d'organisation sociales.

Il importe de bien saisir ce point pour comprendre l'usage et la signification du concept de « classe sociale » dans le marxisme. En 1852, Marx écrivait à son ami Weydemeyer : « Ce n'est pas à moi que revient le mérite d'avoir découvert l'existence des classes dans la société moderne, pas plus que la lutte qu'elles s'y livrent [...]. Ce que j'ai apporté de nouveau, c'est : 1) de démontrer que *l'existence des classes* n'est liée qu'à *des phases historiques déterminées* du développement de la production ; 2) que la lutte des classes mène nécessairement à *la dictature du prolétariat* ; 3) que cette dictature elle-même ne représente qu'une transition vers *l'abolition de toutes les classes* et vers *une société sans classes*. » Cette déclaration, faite à une époque où cependant Marx n'avait pas encore élaboré le concept de la plus-value, c'est-à-dire le concept de l'exploitation capitaliste (cf. ci-dessous), nous éclaire sur la nature du « renversement », mieux : de la révolution théorique opérée par Marx dans l'usage du concept de classe sociale. C'est la lutte des classes, avec ses effets historiques et ses tendances, qui détermine *l'existence* des classes, et non pas l'inverse. Autrement dit, les classes sociales ne sont pas des choses ou des substances (comme par exemple une *partie* de ce « tout » qu'est la société, un « sous-groupe » de ce « groupe », une subdivision, etc.) qui entreraient *ensuite* en lutte. Ou, si l'on préfère, l'analyse historique des classes sociales n'est rien d'autre que l'analyse des luttes de classes et de leurs effets.

Ainsi l'idéologie historique d'une classe (la « conscience de classe » du prolétariat par exemple) n'est pas créée, élaborée, inventée par celle-ci à la façon dont la première psychologie venue s'imagine qu'un sujet (un individu, un groupe) invente, consciemment ou inconsciemment, ses idées : elle est produite dans des conditions matérielles données en face de l'idéologie adverse et *en même temps qu'elle*, comme une forme particulière de la lutte de classes, et elle s'impose dans la société (elle se réalise, elle *existe* tout simplement) avec le développement de cette lutte.

Par là, la théorie de Marx rend tout à fait caduc le débat traditionnel entre les tenants d'une définition « réaliste » des classes et ceux d'une définition « nominale » (est-ce que les classes sont des *unités* réelles ou seulement des *collections* d'individus rassemblés pour les besoins de la théorie d'après un ou plusieurs « critères » ?), c'est-à-dire le débat *entre sociologues* qui, tous, recherchent une définition des classes sociales *avant* d'en venir à l'analyse de la lutte des classes. Notons qu'en pratique cette démarche correspond exactement à la tendance fondamentale de l'idéologie bourgeoise qui cherche à montrer que la division de la société en classes est éternelle, mais non pas leur antagonisme ; ou encore que

celui-ci n'est qu'un comportement particulier des classes sociales, lié à des circonstances historiques (le XIXe siècle...), idéologiques (l'influence du communisme...) et transitoires, un comportement à côté duquel on pourrait en imaginer et en pratiquer d'autres (la conciliation).

C'est pourquoi Marx peut écrire en toute rigueur dans le *Manifeste* : « La société bourgeoise moderne [...] n'a pas aboli les antagonismes de classes. Elle n'a fait que substituer de nouvelles classes, de nouvelles conditions d'oppression, de nouvelles formes de luttes à celles d'autrefois. » Il faut lire au sens fort : de nouvelles classes, *c'est-à-dire* de nouvelles conditions d'oppression, *c'est-à-dire* de nouvelles formes dé luttes.

Nous sommes conduits par là à la proposition fondamentale, selon laquelle les classes sociales sont déterminées par leur rôle économique ou, plus exactement, par leur place *dans la production* matérielle. Cette proposition est identique à celle-ci : l'ensemble des luttes de classes est déterminé *en dernière instance par la lutte* « *économique* » *de classes, la lutte de classes dans la production*. Cela signifie que les classes sociales ne s'opposent pas pour ou contre des conceptions du monde, pour ou contre un statut juridiqùe, pour ou contre des formes d'organisation politique, pour ou contre des modes de répartition de la richesse sociale, pour ou contre des formes d'organisation de la circulation des biens matériels, *sinon à cause* de la lutte de classes dans la production et, finalement, *en vue* de cette lutte. Et cela parce que c'est la lutte de classes dans la production qui entraîne l'existence matérielle des classes, leur « subsistance » : c'est la lutte de classe quotidienne menée dans la production *par le capital* qui fait du procès de travail un procès de production de plus-value (et donc de profit, qui n'en est qu'une fraction), base matérielle de l'existence d'une classe capitaliste ; c'est la lutte de classe quotidienne menée dans la production *par les travailleurs* qui assure contre la tendance du capital au profit maximum les conditions de travail et les conditions matérielles (notamment le niveau des salaires) nécessaires à la *reproduction de la force de travail*, à l'existence de la classe ouvrière.

Cette proposition, qui est la base de la théorie historique de Marx, est aussi la base de la *tactique de la lutte de classes du prolétariat* : elle en éclaire le point de « départ » et le point d' « arrivée ». Le point de départ : la lutte du prolétariat commence avec sa lutte économique, et elle continue en permanence à se fonder sur elle. Le point d'arrivée : la lutte politique du prolétariat n'atteint son objectif qu'à la condition de se poursuivre jusqu'à *l'abolition du salariat*, du rapport capital/travail salarié qui est le « rapport social

de production » fondamental. Les objectifs politiques sont le moyen de parvenir à ce but, qui en commande la mise en œuvre selon les conjonctures historiques [29].

2. Capital et travail salarié

Dans cette perspective, il n'est pas difficile de déterminer ce qui constitue selon l'expression de Marx lui-même, la « quintessence » de la theorie du mode de production capitaliste exposée dans *Le Capital* et qui nous indique le lieu précis de la rupture opérée par Marx à l'égard de l'économie politique, de la sociologie et de l'historiographie bourgeoises [30]. C'est l'analyse de la *plus-value*.

a) Le mouvement du capital

Ce qui définit le capital dans la pratique de l'économie bourgeoise, c'est *la mise en valeur* (*la valorisation*) *d'une quantité de valeur* donnée. Toute somme de valeur n'est pas immédiatement du capital, cela dépend de son utilisation : les valeurs thésaurisées ou consacrées à la consommation individuelle ne sont pas du capital. Il faut pour cela que la valeur soit investie de façon à s'accroître d'une quantité déterminée. Cette quantité constitue par définition *de la plus-value*. En ce sens, la notion de plus-value est formellement présente dès qu'on se donne un capital quelconque : chaque capital individuel réalise pour son compte le même mouvement général, qui le définit, en dégageant de la plus-value et en se l'incorporant dans un processus qui, par définition, est sans fin. Mais ce processus peut apparaître de façon différente selon les modes d'investissement (et par suite aussi les points de vue qu'ils définissent dans la pratique et la théorie économiques) : capital financier, capital commercial, capital industriel. La plus-value semble alors se dissoudre dans les différentes formes d'accroissement du capital : intérêt, bénéfice commercial, profit industriel, dont le mécanisme est en pratique tout à fait différent. Du même coup, le capital s'identifie à une forme particulière sous laquelle se présente sa valeur : argent, marchandises, moyens de production. Cependant, la forme *argent* est toujours présente et privilégiée : comme l'argent est l'équivalent de toutes les marchandises (y compris les moyens de production et le « travail » nécessaires au fonctionnement du capital

29. Sur tous ces points, cf. *Misère de la philosophie* ; *Salaire, Prix et Profit* ; *Critique du Programme de Gotha*.

30. Cf. ENGELS, préface au livre II du *Capital*, et *Anti-Dühring*, IIe partie ; MARX, *Le Capital*, livre IV : « Théories de la plus-value ».

industriel), il représente la valeur « en soi », indépendamment des objets matériels auxquels elle est attachée. Or le mouvement du capital ne s'intéresse pas à ces objets, mais seulement à l'accroissement de la quantité de valeur. Le mouvement du capital apparaît donc essentiellement comme l'accroissement d'une quantité monétaire, une forme développée de la circulation monétaire [31]».

b) L'origine de la plus-value

Si l'on considère l'existence du capital *à l'échelle sociale* et si on se pose le problème de l'origine de la plus-value, il apparaît cependant que celle-ci ne peut résider dans la circulation marchande et, par conséquent, ni dans les opérations spécifiques du capital commercial ni dans celles du capital financier, bien que les formes de la circulation marchande, généralisée par le capitalisme, en soient apparemment l'essentiel. En effet, la circulation marchande et monétaire, à l'échelle de la société, est régie tendanciellement par *la règle de l'échange entre valeurs équivalentes*, qui s'impose à chaque acte individuel d'échange, à chaque contrat. Aucune valeur nouvelle (aucune plus-value) ne peut donc être *créée* dans la sphère de la circulation. Le seul capital dont le mouvement peut créer de la valeur est donc *le capital industriel, le capital productif*, dont les opérations spécifiques se déroulent hors de la sphère de la circulation, et ne consistent pas en échanges, mais, une fois rassemblés les facteurs de production nécessaires (matières premières, moyens de travail, travailleurs salariés), consistent en transformation matérielle, c'est-à-dire en *travail*.

Il faut donc renverser notre première définition : le profit industriel ou commercial, l'intérêt (et également la rente foncière) ne sont pas des formes autonomes de l'accroissement du capital : ce sont (y compris le profit d'entreprise industrielle) des formes dérivées, « transformées », des *parties* de la plus-value sociale provenant de la sphère de la production. Chaque capitaliste industriel fonctionne ainsi, quelle que soit la part qu'il s'en approprie finalement, comme fournisseur de plus-value pour le compte du capital social tout entier, comme son « représentant ». L'autonomie apparente du profit, de l'intérêt, etc., ne provient que de la complexité des rapports concurrentiels qui rattachent les unes aux autres les différentes fractions du capital social, et qui se reflète dans les catégories de la comptabilité et de l'économie politique bourgeoises. Pour en comprendre les lois, il faut d'abord percer le secret de la *production* de la plus-value, puis découvrir les mécanismes dérivés de sa *réali-*

31. Cf. *Le Capital*, livre I, chap. 4-5 ; livre II, chap. 1 à 4.

sation (monétaire) et de sa *transformation*, dont la pratique économique ne nous montre que les résultats [32]. Il faut rétablir la détermination des rapports de distribution par les rapports de production. Telle est la première découverte fondamentale de Marx.

c) Travail et surtravail

Le capital productif se divise en deux parties, dont le rapport quantitatif varie : celle qui s'investit en *moyens de production*, qu'ils soient fixes ou « circulants » (machines, matières premières), consommés dans le procès de travail ; et celle qui s'investit en *salaires*, prix de la force de travail que le capital achète pour un temps déterminé. Marx appelle la première capital *constant*, la seconde capital *variable*. En effet, les moyens de production, qui sont le produit d'un travail passé et représentent une certaine quantité de valeur, ne peuvent par eux-mêmes introduire aucune valeur nouvelle. Plus précisément, ils *transfèrent* au produit leur propre valeur, au fur et à mesure de leur consommation « productive » (transformation, usure) *par le travail*. Inversement, le travail humain a la double propriété de *conserver* la valeur des moyens de production qu'il consomme, en la transférant au produit, et d'y ajouter une *valeur supplémentaire* en fonction de la quantité de travail dépensée (temps, intensité, nombre de travailleurs).

Cette théorie n'est rigoureuse qu'à la condition de définir le travail comme l'*usage* d'une marchandise particulière, la *force de travail* que le capitaliste achète au travailleur. Définition conforme, précisément, aux conditions du mode de production capitaliste, dans lesquelles (contrairement à ce qui se passe par exemple dans l'esclavage), le travailleur n'est pas *lui-même* une marchandise, achetée et vendue, mais apparaît (sur le marché du travail) en face du capitaliste comme le vendeur, le partenaire d'un contrat d'échange (force de travail contre salaire). Elle est *masquée* par la fiction juridique (mais fiction nécessaire, nous allons le voir dans un instant) du *salaire* qui présente le salaire comme « prix du travail », proportionnel à la quantité de travail fournie. Le travail n'est pas, en fait, une marchandise, il est l'*usage* de la marchandise « force de travail [33] ».

La valeur d'une marchandise comporte donc toujours elle-même deux parties : l'une transférée des moyens de production dans le procès de travail, proportionnelle à la quantité de travail *passé* nécessaire à leur production ; l'autre créée (ajoutée) par ce procès, proportionnelle à la quantité de travail *présent* ; à condition du

32. Cf. *Le Capital*, livre III, introd. et sect. 7 ; livre IV.
33. Cf. *Le Capital*, livre I, chap. 6 et sect. 6.

moins qu'il s'agisse dans tous les cas de *travail socialement nécessaire*, dépensé dans les conditions moyennes de productivité et correspondant à un besoin effectif de l'ensemble de la production sociale, ce qui n'est généralement vrai qu'en moyenne (la concurrence se chargeant d'imposer cette norme aux capitaux individuels comme « loi coercitive externe »).

Le mode de production capitaliste ne peut se développer que sur la base d'une productivité suffisante du travail (dépendant elle-même des progrès des instruments et techniques de production) : il a pour condition historique initiale un état donné du développement des forces productives matérielles. Sur cette base, l'emploi du travail salarié a pour conséquence que *la quantité de valeur nouvellement créée dans chaque procès de production excède toujours davantage la valeur de la force de travail* elle-même. En d'autres termes, une partie seulement du travail dépensé est nécessaire à la reproduction de la force humaine de travail qui est utilisée (donc usée, consommée) dans le procès de travail : le reste délivre, par rapport à ce travail nécessaire, un *surproduit*, il constitue un *surtravail* d'importance variable. En d'autres termes encore, une partie seulement de la valeur nouvellement produite représente l'*équivalent* des marchandises que le travailleur doit consommer pour reproduire sa force de travail, le reste constitue de la *plus-value*. Quant à la valeur transférée au produit par les moyens de production à proportion de leur utiliaation, elle représente évidemment l'équivalent des nouveaux moyens de production qui doivent être acquis pour que le processus de production puisse continuer à la même échelle, donc pour que le capital puisse fonctionner comme tel : le processus de production a pour condition *l'appropriation permanente des moyens de production par le capital* que son fonctionnement même reproduit.

Le « mystère » de la création de la plus-value par le mouvement du capital n'a donc pas d'autre secret que l'ensemble des conditions techniques (productivité du travail) et sociales (forme du travail salarié) qui permettent au travail de créer une valeur excédant celle de la force de travail. La plus-value a donc une *limite supérieure*, constituée par la capacité de travail de la classe ouvrière, et une *limite inférieure*, constituée par la valeur de la force de travail, à un moment donné. Le mécanisme de production de la plus-value, c'est le mécanisme des *rapports de production capitalistes*, c'est-à-dire le mécanisme qui oblige le travailleur à dépasser cette limite inférieure correspondant à sa propre reproduction et à repousser indéfiniment la limite supérieure de sa capacité de travail. C'est un mécanisme d'exploitation, c'est-à-dire de *lutte* (économique) *de classes*. Lutte du capital assurant l'extraction de plus-value ; lutte des travailleurs préservant leur propre subsistance.

d) Les deux formes de la plus-value

Marx analyse séparément les deux formes typiques sous lesquelles cette lutte de classes se déroule en permanence : il les désigne comme production de plus-value « absolue » et production de plus-value « relative ». — La plus-value « absolue [34] » correspond à une productivité donnée du travail social, à une valeur donnée de la force de travail. Elle nous montre tout simplement, sous une forme immédiate, l'extraction d'un surtravail qui est l'essence de l'accroissement du capital : contraindre le travailleur à dépenser sa force de travail au-delà des nécessités de sa propre reproduction, du fait qu'il ne dispose pas lui-même des moyens de production nécessaires. Le moyen fondamental pour y parvenir est *l'allongement de la durée du travail*, la fixation du salaire de telle façon que le travailleur ne puisse reproduire sa force de travail qu'en travaillant plus longtemps. Cette tendance apparaît isolément (ou comme forme principale) avec les débuts du capitalisme, mais elle *continue* de jouer sur la base de n'importe quelle productivité du travail social.

Elle suscite directement la lutte de classe (économique) des travailleurs pour la journée de travail « normale », qui s'efforce de contrecarrer la tendance à l'allongement de la durée du travail, y compris par des mesures légales arrachées à l'Etat [35].

La plus-value absolue a pour limite la préservation de la classe ouvrière elle-même. L'histoire montre eloquemment l'élasticité de cette limite, dès lors que la concurrence de main-d'œuvre et sa faiblesse d'organisation rendent le rapport des forces défavorable à la classe ouvrière. Inversement la résistance organisée de la classe ouvrière rend cette limite plus étroite. Elle contribue ainsi à orienter le capital vers une second forme :

— La plus-value « relative [36] » a un principe inverse : l'augmentation du surtravail n'y est pas obtenue directement, par prolongation du travail nécessaire, mais par la réduction de celui-ci, en faisant *baisser la valeur de la force de travail*, c'est-à-dire la valeur des marchandises nécessaires à sa reproduction. Ce résultat est obtenu par *l'élévation de la productivité* du travail. L'analyse des « méthodes » diverses utilisées par le capital pour produire de la plus-value relative met bien en évidence la solidarité qui, par-delà leur concurrence, réunit les différentes fractions du capital social dans le procès d'exploitation : chaque capitaliste accroît son profit individuel en augmentant chez lui la productivité du travail, mais

34. Cf. *Le Capital*, livre I, sect. 3.
35. Cf. *Le Capital*, livre I, chap. 10.
36. Cf. *Le Capital*, livre I, sect. 4.

il ne contribue finalement à la production de la plus-value sur laquelle sont prélevés tous les profits individuels que dans la mesure où il contribue à abaisser ainsi la valeur des moyens de consommation de la classe ouvrière.

Les méthodes qui permettent ainsi d'élever la productivité du travail ne comportent pas, contrairement à l'allongement du travail, de limite absolue. C'est pourquoi elles engendrent le mode d'organisation de la production matérielle *spécifique* du capitalisme. Elles reposent sur la coopération, sur la division du travail poussée entre les individus (division « manufacturière » — en attendant « l'organisation scientifique du travail », le taylorisme et le post-taylorisme actuels), sur l'utilisation des machines remplaçant partiellement l'activité humaine (ou plutôt se la subordonnant) et sur l'application des sciences de la nature au procès de production, le développement de la technologie. Toutes ces méthodes concourent à élever le degré de *socialisation* du travail, en remplaçant le travailleur individuel, autrefois susceptible de mettre en œuvre à lui seul les moyens de production, par un « travailleur collectif » complexe et différencié. Elles présupposent la *concentration* des travailleurs, donc la concentration du capital sur une échelle toujours plus grande [37].

L'analyse de la plus-value relative illustre la théorie marxiste de la combinaison des rapports sociaux de production et des forces productives matérielles (qui incluent la force de travail humaine) : elle montre comment le capitalisme, qui suppose historiquement un état donné du développement des forces productives, détermine la transformation incessante, le développement nécessaire des forces productives comme moyen de produire la plus-value ; comment *le capitalisme détermine une révolution industrielle ininterrompue* (alors que l'idéologie bourgeoise représente toujours aujourd'hui le capitalisme comme une variante de la « société industrielle », concevant la révolution industrielle comme une évolution naturelle dont le contenu ne dépendrait en rien des rapports de production — c'est-à-dire d'exploitation — capitalistes). Elle montre que le développement des forces productives est la réalisation matérielle des rapports de production capitalistes. Elle montre que, dans ce développement, c'est la transformation des moyens de production qui précède et commande les transformations dans la qualité de la force de travail.

L'analyse de Marx montre que le développement des forces productives dans le capitalisme, qui tranche avec le conservatisme relatif de tous les modes de production antérieurs, n'est pas un développement *absolu* : il n'élève la productivité du travail social que dans les limites qu'impose à chaque capital la recherche du profit maxi-

---

37. Cf. *infra*, « L'accumulation ».

mum. Cependant, ce développement ne comporte aucune *borne supérieure* prédéterminée au-delà de laquelle il ne pourrait se poursuivre, sinon en raison des contradictions que détermine en son sein le caractère antagonique des rapports de production, et qui alimentent la lutte de classes. Précisément, cette lutte y est présente sous de multiples formes, qui sont indissociables de l'organisation « technique » du procès de travail lui-même : dans le mode de production capitaliste, le développement de la productivité du travail a pour conditions nécessaires l'*intensification* permanente du travail (les « cadences » infernales qui relaient l'allongement de la durée du travail), la parcellisation des tâches, la déqualification relative des travailleurs, l'aggravation tendancielle de *la division du travail manuel et du travail intellectuel* (qui assure au capital le contrôle absolu des moyens de production dans leur usage), le chômage « technologique » des travailleurs éliminés par la mécanisation, etc.

e) L'accumulation

Le mouvement du capital ne produit la plus-value que pour se reproduire lui-même comme capital, et même se reproduire sur une échelle *élargie*. La reproduction simple du capital intervient lorsque la plus-value est tout entière consommée par la classe capitaliste de façon improductive. C'est une situation idéale, fictive. La reproduction élargie, l'*accumulation du capital*, est le véritable objectif de la production capitaliste. *Elle en est en même temps le moyen*, car seule elle permet la concentration du capital dont dépend l'élévation de la productivité, la plus-value « relative ».

En apparence, dans chaque cycle de production pris isolément, le capital et le travail proviennent de deux pôles *distincts* ; le capitaliste et le travailleur salarié, l'un et l'autre « propriétaires » d'une marchandise, concluent un contrat d'échange entre valeurs équivalentes (salaire contre force de travail). En réalité, dès qu'on considère la transformation de la plus-value en capital, dès qu'on considère le procès de reproduction du capital au cours de cycles de production successifs, le capital se révèle constitué de *plus-value accumulée* : *le capital est du surtravail déjà extorqué, servant à l'extorsion de nouveau surtravail*.

Marx écrit : « [...] chaque transaction isolée respecte la loi de l'échange des marchandises exactement, le capitaliste achetant continuellement la force de travail, le travailleur la vendant continuellement (nous admettrons même qu'il l'achète à sa valeur réelle) ; dans cette mesure, *la loi d'appropriation qui repose sur la production et la circulation des marchandises* (ou *loi de la propriété privée*) se transforme manifestement *en son contraire direct par sa*

dialectique propre, interne et inéluctable. L'échange d'équivalents qui apparaissait comme l'opération originelle s'est retourné de façon que l'échange n'a lieu qu'*en apparence*, tandis que, premièrement, la part du capital échangée contre la force de travail n'est elle-même qu'une part du produit *du travail d'autrui approprié sans équivalent* et que, deuxièmement, elle doit être remplacée par son producteur, le travailleur, en y ajoutant un *nouveau* surplus. *Le rapport d'échange réciproque entre le capitaliste et le travailleur* n'est donc plus qu'*une apparence appartenant au procès de circulation*, une simple forme [...] la *séparation entre propriété et travail* devient la conséquence nécessaire d'une loi qui, apparemment, découlait de leur *identité* [38]. »

Les formes économiques de la circulation marchande et les formes juridiques bourgeoises (liberté, égalité, propriété individuelle) qui leur sont exactement adaptées ne sont donc pas l'essence ou l'origine des rapports de production capitalistes, elles sont le moyen nécessaire de leur reproduction.

L'accumulation du capital est le phénomène tendanciel fondamental auquel se rattachent les *lois* économiques du mode de production capitaliste. C'est son rythme conjoncturel qui commande le rythme d'accroissement de la masse des salaires (et non l'inverse comme s'efforce de le faire croire le capitaliste). Mais celui-ci ne dépend pas seulement du taux global de l'accumulation : il dépend surtout des transformations qu'elle entraîne dans la composition organique du capital, qui est exprimée dans le rapport de sa fraction *constante* (valeur des moyens de production) à sa fraction *variable* (valeur de la force de travail). En tant qu'elle repose essentiellement sur l'élévation de la productivité du travail et sur les révolutions technologiques productives de plus-value « relative » l'accumulation s'accompagne d'une *élévation tendancielle de la composition organique* moyenne du capital social, c'est-à-dire d'une disproportion croissante entre la fraction du capital (machines, matières premières) qui matérialise du travail passé, « mort », et celle qui s'investit en travail vivant, actuel.

C'est pourquoi l'accumulation du capital produit un double résultat historique :

— La concentration toujours plus grande des moyens de production, la *concentration inéluctable du capital* sous ses différentes formes

— La création d'une permanente *surpopulation relative* de travailleurs, ou « armée industrielle de réserve », qui est la véritable « loi de population » de la société capitaliste, et qui peut prendre

---

38. *Le Capital*, livre I, chap. 24 (texte de l'édition allemande).

diverses formes selon la conjoncture et les époques historiques : les différentes formes du *chômage* ouvrier, partiel ou total ; les différentes formes de surpopulation « latente » créées par le capital dans les campagnes et les pays coloniaux.

La conjonction nécessaire de ces deux effets et leur explication est une découverte fondamentale de Marx, constamment illustrée par l'histoire de la société capitaliste actuelle [39].

Elle montre que la reproduction de la force de travail (donc la consommation des travailleurs, leur nombre, leur qualité) est *un aspect de la reproduction du capital social*. « Au point de vue social, la classe ouvrière est donc, comme tout autre instrument de travail, une appartenance du capital, dont le procès de reproduction implique, *dans certaines limites*, même la consommation individuelle des travailleurs. [...] Une chaîne retenait l'esclave romain ; ce sont des fils invisibles qui rivent le salarié à son propriétaire. Seulement ce “ propriétaire ”, ce n'est pas le capitaliste individuel mais la classe capitaliste. [...] Le procès de production capitaliste, considéré dans sa continuité, ou comme reproduction, ne produit donc pas seulement la marchandise, ni seulement la plus-value ; il produit et éternise le rapport social entre capitaliste et salarié [40]. » *Il n'y a donc pas d'autre moyen d'en pallier les effets que d'abolir ce rapport lui-même*, en transformant la lutte (économique) de classe quotidienne, grâce à quoi la classe ouvrière assure sa survie, en une lutte (politique) de classe, une lutte organisée pour la transformation des rapports sociaux. Le capital en fournit lui-même les bases en concentrant la classe ouvrière et en aggravant son exploitation.

Plus généralement, Marx analyse (au livre II du *Capital*) les conditions d'ensemble qui permettent la reproduction du capital et son accumulation : reprenant et transformant certaines idées de Quesnay, il montre que ces conditions sont des conditions d'inégalité entre les investissements dans le *secteur I* du capital social (branches de production de moyens de production) et le *secteur II* (production de moyens de consommation), qui correspondent à

39. Cf. *Le Capital*, livre I, chap. 25.

40. Les travailleurs énoncent eux-mêmes la contradiction du rapport social capitaliste dont ils subissent ainsi les effets : « Pour moi, je suis un esclave. La seule chose, c'est qu'on me laisse rentrer chez moi le soir, qu'on ne me met pas de chaînes. » (L. D., O.S. 2, régleur à Renault-Billancourt, dans Jacques FRÉMONTIER, *La Forteresse ouvrière*, Fayard, 1971, p. 80). « Je suis venu ici pour travailler, un point c'est tout. Ce n'est pas une vie heureuse. Le patron, il peut t'envoyer balayer les cabinets. Tu n'as qu'à dire oui. Sans ça c'est un coup de pied. A la porte. Il peut te dire : “ Tu n'as qu'à retourner chez toi. ” *Et puis, c'est vrai que c'est moi qui viens ici chercher du travail. Ce n'est pas le patron qui est venu me chercher* [...]. » Un travailleur africain, dans *L'Humanité*, 18-XI-71 (souligné par moi, E.B.). Telle est la réalité du travailleur « libre ».

l'échelle sociale à la division de chaque capital individuel en capital constant et capital variable. Il en esquisse l'étude mathématique en construisant les *schémas de reproduction* du capital social. Ce sont ces conditions qui, tout à la fois, permettent la *réalisation* de la plus-value (sa transformation en argent capitalisable) et permettent à chaque capital productif de trouver sur le marché les facteurs matériels de sa reproduction. Elles impliquent *l'avance permanente de la production des moyens de production sur la production des moyens de consommation* : le fait que le « secteur I » du capital social constitue pour lui-même son principal « marché », la « production pour la production ».

Sur ce point, il faut lire les commentaires et développements de Lénine, concentrés dans *Le Développement du capitalisme en Russie* [41] (1899), qui note : « Cette extension de la production sans une extension correspondante de la consommation correspond précisément au rôle historique du capitalisme et à sa structure sociale spécifique : le premier consiste à développer les forces productives de la société ; la seconde exclut l'utilisation de ces conquêtes techniques par la masse de la population. » Ce qui, dans le mouvement du capital, n'est que le *moyen* de l'accumulation et de l'exploitation (le développement des forces productives) en constitue aussi un *résultat* matériel, un « acquis » historique.

f) Les « lois économiques » du capitalisme

Les analyses que nous venons de résumer constituent le cœur même de la théorie de Marx, où se concentre sa nouveauté révolutionnaire. Elles impliquent l'énoncé d'une série d'autres « lois économiques », dont Marx a lui-même précisé qu'il n'avait pu dans *Le Capital*, les étudier complètement, et qui apparaissent soit comme des *présupposés*, soit comme des *conséquences* de l'analyse de la plus-value et de la reproduction du capital social. Nous serons ici néssairement brefs et partiels.

L'analyse de Marx implique l'énoncé et la vérification d'une « loi de la valeur ». Cette loi est généralement énoncée comme loi de l'*échange des marchandises à leur valeur*, elle-même *proportionnelle à la quantité de travail nécessaire à leur production*. Cette formulation est cependant inexacte.

Marx a repris aux économistes « classiques » (A. Smith, Ricardo) le principe de la détermination *objective*, matérialiste, de la « valeur » des marchandises par le temps de travail nécessaire à leur production. Mais les économistes classiques (y compris Ricardo) n'ont

41. Œuvres complètes, tome III.

pas été en mesure de développer scientifiquement ce principe : ils ont dû en revenir plus ou moins vite à d'autres principes d'explication, relevant de l'observation empirique de la circulation marchande (de la concurrence). Cette incapacité est liée à l'absence d'une analyse de la plus-value et des mécanismes de sa production, comme source des « formes transformées » du profit, de l'intérêt et de la rente, qu'ils cherchent à expliquer directement. Elle est liée à l'erreur (héritée d'Adam Smith) qui consiste à réduire, en remontant de proche en proche aux cycles de production antérieurs, la valeur de toute marchandise à *du salaire et du profit*, c'est-à-dire à du capital « variable ». Autrement dit, cette incapacité vient de ce que les économistes ne voient pas que la production capitaliste est production de marchandises, de *valeur*, uniquement en tant que production de *plus-value* ; ils ne « voient pas » dans cette production le rôle des *moyens matériels de production* (capital constant) dont l'appropriation capitaliste reproduite en permanence permet seule de « créer » de la valeur, de dépenser du travail « vivant » en l'ajoutant au travail « mort » capitalisé. D'où la nécessité d'une « critique de l'économie politique » (c'est le sous-titre du *Capital*) [42].

Dans la Ire section du *Capital* (livre I), Marx fait l'analyse de la notion de valeur. Il montre la différence radicale entre les deux aspects de la marchandise : son *utilité* (« valeur d'usage ») et sa *valeur d'échange*. L'utilité sociale des marchandises (pour la production ou la consommation) renvoie aux caractères « concrets » (singuliers, incommensurables) du travail qui les produit et les transforme. La valeur d'échange renvoie uniquement au travail « abstrait », c'est-à-dire à la quantité de force humaine dépensée dans la production, et en tant que telle homogène, interchangeable. En second lieu, il distingue clairement la *quantité de valeur* des marchandises de leur *forme de valeur*, qui fait que, dans la pratique de l'échange, *une quantité d'une marchandise donnée représente la quantité de valeur d'une autre marchandise*. Cette distinction lui permet d'exposer une genèse logique des « formes développées » successives de la valeur, dont le terme est une théorie de *l'argent*, « équivalent universel » de toutes les autres marchandises, en qui la valeur semble se matérialiser « par nature » (ou bien « par convention », variante idéologique classique). La distinction de la valeur et de la forme de valeur permet ainsi de comprendre comment le *prix* des marchandises (leur équivalent en argent) peut différer de leur *valeur*.

Mais cette explication n'est que formelle, au sens littéral du terme.

---

42. Cf. livre II, chap. 19, et tout le livre IV.

Elle ne nous permet pas de comprendre pourquoi et comment la valeur des marchandises détermine leur prix. Pour cela, il faut précisément considérer les marchandises *en tant que produits de capitaux*. C'est l'objet du livre III, sections 1 et 2 : Marx montre la nécessité tendancielle d'un *taux général de profit* qui soit le même pour tous les capitaux, aux fluctuations conjoncturelles près. En effet, des capitaux différents, investis dans des branches de production différentes, ont généralement des compositions organiques différentes (cf. *supra*) ; et comme seul le « capital variable » est producteur de plus-value, ils rapporteraient par là même, dans des conditions données d'exploitation de la force de travail, des profits très inégaux si les marchandises étaient vendues « à leur valeur », si la plus-value produite par chaque capital constituait directement le profit qu'il s'approprie. Cette inégalité tendancielle entraîne la *concurrence des capitaux*, qui produit à son tour la *péréquation* (l'égalisation) *des taux de profit* et la fixation d'un taux général moyen. Les marchandises se vendent alors (sous réserve des variations individuelles du marché), non pas « à leur valeur », mais à leur *prix de production*, obtenu en additionnant les coûts de production (prix des moyens de production, salaires) et le profit moyen. Mais il va de soi (bien que Marx n'ait pu véritablement développer ce point, d'une importance pratique considérable) que le mouvement des prix dépend directement des conditions dans lesquelles peut s'exercer la concurrence des capitaux, conditions qui se transforment avec l'histoire du capitalisme. Il va de soi également que, au niveau de la société tout entière, la *somme des valeurs* reste toujours strictement égale à la *somme des prix de production*.

Tel èst le véritable énoncé de la « loi de la valeur » de Marx.

On peut en rapprocher directement la « loi de baisse tendancielle du taux de profit [43] » qui résulte de l'accumulation capitaliste même : avec elle, la composition organique moyenne du capital social tend à s'élever en permanence. Et, par conséquent, même si le capital augmente sans cesse la masse du travail salarié, en élargissant l'échelle de la production et en détruisant toutes les formes d'économie antérieures, il tend aussi sans cesse à en diminuer l'importance *relative*, à faire baisser ainsi la plus-value en proportion du capital total investi (donc le profit). Les différents moyens que le capital met en œuvre pour « contrecarrer » cette tendance historique se ramènent tous, en dernière analyse, soit à *élargir* le champ de l'exploitation, soit à *intensifier* celle-ci, en compensant la diminution relative de la masse de plus-value par l'élévation absolue

43. *Le Capital*, livre III, chap. 13 à 15.

de son taux. Ils conduisent donc tous à l'aggravàtion et à la généralisation de l'antagonisme des classes.

Les « lois économiques » énoncées par Marx ont ainsi deux caractéristiques remarquables :

— D'une part ce sont des lois *nécessaires*, déduites du mécanisme fondamental de la production, et non pas de simples « modèlés » des variations des grandeurs économiques définies au niveau de la circulation des marchandises et des capitaux ;

— D'autre part ce sont des lois *tendancielles*, dont les effets sont contrecarrés par suite des rapports de production même dont elles dérivent, et qui conduisent ainsi à des « contradictions ». Elles dépendent, dans leur réalisation, du développement historique de l'accumulation capitaliste (cf. ci-dessus la concurrence des capitaux, qui prend des formes différentes en fonction de leur degre de concentration, du développement inégal du marché mondial, etc.). Elles débouchent ainsi directement sur l'étude des *phases* historiques du capitalisme [44].

g) Les contradictions du capitalisme

En reprenant les indications données tout au long nous pouvons distinguer pour plus de clarté :

— *Les contradictions* caractéristiques du fonctionnement de la production capitaliste, qui lui confèrent une allure permanente, ouverte ou larvée, de « crise » : surproduction, impossibilité de contrôler à l'échelle sociale le processus de reproduction et de développement des forces productives, développement inégal des capitaux dont la concurrence ruine tout à coup des régions ou des branches de production entières, alternance cyclique des périodes de prosperité et de dépression. Ces contradictions dépendent des conditions historiques dans lesquelles des *capitaux individuels* se consacrent à la production de la plus-value. Elles composent le tableau d'ensemble de ce que Marx appelait « l'anarchie de la production marchande ».

— *La contradiction fondamentale* du mode de production capitaliste qui le constitue et qui implique par conséquent à la fois *sa nécessité historique* et *la nécessité de sa destruction* : la contradiction des classes sociales antagonistes, du capital et du travail. En dernière analyse, toutes les contradictions du mode de production capitaliste, y compris les contradictions dans le développement des forces productives, s'expliquent par la nécessité de l'extorsion de plus-value, de surtravail. Et, de même, elles ont toujours pour conséquences d'aggraver l'antagonisme de classes (car ce n'est pas

44. Cf. LÉNINE, *L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme*.

le capital, du moins à l'échelle sociale, qui pâtit de la crise ; au contraire, comme le dit Marx, grâce à la crise, « le mode de production capitaliste écarte spontanément les obstacles qu'il lui arrive parfois de créer » ; ce sont toujours les travailleurs qui paient lé prix de la crise et le prix de la « remise en ordre »). Mais si le fonctionnement même du capital constitue *déjà* une lutte de classes permanente dont il reproduit (« éternise ») les facteurs, il développe ainsi toujours davantage la force de ceux qui « sont autant l'invention de l'époque actuelle que le machinisme lui-même [...] les fils premiers-nés de l'industrie moderne, et qui ne seront certainement pas les derniers à contribuer à la révolution sociale qu'implique cette industrie, une révolution qui signifie l'émancipation de leur propre classe dans le monde entier, aussi universellement que la domination du capital et l'esclavage salarié sont universels [45] ». Le capital engendre ses propres « fossoyeurs ».

3. *Conclusion : le matérialisme historique*

Qu'est-ce que le « capital », en somme ? Ce n'est pas une « chose » (argent, moyens de production) : il doit être au contraire étudié comme un *processus* cyclique qui se déroule en permanence à l'échelle de la société tout entière, et dont le moment principal est celui de la production ; c'est là que, simultanément, s'effectue la transformation matérielle de la nature et la création de plus-va]ue : c'est là que *s'effectue le travail sous la condition d'être* (de fournir) *un surtravail*.

Ce n'est pas un titre *juridique*, par exemple la propriété juridique (privée) des moyens de production. Certes la propriété juridique (qui prend historiquement une série de formes, du capitalisme individuel au monopole d'Etat) est indispensable au fonctionnement du capital, de même que lui est indispensable la forme juridique, en apparence distincte, du travail salarié. Mais il ne s'agit là que des conditions requises pour le fonctionnement des *rapports de production* capitalistes, qui sont le *processus réel d'appropriation du travail par le moyen de l'appropriation des moyens de production*, que le cycle capitaliste reproduit sans cesse. En tant que rapport social, la propriété capitaliste est *identique* au travail salarié. L'un ne peut pas exister historiquement sans l'autre.

Le capital est un système de rapports sociaux de production, qui ne recouvre pas autre chose que l'existence du surtravail. De même,

45. Marx aux ouvriers anglais, 14 avril 1856.

la « loi de la valeur » développée par le mode de production capitaliste ne recouvre pas autre chose qu'un mode particulier de répartition du travail social entre les différentes branches de production et de régulation de cette répartition en vue de l'obtention du surtravail.

Mais le surtravail a d'autres formes d'existence historique que la forme capitaliste : la rente féodale aussi est une forme de surtravail, souvent immédiatement visible (dans la corvée), et que le capital a dû abolir pour se développer lui-même. Le capital n'est qu'un système de rapports sociaux historiques, transitoires, et avec lui l'ensemble des catégories « économiques » de la circulation et de la comptabilité marchandes qu'il requiert et généralise.

Mais cette formulation est insuffisante. Elle pourrait faire penser que l'analyse de Marx conduit à un relativisme historique : faire du capital une simple forme historique, *limiter* son domaine de validité... L'analyse de Marx enseigne en réalité autre chose, en quoi tient toute la simplicité et toute la difficulté de l'idée de dialectique (Lénine disait dans ses *Cahiers sur la dialectique* que le relativisme est à la dialectique ce que l'idéalisme est au matérialisme). Elle découvre dans le mécanisme même de cette « forme historique » (le mécanisme de la plus-value) les causes de transformation des conditions matérielles dans lesquelles elle apparaît (la productivité du travail, la révolution des forces productives) ; les contradictions dont le développement produira sa propre « négation », sa propre destruction ; les agents de cette transformation (le prolétariat) dont les capacités techniques, les formes d'organisation politique, l'idéologie, préfigurent en partie des rapports sociaux à venir.

Le capital, l'ensemble des rapports sociaux, doivent être définis indissolublement comme *processus*, comme *contradiction* et comme *tendance historique*.

Cela dit, il ne suffit nullement d'avoir analysé la détermination économique de la dialectique de la lutte des classes pour être en mesure d'en expliquer et d'en maîtriser les phases concrètes. Sur cette « base », il faut savoir analyser également la « superstructure » politique et idéologique dont le fonctionnement est nécessaire à la reproduction de l'ensemble des rapports sociaux, par où passe également leur transformation, et qui consiste en luttes de classes spécifiques, *irréductibles* à la seule lutte économique. De même, il faut être en mesure d'analyser le complexe des luttes de classes qui, au sein d'une *formation sociale donnée* (la France de 1848, la Russie de 1917, le marché impérialiste mondial de 1970), renvoient à *des modes de production* différents, inégalement développés : la question de la paysannerie a toujours été le point le plus difficile de la théorie et de la tactique marxistes. Ces développements, Marx n'a pu, pour

sa part, les accomplir systématiquement, à la suite du *Capital*. Mais il les a largement esquissés, et il en a mis les conclusions en pratique tout au long de son activité de militant [46]. Marx n'est pas le seul auteur de son œuvre : le fait était, de son temps, unique.

•

Dans l'exposé d'ensemble qu'on vient de lire, qui date de 1971, certaines formulations sont très allusives, d'autres équivoques sur tel ou tel point. J'ai tenté de les compléter et de les améliorer dans les études suivantes. D'autre part, le découpage des articles prévus par un dictionnaire « *encyclopédique* » *m'a contraint à effacer en partie le rôle d'Engels, ou bien à faire passer l'œuvre et l'action communes sous le seul nom de Marx. Mais je ne prétends pas à l'exhaustivité. Cela irait sans dire, si la distinction du* « *bon* » *Marx et du* « *mauvais* » *Engels ne restait aujourd'hui encore un des ponts aux ânes de l'antimarxisme.*

46. Cf. *supra*, 1re partie.

II

LA RECTIFICATION
DU « MANIFESTE COMMUNISTE »

Citoyens, vouliez-vous une révolution sans révolution ?

ROBESPIERRE, Discours du 4 novembre 1792

La dictature, c'est un grand mot rude, sanglant, un mot qui exprime la lutte sans merci, la lutte à mort de deux classes, de deux mondes, de deux époques de l'histoire universelle.
On ne jette pas de tels mots en l'air.

LÉNINE, Notes d'un publiciste, 1920

Le *Manifeste communiste*, que leurs premiers camarades de lutte « commandèrent » à Marx et Engels en des circonstances aujourd'hui lointaines, est toujours l'un des textes fondamentaux de notre formation théorique révolutionnaire. Non le seul, mais presque toujours, pour des centaines de milliers de militants communistes à travers le monde, le premier, celui qui jette les bases et trace les grandes perspectives d'une connaissance scientifique de la société et de son histoire, étroitement liée à la lutte du prolétariat. C'est à ce titre que nous l'étudions.

Dans la préface à l'édition de 1890, Engels a retracé l'histoire du *Manifeste communiste* : l'histoire de sa rédaction, celle des conditions dans lesquelles on l'a lu, et des effets qu'il a produits. « *L'histoire du Manifeste*, écrit-il, *reflète jusqu'a un certain point l'histoire du mouvement ouvrier moderne*. »

De fait, aux trois étapes dans cette histoire d'une brochure correspondent exactement trois grandes étapes distinctes dans l'histoire du mouvement ouvrier international. Remettons-les en mémoire :

— Avant les révolutions de 1848, l'époque du socialisme et du communisme « utopiques », celle des sectes révolutionnaires (mais aussi, en Angleterre, celle du premier essor et des premières batailles pour le mouvement syndical et politique de masse) ;

— De 1850 à 1872, l'époque de l'Association internationale des travailleurs (Ire Internationale, fondée en 1864), qui s'achève avec la Commune de Paris et ses conséquences ;

— Enfin, après 1872, l'époque des premiers partis ouvriers de masse (surtout en Allemagne), des partis nationaux ayant pour doctrine le « socialisme scientifique », c'est-à-dire le marxisme, et qui constitueront la IIe Internationale.

Le *Manifeste*, rédigé à la veille des révolutions de 1848, ne fut réédité et diffusé largement dans toute l'Europe qu'après 1870, lorsque le marxisme apparut comme l'expression théorique néces-

saire du mouvement politique du prolétariat. Il est apparemment absent de la deuxième étape ou, plutôt, il y est occulté. Mais en fait, la situation est plus complexe, car ses thèses fondamentales sur l'autonomie historique de la lutte de classe prolétarienne, sur son caractère nécessairement internationaliste, y reçoivent d'autres formulations. Il ne s'agit donc pas d'un simple décalage dans le temps entre la théorie et la pratique. Plus profondément, à la transformation du mouvement ouvrier et de sa place dans le processus historique des luttes de classes correspond une transformation dans le rapport de la théorie du *Manifeste* au mouvement ouvrier.

Pouvons-nous faire un pas de plus, et parler de transformations nécessaires *dans la théorie* elle-même ?

Prise au sens fort, la formule d'Engels comporterait alors une autre application : elle nous mettrait sur la voie de découvertes concernant le lien nécessaire, non pas externe, circonstanciel, mais interne et réciproque entre la théorie marxiste et le mouvement ouvrier. Elle nous permettrait de comprendre pourquoi, unique en son genre et rompant avec toutes les autres, la théorie marxiste n'a pas été momifiée ou progressivement rejetée par le mouvement ouvrier, mais transformée par lui en même temps qu'elle le transformait. Elle nous ferait avancer dans la connaissance du processus dialectique de « fusion » de la théorie et de la pratique.

En effet, le *Manifeste* a fait l'objet, dans son texte même, de transformations : corrections, précisions, voire de véritables *rectifications*, liées à des étapes déterminées de ce processus.

Ainsi, dans leur préface à l'édition russe de 1882 (qui est le dernier texte publié par Marx), Marx et Engels ont-ils pris en compte la transformation de la conjoncture et des rapports sociaux à l'échelle mondiale, depuis 1847-1848 : cette préface se termine par l'annonce des effets que pourrait avoir une révolution russe.

Ainsi, dans sa préface de 1883 (et dans la note au bas de la première page du chapitre I), Engels, qui était en train de rédiger *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat* d'après les notes de Marx sur Morgan et ses propres travaux, « corrige » la thèse initiale du *Manifeste* (« l'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de luttes de classes »), en se référant à la préhistoire « non écrite » des sociétés. Ce point mériterait naturellement à lui seul toute une étude.

Mais la plus importante de toutes les corrections est aussi la première en date, et elle se donne ouvertement comme telle. Elle est énoncée dans la préface de 1872, comme le résultat immédiat de *la Commune de Paris* : car la Commune de Paris porte une leçon théorique qui achève celle des révolutions de 1848, et elle domine de sa signification et de ses effets la nouvelle période qui s'ouvre,

la conjoncture dans laquelle la théorie du *Manifeste* est en quelque sorte « réactivée », réactualisée.

Voici le texte de Marx et Engels :

« Bien que les circonstances aient beaucoup changé au cours des vingt-cinq dernières années, les principes généraux exposés dans ce *Manifeste* conservent dans leurs grandes lignes aujourd'hui encore toute leur exactitude. Il faudrait revoir, çà et là, quelques détails. Le *Manifeste* explique lui-même que l'application des principes dépendra partout et toujours des circonstances historiques données, et que, par suite, il ne faut pas attribuer trop d'importance aux mesures révolutionnaires énumérées à la fin du chapitre II. *Ce passage serait, à bien des égards, rédigé tout autrement aujourd'hui. Etant donné les progrès immenses de la grande industrie dans les vingt-cing dernières années et les progrès parallèles qu'a accomplis, dans son organisation en parti, la classe ouvrière, étant donné les expériences, d'abord de la révolution de Février, ensuite et surtout de la Commune de Paris, qui, pendant deux mois, mit pour la première fois aux mains du prolétariat le pouvoir politique, ce programme est au jourd'hui vieilli sur certains points. La Commune, notamment, a démontré que " la classe ouvrière ne peut pas se contenter de prendre telle quelle la machine de l'Etat et de la faire fonctionner pour son propre compte "*. (Voir *La Guerre civile en France*, Adresse du Conseil général de l'Association internationale des travailleurs, *où cette idée est plus longuement développée*.) »

Nous savons donc sur quel point précis du texte porte la rectification nécessaire : la fin du chapitre II du *Manifeste*, constituant un « programme de mesures révolutionnaires ». Et nous savons ce qui, en première instance, constitue cette rectification : le texte de *La Guerre civile en France*, dont un passage décisif est directement cité.

Mais qu'on me permette une nouvelle citation. Il est clair en effet que, si Marx et Engels ont parfaitement vu et indiqué (qui d'autre l'aurait fait pour eux?) en quoi consistait *la* correction qu'ils opéraient eux-mêmes, et sur quel point elle portait, seule l'histoire ultérieure du mouvement ouvrier en a fait apparaître toute l'importance. Jusqu'au moment où Lénine a pu être en mesure, parce qu'il y était contraint, de l'expliquer. C'est ce qu'il fit dans *L'Etat et la Révolution*, où il écrit notamment ceci :

« La seule " correction " que Marx ait jugé nécessaire d'apporter au *Manifeste communiste*, il la fit en s'inspirant de l'experience révolutionnaire des communards parisiens.

« La dernière préface à une nouvelle édition allemande du *Manifeste communiste*, signée de ses deux auteurs, est datée du 24 juin 1872. Karl Marx et Friedrich-Engels y déclarent que le programme du *Manifeste communiste* “ est aujourd’hui vieilli sur certains points ”.

« *La Commune, notamment, a démontré* — poursuivent - ils — *que “ la classe ouvrière ne peut pas se contenter de prendre la machine de l’Etat, toute prête, et de la faire fonctionner pour son propre* compte ”. [...] »

Les derniers mots de cette citation, mis entre guillemets, sont empruntés par les auteurs à l’ouvrage de Marx, *La Guerre civile en France.*

Ainsi, Marx et Engels attribuaient à l’une des leçons principales, fondamentales, de la Commune de Paris une portée si grande qu’ils l’ont introduite, comme une correction essentielle, dans le *Manifeste communiste.*

Chose extrêmement caractéristique : c’est précisément cette correction essentielle qui a été dénaturée par les opportunistes, et les neuf dixièmes, sinon les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des lecteurs du *Manifeste communiste*, en ignorent certainement le sens. Nous parlerons en détail de cette déformation un peu plus loin, dans un chapitre spécialement consacré aux déformations. Qu’il nous suffise, pour l’instant, de marquer que « l’interprétation » courante, vulgaire, de la fameuse formule de Marx citée par nous est que celui-ci aurait souligné l’idée d’une évolution lente, par opposition à la prise du pouvoir, etc.

En réalité, *c’est exactement le contraire*. L’idée de Marx est que la classe ouvrière doit *briser, démolir* “ la machine d’Etat toute prête ”, et ne pas se borner à en prendre possession [1]. »

Ajoutons que la « correction » du *Manifeste* est mentionnée par Lénine, non pas dans *un seul* passage, mais, tantôt longuement, tantôt allusivement, dans *tous* les chapitres de *L’Etat et la Révolution* à partir du second. Elle constitue ainsi véritablement une clé du livre tout entier, que Lénine dut écrire afin de réparer ce qui était,

---

1. LÉNINE, *L’Etat et la Révolution*, Œuvres complètes, tome XXV, p. 447-448. La traducùon française du passage de *La Guerre civile en France* de Marx diffère légèrement, dans la traduction courante du livre de Marx (Editions sociales), reprise dans le *Manifeste* (Editions sociales), et dans la traduction de *L’Etat et la Révolution* (Œuvres complètes de Lénine, Paris-Moscou, tome XXV). Je respecte cette différence. Le texte allemand dit : « Aber die Arbeiterklasse kann nicht *die fertige Staatsmaschinerie* einfach in Besitz nehmen usw... ». C’est donc la traduction des *Œuvres* de Lénine qui est le plus littéralement exacte (« prendre la machine d’Etat toute prête ») Mais la traduction francaise courante (« prendre telle quelle la machine d’Etat »), qui, replacée dans le contexte, va dans le même sens, lève à bon droit toute equivoque sur l’lnterprétation de ce « toute prête » (s’il était encore besoin).

alors, « l'ignorance » pas tout à fait innocente des « quatre-vingt-dix-neuf centièmes » des lecteurs du *Manifeste communiste*.

Oui, c'est bien d'une *correction essentielle* qu'il s'agit : essentielle car elle n'a cessé d'être le point sensible de la lecture de Marx, et plus encore la pierre de touche de la pratique des « marxistes ». Essentielle parce qu'elle concerne un point sensible et décisif de la théorie de Marx elle-même, qui y joua plusieurs fois son sort, et l'y joue sans doute encore aujourd'hui. Essentielle parce que, dans le mouvement d'une rectification nécessaire, elle dénonce à l'avance une déformation que nous savons maintenant tout aussi nécessaire historiquement. Ainsi cette correction, selon qu'elle est opérée ou non, admise ou refusée, pratiquée effectivement ou refoulée, tracerait une ligne de démarcation incontournable. C'est pourquoi je propose ici de l'étudier d'un peu près.

1. Les thèses du « Manifeste » sur l'Etat du prolétariat

Pour pouvoir opérer correctement *la* rectification énoncée par Marx, il faut d'abord analyser le texte du *Manifeste*. Le voici, tel qu'il a été désigné sans ambiguïté :

« Nous avons déjà vu plus haut que la première étape dans la révolution ouvrière est la constitution du prolétariat en classe dominante, la conquête de la démocratie.

Le prolétariat se servira de sa domination politique pour arracher petit à petit tout le capital à la bourgeoisie, pour centraliser tous les instruments de production entre les mains de l'Etat, c'est-à-dire du prolétariat organisé en classe dominante, et pour augmenter au plus vite la quantité des forces productives.

Cela ne pourra, naturellement, se faire au début que par une violation despotique du droit de propriété et des rapports de production bourgeois, c'est-à-dire par des mesures qui, économiquement, paraissent insuffisantes et insoutenables, mais qui, au cours du mouvement, se dépassent elles-mêmes et sont indispensables comme moyen de bouleverser le mode de production tout entier.

Ces mesures, bien entendu, seront fort différentes dans les différents pays.

Cependant, pour les pays les plus avancés, les mesures suivantes pourront assez généralement être mises en application :

1. Expropriation de la propriété foncière et affectation de la rente foncière aux dépenses de l'Etat.

2. Impôt fortement progressif.

3. Abolition de l'héritage.

4. Confiscation des biens de tous les émigrés et rebelles.

5. Centralisation du crédit entre les mains de l'Etat, au moyen d'une banque nationale, dont le capital appartiendra à l'Etat, et qui jouira d'un monopole exclusif.

6. Centralisation, entre les mains de l'Etat, de tous les moyens de transport.

7. Multiplication des manufactures nationales et des instruments de production ; défrichement des terrains incultes et amélioration des terres cultivées, d'après un plan d'ensemble

8. Travail obligatoire pour tous ; organisation d'armées industrielles, particulièrement pour l'agriculture.

9. Combinaison du travail agricole et du travail industriel ; mesures tendant à faire graduellement disparaître la distinction entre la ville et la campagne.

10. Education publique et gratuite de tous les enfants ; abolition du travail des enfants dans les fabriques tel qu'il est pratiqué aujourd'hui. Combinaison de l'éducation avec la production matérielle, etc.

Les différences de classe une fois disparues dans le cours du développement, toute la production étant concentrée entre les mains des individus associés, alors le pouvoir public perd son caractère politique. Le pouvoir politique, à proprement parler, est le pouvoir organisé d'une classe pour l'oppression d'une autre. Si le prolétariat, dans sa lutte contre la bourgeoisie, se constitue forcément en classe unifiée, s'il s'érige par une révolution en classe dominante, et, comme classe dominante, détruit par la violence les anciens rapports de production, il détruit, en même temps que ces rapports de production, les conditions de l'antagonisme des classes, il détruit les classes en général et, par là même, sa propre domination comme classe.

A la place de l'ancienne société bourgeoise, avec ses classes et ses antagonismes de classes, surgit une association où le libre développement de chacun est la condition du libre développement de tous. »

On excusera une aussi longue citation, à nouveau, s'il est vrai que la lecture complète du texte de Marx nous montre nettement ceci : dans ce passage du *Manifeste* figure bien l'énumération d'une série de « mesures » politiques et économiques, plus ou moins adaptables aux circonstances. Mais ces mesures ne peuvent nullement être prises pour de simples procédés particuliers, d'un caractère technique et purement conjoncturel, insuffisants pour nous découvrir l'essentiel de la politique du prolétariat. Au contraire, ces « mesures » (depuis l'expropriation et le travail obligatoire jusqu'à la suppression de la division du travail sous sa forme actuelle, en passant par la

centralisation de toute l'économie entre les mains de l'Etat, qui en est la clé de voûte), ces « mesures » font corps avec la politique révolutionnaire du prolétariat, et c'est à cette politique même, dans ses principes, que nous sommes renvoyés dès qu'il s'agit de les apprécier ou de les corriger.

En fait, le texte montre encore plus : il inscrit logiquement ces mesures et cette politique à leur place nécessaire dans la succession des étapes du processus historique qui, partant du capitalisme (et à travers lui, de toutes les formes antérieures de l'exploitation et de la lutte des classes), est déjà en train de nous porter vers la société sans classes, vers le communisme. Par là, il montre que cette politique, avec les mesures qu'elle implique, est *historiquement nécessaire* : elle est le seul processus de réalisation effective des objectifs historiques du prolétariat. Ou encore : si la *tendance* à la disparition de *tous* les antagonismes de classes est objectivement inscrite dans la situation de classe du prolétariat, dans la nature spécifique de l'antagonisme qui l'oppose au capital, cette politique n'est rien d'autre, mais rien moins que la *réalisation de la tendance*.

Arrêtons-nous déjà sur ce point, qui met en évidence tout l'enjeu du problème.

Si notre lecture est correcte, il s'agit dans ce texte de cela même que Marx et Engels donnent tout au long du *Manifeste* comme l'essence de la position des « communistes » : la position qui simultanément *unifie* le mouvement, sur sa base matérielle de classe autonome [2], et le pousse effectivement *vers son propre avenir* [3].

Mais pourquoi le mouvement ouvrier a-t-il paradoxalement besoin d'être poussé (ou tiré) vers son propre avenir — précisément par la politique que nous venons de voir définie —, de même qu'il a besoin d'être unifié sur sa propre base d'unité de classe ? Pour le comprendre il faut rapporter tout ce qui vient d'être dit à une idée fondamentale de Marx, qu'il exprime notamment au début du *Manifeste*, en écrivant : « L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de luttes de classes. [...] En un mot oppresseurs et opprimés, en opposition constante, ont mené une guerre ininter-

2. « Les communistes ne forment pas un parti distinct opposé aux autres partis ouvriers. Ils n'ont point d'intérêts qui les séparent de l'ensemble du prolétariat. Ils n'établissent pas de principes particuliers sur lesquels ils voudraient modeler le mouvement ouvrier. Les communistes ne se distinguent des autres partis ouvriers que sur deux points : *1*. dans les différentes luttes nationales des prolétaires, ils mettent en avant et font valoir les intérêts indépendants de la nationalité et communs à tout le prolétariat ; *2*. dans les différentes phases que traverse la lutte entre prolétaires et bourgeois, ils représentent toujours les intérêts du mouvement dans sa totalité. »

3. « Ils combattent pour les intérêts et les buts immédiats de la classe ouvrière ; mais dans le mouvement présent, ils défendent et représentent en même temps l'avenir du mouvement. »

rompue, tantôt ouverte, tantôt dissimulée, une guerre qui finissait toujours *soit par une transformation révolutionnaire de la société tout entière, soit par la destruction des deux classes en luttes*. » Or il n'y a pas d'autre nécessité dans le communisme que dans toutes les luttes de classes de l'histoire antérieure : c'est la leçon de tout le *Manifeste* qui, pour la première fois, démontre que le communisme n'est pas un idéal moral, mais le résultat de l'histoire réelle. Et cette histoire est toujours, dans sa structure de luttes et de transformations, « ouverte » : pas plus qu'elle ne se dirige vers une fin idéale, elle n'est l'accomplissement d'un programme fixé à l'avance. Cette idée fondamentale, qui distingue le matérialisme historique de toute philosophie ou théologie de l'histoire, et dont on pourrait trouver ailleurs d'autres formulations, signifie que l'avenir est nécessaire, matériellement déterminé, mais *non prédéterminé*, nécessaire justement en tant qu'il n'est pas prédéterminé. Cela signifie que la « tendance » historique ne se réalise jamais *automatiquement*, ni sous l'effet du hasard et de l'accumulation des hasards, ni sous l'effet de quelque destin ou providence.

Nous le comprenons maintenant, dans ce système de « mesures », il s'agit finalement de la politique du prolétariat en tant que *pratique* nécessairement inscrite dans sa propre tendance historique, et nécessaire à sa réalisation.

Mais qu'est-ce qui détermine la nature, les conditions et les objectifs de cette pratique ?

Le texte de Marx et Engels est organisé en fonction de trois termes ou notions, qui sont présents du début à la fin. Ce sont :

1. *L'Etat.*
2. « *L'organisation du prolétariat en classe dominante*. »
3. *La transformation des rapports de production.*

C'est en pensant correctement ces trois termes, au sein d'une même analyse, qu'on pourra penser, même très abstraitement, la destruction des rapports d'exploitation actuels, donc la fin de l'existence du prolétariat comme classe particulière, exploitée et dominée, donc la fin de l'existence même des classes et de leur lutte, sous quelque forme que ce soit. En dehors des conditions matérielles que définissent ces termes, les perspectives d'abolition de l'exploitation ne sont qu'un songe creux.

Nous sommes donc bien ici au centre de la théorie de Marx et de sa politique. Et nous sommes aussi, non par hasard, au point où se sont toujours concentrées, avec les difficultés pratiques, les critiques ou « réfutations » de Marx, « de gauche » ou « de droite », y compris celles qui prétendent déceler et viser en lui le promoteur

d'un « socialisme d'Etat » aussi contraignant que le capitalisme même.

Pour Marx, qui écrit en ce sens, un peu plus haut, que « toute lutte de classes est une lutte politique », la question de la politique coïncide, non pas en soi (formellement), mais matériellement, dans les seules conditions réelles déterminées par l'histoire, avec la question de l'Etat. Tendant, pour abolir l'exploitation, à la transformation des rapports de production eux-mêmes (et non seulement des rapports juridiques, politiques ou des seuls rapports de repartition de la richesse), la politique du prolétariat est commandée par son propre rapport à l'Etat. Et la question de la révolution prolétarienne est politiquement, pratiquement, commandée par la question de la nature de l'Etat, de sa conquête et de sa disparition.

On peut, me semble-t-il, résumer en quatre points les aspects principaux de l'argumentation de Marx, du point de vue théorique.

1. *Une définition de l'Etat*

Cette définition a une forme très remarquable. Elle est explicite dans la formulation : « [...] entre les mains de l'*Etat, c'est-à-dire du prolétariat organisé en classe dominante* ».

C'est là selon Lénine, une définition « intéressante au plus haut point », et « qui est également au nombre des " paroles oubliées " du marxisme [...] très précisément oubliée parce qu'elle est absolument inconciliable avec le réformisme ; elle heurte de front les préjugés opportunistes habituels et les illusions petites-bourgeoises quant à l'évolution pacifique de la démocratie "[4] [...] ». Je renvoie à toute la suite du commentaire de Lénine qu'il faut absolument relire.

Prenons bonne note des explications de Lénine, car aucune rectification éventuelle de cette définition ne peut revenir *en deçà* de ce qu'elle nous apprend. Cette définition du *Manifeste* est *déjà inconciliable* avec le réformisme aussi bien que l'anarchisme, elle situe Marx, dans le *Manifeste*, au-delà de la ligne de démarcation de classe qu'il trace lui-même dans la théorie, et rend tout à fait dérisoires les spéculations de ceux qui, aujourd'hui encore, s'interrogent sur ses « tendances » étatistes ou, au contraire, anarchistes (libertaires, etc.).

Ce qui intéresse d'abord Lénine, dans cette définition, c'est qu'elle affirme la nécessité pour le prolétariat d'organiser sa domination politique pour « mater », « réprimer » la résistance de la classe des exploiteurs, c'est-à-dire de la bourgeoisie. Qui dit classe *dominante*

4. *L'Etat et la Révolution, op. cit.*, p. 435.

dit classe *dominée*, et dominée par la force organisée, concentrée, de l'Etat.

Mais cette définition est intéressante encore à un autre titre, à cause de sa forme conceptuelle. Elle nous renvoie manifestement l'analyse du premier chapitre du *Manifeste*, consacrée à l'histoire économique et politique de la bourgeoisie. Nous y trouvons bien l'idée de *la bourgeoisie organisée en classe dominante*, organisée pour cela « dans l'Etat représentatif moderne » (au sein duquel « le gouvernement moderne n'est qu'un comité qui gère les affaires communes de la classe bourgeoise tout entière »). C'est le résultat des luttes historiques qui ont conduit d'abord à l'existence, puis à l'organisation (donc à l'autonomie politique), enfin à la domination de la bourgeoisie dans la société.

La formulation de Marx dans le *Manifeste* procède donc d'une définition « générale » (ou du moins commune aux deux situations historiques), qui englobe :

1. l'Etat = la bourgeoisie organisée en classe dominante ;
2. l'Etat = le prolétariat organisé en classe dominante ; soit :
   l'Etat, c'est la classe dominante elle-même, en tant qu'elle organise sa domination, ou, ce qui revient au même, *en tant qu'elle s'organise pour exercer sa domination.*

J'aurai l'occasion de montrer les problèmes que pose la forme particulière de cette définition.

2. *Une définition de la révolution*

Elle se constitue dans la suite des formules : « conquête du pouvoir politique », « conquête de la démocratie », « violation despotique du droit de propriété et du régime bourgeois de production », « destruction par la violence de l'ancien régime de production ». Ces formules font de l'Etat le moyen et, par là même, le premier objectif de la révolution.

Nous voyons qu'elles associent déjà les deux pôles entre lesquels s'établit la tension caractéristique du concept marxiste de « révolution » (prolétarienne) : cette révolution implique à la fois « démocratie » et « despotisme » (ou violence), reliés par un *signe d'égalité-identité* ; elle est l'unité, voire l'identité de la « démocratie » et du « despotisme ». Comment penser cette unité contradictoire ? Il est clair que, dans le *Manifeste*, Marx se contente de la poser, de l'affirmer sans démonstration ni illustration concrète possible (seulement un programme, ce qui est bien différent). Mais pourquoi cette affrmation ? Est-ce pour satisfaire, comme d'autres, à une double

exigence morale de justice, de droit, de progrès... et en même temps d'efficacité politique ? Certainement pas. Mais au contraire : Marx « pratique » ici de façon intentionnelle *la négation* de l'opposition métaphysique traditionnelle établie par la philosophie politique bourgeoise et petite-bourgeoise entre le droit et le fait, la justice et la violence, la force et le droit, la démocratie et le despotisme, etc. Cette affirmation nouvelle, qui est en même temps la négation et la critique d'une problématique idéologique invétérée, pose un problème, plutôt qu'elle ne le résout.

Remarquons cependant ceci : cette définition de la révolution n'est pas seulement un moment de la *définition de la politique* du prolétariat (avec sa « stratégie », qui fait de la conquête du pouvoir le point décisif, et sa « tactique », en partie laissée aux « circonstances »), c'est aussi une *définition politique* de la révolution. Plus précisément, c'est, dans le principe au moins, la définition d'une *forme politique* ; si « démocratie », « despotisme » sont des formes, voire des « systèmes » politiques, définis au niveau de ce que Marx appelle par ailleurs les « superstructures » sociales, il en est de même, nécessairement, pour toute combinaison, même contradictoire, de telles formes. Elle n'a donc pas sa raison en elle-même, à son propre niveau, mais seulement dans son rapport à une « base » matérielle ou, mieux : au processus d'ensemble dans lequel elle se constitue sur une base matérielle.

Finalement, deux problèmes sont donc simultanément posés : celui des formes politiques concrètes nécessaires à la révolution et celui du rapport qu'elles ont à la base matérielle du processus révolutionnaire tout entier.

3. *Le processus révolutionnaire*

Les questions que pose cette première définition de la révolution sont développées par Marx et Engels en des termes qui nous font faire un pas de plus.

La révolution prolétarienne n'est pas conçue comme un *acte*, l'acte du prolétariat réalisant son propre programme ou projet, même si c'est bien la pratique politique du prolétariat qui accomplit la révolution (Marx dira plus tard qu'elle doit en « accoucher » l'histoire dans la violence). La révolution n'est pas conçue simplement comme un acte, mais comme un *processus* objectif.

Dans un tel processus, les « mesures » constituant un programme révolutionnaire ne sont qu'une « première étape », que d'autres suivront nécessairement, et qu'elles ne contiennent pas encore. Elles engagent le processus, mais elles *n'abolissent* pas les antagonismes de classes, comme si cette abolition pouvait faire l'objet d'un décret ou

même d'un renversement (« violent ») : elles produisent seulement les conditions matérielles dans lesquelles, « au cours du développement », les antagonismes de classes peuvent disparaître.

La « révolution » prolétarienne, c'est *tout l'ensemble* de ce processus. Et par conséquent, l'essence même de cette révolution réside dans la force ou le jeu de forces qui lui communique son mouvement.

Les « mesures » initiales, écrit Marx, « économiquement paraissent insuffisantes et insoutenables, mais [...] au cours du mouvement se dépassent elles-mêmes ». Insuffisantes et insoutenables parce que, nous l'avons appris des termes mêmes du *Manifeste*, l'objectif ultime de la révolution est, à première vue, tout autre : c'est l'abolition de « la condition d'existence du capital » : le salariat.

Est-ce à dire qu'elles *se dépassent elles-mêmes*, selon un mouvement « spontané », un « auto-mouvement », *parce que* insuffisantes et insoutenables ? La raison de leur dépassement nécessaire est-elle dans leur insuffisance même ? Est-ce la force « négative » d'un manque, ce qu'on peut bien appeler une négativité ?

Ou bien peut-on dire qu'elles se dépassent *dans les résultats* matériels qu'elles produisent, et que Marx indique : la centralisation de la production (entre les mains de l'Etat) et le développement des forces productives ? Mais aucun de ces résultats ne contient à lui seul de quoi expliquer le passage nécessaire à l'abolition des classes, si l'on n'explique d'abord dans quelles conditions, sous quels rapports sociaux (politiques et économiques) le résultat est obtenu. Nous sommes donc ramenés à notre question.

En fait, la force qui pousse à dépasser toutes les étapes ne provient ni du manque de ce qui est à réaliser dans l'avenir et de son exigence (explication purement idéaliste) ni des simples résultats économiques et juridiques de la première étape (explication mécaniste et évolutionniste) : elle ne peut être qu'*homogène à celle qui a été décrite* dans toute la première partie du *Manifeste* : force matérielle résultant à chaque instant de l'antagonisme même des classes. S'il y a force, tendance, et donc processus, c'est seulement parce qu'il y a antagonisme.

Ainsi se trouve introduit l'aspect principal de ce processus, en même temps que le problème qu'il pose : *le processus révolutionnaire est lui-même de part en part un processus de luttes de classes*. En d'autres termes, il s'agit d'un processus de luttes de classes aboutissant à l'abolition de la lutte de classes, par une nécessité interne, inscrite dans la structure spécifique de cette lutte, qui résulte de toutes les autres et ne ressemble à aucune autre. Ainsi se présente pour la lutte des classes une *troisième* issue possible, radicalement nouvelle, distincte à la fois de la « destruction des deux classes en lutte » et de la constitution d'une *autre* forme de domination de

classe. « L'organisation du prolétariat en classe dominante », la conquête du pouvoir d'Etat, constitue seulement le premier moment de cette lutte. Mais ce moment est décisif, puisque c'est lui, précisément, qui crée les conditions de cette forme *nouvelle*, inconnue jusqu'alors, de la lutte des classes, sans pour autant, bien au contraire, en *représenter* le résultat final. Donc sans en prédéterminer, sans en garantir d'aucune façon le résultat final.

Arrêtons-nous ici un instant.

Ces formulations, qui nous permettent de comprendre en quoi consiste le problème théorique posé à Marx par la nécessité de la révolution prolétarienne, sont, si j'ose dire, purement verbales. Elles contiennent pourtant, sinon un véritable *savoir* scientifique (de quel objet ? rien n'est plus absurde à imaginer qu'une « prospective marxiste »), du moins une *orientation* théorique et politique, et c'est à ce titre qu'elles ont joué un rôle pratique immense dans l'histoire du mouvement ouvrier, où elles ont elles-mêmes constitué de véritables forces matérielles. Parce que, loin d'ajouter une *solution* « marxiste » à toutes celles que le socialisme et le communisme idéologiques proposent pour « sortir » des contradictions de la société actuelle, les formulations de Marx posent un *problème* totalement différent du leur, elles ont effectivement *ouvert* la voie à la lutte révolutionnaire des organisations prolétariennes, dont la progression s'est continuée chaque fois qu'a pu être maintenue l'ouverture du problème posé par Marx. De ce fait même, les formulations de Marx concernant le processus révolutionnaire sont une des clés de la problématique du matérialisme historique.

Elles renforcent et confirment la thèse fondamentale du *Manifeste*, dont elles permettent de comprendre le caractère strictement dialectique : « L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de luttes de classes. » A cette règle il n'y a *pas d'exceptions*, pas même celle que constituerait le passage au communisme, à la « société sans classes ». L'histoire n'avance pas par le « bon côté », mais par le « mauvais côté », elle n'avance pas par l'anticipation de son avenir pacifique et « radieux », mais seulement par les luttes de son présent et c'est la contradiction de ces luttes qui permet de penser quelque chose comme leur avenir ou leur résultat.

Allons plus loin. Le texte de Marx est remarquable en ce qu'il exclut totalement la « solution » de bon sens qui consisterait à dire : la lutte de classes cesse « tout simplement » parce qu'une des classes (le prolétariat) *l'emporte*, et, dans sa victoire, élimine son adversaire. Cette solution (le combat cessant « faute de combattants ») n'en est pas une, car elle ne se réfère qu'à un concept *formel* de la « lutte », comme face à face d'adversaires symétriques, et applicable à n'importe quelle lutte. Mais la dialectique historique de Marx n'est pas

une « théorie de la lutte » (ou de la contradiction) en général. C'est la théorie d'une lutte particulière, matériellement déterminée. Et le *Manifeste* montre déjà (ce qui deviendra un concept clair et développé avec la théorie de la plus-value, dans *Le Capital*) que les termes de cette lutte (les classes) ne sont pas des personnages ou des protagonistes existant en dehors d'elle, apparaissant ou disparaissant de façon indépendante l'un de l'autre, mais sont eux-mêmes, matériellement, des effets de la lutte, c'est-à-dire des effets des conditions antagonistes de la production sociale. Ce sont ces conditions antagonistes, ce sont les rapports d'exploitation qu'il faut transformer.

On comprend alors qu'il soit nécessaire, pour penser la fin de l'exploitation, de penser la constitution d'un *Etat* du prolétariat, qui s'oppose à toutes les formes de la propriété capitaliste, et les *détruit* violemment de façon à remplacer une forme d'appropriation de la production par une autre. On comprend que soient ainsi créées les conditions d'une organisation de la production sociale *opposée* à celle qui, historiquement, a produit l'Etat comme moyen de domination, et qui doit par conséquent entraîner sa disparition. Mais ce qu'on ne comprend pas tout à fait, c'est la *modalité* de cette transformation qui fait passer *l'association des individus* (producteurs) du statut d'un Etat à celui d'une association « libre », qui n'est plus un Etat. Et cette difficulté rejaillit sur le processus tout entier, puisqu'elle concerne le point décisif de la révolution, la forme dans laquelle se concentre et se joue la lutte.

La formulation de Marx est ici, comme le répète plusieurs fois Lénine, en visant précisément ce passage du *Manifeste*, une formulation *abstraite*. Il faut se souvenir, selon les termes du même Lénine, que la vérité, donc la connaissance, est toujours « concrète ». C'est pourquoi la formulation de Marx nous reconduit aux mêmes difficultés que présentait déjà la définition des formes politiques de la révolution, et qui concernent cette fois la base même de sa conception.

Enonçons-les de nouveau : dans ce texte célèbre de Marx, avons-nous affaire à autre chose qu'une simple *affirmation*, sur le mode de la description, des caractéristiques *contradictoires* du processus ? En d'autres termes : nous savons que les rapports sociaux existants dans la société bourgeoise sont des rapports *réellement* contradictoires, qui reposent sur l'antagonisme inconciliable du capital et du prolétariat ; c'est la nature même de cet antagonisme qui explique la nécessité de son dépassement, donc la transformation réelle des contradictions qui en dérivent ; et c'est précisément pour penser cette transformation qu'il faut introduire le concept, *lui-même contradictoire*, de la révolution prolétarienne, transformation de la lutte en non-lutte par le développement d'une lutte nouvelle, abolition des

termes mêmes entre lesquels il y a lutte (les classes sociales) par le surcroît et le déchaînement de leur lutte. Finalement, pour penser la solution d'une contradiction réelle, avons-nous fait autre chose qu'introduire une *contradiction logique* ?

Certes, nous entendons bien que cette difficulté est celle de toute « dialectique ». D'un point de vue matérialiste, la solution d'une telle difficulté n'a pas à être *inventée* théoriquement, par un pur effort d'argumentation : elle doit être produite *pratiquement*. Nous-mêmes, qui relisons le texte de Marx après un siècle et plus, pouvons désigner les « solutions » qui ont commencé à se réaliser dans la pratique : ce sont les révolutions socialistes successives, la Commune de Paris, la révolution soviétique d'Octobre, la révolution chinoise. Elles sont bien réelles. Est-ce à dire cependant que la difficulté ne puisse être énoncée que sous cette forme abstraite, qui la bloque dans sa position même, et par conséquent qu'elle ne puisse être vraiment *expliquée* dans le détail de sa nécessité ? En d'autres termes, allons-nous devoir convenir que la dialectique de la lutte des classes et de la révolution communiste échappe finalement *dans son contenu* à la théorie ? Et comment penser alors, en les expliquant conformément à la théorie de Marx, l'histoire des révolutions socialistes concrètes, leurs succès, leurs échecs, comment penser la portée universelle des leçons qu'elles délivrent et les appliquer dans notre pratique, si, dans le principe, les pouvoirs de la théorie s'étendent jusqu'à la veille du processus révolutionnaire, mais pas au-delà ?

4. *La « fin de la politique »*

Examinons, pour en terminer avec l'analyse des formulations de Marx dans le *Manifeste*, un dernier point. Nous relevons en effet une thèse qui tout à la fois concentre les éléments précédents, y compris les « difficultés » que nous y découvrons, et leur donne une *nouvelle formulation* très importante. Cette thèse est impliquée dans la formule : « Les antagonismes de classes une fois disparus [...] *alors le pouvoir public perd son caractère politique* [5]. »

Dans cette formulation, trouvons-nous quelque chose de plus que *1*. l'idée que toute lutte de classe est une lutte politique, *2*. l'idée que la domination politique d'une classe implique le pouvoir d'Etat de cette classe, *3*. l'idée de la disparition nécessaire de l'Etat par suite de la disparition des rapports de classes ?

Oui, semble-t-il : nous y trouvons, sur cette base, *la thèse de la disparition nécessaire du politique comme tel dans l'histoire humaine*. Non seulement une forme déterminée de « politique » transformée

5. On sait que cette thèse figure aussi, sous une forme très voisine, dans *Misère de la philosophie*.

en une autre par des conditions nouvelles, mais la disparition pure et simple de toute « politique » *quelles qu'en soient les formes*.

Autrement dit, nous trouvons l'idée d'une forme d'organisation *sociale* (association des individus, organisation et appropriation collective de la production, etc.) comme telle *non politique* ou, mieux : étrangère à toute politique, *a-politique*. Dans ces formulations de Marx, « fin de l'Etat » implique, semble-t-il, « fin de la politique », et non seulement fin des institutions ou appareils politiques du passé, mais *fin de la pratique politique*.

On m'objectera peut-être qu'il s'agit ici d'une pure question de terminologie : libre à quiconque, en un sens, de définir comme il l'entend les termes qu'il emploie ; et par exemple, libre à Marx *d'identifier* « politique » et « Etat », en sorte que la fin de l'Etat soit *par définition* la fin de la politique, de la pratique politique.

Cette objection pourtant n'est pas tenable. Elle n'aurait de sens que si nous n'avions affaire ici (et dans le matérialisme historique en général) qu'à un système théorique reposant sur ses propres conventions initiales, sur ses « axiomes » posés arbitrairement. Alors le matérialisme historique ne serait que l'équivalent « théorique » de l'utopisme constamment combattu par Marx. Mais nous avons affaire, dans le *Manifeste*, comme l'indique son titre même, à tout autre chose. Qu'on se souvienne de la thèse (au début du chapitre II), selon laquelle les communistes « n'établissent pas de principes particuliers sur lesquels ils voudraient modeler le mouvement ouvrier ». Marx et Engels ne traitent de « l'avenir » que par rapport à des luttes présentes, et en des termes qui constituent en eux-mêmes des interventions pratiques dans ces luttes, sur la base même du langage dans lequel elles se formulent. C'est pourquoi, tôt ou tard, ces termes ont pu en venir à fonctionner comme des mots d'ordre.

La terminologie nous reconduit donc à ses propres effets, qui sont nécessaires et non pas conventionnels. Et, par là même, aux questions que soulève une telle thèse supplémentaire : qu'implique-t-elle ? à quoi s'oppose-t-elle ?

Marx nous parle d'un *pouvoir public* ayant perdu son caractère *politique*. Jouant ici encore, pour les critiquer, sur des oppositions de catégories idéologiques bourgeoises, il nous suggère de penser un « pouvoir public » en dehors de son rapport à des institutions « privées », et avant tout à la propriété privée. Reste que cette indication est, une fois de plus, purement négative et provisoire.

Cette thèse, qu'il faut prendre dans sa forme la plus tranchée pour ne pas esquiver les problèmes qu'elle pose, n'est pas sans faire penser immédiatement à d'autres formulations célèbres du marxisme. Avant tout à la formulation ultérieure d'Engels : « *Le gouvernement des pèrsonnes* (die Regierung über Personen) *fait place à l'administration*

des choses (die Verwaltung von Sachen) *et à la direction des opérations de production* [6]. » Formule qui, certes (j'y reviendrai), nous parle des personnes (donc des individus) et non des classes, mais qui présente le grand intérêt de n'être pas seulement négative. Elle détermine une contrepartie à la disparition de l'Etat, mettant du même coup en pleine lumière le caractère *non politique* de cette contrepartie : l'administration des choses, la direction du procès de production.

Ouvrons ici une parenthèse. On sait que cette formule vient de Saint-Simon. Engels nous l'indique lui-même un peu plus haut dans l'*Anti-Dühring* (III, chap. 1) : « En 1816, [Saint-Simon] *proclame la politique science de la production et il prédit la résorption entière de la politique dans l'économie*. Si l'idée que la situation économique est la base des institutions politiques n'apparaît ici qu'en germe, le passage du gouvernement politique des hommes à une administration des choses et à une direction des opérations de production, donc l'abolition de l'Etat dont on a fait dernièrement tant de bruit, se trouve déjà clairement énoncée ici. »

Chez Saint-Simon, la thèse a une signification à la fois utopique et technocratique. *Utopique*, puisqu'elle réclame la transformation immédiate, le *renversement* de la politique en « science de la production » industrielle, qui l'abolit en la « réalisant ». Elle a de plus une signification *technocratique* : puisque ce n'est pas, comme le croit Saint-Simon, la tendance spontanée de l'économie industrielle, puisque, en fait, l'Etat et la politique ne peuvent disparaître d'eux-mêmes, mais seulement sous l'effet d'une longue lutte de classes, le mot d'ordre d'administration des choses, etc., ne peut correspondre *dans la pratique* qu'à une domination politique qui n'ose pas s'avouer comme telle, et se dissimule sous de prétendus impératifs « économiques », « techniques », etc. Chez Engels, ces deux aspects disparaissent précisément dans la mesure où, conformément à ce qu'exposait déjà le *Manifeste*, la conquête du pouvoir politique par le prolétariat est posée comme étape et moyen nécessaires. Mais la question reste entière de savoir si, dans ces conditions, l'idée d'une pure « administration des choses », l'idée de la *société non politique*, a bien un tout autre contenu.

Nous la laisserons ouverte pour le moment.

---

6. *Anti-Dühring*, IIIe partie, chap. 2.

2. Les leçons de la Commune

Nous pouvons maintenant en venir à *la* rectification opérée par Marx en 1872, cette « correction essentielle » dont parle Lénine.

Dans cette correction, de quoi s'agit-il, pour le désigner d'un mot ? Il s'agit de la *dictature du prolétariat*, dont le concept est développé dans *La Guerre civile en France* et dans les textes ultérieurs de Marx et Engels en se référant toujours explicitement à l'expérience de la Commune de Paris.

Il n'est pas possible d'examiner ici tous les problèmes qui sont ainsi soulevés : il s'agit seulement d'identifier le point précis de la correction.

Nous remarquons d'abord que le terme de « dictature du prolétariat » ne figure pas dans le *Manifeste*, même s'il s'y présente plusieurs expressions voisines. En effet, quelle que soit l'origine du terme (blanquiste, selon certains), le concept de dictature du prolétariat n'a été défini par Marx que dans la période suivante, après la rédaction du *Manifeste*. Plus précisément, il a été constitué en deux temps :

— Premier temps : de 1848 à 1852 (voir les textes de la *Nouvelle Gazette rhénane*, des *Luttes de classes en France*, du *18 Brumaire*) Marx en donne une définition seulement *négative* : il expose la nécessité d'opposer à la *dictature de la bourgeoisie*, que réalise l'Etat moderne (y compris l'Etat démocratique de la république parlementaire), une dictature du prolétariat ; il montre qu'il faut par là même « briser la machine d'Etat existante », au lieu de l'utiliser et de la « perfectionner » comme l'ont fait toutes les révolutions politiques antérieures, notamment les révolutions françaises successives. Marx tire ainsi les leçons de l'échec du prolétariat en 1848-1849.

— Deuxième temps : dans *La Guerre civile en France*, analysant ce qui, dans la Commune de Paris, n'est pas un échec, mais, au contraire « du seul fait de son existence et de son action » « un pas en avant d'une portée universelle », Marx peut donner une définition *positive* de la « dictature du prolétariat ». Autrement dit, il peut, non pas grâce à un pur effort théorique, mais sous l'effet pratique d'une véritable expérimentation historique, montrer *vers quoi* s'oriente pratiquement la révolution prolétarienne, analyser les aspects de son expérience qui ont d'emblée « une portée universelle ».

La dictature du prolétariat, telle que l'esquisse la Commune de Paris, c'est, selon Marx, « essentiellement *un gouvernement de la classe ouvrière*, le résultat de la lutte de la classe des producteurs

contre la classe des appropriateurs, la forme politique enfin trouvée qui permettait de réaliser la libération économique du travail [7] ». Entre l'action « économique » de la Commune, sa pratique de transformation des rapports de production et sa forme politique de dictature du prolétariat, il y a un rapport nécessaire. Non seulement ce type nouveau de « politique économique » présuppose l'ensemble de la politique nouvelle d'un « gouvernement de la classe ouvrière », mais celle-ci a pour condition matérielle une forme politique nouvelle d'exercice et de réalisation du pouvoir, et la destruction radicale des anciennes.

Je renvoie ici, pour plus de détails, au texte même de *La Guerre civile en France* (et au commentaire de Lénine dans *L'Etat et la Révolution*). On pourra s'y convaincre que les deux aspects principaux de cette forme politique nouvelle sont :

1. *Le peuple en armes*, condition et garantie de toutes les autres mesures (à la place de l'armée permanente) ;

2. *La suppression du parlementarisme et du fonctionnarisme*, devenus la base du fonctionnement de l'Etat bourgeois : la subordination directe (révocabilité et responsabilité immédiates) des élus et des fonctionnaires, replacés au niveau de l'ensemble du peuple (y compris par leurs « salaires d'ouvriers »), la fin de l'apparente indépendance de la justice, de l'administration, de l'enseignement, etc.

Ce ne sont là, une fois de plus, que des « mesures immédiates », imposées par les circonstances, mais ces mesures ont un objectif unique : démanteler la machine d'Etat existante, placée « au-dessus » de la société, et la remplacer par une forme politique différente. C'est pourquoi, comme le note Marx, il s'agit, en raison même des contradictions qu'elle comporte, d'une « forme politique susceptible de se développer de façon ininterrompue », de se transformer à nouveau dans le sens de la tendance objective qu'elle indique (même si l'échec final de la Commune dans sa lutte militaire contre les classes dominantes interrompt ce développement, et oblige à le reprendre plus tard, ailleurs, dans des conditions différentes). Ces premières mesures suffisent cependant à prouver que la dictature du prolétariat est bien la réalisation *matérielle* de la vieille « contradiction » entre *démocratie* et *despotisme* (violence, dictature), la démocratie « pour l'immense majorité » sous la forme de la dictature d'une classe, celle des travailleurs.

Elle est surtout la réalisation matérielle d'un Etat qui est en même temps déjà *autre chose* qu'un Etat, « d'Etat [...] elle se transforme en quelque chose qui n'est plus, à proprement parler, un Etat [8] ».

---

7. *La Guerre civile en France, op. cit.*
8. *L'Etat et la Révolution, op. cit.*

Autrement dit, la Commune ne prouve pas seulement que ce qui paraissait « impossible » est « possible [9] ». Elle prouve que la contradiction (où la philosophie idéaliste voit la marque de l'impossible) est la marque du possible *nécessaire* : du *réel* comme tel.

Mais beaucoup plus concrètement — et *la* « correction » apportée au *Manifeste* dans les faits devient maintenant claire — la Commune prouve que le « non-Etat » (la destruction de l'Etat) n'est pas seulement *un résultat final* du processus révolutionnaire. C'en est au contraire *un aspect initial, immédiatement présent*, sans lequel il n'y a pas de processus révolutionnaire du tout. Sans doute, comme le montre Lénine contre toute interprétation anarchiste, l'extinction (la disparition) *complète* de l'Etat ne peut se produire qu'*après* la disparition complète des rapports de classes (de l'exploitation sous toutes ses formes) : mais cette extinction *commence immédiatement*, et son commencement immédiat, non pas dans une intention, mais dans des mesures pratiques qui contredisent directement l'inévitable « survivance » de l'Etat, est la condition matérielle de la transformation effective des rapports de production aussi bien que de la disparition définitive de l'Etat lui-même.

Voilà sans aucun doute le point essentiel. Nous pouvons donc nous retourner vers le texte du *Manifeste*, et donner une première réponse à la question initiale : pourquoi Marx et Lénine parlent-ils de rectification, de « correction essentielle » ? *en quoi* consiste-t-elle ?

J'avancerai ceci : il faut prendre ces termes au sens fort. Ils impliquent eux aussi (mais cette fois au sein de la théorie et de son histoire) une véritable contradiction. Pour comprendre la nécessité de l'histoire de la théorie marxiste, il faut aller jusqu'à trouver et énoncer une contradiction entre le *Manifeste* et *La Guerre civile en France*, et non pas un simple « développement », un « enrichissement », une « évolution », etc. Mais cette contradiction n'oppose pas, de façon indéterminée, deux théories : c'est une contradiction déterminée, localisée, intérieure à la théorie elle-même.

En résumé :

1. le terme de dictature du prolétariat est absent du *Manifeste* ;

2. la nécessité *immédiate* pour la révolution prolétarienne de « briser la machine », de briser « l'appareil d'Etat existant », est absente ;

3. les mesures pratiques correspondant, même sous une forme insuffisante et particulière, à la destruction et à « l'extinction » de l'Etat *y sont totalement absentes* : cette extinction n'est pensée que

9. « Oui, Messieurs, la Commune entendait abolir cette propriété de classe, qui fait du travail du grand nombre la richesse de quelques-uns. Elle visait à l'expropriation des expropriateurs [...]. Mais c'est du communisme, c'est “ l'impossible ” communisme ! » (*La Guerre civile en France*.)

comme un objectif final lointain. Il n'est question que de l'utilisation *positive* de l'Etat.

Nous pouvons énoncer ce résultat en d'autres termes : dans le *Manifeste*, « destruction (puis extinction) de l'Etat » et « révolution prolétarienne » apparaissent comme *deux processus distincts*. D'un côté, l'extinction de l'Etat n'est pas véritablement un processus révolutionnaire, un processus de lutte et d'affrontements sociaux, nécessairement « violent » en ce sens, mais seulement une évolution ou le résultat d'une évolution. Il n'est pas nécessaire d'en faire l'objectif d'une pratique déterminée, il suffit d'en réaliser peu à peu les conditions matérielles (économiques). L'extinction de l'Etat sera donnée à la longue, de surcroît. D'un autre côté, la révolution prolétarienne ne comporte pas, comme un de ses aspects nécessaires, la destruction de l'Etat, la contradiction entre sa destruction nécessaire et son utilisation également nécessaire.

Par contre, il y a dans le *Manifeste*, nous l'avons vu, l'idée problématique de la démocratie identique à un « despotisme » (voire à une dictature), de la conquête du pouvoir politique par la violence, de l'organisation du prolétariat en classe dominante.

Nous pouvons donc affirmer ceci : certes, comme le montre Lénine, la formulation du *Manifeste* est *déjà* inconciliable avec l'opportunisme, elle suffit (ou plutôt elle a suffi dans une conjoncture déterminée) à rompre avec lui, elle se situe sur le terrain du matérialisme historique, où elle pose un problème qui ne pourra plus disparaître. En même temps, comme le remarque également Lénine, cette formulation est « abstraite ». Cependant cette abstraction ne peut se concrétiser sans qu'apparaisse une contradiction. Ce qui lui manque n'est pas une simple lacune (un côté — l'Etat — serait déjà présent, l'autre — le « non-Etat » — serait encore absent). Mais cette absence affecte dans son fond la thèse présente dans le *Manifeste*. Et par conséquent, quand la contradiction apparaît, le sens du *Manifeste* se trouve rétrospectivement changé.

Bien entendu, tout cela a été et continue d'être *politiquement* capital : car en politique ce ne sont pas les intentions ou les interprétations possibles d'un texte théorique qui comptent, mais seulement sa lettre, dans la mesure où elle produit des effets politiques. Nous avons donc le droit de dire que le *Manifeste* est politiquement équivoque, ou mieux : grevé d'une *indécision, sur un point essentiel*, à condition de bien comprendre que cette indécision n'apparaît qu'après coup ou, ce qui revient au même, correspondait à l'indécision réelle dans laquelle se trouvait le mouvement ouvrier avant 1848 et, surtout, avant 1871. Et enfin, à la condition de comprendre que la théorie du *Manifeste*, prise à la lettre, était elle-même une

des conditions nécessaires à la levée de l'indécision théorique qu'elle contenait.

3. La rectification

Il s'agit maintenant d'indiquer quelles sont les conséquences de cette rectification, dont certaines sont seulement esquissées ou même problématiques, sur l'ensemble des thèses du *Manifeste* et du matérialisme historique.

On peut en énumérer d'emblée au moins cinq, d'ailleurs étroitement liées entre elles :

1. Une transformation de *la définition de l'Etat*.
2. Une transformation de la théorie de *l'histoire de l'Etat.*
3. Une première détermination *concrète* du problème de l'abolition des classes et de l'exploitation (pourquoi la révolution prolétarienne, à la différence de toutes les autres, ne peut-elle conduire à aucune forme *nouvelle* d'exploitation ?).
4. La possibilité de sortir définitivement du cercle de l'antinomie politique de l'anarchisme et du réformisme, de l'opportunisme « de gauche » et de l'opportunisme « de droite ».
5. La possibilité, voire la nécessité, de *poser à nouveau*, en termes différents, le problème de la « fin de la politique », du remplacement de la pratique politique par la pratique « purement économique » de l'administration des choses, etc.

Je me contenterai de quelques indications portant sur le premier et le dernier point, de façon à en montrer la connexion.

1. *Nouvelle définition de l'Etat*

La « rectification » de Marx implique une transformation dans la définition de l'Etat (à vrai dire, ce point n'est pas strictement séparable du suivant : une transformation dans la conception de l'histoire de l'Etat).

Posons tout de suite le point essentiel, qui permet de faire avancer, dans la mesure même, où elle la rectifie, la problématique du *Manifeste* : la définition nouvelle de l'Etat repose sur la distinction du *pouvoir d'Etat* et de l'*appareil d'Etat*. C'est donc une définition complexe de l'Etat à la fois comme pouvoir d'Etat et comme appareil de l'Etat.

Il me faut ici mettre le lecteur en garde : une telle définition n'a rien à voir avec ce qui pourrait être l'objet d'une prétendue « science politique marxiste », je veux dire une typologie des formes (essen-

tiellement *juridiques*) du pouvoir d'Etat et de l'appareil d'Etat, et de leurs combinaisons. En réalité, il s'agit d'analyser les conditions historiques de la canquête et de l'exercice du pouvoir d'Etat, en tant qu'elles dépendent de la nature de l'appareil d'Etat créé par les classes dominantes.

La thèse de Marx (développée ensuite par Engels et Lénine) est celle-ci : *le pouvoir politique* d'une classe dominante comme la bourgeoisie ne s'exerce pas « directement », mais « indirectement », en un double sens.

Le pouvoir politique ne s'exerce pas directement, au sens où la domination économique d'une classe (l'appropriation des moyens de production et, sur cette base, l'extorsion du surtravail) *se suffirait à elle-même*. N'oublions pas que cette domination ou, plus précisément, l'exploitation du travail qu'elle rend possible est à la fois la base de toute domination et l'objectif qu'il s'agit d'atteindre en permanence : elle est « reproduite » par l'ensemble de la lutte de classe de la classe dominante. Mais, précisément de ce point de vue, elle ne se suffit pas : elle exige le « détour » d'une lutte de classe proprement politique.

Le pouvoir politique ne s'exerce pas non plus directement au sens où la classe dominante exercerait elle-même comme *collectivité* un pouvoir politique sur les classes dominées. Cette situation peut sembler avoir été approchée dans certains cas, comme dans la « cité » antique, où les propriétaires sont en même temps les citoyens : mais, si tant est qu'une telle situation pure ait vraiment existé, c'est de toute façon une situation dont le développement historique de l'Etat *s'éloigne*, au lieu de la développer. En ce sens, l'Etat capitaliste, l'Etat de la classe capitaliste, ce n'est jamais l'Etat *des capitalistes* (ce n'est jamais un « syndicat » de capitalistes). Autrement dit, la classe dominante ne se définit pas directement comme un « sujet » politique (on aurait dit à l'époque classique « le souverain »). Si tel était le cas, il n'aurait d'ailleurs pas été nécessaire de rechercher et de retrouver, « derrière » les apparences de l'Etat, la réalité des classes qui le commandent, définies en dernière instance par leur place dans le procès de production-exploitation.

En fait, le pouvoir politique d'une classe dominante s'exerce réellement *par l'intermédiaire d'un appareil spécialisé*, placé « au-dessus » de la société, c'est-à-dire *au service* de la classe dominante. De plus (ce point est d'une extrême importance pratique), les *modalités* de ce service sont différentes dans des formations sociales différentes, bien qu'elles remplissent une « fonction » générale commune, au service de classes dominantes successives. D'où précisément l'apparence de pérennité de l'Etat.

Dans *L'Origine de la famille*, Engels a commencé d'étudier ces

modalités et l'histoire de la constitution de l'appareil d'Etat. Il a notamment attiré l'attention sur les « détachements spéciaux d'hommes armés », qui constituent le noyau proprement *répressif* de l'appareil d'Etat, et sur la *base matérielle* nécessaire que constitue le tribut d'Etat ou *l'impôt*. L'impôt est une forme économique spécifique, distincte comme telle de la plus-value (donc du profit) et, plus généralement, de toutes les formes historiques successives du surproduit directement issues des rapports d'exploitation, bien qu'il ne puisse exister que sur la base de ces formes, et qu'il se transforme historiquement avec elles. Les œuvres « politiques » de Marx et Engels, depuis la période des révolutions de 1848, contiennent d'autre part une riche succession d'analyses des formes de l'appareil d'Etat capitaliste et de sa fonction dans la lutte des classes.

Il est donc essentiel d'examiner les conséquences de cette « différence ». Par suite de l'existence nécessaire de l'appareil d'Etat (et grâce à elle), le pouvoir politique *d'une classe* sur une ou plusieurs autres se transforme, et ainsi se *réalise* de façon complexe. Très schématiquement, il se réalise par le jeu simultané de deux séries de rapports :

1. Il implique d'une part le pouvoir (pouvoir de *fait*, résultat de luttes historiques) *de représentants* de cette classe *sur l'appareil* : ces représentants sont eux-mêmes une fraction déterminée de la classe dominante ; et ce pouvoir peut être l'enjeu d'une lutte, non seulement entre les classes, mais entre des fractions de la classe dominante (voir, en France, les « révolutions » de 1830 et de 1848-1851, ou, plus près de nous, le « coup d'Etat » du 13 mai 1958).

2. Il implique d'autre part le pouvoir (pouvoir *légalement* organisé) *de l'appareil sur la* « *société* », en tant que collection de groupes ou d'individus rassemblés en face de l'appareil et par rapport à lui.

Autrement dit, le pouvoir politique d'Etat ne se présente pas, mieux : *ne se réalise pas* sous la *forme* d'un rapport d'une classe à l'autre, bien que ce soit justement à ce niveau du pouvoir politique d'Etat, recouvrant *l'ensemble* des procès de production sociaux, que le rapport de classes est maintenu et reproduit en permanence dans la lutte des classes. Entendons-nous bien : l'existence de l'appareil d'Etat réalise, sous une « forme transformée », la domination politique de la classe dominante, bien qu'il ne soit nullement *à l'origine* de cette domination politique. A l'origine de la domination politique, il ne peut y avoir que le rapport de forces à l'intérieur de la lutte de classes et, en particulier, en dernière instance, dans la lutte de classes « économique », dans l'exploitation. Il n'y a donc pas de puissance surnaturelle de l'appareil comme tel (voire de « l'institution », cible préférée de la fausse critique petite-bourgeoise de l'Etat, de Prou-

dhon et Stirner à nos jours). Si la domination politique n'a de réalisation et de réalité que dans le fonctionnement de l'appareil d'Etat, celui-ci est totalement inintelligible détaché du rapport de classes qu'il réalise.

Dans le fonctionnement de l'appareil d'Etat, le rapport de classes est donc *dissimulé*, et dissimulé par le mécanisme même qui le réalise. En effet, l'appareil d'Etat n'a jamais affaire aux classes comme telles, pas plus à celles qui *détiennent* en fait le pouvoir qu'à celles qui lui sont *soumises*. De ce fait, le pouvoir politique se présente comme un pouvoir (une « autorité ») *de l'Etat* lui-même *sur* la « société », que celle-ci soit définie par une hiérarchie de statuts (castes, états, etc.) ou comme une collectivité de personnes individuelles (plus ou moins égales). Plus précisément, c'est l'existence de l'appareil d'Etat qui constitue l'un en face de l'autre (et l'un recouvrant l'autre) « l'Etat » et « la société ».

Il faut bien comprendre que ce mécanisme n'est pas en lui-même *une illusion*, pas plus que les formes juridiques qui l'institutionnalisent : ce n'est pas en apparence, mais très réellement que les prolétaires comme les capitalistes sont des *individus* libres et égaux, et c'est comme tels qu'ils sont enregistrés à l'état civil, qu'ils vont (ou ne vont pas) à l'école, qu'ils font (ou ne font pas) leur service militaire, qu'ils votent (ou non) aux élections et aux plébiscites, qu'ils sont (ou ne sont pas) élus députés ou conseillers municipaux, qu'ils signent (ou non) des contrats de propriété ou d'embauche, etc. Mais ce mécanisme est nécessairement producteur d'illusion ou de méconnaissance quant au rapport de classes qu'il réalise. Parce qu'il est lui-même objectif, réalisé dans des pratiques matérielles, il permet d'expliquer objectivement ce qui fait l'illusion nécessairement liée à la représentation de l'Etat et incorpore cette illusion même à son mode de fonctionnement, bref ce qui fait de l'appareil d'Etat, à travers des institutions et des pratiques déterminées, non seulement un appareil *répressif*, mais aussi un appareil *idéologique* [10].

L'appareil d'Etat doit donc être constitué de façon à permettre

---

10. Ces formulations restent indicatives, bien qu'elles suffisent à notre objectif présent. Elles ne nous indiquent pas comment fonctionnent, dans leur complémentarité, l'aspect répressif et l'aspect idéologique de l'appareil d'Etat : ce qui obligerait à distinguer nettement et à analyser *les* appareils idéologiques d'Etat. C'est ce qu-a tenté Althusser, sous la forme d'une première esquisse, dans *La Pensée* de juin 1970.

Dans le *Manifeste*, cette illusion est à la limite difficile à comprendre, ce qui conduit Marx, en des formules équivoques, à représenter la société bourgeoise comme une société qui « déchire tous les voiles » de la religion, de la famille, de l'Etat, et qui contraint tous les hommes à « envisager enfin leurs conditions d'existence et leurs rapports réciproques avec des yeux désabusés », une société dans laquelle *la fin des illusions politiques* serait le résultat spontané des rapports de production capitalistes eux-mêmes.

l'exercice du pouvoir par une classe déterminée. Il doit permettre l'exercice du pouvoir par ses « représentants ». Il faut donc que ceux-ci soient *transformés en représentants de* « *la société* », *(re) produits comme ses représentants légitimes du fait de la structure de l'appareil, et du fait qu'ils y occupent un* « *poste* » — qu'ils soient à ce poste élus, nommés ou recrutés selon d'autres modalités. D'où la forme de l'Etat, avec ses hiérarchies (dont la hiérarchie fondée sur l'égalité juridique est un cas particulier, ultime) et ses rapports de dépendance (dont la dépendance fondée sur la liberté individuelle est un cas particulier, ultime). Voilà pourquoi, brièvement dit, chaque classe dominante a pour tâche et pour objectif historiques non seulement de se servir de l'appareil d'Etat, mais d'abord de le créer, de le développer, de l'organiser, de le transformer (le caractère « typiquement » politique des révolutions françaises de 1789, de 1830, de 1848, souligné par Marx, consiste justement à ses yeux dans le fait qu'elles isolent relativement ce processus, et en font l'enjeu immédiat de certaines conjonctures de la lutte des classes).

Evidemment, ce mécanisme est, pour parler comme Marx, « perfectionné », il est poussé *à l'extrême* de sa réalisation dans les formes historiques de l'Etat qui sont l'aboutissement des luttes de classes du passé : la « démocratie bourgeoise », où le fonctionnement de l'appareil d'Etat inclut, sous l'effet de toutes les luttes de classes antérieures, *toute* la « société » *directement* dans le fonctionnement de l'appareil, tout en *l'opposant* totalement à elle par une spécialisation et une centralisation sans précédent. Les représentants de la classe bourgeoise qui exercent le pouvoir qu'elle détient sur l'appareil d'Etat doivent alors, d'une façon ou d'une autre, être transformés en représentants « du peuple » entier. De ce point de vue, il n'y a pas contradiction, mais étroite complémentarité entre les analyses du *Manifeste*, dans lesquelles Marx montre comment « pour atteindre ses fins politiques propres, la bourgeoisie doit mettre en branle le prolétariat tout entier », et les analyses du parlementarisme et du suffrage universel données dans le *18 Brumaire* et les textes ultérieurs.

2. *Une nouvelle pratique de la politique*

Revenons alors à la dictature du prolétariat et à sa première définition. Il faut essayer de préciser, en nous en tenant toujours, par principe, aux mêmes textes, cette idée *d'un Etat qui est aussi déjà un* « *non-Etat* », par rapport à la distinction du pouvoir d'Etat et de l'appareil d'Etat.

On sait que cette idée n'a jamais cessé de paraître littéralement absurde à l'idéologie politique bourgeoise, même lorsqu'elle fait

mine de prendre en considération, abstraitement, l'idée d'une fin de l'Etat. *Ou bien* l'Etat existe et fonctionne, *ou bien* il n'existe pas : entre les deux termes de cette « alternative », l'idéologie bourgeoise ne voit de place que pour des « solutions moyennes » pour une situation *intermédiaire* entre l'Etat et le non-Etat, au sens d'une gradation (ou plutôt d'une *dégradation*) continue et progressive. Mais si le « non-Etat » n'est que le *degré zéro* vers lequel tend la dégradation de l'Etat, autrement dit, si nous n'avons jamais affaire qu'à *un seul terme*, l'Etat lui-même, alors la formule de Marx est bien impensable, un jeu de mots ou un non-sens. C'est précisément de cette aporie « logique » que la nouvelle distinction opérée par Marx permet de sortir.

Que prouve en effet la Commune, du « seul fait de son existence et de son action », et que Marx enregistre dans *La Guerre civile* ? S'il y a un Etat qui est *déjà* dans une certaine mesure autre chose qu'un Etat, un « non-Etat », ce n'est évidemment pas parce que le *pouvoir d'Etat* du prolétariat serait atténué, en voie d'extinction ; au contraire il *se renforce* et ne doit cesser de se renforcer au long de la dictature du prolétariat. Mais c'est dans la mesure où *l'appareil d'Etat* n'est déjà *plus* un appareil d'Etat dans le sens où toute l'histoire antérieure l'a perfectionné et où la lutte de classes elle-même ne cesse de renforcer cette tendance. Car le « peuple armé » (à ne pas confondre évidemment avec le service militaire obligatoire), aussi bien que l'abolition du fonctionnarisme et du parlementarisme, signifient la fin de la spécialisation et de la séparation caractéristiques de l'appareil d'Etat.

Et par conséquent, alors que, dans toute l'histoire passée, le renforcement du pouvoir d'Etat d'une classe a toujours eu pour condition matérielle le renforcement de l'appareil d'Etat, nous nous trouvons pour la première fois en présence d'une situation exactement contraire : le renforcement du pouvoir d'Etat a pour condition l'affaiblissement de l'appareil d'Etat ou, plus exactement, la lutte contre l'existence de l'appareil d'Etat.

Le *fait* qui se découvre ainsi, nous pouvons l'énoncer sous une forme générale : *les classes exploiteuses et la classe exploitée* qui, pour la première fois dans l'histoire et en raison même de sa place dans la production, est en mesure de prendre le pouvoir pour elle-même, *ne peuvent exercer leur pouvoir* (et même leur pouvoir absolu : leur « dictature ») *par les mêmes moyens et donc dans les mêmes formes*. Elles ne le peuvent pas, non au sens d'une impossibilité morale, mais au sens d'une impossibilité matérielle : la machine de l'Etat *ne fonctionne pas* « pour le compte » de la classe ouvrière ; ou bien elle ne fonctionne pas du tout, ou bien elle fonctionne, mais pour le compte de quelqu'un d'autre, qui ne peut être que l'adver-

saire de classe. Il est impossible au prolétariat de conquérir, puis de garder et d'utiliser le pouvoir politique en se servant d'un instrument analogue à celui qui servait aux classes dominantes, ou bien il le *perd* nécessairement sous une forme ou une autre, « violente » ou « pacifique ».

Or cette transformation révolutionnaire a une double condition, qui permet seule de comprendre le rôle qu'elle peut jouer immédiatement dans la transformation des rapports de production, qui mènera à la disparition de l'exploitation du travail :

1. La première condition, c'est l'existence, *à côté* de l'appareil d'Etat, d'organisations politiques d'un type nouveau, des organisations politiques de masse, *des organisations politiques de travailleurs*, qui contrôlent l'appareil d'Etat et se le soumettent, y compris sous sa forme nouvelle. C'est devant de telles *organisations* que, selon les termes de Marx, les élus et les fonctionnaires dont il est impossible de se passer d'emblée sont « immédiatement responsables et révocables ». Entendons qu'ils ne sont pas responsables devant des *individus*, même devant des travailleurs pris individuellement. Ces organisations étaient représentées dans la Commune sous une forme ébauchée, par des « clubs » de travailleurs-soldats et de leurs familles [11]. Ainsi s'esquisse l'organisation effective de « la majorité » qui tend à abolir le mécanisme de la « représentation » du peuple, le jeu de renvoi des représentants de la classe dominante aux représentants « de la société » dans l'appareil d'Etat.

2. Mais la deuxième condition est encore plus importante, car elle conditionne la précédente : c'est la *pénétration de la pratique politique dans la sphère du* « *travail* », *de la production*. En d'autres termes, la fin de la séparation absolue, développée par le capitalisme lui-même, entre « politique » et « économie ». Non pas au sens d'une « politique économique », ce qui n'a rien de nouveau, ni même seulement par le transfert du pouvoir politique aux travailleurs, mais *pour qu'ils puissent l'exercer en tant que travailleurs*, et sans cesser de l'être, le transfert, *dans* la sphère de la production, de toute une *partie* de la pratique politique. Ainsi on peut penser que le travail, et avant lui ses conditions sociales, devient non seulement une

11. Mais attention : ce qui importe aux yeux de Marx, ce n'est pas tant la « théorie politique » dont s'inspiraient ces organisations (le « modèle » de 89 et 93, caractéristique spécifiquement française transmise de proche en proche des « sections » parisiennes à la Commune à travers les sectes ouvrières), car c'était là justement leur faiblesse, en partie responsable des défaites de la Commune, de la terrible confusion interne qui a objectivement aidé la répression militaire de la bourgeoisie française. Ce qui importe aux yeux de Marx est leur caractère d'organisations politiques *de masse* des producteurs. Voilà pourquoi la Commune a immédiatement posé de façon plus urgente encore qu'auparavant la question du parti de la classe ouvrière.

pratique « socialement utile » et « socialement organisée », mais une pratique *politique*. Je vais y revenir dans un instant.

Nous pouvons alors nous retourner une dernière fois vers le *Manifeste*, pour tirer les conséquences de ces formulations nouvelles. A lire le *Manifeste* seul, une interprétation n'est pas complètement exclue de la définition de l'Etat comme « organisation de la classe dominante », si du moins on fait abstraction des « difficultés » que soulèvent les explications qu'en donne Marx. Cette interprétation renvoie à l'analogie, au parallélisme entre révolution bourgeoise et révolution prolétarienne, et même entre le développement de la bourgeoisie au sein de la société féodale et celui du prolétariat au sein de la société bourgeoise (« Nous assistons aujourd'hui à un processus analogue [...] les armes dont la bourgeoisie s'est servie pour abattre la féodalité se retournent aujourd'hui contre la bourgeoisie elle-même »). *Cette analogie est toute formelle*, elle n'a qu'une fonction transitoire et pédagogique ; et même, comme tout artifice pédagogique, elle comporte son propre risque d'induire en erreur. En fait, sous cette analogie, il n'y a pas un parallélisme ou une symétrie, mais *une opposition et une dissymétrie* complètes. En particulier, alors que la bourgeoisie conquiert historiquement le pouvoir politique en contraignant d'abord la féodalité à lui faire place dans l'appareil d'Etat féodal, à ses côtés (c'est l'interprétation que, dans le *Manifeste*, Marx et Engels donnaient déjà de la monarchie absolue), le prolétariat, lui, ne peut jamais contrôler l'appareil d'Etat existant, pas plus qu'il ne peut, sous la domination de la bourgeoisie, s'y faire progressivement une place.

Paradoxalement, le *Manifeste*, sans sa correction, pouvait conduire à l'idée d'un *Etat bourgeois* (« la bourgeoisie organisée en classe dominante ») et d'un *Etat prolétarien* (« le prolétariat organisé en classe dominante »), certes distincts, opposés dans leurs bases sociales et dans les politiques qu'ils poursuivent, mais ayant un *principe* (une définition générale, une essence) *commun* : la *simple* « organisation en classe dominante ».

Or nous voyons au contraire que la bourgeoisie « s'organise en classe dominante » *seulement* en développant l'appareil d'Etat. Et que le prolétariat « s'organise en classe dominante » *seulement* en faisant surgir à côté de l'appareil d'Etat et contre lui des formes de pratique et d'organisation politiques totalement différentes : donc en fait en détruisant l'appareil d'Etat existant, et en le remplaçant non pas simplement par un autre appareil, mais par *l'ensemble d'un autre appareil d'Etat plus autre chose qu'un appareil d'Etat*. Dans la dictature du prolétariat, la répression, qui est inhérente à tout Etat (y compris, comme y insiste Marx, toute démocratie) n'est pas seulement

ni principalement exercée par un appareil (répressif) *spécialisé* (ce que Lénine commente en parlant de la « fin du pouvoir spécial de répression »). Mais elle est aussi, de plus en plus, et principalement, exercée par un pouvoir « général » : par les masses organisées de travailleurs que dirige le prolétariat. Et de même, sans doute, la centralisation des moyens de production « entre les mains de l'Etat » ne peut se réduire à la centralisation entre les mains de l'appareil d'Etat, même dominé par le prolétariat. En même temps que cette centralisation (qui est d'abord juridique), et de façon contradictoire, se constitue aussi une centralisation de type nouveau, résultant de l'organisation des travailleurs eux-mêmes.

On comprend ainsi, pour revenir à la question que je posais tout à l'heure, qu'un « Etat qui est déjà aussi non-Etat » n'est pas quelque chose d'*intermédiaire* entre l'existence de l'Etat et sa disparition, un moment d'une dégradation simple. C'est une réalité *contradictoire*. Et cela, parce que nous n'y avons pas affaire à un seul terme, mais à deux. Le « non-Etat » n'est pas simplement le zéro, l'absence de l'Etat : c'est la présence positive d'un autre terme. Il ne s'agit pas de décrire l'involution progressive de l'Etat, mais bien la lutte (politique) contre l'Etat et les moyens de cette lutte.

En formulant ces conclusions, Marx ne faisait qu'analyser et énoncer la tendance réelle que révélaient les luttes de la Commune. Il ne construisait aucune « solution » anticipant sur l'avenir. Mais cela suffisait pour que se trouvent du même coup définies certaines tâches immédiates. Au premier rang desquelles l'organisation du *parti* du prolétariat, au sein duquel, avant même la révolution communiste, et pour qu'elle soit possible, doivent déjà coexister ces deux tendances contradictoires. Ainsi s'explique la lutte ininterrompue menée par Marx et Engels pour que la social-démocratie ne soit *pas seulement* une pièce de l'appareil politique existant (ce qui est inévitable), mais aussi autre chose de tout à fait différent. Cette lutte, qui préfigure celle de Lénine, mériterait évidemment à elle seule une longue analyse.

Nous pouvons alors, pour terminer sur une question ouverte, en revenir au problème que j'indiquais plus haut, celui que pose l'idée du *Manifeste* (et celle de l'*Anti-Dühring*) concernant la « fin de la *politique* ».

Que peut signifier maintenant cette idée ? Il faut bien voir qu'elle reste en partie inévitablement *obscure*, comme tout ce qui touche aux tendances d'avenir du mouvement historique du prolétariat. En fait, le contenu concret de cette idée n'est pas ailleurs que dans la reconnaissance de la *forme actuelle* de ces tendances. Ce n'est pas une prophétie. Lorsque, pour nous en tenir à lui, Marx nous parle de l'avenir, il nous parle aussi et avant tout du présent, parfois de

notre présent le plus immédiat. C'est pourquoi l'analyse qu'il donne de la tendance historique influe elle-même sur la pratique.

Mais comment se présente la question de la « fin de la politique », en suivant les analyses de Marx et leur transformation ? En 1847, Marx et Engels expliquent que la fin de l'Etat (son extinction) *implique* la fin de la politique. Logiquement si (comme le démontre la Commune) la fin de l'Etat commence immédiatement, et si cette « fin » n'est pas une différence de *degré*, mais la combinaison contradictoire de deux tendances en lutte, alors la « fin de la politique, doit elle aussi « commencer » tout de suite. Cependant, la tendance réelle, qui s'esquissait déjà dans la Commune, est tout autre chose : c'est la constitution, d'abord hésitante et fragile, d'une *autre forme* de « politique ».

Entendons-nous bien. Il ne s'agit pas de comprendre ici : la Commune dévoilerait que la pratique politique *ne se réduisait pas* au fonctionnement de l'Etat. Au contraire, elle s'y « réduisait » bel et bien. Il n'y avait pas d'existence historique pour la pratique politique hors de ses conditions matérielles déterminées : l'Etat, les formes de l'appareil d'Etat, développées et « perfectionnées » par le capitalisme. C'est pourquoi le prolétariat, dont l'action historique conduit à une *nouvelle pratique de la politique* [12], n'a pas d'autre voie pour y parvenir que de pénétrer sur le terrain de l'Etat et de l'appareil d'Etat [13]. Mais il y pénètre depuis sa propre base de classe et d'unité de classe qu'il ne *quitte* jamais pour autant (la production matérielle, l'expérience de la production et l'organisation dans la production), pour battre la classe dominante à la fois avec ses propres armes (qui « se retournent contre elle ») et avec des armes nouvelles, qui n'ont rien à voir avec celles de la bourgeoisie. Telle est la nouveauté radicale de cette situation : la politique faite *par des producteurs*, le pouvoir d'Etat visé, conquis, puis exercé par des producteurs [14].

---

12. Je propose cette expression à dessein, pour reprendre la formule qu'a déjà utilisée Althusser à propos de Lénine, en parlant d'une « *nouvelle pratique de la philosophie* » (*Lénine et la philosophie*, Maspero, 1969). A vrai dire, puisque, comme le montre Althusser, la philosophie n'est ni plus ni moins que la politique dans la théorie, c'est bien, sous deux modalités, du même problème qu'il s'agit.

13. Plus précisément comme je l'indiquais ci-dessus, le terrain *des* appareils, tant répressifs qu'idéologiques, dont l'ensemble constitue l'appareil d'Etat.

14. L'actualité immédiate me fournit, au moment où j'écris une illustration concrète de cette dialectique, exposée par un grand dirigeant révolutionnaire de notre temps, Pham Van Dong : « Il est essentiel, déclare-t-il dans son interview au journal *Le Monde* du 18 mai 1972, que les Etats-Unis aient enfin reconnu que leurs bombardbments de la piste Ho Chi Minh étaient inefficaces, qu'ils en tirent les conclusions, tout comme de l'échec de la « vietnamisation ». Leurs opérations atteignent un coût exorbitant, en pure perte. Ils font pourtant *la guerre avec tous les moyens scientifiques* dont ils peuvent disposer. Mais

Nous pouvons donc dire ceci : la tendance réelle observée par Marx n'est pas non plus une tendance simple, mais une tendance *complexe* :

— d'un côté, c'est la tendance à la destruction de l'Etat, donc la tendance à la disparition de la politique en tant qu'elle s'identifie avec la lutte de classes pour et dans l'Etat ;

— mais c'est aussi la tendance à la constitution d'une nouvelle forme de « politique » ou, mieux, d'une *nouvelle pratique de la politique*, bien que celle-ci soit nécessairement commandée d'abord par les impératifs d'une lutte de classe, donc constituée contre l'Etat et par rapport à lui. Et cette deuxième tendance *est la condition même de réalisation de la première*, puisque seule elle représente l'originalité historique du prolétariat de façon positive, et lui donne les moyens de sa lutte.

D'où la question qui s'impose pour finir : qu'est-ce qui prouve que cette seconde tendance est seulement « transitoire », qu'elle est sans avenir ? Si le communisme n'est pas un idéal, mais le *résultat* d'un mouvement et d'une pratique actuels, ne faut-il pas dire au contraire que le prolétariat s'oriente vers une *transformation* de la nature de la « politique » et de sa pratique ? Non pas, comme on le suggère parfois au bénéfice d'une trop rapide lecture de ces textes, une « disparition de la politique au profit de l'économie », de l'organisation « purement technique » de la production, etc. (ce qui traduit finalement qu'on en reste à une conception *bourgeoise*, tant de la politique que de l'économie), mais au contraire une transformation de l'économie, de la pratique de production, *en tâche directement politique* ?

A cette question, nous ne pouvons apporter de réponse sur la seule base des textes de Marx, auxquels j'ai voulu ici me limiter. Mais nous pouvons confirmer le bien-fondé de la question, en faisant simplement la remarque suivante.

Que signifie l'idée de « l'administration des choses », chargée de rendre compte de la « fin de la politique » ? Cette idée a un contenu positif bien connu : elle désigne la *maîtrise, l'appropriation de la production* par les producteurs eux-mêmes, par opposition

---

avec les moyens dont nous disposons, nous faisons *scientifiquement la guerre* même lorsque notre équipement est modeste. Bien entendu, nous n'entendons pas nous limiter dans l'emploi des armes modernes que nous pouvons obtenir mais il ne suffit pas de posséder des moyens technologiques avancés pour que la guerre soit scientifiquement menée. Notre manière de concevoir la guerre est scientifique parce que nous combattons *sur notre terrain en vue de nos propres objectifs avec nos propres méthodes*. C'est pourquoi l'adversaire malgré tout son appareil scientifique, est dérouté. C'est nous qui gardons l'initiative. » (Souligné par moi.)

à la dépossession des producteurs et à « l'anarchie de la production » qui règne dans la société actuelle [15]. Mais, à côté de ce contenu positif, il faut bien convenir qu'elle nous propose une formulation équivoque, qui peut induire en erreur. Car cette formulation repose tout entière sur *l'antinomie juridique* bourgeoise des « personnes » et des « choses », donc sur l'idéologie même qu'impliquent la circulation marchande et le fonctionnement de l'Etat. En opposant le « gouvernement des personnes » à l' « administration des choses », cette formule, isolée et prise au pied de la lettre, aboutirait ainsi à un résultat doublement contradictoire avec le matérialisme historique :

— elle remplacerait, dans l'analyse de l'Etat, son origine réelle dans la lutte des *classes*, par l'illusion même qui résulte de son fonctionnement (le rapport exclusif aux individus, aux *personnes*) ;

— elle suggérerait que la production communiste est une production *hors de tous rapports sociaux de production*, une production qui se « réduit, à l'activité de travail, à l'action sur la nature *d'individus* librement associés. A l'idée de suppression de l'exploitation (et des classes), elle substituerait ainsi involontairement l'idée de suppression des rapports sociaux de production en général, ce qui nous conduirait à retrouver le vieux rêve d'un retour à l'état de nature.

C'est le *vide* même d'une telle représentation qui peut nous confirmer le bien-fondé de notre question, en nous contraignant de porter jusque-là *la* rectification du *Manifeste*, et nous suggérer de nous retourner vers l'expérience des révolutions socialistes d'aujourd'hui et de demain, pour y découvrir les formes concrètes à travers lesquelles la constitution des rapports de production communistes utilise et développe la politique prolétarienne.

---

15. Cela suffit, bien entendu, à interdire définitivement la confusion du marxisme avec l'idée petite-bourgeoise de l' « autogestion ». Il peut être utile de le rappeler dans la mesure où cette confusion, qui remonte à une tradition proudhonienne vivace, n'a cessé de resurgir chez nous, parfois au sein même du mouvement ouvrier.

III

PLUS-VALUE ET CLASSES SOCIALES

Contribution à la critique de l'économie politique

Introduction

La théorie scientifique marxiste (matérialisme historique) est-elle *une économie politique* ? Inclut-elle, comme une de ses parties, une économie politique ? A ces questions, il me paraît nécessaire, dans la conjoncture actuelle, de répondre clairement : *non*. On refusera tout autant de parler à son propos d'une « histoire économique » ou d'une « sociologie économique » (voire d'une « anthropologie économique »), car ces disciplines se constituent — en partie d'ailleurs sous le contrecoup du marxisme, en répliques à son développement — comme des sous-produits, des compléments ou des variantes de l'économie politique : leur problématique, lorsqu'elle est explicite, reprend de façon non critique tout ou partie des concepts économiques.

Bien entendu, il ne s'agit pas ici d'une simple question de *mots*, de dénomination. L'important n'est pas tant de désigner ou de classer le marxisme de telle ou telle façon, c'est de le pratiquer, de l'appliquer, de le faire progresser.

Dans l'espace théorique préexistant, lui-même déterminé par les conditions de l'histoire politique et sociale, et en raison de la part directe qu'il prenait aux luttes économiques de classes, le marxisme s'est d'emblée défini comme « économie politique » (bien que, notons-le, jamais exclusivement). Ainsi, Marx, dans l'*Adresse inaugurale* de l'Internationale (1864), rattachant la lutte théorique aux politiques des classes adverses [1], oppose « l'économie politique du travail » à « l'économie politique du capital ». Annonçant la préparation du livre I du *Capital*, il écrivait encore : « Ce volume

1. A propos de l'obtention de la *loi de dix heures*, limitant la journée de travail, et du développement des *coopératives* ouvrières en Angleterre.

contient ce que les Anglais appellent “ The Principles of Political Economy [2] ” [...]. » De telles citations pourraient sans aucun doute être multipliées, chez Marx lui-même comme chez ses successeurs. Elles désignent en tout état de cause *le rapport* (historique et théorique) *à l'économie politique* (ou du moins à l'économie politique « classique ») comme un aspect constitutif de la théorie scientifique marxiste.

N'en retenons qu'une de plus, car elle a fixé toute une terminologie, reprise jusqu'à nos jours. Intitulant la seconde partie de l'*Anti-Dühring* : « Economie politique », Engels en définissait ainsi l'objet et la méthode : « L'économie politique, *au sens le plus étendu*, est la science des lois qui régissent la production et l'échange des moyens matériels de subsistance dans la société humaine [...]. L'économie politique, en tant que science des conditions et des formes dans lesquelles *les diverses sociétés humaines* ont produit et échangé, et dans lesquelles, en conséquence, les produits se sont chaque fois répartis, l'économie politique avec cette extension reste pourtant à créer [...]. » Tel serait donc l'objectif du marxisme dépassant les limites de l'économie politique existante (bourgeoise) et montrant le caractère historiquement déterminé, relatif (et non universellement rationnel, humain ou social) des formes de la production capitaliste et de l'échange marchand.

Mais la référence à l'économie politique est, dans la tradition marxiste, inséparable de l'idée d'une *critique* de l'économie politique (sous-titre du *Capital*), elle-même rattachée à la lutte que, d'un point de vue de classe nouveau, le mouvement ouvrier mène contre la bourgeoisie aussi bien sur le terrain idéologique et théorique que sur le terrain social et politique, pour le renversement du pouvoir d'Etat et l'abolition des conditions matérielles de l'exploitation. Le problème se pose donc maintenant de savoir ce que signifie une « critique de l'économie politique ». Est-ce la destruction d'*une* économie politique particulière et son remplacement par *une autre économie*, dont il reste alors à expliquer *ce qui* lui confère un caractère révolutionnaire ? ou bien est-ce, dans le principe, *la rupture avec toute économie politique* et la constitution progressive, sur un *autre* terrain, d'une *autre* discipline, qui lui soit irréductible, et qui ait affaire à un tout autre objet, qu'elle appréhende selon d'autres formes de conceptualisation et d'explication, radicalement nouvelles ?

Pour que cette question ait un sens, il ne suffit pas d'examiner des définitions générales ou des désignations traditionnelles. Il faut se référer à l'objet effectivement étudié par Marx et ses successeurs (notamment Lénine), à la nature des problèmes qu'ils ont posés et

---

2. Lettre à Kugelmann, 28 décembre 1862.

résolus, aux concepts qu'ils ont développés. Bref, il faut comparer la façon dont ils désignent leur pratique théorique et dont ils en prennent « conscience » à cette pratique même et à ses résultats. C'est là une exigence élémentaire du point de vue matérialiste.

Que constatons-nous alors, pour le dire schématiquement ? Que le développement de la théorie marxiste n'a nullement conduit à une *extension* de l'économie politique, même fondée sur une conception rectifiée de son objet.

Les marxistes, dans le domaine de l'économie politique, n'ont produit, on peut bien le dire, *aucun concept économique nouveau*. Tout au plus, ce qui est bien différent, ont-ils (avec des succès divers) réédité l'opération *critique* de Marx : rechercher, à travers l'analyse des concepts économiques et de leur fonction historique pratique, les indices du procès social dans lequel ils sont constitués, les indices de ses contradictions, qui s'y réflètent de façon mystificatrice pour autant qu'ils tentent d'en penser la « solution ». Si les marxistes ont joué un rôle dans l'histoire récente de l'économie politique, c'est d'une tout autre façon, très indirecte : parce que leur seule présence (et derrière elle celle, menaçante, du mouvement ouvrier) a poussé les économistes à « renouveler » leur discipline en la *déplaçant* indéfiniment, pour éluder la critique marxiste (théories « marginalistes » de la valeur) ou pour lui opposer des réponses conjoncturelles (théories des crises, de l'emploi, de la croissance, de l'équilibre, etc.). Marx l'indiquait déjà (dans la postface de la deuxième édition allemande du *Capital*, 1883) : le développement même de l'économie « vulgaire » est désormais déterminé par l'existence théorique et pratique du socialisme scientifique. Toute économie bourgeoise, après Marx, est en ce sens (par opposition aux « classiques », de Petty à Ricardo) « vulgaire » (et le plus souvent aussi universitaire et académique). Cette constatation n'est pas infirmée, mais confirmée, par le rôle qu'ont joué dans le développement de l'économétrie des théoriciens (comme Kondratieff ou Léontieff) venus du marxisme, qui ont su *renverser* des fragments de l'analyse critique du *Capital* pour « bricoler » de nouvelles techniques économiques.

Il faut alors se retourner vers une autre terminologie, beaucoup plus adéquate. Marx le premier introduit dès 1859 (*Contribution à la critique de l'économie politique*) le concept d'*analyse des « formations sociales »* (avec les variantes de « formation sociale économique », « formation économique de la société »), correspondant à l'apparition et à la transformation historique de *modes de production* déterminés. Il présente son objet (cf. la préface du *Capital*, 1867) comme l'analyse du processus « naturel » (c'est-à-dire matériellement nécessaire) de transformation de l'ensemble des rapports sociaux impliqués par le mode de production capitaliste. Il montre

comment les *luttes de classes* qui en constituent la structure tendent à sa propre destruction, produisent les conditions d'une révolution sociale et d'un nouveau mode de production, sans exploitation ni classes.

Non seulement, par conséquent, il ne s'agit pas chez lui de *substituer* à la théorie économique existante une autre théorie *du même objet*, ni *a fortiori* un autre « modèle » des mêmes « mécanismes », mais il ne s'agit pas non plus d'une *extension*. La théorie marxiste n'a jamais, en pratique, consisté à « plonger » l'analyse économique de la production capitaliste dans un ensemble plus vaste, une théorie sociologique générale ou une théorie de l'histoire universelle (perspective que Marx récusait explicitement).

Par rapport au programme que traçait Engels, dans un contexte polémique (car Dühring lui, se voulait et se croyait de plein droit « économiste »), la théorie marxiste se définirait plutôt, en pratique, comme une *restriction*. Entendons par là que ce qu'elle étudie, ce n'est pas l'histoire des formations sociales *en général*, mais ce sont, jusqu'à présent, les tendances historiques des seules *formations sociales capitalistes*. Et plus précisément encore, c'est *la contradiction* qui, dès la constitution du mode de production capitaliste en mode de production *dominant* (dès la « révolution bourgeoise »), produit la nécessité et développe les formes de plus en plus affirmées d'une *autre révolution*, la révolution prolétarienne. Ce qu'elle étudie (et qu'elle étudiera aussi longtemps que ce problème historique ne sera pas pratiquement « résolu »), c'est l'unité de cette contradiction, avec tout l'ensemble de ses conditions historiques concrètes, proches, lointaines ou même très lointaines. Mais une telle analyse ne pouvait pas (et ne peut toujours pas) être faite du point de vue de la gestion ou de la politique économique dans les rapports sociaux existants, tel qu'il se réalise dans la problématique et les concepts de l'économie politique, classique ou néo-classique. Elle doit au contraire *les prendre pour objets*, en expliquer l'origine et la fonction dans la lutte de classe de la bourgeoisie. Il faut donc qu'elle se place, en réalisant progressivement ce point de vue dans le dispositif de ses propres concepts nouveaux, du point de vue de la classe sociale qui lutte elle-même, sous l'effet de sa place dans la production, pour réaliser la transformation révolutionnaire des rapports sociaux existants : la classe ouvrière moderne (le prolétariat). Ce qui met en évidence l'unité objective de la rupture théorique (changement d'objet d'étude) et de la rupture politique (changement de point de vue de classe) avec l'économie politique existante. Le changement de point de vue de classe se réalise *dans* un changement d'objet d'étude, dans un changement de terrain théorique ; le changement

d'objet se réalise *dans* un changement de point de vue (théorique) de classe.

Voilà pourquoi, très schématiquement, il ne serait pas exact de dire que l'économie politique *en général* est une discipline divisée en deux grands camps, où s'affronteraient pour la solution des mêmes problèmes les théories économiques officielles et la théorie marxiste, l'économie bourgeoise et « l'économie » prolétarienne. La différence ne se situe pas au niveau des réponses, mais déjà au niveau des questions, et elle doit devenir d'autant plus irréductible que ces questions sont mieux comprises. Toute problématique économique est toujours, qu'elle le veuille ou non, bourgeoise. Toute formulation du point de vue de classe prolétarien dans des concepts théoriques adéquats, bien loin de « résoudre » les difficultés ou les impasses de l'économie politique, ne peut qu'y introduire des contradictions insolubles. La théorie marxiste n'est pas *une* économie politique.

Voilà pourquoi il faut aussi, malheureusement, décevoir les économistes qui, nombreux aujourd'hui, se tournent vers le marxisme pour résoudre les impasses de leur théorie et de leurs techniques, dans la conjoncture de l'impérialisme et des luttes de classes acharnées qu'il suscite. L'idée que le marxisme pourrait « résoudre » les dlfficultés de la théorie économique est aussi absurde que l'idée que les capitalistes pourraient utiliser la théorie marxiste pour gérer l'accumulation du capital. Ou que l'application du marxisme pourrait permettre d'apporter une « solution » aux *crises* de l'économie capitaliste, dans le cadre des rapports de production existants, comme si ces crises résultaient d'une « mauvaise » conception économique. La théorie marxiste, pour autant que les organisations de classe (et de lutte de classe) du prolétariat se l'approprient et la développent, ne peut servir qu'à *aggraver* et à *utiliser* politiquement la crise. Elle montre que la crise n'a jamais que deux « solutions » historiques possibles, bien différentes : le renforcement de l'exploitation, qui en reproduit tôt ou tard les conditions, ou bien la transformation révolutionnaire du mode de production.

Bien entendu, cette affirmation suppose qu'on puisse *identifier* matériellement *ce qui*, dans la théorie marxiste et dans l'usage critique qu'elle fait des catégories *d'origine* économique (à commencer par celle même de *capital*), est *incompatible* avec une problématique économique.

Les économistes ont depuis longtemps reconnu eux-mêmes, sur le mode du rejet et de la dénégation, la source de cette incompatibilité dans le concept de *plus-value*, tel que Marx l'a « découvert » et défini. Ce concept est à leurs yeux, par excellence, un concept

« antiscientifique », « spéculatif », dénué de toute valeur « opératoiro ».

Et, inversement, toute tentative théorique qui, au sein de la tradition marxiste, du fait de la lutte idéologique ininterrompue dont elle est le siège, en revient consciemment ou non à la constitution d'une économie politique (donc travaille objectivement à *annuler* la double rupture inaugurée par Marx) *se signale toujours par sa méconnaissance du concept de plus-value*. Ou bien elle en fait alors un usage éclectique, simplement descriptif, elle s'avère incapable de le développer, ou bien même elle tend à substituer de nouveau à la théorie de la plus-value et de ses formes (donc de l'exploitation) une simple théorie du profit, de la réalisation du profit, de la circulation des capitaux, etc. Ou encore, rééditant à sa manière le « cercle » même que Marx avait dénoncé chez Ricardo, elle tente de *définir la plus-value* (et le processus de capitalisation de plus-value) *en termes de profit* (et de recherche du profit), ce qui est la négation même du principe d'analyse de Marx. C'est là un *fait* remarquablement constant, dont nous devons tenir le plus grand compte.

Il ne s'agit donc pas d'une simple question de terminologie. Si abstraites encore soient-elles, ces thèses, que je me suis contenté de rappeler, sont d'une très grande actualité, car nous observons aujourd'hui une double tendance opportuniste parmi les théoriciens qui se réclament du marxisme :

— d'un côté, une tendance *objectiviste* qui s'efforce, pour expliquer les phénomènes nouveaux du stade actuel du capitalisme (donc les conditions actuelles de la révolution prolétarienne), ou bien pour maîtriser pratiquement les problèmes de la construction du socialisme, de développer, à partir de telle ou telle formulation marxiste isolée, une « économie politique » de l'impérialisme, du capitalisme monopoliste (ou monopoliste d'Etat), du socialisme, voire du communisme. Tendance qui peut aller jusqu'à la reprise pure et simple des techniques (mathématiques) et même des conceptions théoriques de l'économie bourgeoise chez certains économistes des pays socialistes (à propos de la « croissance », de l' « équilibre », de la planification, etc.) ;

—d'un autre côté, une tendance *subiectiviste* qui renonce à l'idée du marxisme comme théorie scientifique, ou comme théorie scientifique autonome, ayant son objet propre, dont elle développe la connaissance *positive*, pour lui substituer celle d'une discipline uniquement *négative*. La théorie marxiste n'apparaît plus alors que comme une « critique », chargée de commenter en permanence les développements de l'économie politique, pour en montrer les contradictions et les limites. Elle n'a plus ni objet ni histoire propres. Elle

se réduit à une « économie politique critique », voire à une variante de l' « anti-économique ».

D'un côté le sous-titre du *Capital*, « Critique de l'économie politique », est en fait oublié. De l'autre, il est repris sans son contenu, sans le développement historique réel de ce contenu (et inversé).

C'est précisément parce que, sous l'une ou l'autre de ces perspectives erronées, se débattent effectivement les problèmes qui ont pour enjeu la connaissance du présent et le développement de la théorie marxiste qu'il importe d'adopter une terminologie exacte. Une telle terminologie ne peut se substituer au travail scientifique lui-même, pas plus qu'elle ne peut en garantir par avance l'exactitude ; mais elle peut contribuer, dans une conjoncture donnée, *à l'orienter* correctement.

Pour prendre un terme de comparaison, la situation est aujourd'hui analogue, sur ce terrain, à celle des années 1914-1918, au moment de la « faillite de la IIe Internationale, et de la révolution soviétique, lorsque Lénine et les bolcheviks durent renoncer à la dénomination de « social-démocrates », sous laquelle ils avaient eux-mêmes, après Marx et Engels, combattu, pour adopter celle, scientifiquement correcte et politiquement dénuée d'ambiguïté, de « communistes ».

Toute proportion gardée, c'est la même ligne de démarcation qu'il s'agit aujourd'hui de tracer sur le terrain de la théorie.

Dans l'exposé qui suit, nous tenterons de faire ressortir ce qui fait l'originalité de la théorie marxiste sur deux points essentiels :

1. La définition théorique du mode de production capitaliste, qui permet d'analyser l'histoire des formations sociales capitalistes passées et actuelles ;

2. La définition théorique des classes sociales antagonistes, prolétariat et bourgeoisie, telle qu'elle résulte de l'analyse de leur lutte.

1. Mode de production capitaliste et théorie de la plus-value

L'impossible histoire économique du capitalisme

Rappelons d'abord brièvement quelques difficultés permanentes des conceptions courantes de « l'histoire économique ».

Le libéralisme économique classique (d'Adam Smith à John Stuart Mill), aussi bien que l'économie « néo-classique » (issue du margi-

nalisme), se représentaient un système économique autonome, fonctionnant en vertu de ses propres lois « naturelles », fondamentalement indépendantes de l'intervention des facteurs « extérieurs », d'ordre social, institutionnel, politique, idéologique (laissés au compte de diverses « sciences humaines », qui se constituent de ce partage même, pour expliquer « l'irrationalité » résiduelle de la « rationalité » économique).

Dans les années 30 du XXe siècle, chez Keynes par exemple, cette représentation naturaliste et optimiste est remplacée par une autre, qui suppose au contraire l'intervention de l'Etat (pensé comme un « agent économique » indépendant), pour « arbitrer » les tendances inverses au chômage et à l'inflation. Une telle représentation était évidemment liée aux conditions nouvelles dues à la concentration industrielle et financière, à la concurrence internationale, aux effets de la guerre de 1914-1918 et de la crise économique mondiale de 1929 et des années suivantes.

Cependant, pour ce qui nous intéresse, une telle représentation n'est pas fondamentalement différente de la précédente. A la place d'un système déterminé, naturellement équilibré par la convergence des courbes d'offre et de demande, des mouvements spontanés des prix, de la production et de la main-d'œuvre, elle nous décrit un système relativement indéterminé, avec deux issues possibles au moins des fluctuations, et qu'il faut par conséquent équilibrer par une politique économique adaptée [3]. Mais les deux issues restent « naturellement » inscrites dans la structure du système, prédéterminées par elle.

Il ne peut donc y avoir d'histoire économique véritable, au sens d'un processus de transformation du système lui-même, au sens de faits manifestant des tendances nouvelles, ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux représentations. Il ne peut y avoir qu'une histoire anecdotique des « faits économiques », illustrant l'alternance des phases d'équilibre et de déséquilibre, les cycles d'expansion et de récession des « affaires », les effets conjoncturels de telle ou telle politique économique sur l'état du système [4].

C'est ce qu'indique parfaitement Suzanne de Brunhoff à propos des comparaisons récentes entre « cycles » économiques successifs :

« Dans ces analyses comparatives, que le passé soit la norme du

3. Pour la critique de la notion de « politique économique », on trouvera de très intéressantes indications dans le livre de S. DE BRUNHOFF, *La Politique monétaire, un essai d'interprétation marxiste*, P.U.F., Paris, 1973.

4. Pour un exposé d'ensemble de l'histoire économique entendue de cette façon, cf. Maurice NIVEAU, *Histoire des faits économiques contemporains*, P.U.F., Paris, 1966. Pour l'énoncé des critiques et des corrections qu'elle suscite chez les historiens professionnels, cf. Jean BOUVIER, article « Crises économiques », dans l'*Encyclopaedia Universalis*, vol. V.

présent ou l'inverse, la notion même de cycle se trouve conservée et désigne une fluctuation inhérente aux processus économiques dans un *système capitaliste*. Les caractères particuliers de cette fluctuation, sa périodicité, le fait que chaque phase est induite par les conditions de la précédente, relèvent du mouvement de la seule économie. C'est dans une *seconde étape* que l'on cherche à compléter la compréhension des causes économiques par celle des " facteurs externes " qui affectent le déroulement du cycle. Tâche paradoxale, puisque chaque phase dépend nécessairement du déroulement de la précédente quelles que soient les péripéties, ou puisqu'il faut compléter une explication économique déjà complète à son propre niveau par l'introduction de *variables historiques* permettant de décrire toute une constellation de causes occasionnelles. Ce paradoxe est la rançon de la manière dont la notion de cycle a succédé à celle de crise. Si la crise est longtemps apparue comme une sorte de produit de " l'invasion du non-économique dans l'économique ", selon l'expression de Labriola, la notion de cycle ne pouvait se dégager pleinement qu'en suivant l'idée de Juglar selon laquelle " la seule cause de la dépression c'est l'essor ". Les comparaisons entre cycles d'avant et d'après-guerre restent fidèles à l'explication économique, le jeu des mécanismes endogènes étant seulement mis en branle ou infléchi par le choc des événements ou les modifications des structures institutionnelles, sociales, etc. [5]. »

Mais allons plus loin : cette représentation de la réalité « économique » en termes de systèmes autonomes, qui ne peut fournir une explication du processus historique, mais seulement une représentation empirique abstraite (un modèle) de certains de ses effets apparents, a été et reste paradoxalement partagée par de très nombreux marxistes, quoique dans des termes à première vue très différents. A la représentation d'un système économique régissant seulement la sphère du marché (des produits, des capitaux et du travail), ils ont simplement substitué celle de *systèmes de production* (féodalisme, capitalisme, socialisme). A l'idée de lois d'équilibre, de variation ou de croissance économique, ils ont substitué celle de *lois d'évolution* économique (chaque système ayant sa propre « loi d'évolution fondamentale » : dans le cas du capitalisme par exemple, la loi de baisse tendancielle du taux de profit), permettant d'ordonner *a priori* les « étapes » du développement des systèmes de production, et de justifier finalement le remplacement d'un système par un autre, sous l'effet d'une tendance naturelle au développement des forces productives et de la productivité du

5. S. DE BRUNHOFF, « Conjoncture et histoire économique », *Critique*, n° 250, mars 1968 (souligné par moi, E. B.).

travail [6]. Les transformations historiques et sociales apparaissent dès lors comme autant de « réponses » politiques et institutionnelles du système, qui auraient pour fonction de l'*adapter* aux contradictions caractéristiques de chaque degré d'évolution. Qu'ils le voulussent ou non, ces économistes marxistes devaient ainsi attribuer à la lutte historique des classes une fonction dérivée et secondaire dans l'explication.

Cette interprétation du marxisme, déjà dominante chez certains dirigeants socialistes de la IIe Internationale (comme Kautsky ou Plékhanov), a été reprise et clairement formulée par Staline en plusieurs occasions. Ainsi, traitant du mouvement stakhanoviste, « exemple de la haute productivité du travail que, seul, peut donner le socialisme et que ne saurait donner le capitalisme », Staline écrit :

« Pourquoi le capitalisme a-t-il battu et vaincu le féodalisme ? Parce qu'il a créé des normes de productivité du travail plus élevées, parce qu'il a donné à la société la possibilité de recevoir infiniment plus de produits qu'elle n'en recevait en régime féodal. Parce qu'il a fait la société plus riche. Pourquoi le socialisme peut-il, doit-il vaincre et vaincra-t-il nécessairement le système d'économie capitaliste ? Parce qu'il peut fournir des exemples de travail supérieurs, un rendement plus élevé que le système d'économie capitaliste. Parce qu'il peut rendre la société plus riche que ne peut le faire le système capitaliste d'économie [7]. » On voit au passage que, du fait même de sa représentation de l'économie, Staline devait être le premier théoricien de la « coexistence pacifique », entendue non comme une caractéristique relative des antagonismes de l'époque impérialiste, mais comme une compétition générale entre systèmes productifs. Ce qui était se placer, théoriquement sinon pratiquement, sur le terrain même de la théorie économique bourgeoise [8].

A vrai dire, malgré les apparences d'une terminologie tout à fait différente (et malgré l'opinion générale), une telle représentation

6. Un exemple classique : le *Manuel d'économie politique* de l'Académie des sciences de l'U.R.S.S., 1re édition, 1954, plusieurs fois réédité (en dernier lieu : Editions Norman-Béthune, Paris, 1969). Notons-le comme un indice important, c'est au moment où l'économie bourgeoise officielle remplace la notion de « crise » par celle de « cycle », que l'économie marxiste introduit de son côté celle de « crise générale », c'est-à-dire continue (et définitive), du capitalisme.

7. J. Staline, *Questions du léninisme*, tome II, p. 199, Editions sociales, Paris, 1946.

8. L'histoire réelle de l'U.R.S.S. est encore fort mal connue. Suggérons simplement que le stakhanovisme, phénomène profondément *contradictoire*, comporte *aussi* un tout autre aspect, absent de cette formulation : une certaine forme historiquement révolutionnaire, d'entrée de la *pratique politique* dans l'usiné (mais qui n'a pu se matérialiser dans de nouvelles formes d'organisation du travail).

n'est pas encore fondamentalement différente des précédentes : toute définition du capitalisme, du socialisme (voire, par analogie, du féodalisme et d'autres modes de production précapitalistes) en termes de simples *systèmes* de production conserve l'idée de lois « purement » économiques, tandis que le développement des forces productives (cause ou effet de leur substitution) apparaît comme une tendance universelle, naturelle, située en deçà ou au-delà des conjonctures historiques concrètes, et elle-même inexplicable. Il ne s'agit donc toujours pas d'histoire réelle, mais d'un schéma théorique d'évolution, qui doit être illustré approximativement par la succession des faits [9].

A moins que, malheureusement, la pratique se charge (comme dans les cinquante dernières années) de créer pour un tel schéma toutes sortes de difficultés « imprévues » (depuis le déclenchement de révolutions socialistes dans les pays « arriérés », incomplètement soumis au mode de production capitaliste, jusqu'aux périodes récentes de développement accéléré de la productivité du travail dans certains pays capitalistes, « impensable » en théorie).

Il faut donc reprendre l'analyse des problèmes évoqués par l'histoire économique sur de tout autres bases : celles que procurent le concept des modes de production, tel que le définit Marx, et l'analyse (dialectique) de ses transformations tendancielles.

Problématique des modes de production historiques

Les difficultés qu'on vient d'évoquer schématiquement conduisent à remplacer l'étude des propriétés d'un schéma pur d'accumulation du capital par l'étude des conditions historiques singulières, et de ce fait même nécessaires (puisque toute causalité historique réelle est déterminée, donc singulière, et non pas universelle-formelle), qui commandent la constitution des rapports sociaux capitalistes et leurs effets économiques (à commencer par la révolution industrielle, la formation du marché mondial, l'accumulation ininterrompue du capital malgré les crises ou récessions temporaires, le développement

9. Notons-le, ce qui est ici en cause, ce n'est pas le fait de privilégier tel ou tel modèle, tel ou tel « schéma d'évolution des sociétés » (unilinéaire ou pluri-linéaire) : c'est cette notion théorique elle-même. Ou bien, en effet, elle ne constitue qu'un résumé *a posteriori* de quelques caractéristiques très générales de l'évolution historique : elle ne vaut alors que par ses « exceptions » d'autant plus abondantes qu'on s'intéresse à des procès plus déterminés. Ou bien elle prétend déterminer par avance, sur le mode de la « prévision », la transformation historique : elle est alors, tôt ou tard, démentie par les faits. Dans les deux cas, elle fait obstacle à l'explication scientifique. D'un point de vue matérialiste, l'histoire universelle est un *résultat*, non une donnée. Il n'y a pas de ligne(s) d'évolution.

inégal des formations sociales capitalistes, les unes « dominantes », les autres « dominées »). *Ceci* (les rapports sociaux, qui constituent la structure de formations sociales déterminées) explique *cela* (les effets économiques d'accumulation, de croissance, etc.), et non l'inverse.

Mais, pour pouvoir mettre en œuvre ce nouveau point de vue, il faut introduire un concept qui soit *déjà* le concept d'une variation, *le concept d'un procès de transformation historique matérielle*. Il faut introduire non pas *dans* « l'analyse économique », mais (en en bouleversant l'objet et la définition) dans la *position* même des problèmes qu'elle reconnaît-méconnaît, la transformation des conditions historiques et les caractéristiques du capital comme rapport social. Il faut donc étudier l'innovation technologique en rapport avec le nombre, la qualification, les conditions de travail, les formes d'organisation et de lutte de la classe ouvrière, étude qui débouche elle-même sur la reconnaissance des luttes de classes sociales comme moteur de l'évolution économique. Mais surtout, il faut étudier théoriquement le rapport organique du capital au travail salarié, la forme spécifique sous laquelle il développe, concentre et accumule le surtravail. Bref, il faut aller au-delà des définitions « économiques » courantes du capital, soit comme quantité de moyens de production matériels (de « ressources », disponibles, selon la terminologie néo-marginaliste), soit comme quantité simplement monétaire, et *définir le capital comme procès* social de production des marchandises, dans lequel, à l'échelle de la formation sociale entière, le travail *salarié*, qui apparaissait d'abord « en face » du capital, comme un « facteur de production » parmi d'autres, s'avère constituer la détermination *interne* essentielle du capital. En sorte que le développement du capital est commandé par le développement du travail salarié, l'histoire du capital commandée par celle des formes et des conditions du travail salarié, le processus de disparition du capital commandé par le processus de disparition du travail salarié.

En pratique, ce qui peut conduire ainsi de plus en plus, malgré les difficultés d'une telle entreprise, à *abandonner un point de vue « economiste » sur les effets économiques*, voire une simple projection des catégories économiques sur l'histoire, et à transformer toute problématique économiste en une autre problématique (celle des formes et des effets historiques de la lutte des classes), à « changer de terrain » théorique, ce sont surtout les phénomènes de rupture par rapport aux régularités apparentes de l'économie capitaliste (même ces régularités inquiétantes que sont les crises ou les cycles) : « sous-développement » ou « construction du socialisme ». Mais ce changement de point de vue est tout aussi

nécessaire en ce qui concerne l'histoire économique du capitalisme lui-même, dès lors que ces processus ne lui sont pas extérieurs, mais intrinsèquement liés [10].

Ce « changement de terrain » suppose qu'on ne se contente pas de *juxtaposer* une analyse économique « abstraite » à une histoire économique « concrète », mais qu'on parvienne à lutter radicalement contre la représentation inculquée par l'économie « classique » dès les XVIIIe et XIXe siècles (et qui résultait de sa propre rupture théorique avec le mercantilisme), la représentation selon laquelle tout facteur « extra-économique » (au sens de : extérieur aux effets de *la concurrence des producteurs-échangistes* de marchandises sur la production elle-même) serait un effet « subjectif » (par opposition à l'objectivité des lois économiques naturelles). Lutter contre cette représentation ne signifie pas revenir en deçà de sa rigueur relative (vers une conception « institutionnelle », une sociologie, voire une psychologie économiques), mais aller au-delà : penser les formes spécifiques (selon les périodes) de combinaison des rapports économiques, politiques, idéologiques, comme des combinaisons de processus objectifs. Penser *la détermination* de tous ces rapports ou, plutôt, de leurs transformations tendancielles, par la lutte de classes matérielle, dans la production et la reproduction des conditions de la production. Ce qui est évidemment lié de façon directe à la possibilité de dépasser les limites à l'intérieur desquelles l'économie classique reconnaît et cantonne le concept de classes sociales, de formuler un *tout autre* concept des classes sociales.

Le concept théorique (abstrait) dont il faut user pour effectuer une telle analyse historique est, on le sait, celui de *mode de production*.

Une précision est ici immédiatement nécessaire, faute de laquelle on retombera dans un autre type de formalisme. Il n'y a pas et il ne peut y avoir de *théorie générale des modes de production*, au sens fort du terme théorie : on en reviendrait inévitablement à une théorie du mode de production « en général », une théorie idéale de l'histoire universelle. Par définition, chaque mode de production relève d'une théorie spécifique, à la fois en ce qui concerne sa forme de procès social, ses contradictions, ses lois tendancielles et en ce qui concerne les conditions historiques dans lesquelles il se constitue, se reproduit et se transforme. Mais une telle théorie spécifique implique toujours *une problématique scientifique géné-*

10. Etudier le capitalisme « dominant », c'est étudier le *procès de domination* du capital : c'est donc aussi étudier le capitalisme « dominé ».

rale des modes de production, et d'abord quelques définitions générales [11].

Disons donc schématiquement ceci : tout mode de production se caractérise *fondamentalement par la nature des rapports de production* qu'il présuppose et reproduit entre producteurs directs (travailleurs productifs), non-producteurs et moyens de production matériels. Tout mode de production qui implique, comme une condition organique (nécessaire) de son fonctionnement (donc de la production sociale), la présence et l'activité d'une classe de non-producteurs s'appropriant les moyens de production est de ce fait même un *mode d'exploitation* du travail social. Jusqu'à présent (si nous laissons de côté les difficiles problèmes posés par les sociétés « primitives »), tous les modes de production historiques ont été soit des modes d'exploitation directe, soit des modes de production dominés, dépendant de modes d'exploitation (par exemple, la petite production marchande individuelle). C'est pourquoi la problématique des modes de production est fondamentalement une problématique des formes historiques de l'exploitation. C'est pourquoi aussi la problématique des modes de production est une problématique de la résistance à l'exploitation. Avec le développement du mode de production capitaliste (et, de façon manifeste, depuis les premières révolutions socialistes victorieuses et l'apparition de formations sociales qui tendent à l'abolition des classes), la problématique des modes de production devient également une problématique de l'abolition de l'exploitation sous toutes ses formes [12].

En second lieu, tout mode de production se caractérise (de façon dérivée) par *la nature des forces productives* matérielles qui sont combinées dans le travail social (instruments de travail et formes corrélatives de la coopération, immédiate ou indirecte, des travailleurs), précisément *dans* des rapports de production déterminés, et qui constituent donc la *base* de leur existence.

Mais cette formulation, prise isolément, risque de suggérer soit que rapports de production et forces productives existent indépendamment les uns des autres (extérieurement les uns aux autres), soit que chaque mode de production correspond à un type invariable de forces productives, voire à une liste finie de techniques, ce que dément absolument l'histoire, notamment celle du mode

11. Cette distinction terminologique est due à Yves Duroux (cf. *Problèmes de planification*, Ecole pratique des hautes études, Paris, n° 14, s.d.). Sur ce point, voir aussi la discussion de l'étude suivante, « Sur la dialectique historique », § 2.

12. Thèse fondamentale de Marx : le mode de production capitaliste est *la dernière forme possible* d'exploitation de classe, ce qui signifie corrélativement que le mode de production capitaliste ne peut pas disparaître *sans* abolition de *toutes* les formes de division de classes.

de production capitaliste. Précisons donc : tout mode de production se caractérise par *les transformations tendancielles que subissent les forces productives existantes sous l'effet de rapports de production déterminés*. L'indice essentiel de cette tendance, qui représente l'unité historique des rapports de production et des forces productives, est constitué, dans le mode de production capitaliste, par la nature de *la division socio-technique du travail* dans le procès de production immédiat.

En troisième lieu, tout mode de production se caractérise par *les formes « superstructurelles »* nécessaires à la reproduction permanente des rapports de production (qui n'est jamais totalement assurée par la procès de production lui-même), ou plutôt par les *limites* entre lesquelles ces formes varient historiquement sans que soit transformée la forme sociale du procès de production (c'est-à-dire la nature des rapports de production). Pour expliquer ces formes (juridiques, politiques, idéologiques), il faut cependant analyser d'abord la forme sociale sous laquelle, du fait de rapports de production déterminés, s'effectuent la circulation et la distribution des facteurs de la production (les moyens de production et les travailleurs), donc également, secondairement, la circulation et la distribution des moyens de consommation, qui généralement en dépend directement.

Le mode de production capitaliste : la plus-value

Les concepts généraux sont investis par Marx avant tout dans l'analyse d'un mode de production particulier, dont ils sont chez lui indissociables : *le mode de production capitaliste*. Ce qui le caractérise fondamentalement, ce sont les rapports de production qui opposent le capital aux travailleurs salariés dans un procès de production de *plus-value*. L'existence de la plus-value (ses différentes formes successives ou simultanées) distingue le mode de production capitaliste de tous les autres.

Mais qu'est-ce que la *plus-value* ? Aux yeux des économistes qui tentent d'en reformuler le concept dans leur problématique, la plus-value doit être définie de façon purement quantitative[13] : c'est sim-

---

13. Disons même plus précisément : de façon purement *comptable*. Car on pourrait croire, selon la pente invétérée des traditions philosophigues, que nous partons ici en guerre contre la « quantité », à la recherche de la « qualité », d'une définition « qualitative » de la plus-vslue. Il n'y a pas de « science de la qualité ». Aussi, si l'économie politique, en tant que discipline et technique comptable de la quantité — valeur d'échange — n'est pas comme telle scientifique, la solution que nous propose sa critique n'est pas dans une « science » de la qualité — par exemple de la valeur d'usage, donc des « besoins ».

plement *l'excédent de la valeur nouvelle ajoutée par le travail social sur la valeur des moyens de consommation nécessaires à la reproduction de la force de travail.*

Cette définition courante est bien l'indice d'un phénomène important : toute production de plus-value suppose la comptabilisation de valeurs et de différences de valeurs. Mais elle est insuffisante et masque l'essentiel, car, d'une part, un excédent existe (bien que sous une *autre forme*) dans tout mode de production qui comporte une productivité du travail suffisante, et, d'autre part, une telle définition est circulaire — elle suppose résolu le problème fondamental : pourquoi, dans le mode de production capitaliste, les produits du travail (incluant un excédent croissant sur la quantité nécessaire à la reproduction immédiate de la force de travail) prennent-ils nécessairement *la forme de valeur* ? De même, le fait que cet excédent serve à l'accumulation des moyens de production sur une échelle élargie apparaît surtout avec le capitalisme, mais caractériserait tout aussi bien un mode de production communiste. Enfin, le fait que cet excédent soit approprié par une classe de non-producteurs directs qui en déterminent l'emploi appartient à tous les modes de production de classes. Pour définir correctement la plus-value, il ne faut donc pas la définir seulement comme une quantité (de produit ou de valeur), mais comme la forme d'un procès social.

Le fait que la valeur de la force de travail (correspondant à la part « nécessaire » du travail) et le surproduit (correspondant au « surtravail ») prennent d'emblée l'un et l'autre une forme *monétaire* (forme développée de la valeur) est une conséquence, en même temps qu'un moyen nécessaire à la reproduction du rapport de production capitaliste [14].

Ce qui est vraiment caractéristique de la plus-value, c'est donc le mode selon lequel cet excédent est produit. C'est seulement comme *effet* de ce mode que nous devons retrouver des déterminations quantitatives.

Le mode de production capitaliste n'assure pas un excédent en exercant une contrainte sur le travail et la consommation des travailleurs *de l'extérieur*, en dehors du procès de production immé-

---

Tout cela, c'est toujours le cercle de l'économie politique (et de son renversement).

Dans son livre *La Conception marxiste du capital* (S.E.D.E.S, Paris, 1952) Jean Benard avait souligné d'emblée, à juste titre, que la conception économique bourgeoise du « capital » est une élaboration des catégories et des problèmes de la comptabilité d'entreprise (en attendant la comptabilité nationale)

14. Sur les contradictions propres à la forme monétaire, cf. les recherches de Suzanne DE BRUNHOFF, *La Politique monétaire, op. cit.*, et, du même auteur, *La Monnaie chez Marx*, Éditions sociales.

diat (comme dans le tribut, la rente foncière ou l'impôt précaptalistes), mais *dans le procès de production immédiat,* en incorporant *directement* la force de travail, à titre de marchandise, au procès de production dont les moyens matériels sont toujours déjà réunis en dehors d'elle.

Comment se pose alors le problème de la forme sociale? *Au départ, pour chaque* procès de production capitaliste, les facteurs de la production sont *toujours déjà* donnés sous forme de valeur (donc ayant un prix). A l'arrivée, le produit (marchandise) est lui aussi donné sous forme de valeur (qui « apparaîtra » quand elle sera réalisée : dans la vente du produit ; mais le capitaliste anticipe cette réalisation dans sa prévision, et l'inscrit comme telle à son bilan).

La *valeur des marchandises* produites par le capital peut être *décomposée en trois fractions* :

1. celle qui correspond aux moyens de production ;
2. celle qui correspond à la valeur de la force de travail ;
3. celle qui représente un excédent.

Mais ces trois fractions ont un statut tout à fait différent, dissymétrique.

La valeur des moyens de production est *conservée* dans le procès de travail qui les transforme, et transférée aux produits. Mais la valeur des moyens de production n'est ainsi *conservée que dans la mesure où une valeur nouvelle est produite* : pas de « conservation » de la valeur des moyens de production sans consommation productive *matérielle* des moyens de production par la force de travail, dans le procès de travail ; donc sans consommation de la force de travail, consommation elle aussi « productive » (de valeur et de plus-value). Tous les économistes, en tant que comptables, sont spontanément métaphysiciens — et pas seulement « fétichistes » : ils trouvent tout naturel que la valeur d'un objet survive à sa destruction « physique », comme l'âme survit au corps, puisqu'elle est inscrite dans les colonnes des livres de comptes. Le capitaliste, lui, sait bien qu'en pratique la valeur des moyens de production ne se consene pas « toute seule ». La valeur conservée est, elle aussi, en fait, *reproduite* comme quantité de valeur déterminée.

La valeur de la force de travail, elle, est *consommée* (anéantie) dans le procès de travail. Les moyens de production réunis sous la forme du capital sont les moyens de cette consommation, du « pompage » de la force de travail. Mais celui-ci, dans le même temps, *crée* une valeur nouvelle, proportionnelle à la durée et à

l'intensité du travail dépensé [15]. *Alors seulement* cette valeur nouvelle, qui provient de ce que la force de travail a été dépensée *sous la forme capitaliste*, c'est-à-dire comme consommation productive de moyens de production *déjà capitalisés* [16], peut être subdivisée en deux fractions, dont l'une remplace la valeur de la force de travail, et dont l'autre constitue la plus-value. La division de la valeur nouvelle en valeur de la force de travail (« capital variable ») et plus-value n'intervient donc qu'*après coup*, comme une conséquence du contrat de travail salarié et de l'organisation capitaliste du procès de production [17].

Si donc il y a toujours une différence essentielle, dans le capital initial, entre la part qui s'investit en moyens de production, quelle que soit la durée de leur immobilisation (*capital* « *constant* »), et la part qui s'investit en achat de forces de travail (*capital* « *variable* », essentiellement, sinon exclusivement, sous la forme du salaire individuel des travailleurs [18]), cette différence n'est pas *donnée* au départ, et donc elle n'est pas directement observable. Cette

15. *Nota bene* : ne jamais oublier *l'intensité* du travail ! L'identification de la *quantité de travail*, qui détermine la valeur, au *temps de travail* mesurable, n'est valable que pour un degré déterminé d'intensité du travail. C'est la clé de la production de « plus-value relative ».

16. La consommation productive de moyens de production qui ne sont pas capitalisés, réunis sous forme de capital ne crée aucune valeur. Si le travail du *petit producteur individuel* se cristallise lui aussi sous forme de valeur c'est, comme l'a montré Marx à propos du petit paysan, qu'il est lui aussi soumis aux conditions de la production capitaliste, par l'intermédiaire du procès d'ensemble de la reproduction du capital : il doit donc, pour survivre, employer ses moyens de production comme une fraction de capital, de façon à pomper sa propre force de travail, à s'extraire lui-même du surtravail (Marx note que, dans ces conditions, et compte tenu de la moindre productivité du travail individuel, non seulement le petit producteur ne réalise aucun *profit,* mais il ne peut même pas s'allouer l'équivalent d'un « salaire » moyen normal).

17. C'est pourquoi on ne peut rien comprendre au mécanisme de production et de reproduction de la valeur si on isole *au départ* le « capital variable » comme une *fraction* déterminée qui aurait par elle-même la vertu de s'accroître, de s'adjoindre une valeur nouvelle. Si le rapport arithmétique de la plus-value au capital variable exprime le « taux de plus-value », c'est-à-dire le taux d'exploitation du travail, dans la forme de la valeur, c'est qu'il exprime le *résultat* du procès d'exploitation de la force de travail, non ses conditions initiales. Mais bien entendu, dans le cours continu de la production capitaliste, et pour autant qu'on fait abstraction de ses variations d'échelle (embauche de nouvelles forces de travail, et variations dans la valeur de la force de travail), on peut toujours prévoir quelle fraction du capital-argent dont dispose le capitaliste devra être dépensée en salaires.

18. Avec le développement du mode de production capitaliste, et sous l'effet conjugué de la socialisation de la production et des luttes de classe revendicatives, le salaire individuel, immédiatement rattaché au « prix du travail », se modifie : tout en restant la base de la rémunération, il est en partie suppléé par différentes formes de « salaire indirect » (congés payés, allocations familiales, sécurité sociale). Mais ce qui reste absolument inchangé, c'est la forme individuelle de la reproduction de la force de travail, qui permet de la vendre et de l'acheter sur le-marché, et que le droit définit comme « liberté » individuelle.

différence ou, mieux, cette différenciation est « effacée » périodiquement dans la forme de marchandise du produit matériel comme dans son expression monétaire (forme-valeur sous laquelle le produit circule) : cette différenciation n'existe que *dans le procès de production* où le capital s'investit, qui est son procès de *valorisation* (Verwertung, dit Marx), et qui donc le définit comme tel (la somme des valeurs n'est le capital que dans la mesure où elle s'accroît indéfiniment, où elle est prise dans un procès d'accumulation). Cette différenciation n'est intelligible que si l'on prend pour objet d'analyse la continuité, à l'échelle sociale, du procès de production dans lequel elle s'opère, et dont la circulation des capitaux-argent et des marchandises ne constitue qu'un moment intermédiaire. Surtout, elle n'est intelligible que si on considère *les capitaux individuels*, formellement autonomes, comme des fractions du *capital social*, dont elles remplissent simultanément ou successivement les différentes fonctions.

Nous n'avons donc pas affaire à deux procès sociaux distincts, qui seraient, *d'une part*, la constitution de la valeur (Wertbildung) et, *d'autre part*, la production de plus-value (Verwertung). Si les facteurs initiaux de la production, moyens de production et force de travail, ont toujours déjà la forme de marchandises (et en tant que tels « ont une valeur », représentée — exactement ou non — par leur prix), c'est que le procès de production capitaliste *reproduit la valeur*, et détermine le développement de sa forme dans la circulation. La production de plus-value est en même temps constitution de valeur.

Mais la consommation de la force de travail, incorporée au capital dans un double processus de conservation du capital constant (conservation de valeur, première forme de sa reproduction) et de reproduction « élargie » du capital variable (création de valeur, deuxième forme de sa reproduction, déterminant la précédente), c'est le mécanisme spécifiquement capitaliste de développement du *surtravail*. En d'autres termes, tout le « secret » de la production capitaliste, dont la résolution permet d'expliquer son histoire, tient dans *l'unité contradictoire* du processus qui fait en permanence du *surtravail* (et même du surtravail *maximum* : pas d'exploitation capitaliste sans tendance permanente à la *surexploitation*) la *condition nécessaire du travail* en général. L'analyse de la plus-value, élément caractéristique du rapport de production capitaliste (précisément *le rapport*, parce que *le procès*, qui le constitue), c'est donc finalement l'analyse *des formes* sous lesquelles est organisé et transformé le procès de production immédiat, de façon à y limiter au maximum la part du « travail nécessaire », et à y étendre à l'opposé la part du « surtravail » *dans* le travail nécessaire lui-même. Ce sont *les* capitaux (et leurs « représentants » capitalistes) particuliers qui

en tant que fractions concurrentes du capital social tout entier, réalisent cette transformation et cette organisation : allongement de la durée du travail pour un même salaire réel, intensification du travail et de ses « cadences », élévation de sa productivité par la mécanisation et la division du travail.

Autrement dit, l'analyse de la plus-value, c'est l'analyse d'*une combinaison interne de formes déterminées de lutte de classes,* spécifiques, constamment contraintes de surmonter la résistance de la classe ouvrière qui réagit sur leur développement même. Formes caractéristiques de la société moderne et inéluctables aussi longtemps que le travail productif reste un travail salarié, la force de travail une marchandise.

On le voit, la plus-value n'est ni *une* forme de l'exploitation capitaliste parmi d'autres (même la plus importante) ni le « fondement » économique des différentes formes d'exploitation (dont la description relèverait alors d'une enquête sociologique, complétant la définition économique [19]). La plus-value, c'est *l'unité* organique de ces formes d'exploitation dans un même procès, c'est déjà la lutte de classes dans le procès de production. Ce qui permet d'échapper aussi bien à l'économisme dans la définition de la plus-value (comme mécanisme économique d'où *dériverait* la lutte de classes) qu'à l'éclectisme dans la définition de l'exploitation (comme énumération empirique de diverses formes d'inégalité, d'oppression, d'aliénation).

Avant de poursuivre cette analyse schématique des caractéristiques du mode de production capitaliste, j'ouvrirai ici une parenthèse, pour essayer de désigner, à la lumière de la définition precédente, ce qui constituait, même dans sa forme « classique » (non « vulgaire »), *la limite infranchissable*, parce que limite interne, de l'économie politique. Nous pouvons du même coup tenter d'éclairer déjà ce qui fait de l'analyse marxiste du mode de production capitaliste *autre chose* qu'une économie politique en général.

Pour l'économie politique, la *forme valeur* des produits du travail (moyens de production, moyens de consommation), « forme générale » de tous les produits, que matérialise dans l'échange leur équivalence avec la monnaie, est un *donné* initial indépassable. Si

19. Faute de surmonter cette fausse alternative, on retombe inévitablement dans le dilemme absurde qui oppose les « revendications quantitatives » (économiques) aux revendications « qualitatives » (sociales) ; la lutte syndicale montre pourtant sans cesse que toutes les revendications « qualitatives » (conditions de travail, formes de la division du travail, etc.) sont « quantitatives » (car elles mettent en cause le degré de l'exploitation, le taux de plus-value), et que de même toutes les revendications « quantitatives » (niveau des salaires réels) sont « qualitatives » (car les salaires sont déterminés *à l'intérieur* de l'organisation de la dinsion du travail, compte tenu des conditions de travail et des inégalités de « qualifications »).

l'économie politique s'interroge sur « l'origine » de cétte forme, c'est d'une façon nécessairement fictive, « métaphysique », en en développant la genèse idéale (par exemple, à partir de l'utilité réciproque des propriétaires) *dans la sphère même de l'échange*. Le plus souvent, de nos jours, dans une perspective positiviste, les économistes ne se posent plus ouvertement ce problème. De toute façon, le problème constitutif de l'économie politique, c'est le problème des *variations quantitatives de la valeur* (taux d'accroissement, niveau relatif des valeurs), cette forme *une fois donnée*.

Pour le matérialisme historique, le premier problème est au contraire d'expliquer *la constitution même de cette forme*, résultat d'un procès social et historique, non seulement passé (à travers toute l'histoire du développement de la monnaie et du capital commercial), *mais surtout actuel* (dans des conditions nouvelles, *que crée le capitalisme lui-même* [20]), Marx le dit constamment : tous les économistes, y compris et surtout Ricardo, sont obnubilés « en tant que bourgeois » (parce que seul ce point de vue a un sens par rapport à la pratique comptable du capitaliste) par le problème de la détermination *quantitative*, de la variation quantitative de la valeur et de ses différentes fractions.

Cette caractéristique apparaît nettement dans l'énoncé que les économistes classiques (les seuls à rechercher une explication théorique, à ne pas se contenter de « modèles » empiriques) donnent de la « loi de la valeur », point extrême de leur développement théorique : « *La valeur* des marchandises est *déterminée par le temps de travail* socialement nécessaire à leur production. »

Pour les économistes, cet énoncé (qui conduit d'ailleurs à des difficultés immédiates dans son application) définit une relation quantitative entre deux grandeurs variables : la valeur (d'échange) et le temps de travail. Il signifie que (théoriquement du moins) la valeur relative de différentes marchandises varie proportionnellement aux temps de travail qui ont été respectivement nécessaires à leur production. Mais il n'explique ni dans quelles conditions le « travail »

20. J'entends d'ici l'objection des économistes : n'est-il pas évident que la forme-valeur *précède* historiquement le capital ? (Evidence qui généralement *suffit* aux économistes, sans qu'il soit question d'étudier l'histoire effective de la constitution de la forme-valeur et ses rapports avec les « formes antédiluviennes » du capital. D'où le mythe de la « production marchande simple ».) Mais cette objection repose sur une confusion complète : analyser la forme-valeur, ce n'est pas renvoyer à une *origine* historique, c'est rendre compte du *procès actuel* de sa constitution, donc de sa reproduction. L'histoire de sa *formation* progressive dans d'autres conditions sociales est un problème distinct, et n'a pas à jouer le rôle d'une origine toujours et encore présente. Les philosophes savent (ou devraient savoir) que cette confusion a été mise en évidence, voilà déjà trois siècles, par un certain Spinoza.

(ou le « temps de travail ») *devient une grandeur* « *mesurable* » (sinon par une tautologie : le travail est mesuré lorsque ses produits circulent universellement et s'échangent uniformément les uns contre les autres sur le marché) ; ni comment s'effectue la *détermination* d'une grandeur par une autre (et détermination n'a plus ici qu'un sens arithmétique, fonctionnel) ; ni pourquoi la quantité de travail s'exprime « indirectement » sous la forme, *elle-même quantitative*, de cette *représentation* qu'est la valeur (d'échange).

Comme le montre Marx, le point de vue constitutif de l'économie politique élude, et élimine, toujours *deux questions fondamentales*, qui sont liées l'une et l'autre à la structure historique d'exploitation, à la nature du rapport de production capitaliste :

1. Il élimine la question : qu'est-ce que le « travail social » qui détermine la valeur ? Quelle est *la structure du procès social* qui implique une détermination quantitative des produits sous forme de *valeur* ? La seule « réponse » que fournisse l'économie politique à cette question (réponse sans question explicite) consiste à invoquer la *division du travail en général*, indépendamment de la forme sociale sous laquelle elle s'effectue.

2. Il élimine la question : quelles sont les conditions qui font de la force de travail elle-même (l'économie politique dit : « du travail ») une marchandise, ayant une valeur déterminée, et qui permettent ainsi de la comptabiliser dans l'évaluation du produit ? L'économie politique peut seulement poser *comme un fait*, totalement énigmatique, l'équivalence moyenne entre *la valeur des moyens de consommation* nécessaires aux travailleurs et la *valeur de la force de travail* elle-même.

Ce sont ces deux questions éliminées par l'économie politique (car elles n'ont pas de formulation possible dans l'espace théorique d'une problématique comptable, où tous les concepts sont *déjà* des déterminations quantitatives particulières de la valeur, des quantités de valeur particulières) que pose, au contraire, au départ, l'analyse du *Capital* de Marx, et qui ouvrent un champ de problèmes nouveaux. Mais ces deux questions ne peuvent être traitées indépendamment l'une de l'autre, ni indépendamment de l'existence de l'exploitation, dont elles obligent à étudier les formes historiques.

L'équivalence entre valeur des moyens de consommation et valeur de la force de travail (donc la détermination de la valeur de la force de travail dans le procès de reproduction de la force de travail comme marchandise) repose sur les formes de lutte de classe qui réduisent la consommation des travailleurs à la simple reproduction de leur force (et de leur qualification) : elle repose donc sur l'expropriation des travailleurs, puis sur le maintien de leur concurrence permanente, qu'assure sous des formes propres à chaque phase du

capitalisme le développement d'une « armée industrielle de réserve ».

Plus fondamentalement encore, l'analyse du « travail social » comme source de la valeur renvoie directement à l'exploitation. Comme le montre Marx dès le début du *Capital*, le développement de la *forme valeur* suppose lui-même le « double caractère du travail », à la fois (selon la terminologie originelle de Marx) travail « concret », différencié selon les branches d'une *division sociale du travail* (que le capitalisme approfondit et modifie sans cesse), et travail « abstrait », incorporé aux moyens de production, travail existant matériellement à titre de « *simple dépense de force humaine* ». Analyser la « source » de la valeur, on l'oublie trop souvent, c'est donc étudier *le procès dans lequel ces deux aspects apparaissent et se conditionnent réciproquement*. Or seul le mode de production capitaliste lui donne une forme développée et universelle, à l'échelle de la société tout entière : car seul il transforme universellement les moyens de production en « monopole » d'une classe particulière, *séparés* de la force de travail, ce qui permet de les utiliser comme moyens de « *pomper* » *du travail humain* indépendamment de toute utilité immédiate de ce travail (pour le producteur, mais aussi pour le propriétaire des moyens de production).

L'analyse de Marx aboutit ainsi à un « renversement » tout à fait paradoxal aux yeux des économistes : au lieu de développer *les conséquences* d'une définition générale de la valeur ou les conséquences d'un principe quantitatif de détermination des valeurs (ou des prix), l'un et l'autre abstraits de la pratique du capitaliste, il expose *une forme particulière d'organisation sociale* du travail, qui confère *universellement* aux produits la forme de valeurs (de marchandises *à la fois* objets d'usage et quantités de valeur), une forme particulière d'organisation du travail social impliquant un antagonisme permanent, inconciliable. Il en déduit les conditions historiques auxquelles se trouvent soumises l'accumulation, la circulation et la répartition *du* capital social (subdivisé en capitaux particuliers et concurrents). Il *ouvre* du même coup le problème de la *transformation historique* de ces conditions.

Aux yeux de Marx, on l'a vu, c'est le procès même de production de « plus-value » (donc d'accumulation du capital, de concentration et de monopolisation des moyens de production) qui *reproduit en permanence la forme de valeur* de tous les produits et de la force de travail (non sans qu'intervienne parfois, brutalement ou progressivement, une « dévalorisation » quantitative plus ou moins importante : mais cette dévalorisation signifie précisément que la forme générale est maintenue).

Au lieu de définir l'exploitation comme la *conséquence* d'un

mécanisme *économique* (et d'entrer, comme le socialisme utopique et réformiste, dans le débat pour savoir si les mécanismes économiques entraînent ou non d'inévitables antagonismes de classes), Marx définit au contraire les formes économiques comme des moments et des effets de l'exploitation, dont il donne pour la première fois un concept objectif (au lieu de se contenter d'en décrire les aspects empiriques divers et de réclamer sur le mode utopique leur abolition).

On peut comprendre alors pourquoi la catégorie de *valeur* est d'emblée (et reste tout au long de l'histoire du capitalisme) la catégorie théorique névralgique, discriminante. Elle est le point de « rencontre », c'est-à-dire le point de *divergence* permanente, inconciliable, entre l'économie politique et le matérialisme historique. Selon que le point de cette divergence est ou non clairement aperçu, l'objet même de la critique de Marx est ou non reconnu. Le terme de « valeur » recouvre en effet pour nous à la fois *une catégorie économique*, qui figure explicitement ou implicitement à la base du raisonnement économique, et d'autre part (matérialisme historique) une détermination *de forme* du procès social de production de plus-value, du procès social d'exploitation. C'est pourquoi se pose toujours à nouveau à son propos le problème de la « critique de l'économie politique ». L'économie politique ne peut rendre compte du matérialisme historique. Mais le matérialisme historique peut rendre compte de l'économie politique et l'expliquer, comme système de représentations idéologiques impliquées dans les techniques objectives de l'exploitation capitaliste.

Cette situation a bien entendu été aperçue et reconnue dans la tradition théorique marxiste. Mais trop souvent — dans un contexte académique, aux fins de présenter le marxisme dans le cours d'une « histoire des doctrines économiques » — elle a été *déplacée* sur un autre terrain, qui est *encore* un terrain économique : l'opposition des « théories objectives » et des « théories subjectives » de la valeur (les premières incluant *à la fois* Marx *et* les économistes classiques, Smith, Ricardo). Mais cette opposition est secondaire, et, prise au pied de la lettre, elle est fausse. Marx *ne fait pas* une « théorie de la valeur », au sens des économistes. C'est précisément pourquoi il peut faire une théorie *objective, historique*, de la forme-valeur comme effet et moment d'un procès social réel.

Le mode de production capitatiste : base et superstructure

Nous pouvons maintenant revenir à l'énoncé des caractéristiques générales du mode de production capitaliste, telles qu'elles résultent de son histoire.

De façon dérivée (mais bien entendu absolument nécessaire), avons-nous dit, le mode de production capitaliste implique un processus de *révolution industrielle ininterrompue* des forces productives, incorporant la force de travail à un *système de machines* en partie automatisé et approfondissant la division du travail manuel et du travail intellectuel dans la production. La division du travail manuel et du travail intellectuel, nous allons y revenir, c'est en effet l'*unité* réelle, complexe, du développement de la *productivité* du travail (par la mécanisation) et du développement de *l'intensité* du travail qui, dans le mode de production capitaliste, n'ont aucune existence indépendante l'un de l'autre.

Notons-le au passage, ce que les historiens appellent d'ordinaire « révolution industrielle » (quittes à découvrir ensuite des « deuxième » et « troisième » révolutions industrielles), c'est seulement un aspect de *la première phase* de ce processus, dans lequel se trouve détruite (non sans violentes résistances) la structure artisanale du procès de travail (habileté de métier, correspondant à la mise en œuvre d'outils individuels spécialisés), et dans lequel se créent pour la première fois les conditions matérielles d'un procès de travail collectif et continu (fabrique). Mais cette base technique est à son tour révolutionnée tout au long de l'histoire du capitalisme, aussi bien en ce qui concerne la nature des moyens de travail qu'en ce qui concerne les qualités correspondantes de la force de travail et la division du travail.

Enfin, le mode de production capitaliste se caractérise par un *marché*, d'abord « concurrentiel », ensuite relativement « planifié » (grâce à la concentration du capital *financier*), où les moyens de production comme la force de travail doivent s'échanger contre l'argent à titre de marchandises, afin d'être concentrés dans des entreprises (unités de production typiques du capitalisme).

Mais, en reprenant ces termes, qui sont courants dans l'usage des économistes et même des historiens, il faut prendre garde que l'époque « concurrentielle » de l'histoire du capitalisme est en fait celle dans laquelle la concurrence est encore *le moins* intense, le plus *inégalement* développée :

— du fait de la survivance prolongée des modes de production précapitalistes, à la fois dans la « périphérie » dominée et dans les « centres » dominants du marché mondial ;

— du fait que la concurrence entre les capitaux est géographiquement limitée et ralentie par le faible développement relatif du capital financier ;

— du fait enfin que le marché mondial est alors dominé par la puissance industrielle, commerciale et financière d'un seul pays capitaliste (l'Angleterre), réussissant pendant un demi-siècle (1820-1870) à imposer à tous les autres une relative « liberté » des échanges internationaux, c'est-à-dire le libre écoulement de ses propres produits [21].

Corrélativement, l'époque souvent appelée « monopoliste » est en fait celle dans laquelle la concurrence est la plus intense, les « entraves » nationales qu'elle connaît alors résultant précisément de ce degré de développement extrême. Le monopolisme, nous y reviendrons, n'est pas l'abolition de la concurrence, mais son exacerbation.

Nous pouvons alors introduire ici une précision théorique et terminologique. Le procès social d'exploitation de la force de travail salariée, le procès de production de plus-value, constitue *l'élément fondamental* des rapports de production capitalistes : ce que nous pouvons appeler *le rapport de production* capitaliste fondamental. Le mouvement *des* capitaux, sur le marché financier du capital-argent et sur celui des marchandises, donc le mouvement de leur concurrence et de leur concentration, avec ses contradictions propres, *dépend* de cet aspect fondamental. C'est ce que nous pouvons appeler *l'élément secondaire* des rapports de production capitalistes, néces-

---

21. Voir l'excellent exposé de E. J. HOBSBAWM, *Industry and Empire*, Pelican Economic History of Britain, 1968.

La forme fondamentale de la concurrence, comme le montre Marx, c'est *la concurrence des capitaux* qui cherchent à s'investir dans les branches de production où le taux de profit est le plus élevé (cf. *Le Capital*, livre III, sect. 1). Mais la concurrence des capitaux ne peut être finalement sanctionnée que par la vente de leurs produits : elle implique donc la concurrence des marchandises sur le marché. Au XIXe siècle, si l'exportation des marchandises s'étend au monde entier, *l'exportation des capitaux* (argent, porteur d'intérêt) est faible, donc également la tendance à l'établissement d'un taux général de profit. Bien entendu, l'exportation des capitaux, qui caractérise la phase actuelle (et que favorise la concentration des sociétés multinationales et des banques) *ne supprime pas* l'exportation des marchandises : elle l'intensifie, au contraire, surtout en ce qui concerne *les moyens de production*. On sait que le volume du commerce extérieur est plus important entre les pays « développés » eux-mêmes qu'entre ceux-ci et les pays « sous-développés » : cela tient non seulement à l'inégalité des marchés de consommation solvables, mais surtout aux possibilités très inégales qu'ils offrent pour l'exportation des moyens de production. Plus l'exportation des capitaux est forte, plus est forte l'exportation des moyens de production. Déjà au XIXe siècle, l'Angleterre a commencé d'exporter simultanément (notamment aux U.S.A.) à la fois le matériel ferroviaire et les capitausx investis dans la construction des chemins de fer. De nos jours, les U.S.A. sont simultanément le principal exportateur de capitaux (les grands monopoles américains possèdent des unités de production dans le monde entier) et le principal exportateur de moyens de production.

sairement impliqué dans leur reproduction d'ensemble. Lorsque nous parlons *des* rapports de production capitalistes, nous désignons toujours l'unité de ces deux éléments, inégalement déterminants.

C'est la forme de circulation et de distribution résultant historiquement du développement des rapports de production capitalistes, qui implique à son tour la généralisation de *la propriété juridique individuelle* (« privée ») comme condition de la disposition des biens matériels quels qu'ils soient (y compris et avant tout ceux qui *n'entrent pas* dans une consommation individuelle, les moyens de production). Il en résulte tendanciellement que, si la possession de l'argent devient le seul moyen d'accéder à la propriété, la propriété juridique devient essentiellement, de son côté, le moyen de disposer de l'argent, « équivalent général » des marchandises.

C'est enfin la forme même du rapport de production fondamental qui implique le développement tendanciel de *la liberté individuelle* (au moins civile) des producteurs et des non-producteurs, sur un pied d'égalité formelle. C'est donc sur l'ensemble de cette base qu'il est possible d'articuler aux rapports de production les formes « superstructurelles » développées par le mode de production capitaliste, en particulier les formes politiques et idéologiques de l'Etat capitaliste (qui se présente, pour la première fois *dans* l'histoire, comme un Etat de « tout le peuple », c'est-à-dire de tous les individus, dont il doit apparaître comme le « représentant »).

La théorie du mode de production capitaliste, c'est la théorie du processus dans lequel ces différents aspects sont combinés et « agissént » les uns sur les autres, à travers des luttes de classes de forme déterminée. Mais, pour développer cette théorie, il ne suffit pas de considérer le concept (abstrait) du mode de production lui-même, il faut analyser le mode de production *dans* des formations sociales (concrètes) : d'où la nécessité de faire un pas de plus, et d'introduire de nouveaux concepts.

Formation sociale

Qu'est-ce donc qu'analyser une formation sociale ? question qui en enveloppe une autre : comment faut-il définir une formation sociale, par exemple la formation sociale française actuelle ?

Abstraitement, on peut proposer plusieurs éléments de définition, qui correspondent à des problèmes différents apparaissant dans l'analyse :

1. C'est l'ensemble des classes sociales, historiquement constituées. Ou, plus rigoureusement, c'est *l'ensemble des rapports des classes* entre elles, qui constituent la structure de la lutte de classes historique.

2. Ces rapports de classes ne se situent pas tous au même plan, bien qu'ils soient tous matériels (*pratiques*). Ils sont inégalement déterminants en dernière analyse : c'est pourquoi nous disons schématiquement qu'une formation sociale est l'ensemble d'une *base* matérielle de rapports de production et de circulation des produits (rapports qui ne sont pas en eux-mêmes « économiques » mais qui *produisent des effets* économiques), et d'une *superstructure* de rapports juridiques, politiques et idéologiques.

3. Mais que signifie, en l'occurrence, « ensemble » de rapports de classes ? En dernière analyse, cela signifie que l'unité contradictoire des rapports sociaux dans une formation sociale nous renvoie au *processus d'ensemble de la reproduction* [22] des rapports de production eux-mêmes, qui est la clé de la « correspondance » historique entre base et superstructure sociale, et qui traduit le rôle déterminant des rapports de production.

Cependant, une telle unité n'existe historiquement que sous *une forme concrète*, qui résulte du développement, au sein de la formation sociale, d'un mode de production particulier, historiquement dominant, et des luttes de classes qu'il implique. En ce qui concerne les formations sociales dominées par le mode de production capitaliste, cette forme concrète est tendanciellement *la forme nationale.*

Arrêtons-nous ici un instant. Chacune de ces formulations approchées reste abstraite, et contient des termes qui ont eux-mêmes besoin d'être définis. Ne cherchons pas, cependant, à construire formellement, à l'aide de ces éléments de définition, une formulation unique (une définition « générale » de « la formation sociale »), ni à en éclairer les obscurités au même niveau d'abstraction. C'est seulement dans la mesure où ils s'investissent dans des analyses effectives que l'on peut préciser la définition de tels concepts scientifiques abstraits du matérialisme historique. Les formulations précédentes devraient seulement nous aider à orienter correctement l'analyse.

Il est évident que nous n'allons pas cependant produire ici l'analyse complète d'une formation sociale, même schématiquement. Faute de place, sans doute. Mais il y a une raison plus fondamentale : c'est que *l'analyse* d'une formation sociale (telle que l'ont effectivement pratiquée les meilleurs théoriciens du marxisme) n'est *jamais la représentation d'une totalité*, ce n'est pas la prise en compte de « tous » les aspects de la pratique sociale « sans exception » dans la définition d'un processus (ou du modèle d'un processus) unique,

22. Le concept du procès d'ensemble de la reproduction des rapports de production et, d'abord, *du* rapport de production fondamental (capital/travailleurs salariés) a été pour la première fois énoncé par Marx dans *Le Capital*, livre II (1885), Éditions sociales, Paris, 1960.

comme s'il fallait attendre la réalisation mythique de cette connaissance totale pour connaître la « véritable » structure de la formation sociale et les causes « dernières » de sa transformation historique. Une telle ambition de totalité unifiée est un fantasme théorique (qui n'est d'ailleurs pas propre aux sciences sociales), qui peut obnubiler l'économiste insatisfait de « l'abstraction » de sa discipline, mais qui ne correspond ni aux normes de l'objectivité scientifique ni aux exigences de la pratique [23].

En fait, l'objectif d'une analyse scientifique, c'est pour chaque processus, aspect particulier de la lutte des classes, de pouvoir le déterminer dans ses rapports inégalement agissants avec tous les autres. Ce qui importe alors, ce n'est pas de *représenter* (ou de *figurer*) la totalité, mais de *saisir la détermination* tendancielle, l'inégalité (c'est-à-dire la complexité) des déterminations, donc aussi la forme concrète sous laquelle, dans une conjoncture donnée, elles se combinent.

Dans la théorie marxiste, la « formation sociale » est, de ce fait, l'objectif par excellence de la pratique *politique*, qui suppose pour le prolétariat la définition et la rectification permanente d'une tacti-

23. Ajoutons ceci, à l'intention des « philosophes » : Dans son article « Sur la dialectique matérialiste » (*Pour Marx*, Maspero, Paris, 1965), Althusser a, semble-t-il, développé une théorie de la *totalité* ; en particulier une théorie du « tout social », tel que le conçoit le marxisme. Il a opposé la catégorie marxiste du tout à celle du tout hégélien. Mais il faut, suivant Althusser dans le détail de son argumentation, prendre bien garde à ceci que, du point de vue marxiste, la dialectique ne se définit ni par la totalité ni par la totalisation. C'est précisément ce que démontre Althusser : non seulement la dialectique marxiste (matérialiste) implique une autre conception du tout et une autre conception de la contradiction que la dialectique hégélienne (idéaliste), mais, du fait même de cette transformation interne, elle déplace le rapport des deux catégories. La dialectique marxiste ne se définit pas par la totalité, mais par la *contradiction*, et même par une contradiction qui, dans son principe, n'est absolument *pas totalisable* (puisqu'elle est irréductible à l'unité simple). Et cela non pas par un *défaut* de totalisation (une contradiction qui ne serait jamais encore totalisée, toujours en voie de totalisation : conception avancée par Sartre, qui fait *régresser* de l'idéalisme hégélien vers l'idéalisme transcendantal), mais au contraire parce qu'elle comporte *toujours déjà* un « excès » de détermination (qu'Althusser appelle surdétermination). La contradiction de la dialectique matérialiste est, si l'on peut dire, *plus* qu'une totalité (plus complexe qu'une totalité). Dans la conception idéaliste (hégélienne) de la dialectique, la contradiction est toujours pensée *dans et sous* la catégorie de totalité (de même que le réel est pensé dans et sous la pensée, la représentation).

Disons les choses autrement : ce qui distingue la dialectique matérialiste, c'est qu'elle exclut toute possibilité de faire de la totalité le *concept* (c'est-à-dire l'explication scientifique) d'un tout concret et de son histoire. La totalité n'est pas le concept du tout réel, elle n'en est que *l'image* (l'imitation). Le concept du tout, c'est le concept de ses contradictions et de leurs déterminations. Ainsi les formations sociales capitalistes (et aussi socialistes) de l'époque actuelle, celle de l'impérialisme, réfléchissent dans leurs contradictions *internes* l'ensemble des contradictions du systèma mondial de l'impérialisme et la place qu'elles y occupent : mais il n'y a pas de « formation sociale mondiale » dans laquelle ces déterminations puissent apparaître comme les aspects complémentaires d'une même totalité.

que et d'une stratégie unifiées de lutte révolutionnaire, aboutissant à la prise du pouvoir d'Etat. C'est en ce sens que Lénine définissait « la politique » comme « le concentré de l'économie ». Elle suppose donc la possibilité de « situer » par rapport au prolétariat lui-même, et d'abord du point de vue de leurs intérêts matériels et de leurs rapports de force dans une conjoncture particulière, *toutes les classes* sociales en lutte. Donc la nécessité de hiérarchiser et d'articuler différentes formes d'antagonismes de classes, pour montrer comment l'antagonisme fondamental (capital/prolétariat) est « surdéterminé » par tous les autres et les détermine en retour.

Dans la suite de cet exposé, nous aborderons seulement *un premier aspect* de ce problème : nous envisagerons de plus près (en empruntant quelques illustrations à la formation sociale française) le concept d'antagonisme de classe entre le prolétariat et la bourgeoisie.

Enonçons tout de suite, sous une forme abstraite, les quelques thèses qu'il nous semblera nécessaire d'avancer :

En premier lieu, l'analyse marxiste des classes n'est pas une simple *description* historique, statistique, sociologique des classes. Elle est une explication du processus permanent de leur division, et de ses formes successives. Elle est donc fondée sur l'analyse *du rapport social* capitaliste lui-même, du « capital » au sens rigoureux du terme : elle doit constamment en partir et y retourner.

En second lieu, l'analyse marxiste des classes met en évidence leur essentielle *dissymétrie*, à l'intérieur même du rapport qui les unit, c'est-à-dire les oppose. Le rapport du prolétariat à la bourgeoisie n'est donc représentable ni comme une *hiérarchie* dans une échelle continue ni même comme un *couple* de termes semblables, se faisant vis-à-vis. Une classe, dans le processus de sa constitution, n'est pas l'image inversée de l'autre. Rapport d'antagonisme n'est pas correspondance terme à terme.

En conséquence (troisième caractéristique), il convient de distinguer soigneusement le concept de *classes* (c'est-à-dire d'antagonisme de classes) du concept sociologique de *groupe* social, dont on est amené à faire usage à des fins descriptives. Non seulement tout groupe social, distingué par ses fonctions dans la production, la circulation, l'Etat, n'est pas en lui-même une classe, mais surtout les classes elles-mêmes (prolétariat, bourgeoisie) ne se définissent pas comme de simples groupes, même dominants ou principaux.

Tout groupe social n'est pas une classe. Dans toutes les formations sociales capitalistes actuelles (celles de l'impérialisme), il n'y a tendanciellement que *deux* classes réelles, le prolétariat et la bourgeoisie, même lorsque subsistent, à côté de la production capitaliste dominante, d'autres formes d'exploitation, donc d'autres modes d'organisation de la production, donc d'autres contradictions que l'anta-

gonisme fondamental. Car ces formes d'exploitation sont dominées par le capital, qui détruit tendanciellement les classes antérieures comme classes autonomes, et « simplifie », c'est-à-dire radicalise, les antagonismes de classes légués par l'histoire.

Le développement du capitalisme crée lui-même des fonctions sociales nouvelles, qui font apparaître des groupes sociologiques nouveaux (les fameuses « couches intermédiaires »). Mais ces groupes ne constituent pas des classes : bien loin de modifier la forme de l'antagonisme fondamental, ils sont les effets de son développement, et sont pris dans le processus de sa reproduction.

Si donc tout groupe social n'est pas une classe (si, en ce sens, il est absurde de vouloir *répartir* exhaustivement les individus et les groupes da ns une classification sociale), *aucun* n'est situé *en dehors* de l'antagonisme de classes et de ses effets. C'est donc celui-ci qu'il faut étudier d'abord.

Enfin, les classes elles-mêmes, dans leur existence historique, réunissent ou disjoignent toujours des groupes sociologiques divers, qui ne subsistent pas inchangés. *L'histoire* d'une classe sociale (prolériat, bourgeoisie) n'est pas l'histoire d'un seul groupe social et de sa transformation interne, continue : c'est l'histoire de sa reproduction sous des formes nouvelles, à partir de l'ensemble des conditions créées par le développement de l'exploitation.

Nous examinerons donc successivement le problème que pose la définition du prolétariat, et celui que pose la définition de la bourgeoisie à partir de *leur rapport au capital*, tel qu'il vient d'être défini. Chacune de ces définitions apparaîtra d'abord comme un développement différent du concept du capital. Si l'idée d'une *dissymétrie* que nous avancions à l'instant est juste, nous devons pouvoir la fonder dans l'analyse du capital lui-même comme rapport social : de fait, nous verrons qu'il faut envisager *deux aspects* pratiquement inséparables mais théoriquement différents dans le développement du capital : l'organisation de l'exploitation dans la production même, qui est à la base du prolétariat comme classe ; le procès de circulation et d'accumulation de capitaux individuels, avec ses contradictions spécifiques, qui est à la base de la bourgeoisie comme classe.

2. Le premier aspect de l'antagonisme de classes : prolétariat et capital

Il est remarquable que les grands théoriciens du marxisme ne se soient pratiquement pas préoccupés, à la différence des sociologues,

de présenter des *tableaux* de classes sociales [24], bien que les commentateurs se soient souvent employés à le faire pour eux en rassemblant des indications dispersées dans leurs analyses.

Le Capital lui-même, qui repose tout entier sur l'analyse du mécanisme de production et de répartition de la plus-value, opposant classe ouvrière et capital, ne semble y parvenir qu'en conclusion (dans un chapitre inachevé). De ce fait, on entend fréquemment soutenir que l'analyse des classes serait pratiquement « absente » du *Capital*. En réalité, dans ce chapitre, il ne s'agit que d'une analyse de la distribution sociale des revenus. Or cette distribution, comme le montre Marx, est seulement une conséquence du rapport de classes dans la production de la plus-value [25].

On cite aussi toujours la définition suivante de Lénine (dont il est nécessaire de rappeler le contexte : elle est formulée pour éclairer la nature du processus de suppression des classes après la révolution socialiste) :

« On appelle classes de vastes groupes d'hommes qui se distinguent par la place qu'ils occupent dans un système de production sociale historiquement défini, par leur rapport (la plupart du temps fixé et consacré par des lois) vis-à-vis des moyens de production, par leur rôle dans l'organisaticn sociale du travail ; donc, par les modes d'obtention et l'importance de la richesse sociale dont ils disposent. *Les classes sont des groupes d'hommes dont l'un peut s'approprier la richesse de l'autre, à cause de la place différente qu'il occupe dans une structure déterminée, l'économie sociale* [26]. »

Ici, l'ordre est apparemment inversé : on a l'air de présupposer un tableau, donc une classification statistique, d'après des critères économiques et sociologiques, et d'aboutir à la structure de la lutte des classes. En fait, le *contenu* de la « définition » de Lénine confirme bien notre constatation initiale : ce qui constitue l'objet de l'analyse marxiste des rapports de classes, c'est directement leur structure d'antagonisme et son procès de transformation, et non pas une classification préalable. D'où l'absence de tableaux, qui n'est paradoxale qu'en apparence : ce qui permet en effet de constituer des tableaux de classes sociales, aujourd'hui du moins, ce sont essentiellement des critères juridiques ou sociologiques et des échelles (linéaires) de

---

24. L'une des principales exceptions est constituée par le célèbre texte de jeunesse de Mao Tsé-toung, *Analyse des classes de la société chinoise* (1926) Œuvres choisies, en français, Pékin, s.d., tome I. Le texte de Marx, souvent cité à ce titre, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, n'est pas un tableau des classes sociales.

25. MARX, *Le Capital*, *op. cit.*, livre III, tome VIII.

26. LÉNINE, *La Grande Initiative* (1919), Œuvres complètes, tome XXIX.

revenus. Mais ce qui est déterminant : le rapport aux moyens de production, le rôle dans l'organisation sociale du travail, le mécanisme d'appropriation du surtravail par une classe de non-producteurs, ne possède généralement pas une forme aussi simple.

Pour éclairer ces difficultés, empruntons quelques éléments à l'analyse de la formation sociale française actuelle. Et pour simplifier encore, faisons abstraction, ici, de l'analyse des rapports de production dans l'agriculture et de l'ensemble des rapports sociaux à la campagne. Nous omettons ainsi des problèmes importants, comme celui du prolétariat agricole, celui de la « prolétarisation » des paysans pauvres, celui des liens de dépendance qui rattachaient encore récemment à la campagne une fraction non négligeable du prolétariat industriel, ou même l'y rattachent encore aujourd'hui. Notre aperçu concerne donc seulement, et de façon incomplète, le prolétariat industriel : la classe ouvrière en tant que prolétariat.

Dans la littérature actuelle, analyser la classe ouvrière, c'est *d'abord* en donner un recensement statistique. Or, dès qu'on cherche à évaluer l'importance numérique de la classe ouvrière actuelle, on rencontre une série de difficultés dues à la signification restrictive du terme « ouvrier » dans la statistique courante, à l'imprécision des statistiques de chômage, etc. Les statistiques nous fournissent néanmoins *l'indice* de *trois faits essentiels*, qu'il faut poser au départ :

— Premier fait : la part sans cesse croissante des salariés dans la « population active », où l'on peut voir l'indice d'une *tendance à la salarisation généralisée* (au sens purement juridique du terme).

— Second fait : *l'importance numérique absolue de la classe ouvrière*, incluant tous les travailleurs directement employés dans la production de biens et services matériels : ceux qui, à l'échelle de la société tout entière, produisent les marchandises porteuses de la plus-value, en ajoutant une valeur nouvelle à celle que représentent déjà les moyens de production (dans lesquels il faut naturellement compter ceux des transports, des télécommunications, voire de certains établissements de la recherche scientifique organisés à l'échelle industrielle). Mais cette tendance est *moins accentuée*, *relativement*, que celle de la salarisation en général [27].

— Troisième fait : *l'augmentation de la productivité du travail*, beaucoup plus rapide que celle de la classe ouvrière elle-même.

Ces trois faits sont corrélatifs. Ils expriment tous le développement

27. Selon les recensements de l'I.N.S.E.E., les salariés étaient, en 1954 62 % de la population active totale, ils sont, en 1968, 76 %. D'après le recensement de 1968, ouvriers (y compris les manœuvres et les mineurs) contremaîtres et techniciens constituent 40,3 % de la population active.

du mode de production capitaliste dans la formation sociale française. Avec le développement du mode de production capitaliste, l'activité sociale, productive ou non, tend à se présenter comme « travail » en général, sous la forme juridique du salariat, y compris dans le service de l'Etat ou la direction des entreprises [28]. A cette tendance concourent évidemment la concentration de la production et de la distribution, l'élimination des producteurs et commerçants individuels. La grande industrie capitaliste soustrait sans cesse (malgré des inégalités et des exceptions) des travailleurs immédiats aux modes de production « traditionnels ». Mais le mode de production spécifiquement capitaliste est aussi, historiquement, celui dans lequel *le nombre des producteurs directs est proportionnellement le plus faible* [29], parce que l'intensité et la productivité de leur travail est sans cesse accrue. C'est celui dans lequel on observe à la fois la plus forte concentration de travailleurs productifs et la plus forte proportion de population improductive, *la plus forte productivité et la plus grande improductivité* de l'histoire. Contrairement à une opinion répandue, le rôle historique grandissant (donc le rôle politique grandissant) des travailleurs exploités dans les formations sociales capitalistes ne repose pas sur leur nombre grandissant, mais sur leur *concentration* accrue et sur la forme radicale de leur exploitation.

L'importance numérique de la classe ouvrière doit donc toujours être appréciée compte tenu des effets conjugués de la concentration industrielle et de l'élévation continue de la productivité du travail.

« *Fractions* » *et division tendancielle de la classe ouvrière*

Faisons maintenant un pas de plus. Ces précisions données n'ont de sens, on le sait, que si on les complète par l'analyse des « fractions » de la classe ouvrière, qui est l'objet privilégié de la « sociologie du travail ». Et si on analyse le rapport nécessaire de ces fractions, qui est la condition de l'usage des moyens de production existants, en même temps que de leur transformation historique. C'est ici que commencent les difficultés. Car, d'un côté, la classe ouvrière ne se définit pas *comme classe* sociale (nous dirons comme prolétariat) par son importance numérique globale, c'est-à-dire comme une simple population homogène par rapport à un ou plusieurs critères de classification (pour énoncer de tels critères, il faut se limiter à des

28. Voir à ce sujet les développements de Marx concernant le « salaire de direction » du capitaliste à propos de la distinction entre capital porteur d'intérêt et capital industriél (profit d'entreprise) : *Le Capital, op. cit.*, livre III, tome VII, chap. 27.

29. Tendance déjà relevée et analysée par Marx, notamment d'après le recensement de 1861 en Angleterre : *Le Capital, op. cit.*, livre I, p. 320-321.

abstractions très générales). Et, d'un autre côté, les analyses traditionnelles de « fractions » reposent toujours sur des différences de « qualification professionnelle » et de statut dans les entreprises, qui sont censées recouper la différence des conditions de travail, des rémunérations, des conditions d'existence. Mais ces caractéristiques concrètes sont mouvantes par définition, et surtout elles ne peuvent *jamais* être saisies à travers les classements officiels sans déformation ni mystification, car ces classements, qui ont pour objectif essentiel l'établissement d'une hiérarchie de salaires, avec la pression permanente qu'elle implique, ne correspondent jamais exactement aux différences objectives dans la nature des travaux effectués et dans les conditions d'existence. En pratique, d'ailleurs, la possession individuelle d'une qualification n'implique nullement l'occupation d'un poste correspondant dans la production (en particulier pour les travailleurs « trop jeunes » ou « trop vieux », c'est-à-dire des masses considérables).

En pratique donc, il ne faut utiliser les fractionnements reçus que comme autant d'indices, indirects, de la forme sociale, historiquement transformée, de *la division du travail*, d'abord dans le procès de production immédiat, puis, sur cette base, dans le processus d'ensemble de la reproduction de la force de travail. Mais il faut aller plus loin : il faut définir la classe ouvrière, en tant que prolétariat, par son unité historique. Or celle-ci n'est jamais donnée une fois pour toutes : elle n'est, à chaque époque, que le *résultat* d'un processus tendanciel. Le prolétariat se définit d'emblée par les *divisions,* voire les contradictions, qui reflètent *dans* son unité même le développement des formes de l'exploitation. Il se constitue par le jeu de ces divisions en tant qu'unité tendancielle dans le processus de production immédiat et dans le processus de reproduction de la force de travail.

Soulignons tout de suite la nécessité de ne pas se limiter au procès de production immédiat (même si c'est la *base* de notre analyse), car cette limitation conduit directement au « technologisme », qui affecte profondément la sociologie du travail actuelle. Entre les tendances du procès de production immédiat et les conditions de reproduction de la force de travail, il peut y avoir non seulement décalage, inadaptation, mais *des contradictions*, qui doivent être mises au centre de l'analyse de la classe ouvrière (et qui permettent de comprendre pourquoi les problèmes de la scolarisation, de la formation professionnelle, de l'immigration, sont aujourd'hui, dans un pays comme la France, des points théoriquement et pratiquement névralgiques).

Revenons alors, pour les examiner de façon critique, à quelques

données bien connues concernant le fractionnement de la classe ouvrière, dans la répartition courante.

La masse de la classe ouvrière est aujourd'hui constituée de travailleurs officiellement classés comme travailleurs *non qualifiés* (manœuvres et « O.S. », ouvriers spécialisés) et de travailleurs déqualifiés. Cette fraction de la classe ouvrière est la plus nombreuse. Mais surtout, on le sait, elle est en augmentation régulière, sous l'effet des transformations technologiques de la production, essentiellement par *l'augmentation du nombre des O.S.*, qui en constituent l'élément nouveau et caractéristique (au contraire, la manutention tend à se mécaniser en partie).

En 1968 (chiffres de l'I.N.S.E.E.), les O.S. sont 2 650 380, soit 39,5 % de la population « ouvrière » active. Cette proportion varie considérablement d'une branche à l'autre : supérieure à 50 % dans le textile, dans la construction électrique ; 34 % dans l'industrie pétrolière ; 28,3 % dans l'industrie polygraphique. A la même date, les manœuvres sont 1 489 140, soit 22,4 % de la population « ouvrière ». Les variations sont également fortes : 33,7 % dans l'industrie du verre, 11 % dans les constructions électriques et mécaniques. Le total de la main-d'œuvre non qualifiée s'établit ainsi à 62,3 % des « ouvriers » (51,1 % en 1954).

Elle comporte une « mobilité » c'est-à-dire une instabilité d'emploi maximum, donc une concurrence directe elle aussi maximum entre les travailleurs, devenus pratiquement interchangeables. C'est par rapport à cette fraction surtout que le marché de la force de travail apparaît clairement pour ce qu'il est : un « marché d'acheteurs », un monopole d'achat dominant des vendeurs individuels [30].

Notons-le déjà, les conditions de *reproduction* de cette fraction de la classe ouvrière sont très particulières, et caractéristiques de la phase historique actuelle : on y trouve une importante proportion de jeunes travailleurs (car le travail d'O.S. « use » très vite la force de travail). Surtout (nous reviendrons sur ce point), cette fraction comprend la majorité des travailleurs immigrés (plus de deux millions en tout en 1971) dont le nombre s'est fortement accru dans la dernière période.

Il est essentiel de ne pas confondre cette fraction de la classe ouvrière (y compris les travailleurs immigrés) avec un « sous-prolétariat », même si, par ses conditions de vie, par le chômage périodique relativement important (même en période d' « expansion » et de « plein emploi », car il s'agit pour le capital de maintenir une rotation rapide du personnel, à la fois à cause de l'usure de la

---

30. Cf. Sur ce point J. BENARD, *La Conception marxiste du capital, op. cit.*, p. 72 et s.

force de travail, et comme moyen de lutte contre le syndicalisme), elle a un pied dans le paupérisme proprement dit [31].

Parler de « fraction inférieure » de la classe ouvrière (à cause de la position de ces travailleurs au bas de l'échelle des salaires) a même pour résultat d'induire en erreur : car, par leur rôle entièrement intégré au système de machines et subordonné à lui, à la pointe de la division du travail, *les O.S. de la grande industrie* sont de plus en plus *au centre* du procès de production de forme capitaliste. La grande production industrielle repose de plus en plus sur les qualités nouvelles de la force de travail qu'ils ont peu à peu développées (pour compenser la déqualification et soutenir l'intensité du travail). Premier point très important.

Cependant, une fraction importante de la classe ouvrière est toujours constituée de *travailleurs* « *qualifiés* » (« professionnels »). Moins nombreuse que la précédente, elle constitue cependant presque le tiers des effectifs d'ensemble des travailleurs industriels. Issue du processus de révolution industrielle qui, sur la durée d'un siècle, a mécanisé sous une première forme toutes les branches de production importantes, elle a formé la base historique des organisations syndicales et politiques de la classe ouvrière (grâce à sa relative stabilité d'emploi).

Il est essentiel de ne pas confondre cette fraction avec une « aristocratie ouvrière », au sens de certains métiers du XIXe siècle [32] :

31. Un auteur universitaire le soulignait récemment, « ce phénomène de paupérisation, qui n'est pas particulier à la France, est en général mal connu [...] les statistiques sont étrangement pudiques. Il faut remonter à une étude de 1962 pour obtenir des renseignements indiscutables. Elle révèle que 27 % des ménages disposaient alors d'un revenu annuel inférieur à 4 000 francs, c'est-à-dire permettant difficilement, même en y ajoutant les prestations familiales, de couvrir les besoins élémentaires de nourriture, de logement, d'habillement [...]. Combien sont-ils aujourd'hui ? Diverses évaluations ont pu être faites, fort différentes dans la mesure où elles ne retiennent pas les mêmes critères de pauvreté. On peut avancer à coup sûr le chiffre minimal de 5 millions de pauvres « primaires », c'est-à-dire qui se trouvent en deçà ou tout juste au niveau du standard de vie minimal. Mais la " plage de pauvreté " s'étendant jusqu'à 20 ou 30 % au-dessus du " palier minimum vital " regrouperait très probablement jusqu'à 10 millions de personnes, c'est-à-dire 20 % de la population ». (Maurice PARODI, « Histoire récente de l'économie et de la société française [1945-1970] », *Histoire de la France*, dir. G. Duby, Paris, Larousse, 1972, tome III, p. 359-360.) On le voit, la « théorie de la paupérisation », naguère soutenue par certains marxistes, avait du moins l'avantage de mettre en relief un fait fondamental. Bien entendu, les estimations ci-dessus concernent à la fois la classe ouvrière (y compris les chômeurs, personnes âgées, malades, dont la statistique bourgeoise se débarrasse sous le nom d'*inactifs*) et de très importantes couches de petits exploitants agricoles, petits commerçants, employés, domestiques, salariés agricoles, etc. En ce qui concerne la classe ouvrière, la réalité et l'ampleur du phénomène de paupérisation ont été portées au grand jour en 1972 par la campagne des syndicats C.G.T. et C.F.D.T contre l'existence de 6 500 000 travailleurs ayant un salaire inférieur à 1 000 francs par mois (cf. Documents du 38e Congrès national de la C.G.T., *Le Peuple*, n° du 1er-31 mai 1972).

il ne s'agit pas en effet de travailleurs industriels appartenant à des corps de métiers placés au-dessus du travail standardisé, mais, surtout dans la grande industrie, de travailleurs *eux-mêmes spécialisés*, intégrés dans la parcellisation des tâches. Il s'agit de travailleurs dont le travail, extérieurement, à un moment donné, semble « complet », mais se trouve en fait pris tendanciellement *dans l'entre-deux* des tendances à la déqualification et à la surqualification du travail. Leur répartition est inégale : nombreux aujourd'hui dans les industries métallurgiques et mécaniques, ou encore dans l'habillement ; de moins en moins nombreux dans l'automobile, l'industrie pétrolière, la chimie, la construction électrique, etc. [33].

Cette fraction de la classe ouvrière n'est donc ni stable ni isolée : le développement de la révolution industrielle, inégale selon les secteurs, crée des « qualifications » nouvelles, mais en fait disparaître d'existantes, ou rapproche les conditions de rémunération et de travail de celles des O.S. : dans bien des cas, que seule une enquête détaillée peut mettre en évidence, la distinction nominale est artificielle. S'il y a dans la grande industrie des *formes* différentes de

---

(La hausse des prix est tellement rapide que, pour un même pouvoir d'achat, ce chiffre repère a dû être porté au début de 1974 à 1 500 francs par mois).

32. Cf. ENGELS, *La Question du logement* (1872) : « [...] un ouvrier constructeur de machines ou tout autre travailleur appartenant à l'aristocratie de sa classe [...] », Editions sociales, Paris, 1957, p. 68. (Engels décrit cette « aristocratie » ouvrière associée à la petite bourgeoisie dans certaines opérations d'épargne et de placement ; mais il indique un peu plus loin, toujours à propos du petit nombre des « ouvriers mieux payés que la généralité » et des « contremaîtres », la différence qui sépare, au XIXe siècle, l'ouvrier, dont les revenus, dans le meilleur des cas, restent identiques ou baissent en proportion de l'augmentation de sa famille et de ses besoins, du petit-bourgeois ou de l'employé dont les revenus croissent en général progressivement.) Le problème de l' « aristocratie ouvrière » est à la fois un des plus importants et, il faut bien le dire, un des moins bien connus de la théorie marxiste du prolétariat : chez Engels (qui en traite longuement dans la préface à l'édition allemande de 1892 de *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre*), puis chez Lénine (qui y fait référence systématiquement dans tous les textes traitant, à partir de 1914, de la « faillite de la IIe Internationale » et de l'impérialisme) l'expression ne désigne pas toujours la même fraction de la classe ouvrière des pays capitalistes « avancés », tantôt elle vise une « minorité » relativement privilégiée, tantôt elle vise un « grand nombre » de travailleurs. Elle est toujours pensée de façon surdéterminée, à la fois par rapport aux transformations de la division du travail, au rôle des syndicats (avant tout les « trade unions » anglaises) et aux effets sur la classe ouvrière d'une position dominante du capital nationai sur le marché mondial (« monopole industriel »). En fait, c'est l'indice d'un problème essentiel et *ouvert* : l'effet de l'histoire des formations sociales capitalistes (et impérialistes) sur la structure du prolétariat, donc sur la forme du rapport de production et d'exploitation fondamental.

33. Sur la répartition des différentes catégories de travailleurs (d'après la classification officielle) dans les branches d'industrie, cf. M. M. KRUST et J. BEGUE, *Structure des emplois au 1er janvier 1968* (Collections de l'I.N.S.E.E.). Ce qui fait malheureusement défaut, c'est une « ventilation » des différentes catégories de travailleurs en fonction de l'organisation « technique » des procès de travail. Utiles analyses, mais qui restent marquées par une approche « technologique », dans les travaux de Touraine, do Naville et de leurs équipes.

l'organisation du travail et de l'exploitation, il n'y a pas pour autant, dans la majorité des cas, des *degrés* inégaux d'exploitation. Surtout, il y a *passage* permanent d'une forme à l'autre et apparition de formes nouvelles, aspects complémentaires d'un même processus [34].

Mais l'énumération peut-elle s'arrêter là ? Ne faut-il pas tenir compte également d'une « *fraction supérieure* » de la classe ouvrière, constituée par les travailleurs hautement qualifiés et par différentes catégories de techniciens travaillant dans la production, son contrôle ou sa préparation ? Ne s'agirait-il pas de cette « aristocratie ouvrière » d'un type nouveau (ou de cette « nouvelle classe ouvrière », selon l'expression équivoque d'une certaine sociologie du travail, impatiente d'enterrer, avec l' « ancienne » classe ouvrière, l'expérience et les traditions de lutte qu'elle a accumulées), caractéristique de l'époque impérialiste et de ses tendances au sein du procès de production lui-même ?

Notons-le d'emblée, cette couche de travailleurs reste au total très minoritaire. Elle va actuellement (dans une formation sociale comme la nôtre) *croissant* en nombre. Mais (point décisif), *dans certaines branches de production seulement* : elle peut alors représenter (comme dans le pétrole, l'électronique, l'aéronautique, l'énergie atomique) *plus de 10* % de l'effectif salarié *total* des entreprises.

Rien ne serait plus faux cependant que de procéder à partir de ces exemples à une projection futuriste, en y voyant l'avenir du travail productif dans son ensemble (soit *dans* le cadre des rapports de production capitalistes, soit *au-delà* de leur transformation révolutionnaire, une fois levées les « entraves » qu'ils apporteraient au progrès des forces productives, le facteur d'arriération relative qu'ils constitueraient). La tendance historique ne peut être dessinée aussi simplement. Car son aspect fondamental, c'est *le développement inégal* à l'intérieur de *l'ensemble* de la production sociale, dont les différentes branches sont de plus en plus étroitement dépendantes, en particulier sous l'influence de la préfabrication (qui, on l'a bien vu depuis vingt ans, est, beaucoup plus que l'automation, le grand moyen de parvenir à la *continuité* du procès de travail, de faire coïncider « période de production » et « période de travail » effectif, pour utiliser au maximum la force de travail [35]).

L'intellectualisation relative de certaines branches ou de certains

---

34. Cf. l'ouvrage simplement descriptif, mais riche de documentauon (une bonne description vaut des dizaines de mauvaises théories), de J. FRÉMONTIER, *La Forteresse ouvrière, Renault*, Fayard, Paris, 1971. On le comparera au témoignage passionnant de Louis OURY, *Les Prolos*, Denoël, Paris, 1973. Et aux enquêtes publiées dans *L'Humanité* en octobre 1970, novembre 1971, juin 1972, octobre 1972, avril-mai 1973.

35. Sur ces concepts, cf. MARX, *Le Capital*, livre II, chap. 12-13.

stades de fabrication implique directement la simplification et la déqualification dans certains autres qui les complètent ou en utilisent les produits.

Soit un exemple schématique, mais particulièrement significatif : *l'industrie électronique* a connu une révolution technologique au cours de la dernière période de vingt ans (avec les transistors, puis les circuits intégrés). Or, dans la branche des « matériels professionnels » la proportion des « cadres et employés » (incluant une forte proportion de cadres purement techniques, techniciens, dessinateurs) par rapport à l'ensemble des salariés, est de 62 %, chiffre considérable. Mais, dans la branche des « matériels grand public », où la production est pour une part importante effectuée en amont par les fabricants de composants, cette proportion retombe en dessous de 30 %, tandis que celle des ouvriers (dont une forte proportion d'O.S., main-d'œuvre surtout féminine) s'élève à 70 % [36]. On retrouverait cette complémentarité caractéristique sur d'autres exemples (le bâtiment, couplé aux matériels de travaux publics).

Que nous montrent donc ces analyses, même très sommaires ? Que les divisions socio-techniques de la classe ouvrière sont une réalité qui change, mais qui ne s'atténue pas. Et surtout qu'elles ne sont pas indépendantes les unes des autres, car chaque « fraction » est soumise aux effets *des mêmes tendances* de la division du travail, dans sa forme capitaliste. Il en est ainsi pour les travailleurs « non qualifiés » ; il en est de même pour les travailleurs « qualifiés ». Il en est ainsi *même* pour la couche « supérieure » des travailleurs « hautement qualifiés ». Constituer une catégorie autonome des « ingénieurs, cadres et techniciens » n'a pas de signification historique réelle, et ne peut que brouiller l'analyse de la classe ouvrière. S'il est vrai que tous subissent les effets (très inégaux) du salariat en général (écart des prix et des salaires réels, concurrence entre les salariés, qui implique le risque du chômage et du déclassement), tous n'occupent pas la même position dans le procès d'exploitation et de reproduction de la force de travail. Les uns sont toujours situés *en dehors* du processus de *prolétarisation*, à la fois parce que le niveau de leurs revenus dépasse la moyenne de reproduction de la force de travail simple ou complexe, et parce qu'ils combinent à leur fonction productive une fonction d'organisation, de direction du travail. Nous en reparlerons à propos de la bourgeoisie. Les autres n'y échappent que *tendanciellement*, dans des conditions historiques transitoires (qui peuvent avoir d'importants effets idéologiques et

---

36. Chiffres de 1964 d'après KUHN DE CHIZELLE, « Situation de l'industrie électronique francaise », Rapport au Conseil économique et social, *Journal officiel*, avril 1966.

politiques), parce qu'ils ne figurent pas dans le procès de travail comme simple force de travail (même qualifiée), incorporée au système de machines, et parce que la reproduction de leur force de travail (donc sa circulation sur le « marché du travail ») relève toujours d'un processus séparé, distinct de celui de la grande masse du prolétariat. Mais il ne faut jamais oublier que cette situation « supérieure » est par définition instable, menacée par le développement et l'extension des limites de la mécanisation (voir l'exemple récent de l'informatique).

Procès de reproduction et histoire du prolétariat

Nous pouvons maintenant comprendre comment se pose, en général, le problème de la constitution du prolétariat. Au-delà des classifications, au-delà d'une simple description technologique, il faut d'abord souligner que la classe ouvrière ne peut être définie comme classe indépendamment de *sa propre transformation historique*. Le « prolétariat en soi » n'existe pas.

Ce que l'on retient surtout, d'ordinaire, dans cette transformation, c'est la constitution du mode de production spécifiquement capitaliste aux dépens des modes de production antérieurs. Ainsi, dans la formation sociale française des années 1860-1870, après les premières phases de la révolution industrielle et de la concentration des moyens de production, on trouve, selon les branches de production, au moins *quatre formes* de production et d'exploitation du travail nettement différentes, dont les deux dernières seulement relèvent du mode de production spécifiquement capitaliste (et reposent sur le travail salarié), bien qu'elles dépendent déjà toutes de sa domination d'ensemble : la production familiale combinée au travail agricole, l'artisanat, le travail à domicile (dans les villes ou dans les campagnes) pour le compte d'un négociant fournisseur de matières premières, les fabriques et les usines proprement dites [37].

Mais ce processus historique ne comporte pas seulement le développement d'un nouveau mode de production, qui « crée » la classe ouvrière moderne, et la disparition plus ou moins rapide des anciens, ainsi que les formes de transition que suscite cette transformation. Il comporte surtout, au sein même du mode de production capitaliste, *l'histoire de la division socio-technique du travail*, qui est le *premier*

37. Cf. J. Bouvier, « Le mouvement d'une civilisation nouvelle », *Histoire de la France, op. cit.*, p. 13-14. Cf. également les quelques *Histoires du travail en France*, dont celle de Bouvier-Ajam, Librairie générale de droit et de jurisprudence, Paris, 1969.

élément conférant à la classe ouvrière son unité et, corrélativement, ses divisions actuelles. Dans les branches typiques de la grande industrie du XIXe siècle (le textile, plus tard la métallurgie), la classe ouvrière était encore telle que la décrivait Marx pour illustrer les effets du développement de la « plus-value relative » :

« La classification fondamentale devient celle de *travailleurs aux machines-outils* (y compris quelques ouvriers chargés de chauffer la machine à vapeur) et de *manœuvres*, presque tous des enfants, subordonnés aux premiers. Parmi ces manœuvres se rangent plus ou moins tous les *feeders* (alimenteurs), qui fournissent aux machines leur matière première. A côté de ces classes principales prend place *un personnel numériquement insignifiant d'ingénieurs, de mécaniciens, de menuisiers*, etc., qui surveillent le mécanisme général et pourvoient aux réparations nécessaires. C'est une classe supérieure de travailleurs, les uns formés scientifiquement, les autres ayant un métier placé en dehors du cercle des ouvriers de fabrique auxquels ils ne sont qu'agrégés [38]. »

La division socio-technique du travail a donc une forme typique pour chaque phase de l'histoire du mode de production capitaliste, tout en incluant toujours des survivances des formes antérieures. On constate aujourd'hui que le développement historique, tout en détruisant pratiquement la distinction entre le secteur proprement capitaliste (la grande industrie) et le secteur artisanal et manufacturier, a en même temps déplacé les divisions intérieures à la grande industrie [39].

Ce qui constitue, dans le processus même de sa transformation, la classe ouvrière, c'est donc d'abord le rapport fonctionnel qui unit, au sein d'un même « travailleur collectif » à l'échelle sociale, des fractions dont le rôle technique et la position sociale sont différents, en vue d'une productivité *de plus-value* maximale, soit au sein d'une même entreprise, soit dans des entreprises différentes. C'est l'unité fonctionnelle qui fait, sur une base donnée de moyens de travail, du travail *de chacun* le moyen d'exploiter au maximum le travail, *de tous les autres* [40]. C'est donc *l'unité contradictoire des tendances* qui correspondent à la constitution de ces fractions, et qui ne sont intelligibles que prises ensemble. C'est plus précisément l'unité contradictoire de la tendance à la parcellisation, à la *déqualification*,

---

38. *Le Capital*, livre I, éd. Garnier-Flammarion, p. 303.

39. L'ouvrage fondamental sur l'histoire de la classe ouvrière, d'une ampleur inégalée, reste celui de Jürgen KUCZINSKY, *Die Geschichte der Lage der Arbeiter unter dem Kapitalismus*, Berlin, Dietz Verlag, nouvelle édition, 1961 et s., d'où procède le remarquable petit ouvrage de vulgarisation sur *Les Origines de la classe ouvrière*, trad. francaise, Hachette, Paris, 1967.

40. Cf l'analyse par Marx des premières formes du « management » industriel (Babbage) : *Le Capital*, livre I, chap. 15, p. 271 et s.

à la simplification maximum du travail (dont les O.S. actuels sont le résultat), et de la tendance à la « *surqualification* » (par rapport à la moyenne, bien entendu) qui constitue, à l'autre extrémité du travailleur collectif, et de l'autre côté par rapport aux moyens de travail, une fraction relativement nombreuse de travailleurs techniciens, contrôlant le système de machines au lieu d'être subordonnés à son fonctionnement. Le ressort de cette unité contradictoire, c'est donc avant tout *la division du travail manuel et du travail intellectuel*, et ses formes successives [41].

De fait, cette division est la forme historique sous laquelle s'est effectuée la « croissance » économique, croissance de la production et surtout de *la productivité*, qu'elle explique directement (n'oublions pas que « productif », dans le mode de production capitaliste, signifie toujours : productif de plus-value). Elle permet en effet d'en comprendre les deux aspects significatifs et inséparables : d'un côté l'application des connaissances scientifiques, la « révolution scientifique et technique », ininterrompue depuis la constitution du mode de production capitaliste, de l'autre l'intensification elle aussi ininterrompue du travail d'exécution. Loin qu'il s'agisse d'un simple effet du développement naturel des techniques, les transformations de la production matérielle dépendent ainsi des conditions dans lesquelles le capital trouve et concentre la force de travail qui lui est nécessaire. Ou, en termes plus abstraits : à l'intérieur même de la « base économique », *le développement des forces productives est commandé, dominé par l'histoire du rapport social de production* dont elles permettent la réalisation.

Mais ce premier élément, à lui seul, ne suffit pas. L'analyse de

---

41. Le problème de la division du travail manuel et du travail intellectuel est un problème historique et politique fondamental de l'analyse du mode de production capitaliste. Nous l'étudierons ailleurs pour lui-même. Il y a *plusieurs* formes historiques de la division du travail manuel et du travail intellectuel, qui ne peuvent être confondues, même lorsqu'elles « fusionnent » dans le capitalisme, en particulier à cause du rôle que celui-ci confère à la scolarisation. Jusqu'au mode de production capitaliste, la division du travail manuel et du travail intellectuel, qui joue *toujours* un rôle fondamental dans la reproduction des conditions de l'exploitation, ne passe pas essentiellement dans l'organisation de la production, ou du moins elle n'y joue qu'un rôle secondaire ; elle passe essentiellement *entre* la production (qui ne comporte pas encore de séparation radicale des travailleurs et de leurs moyens de production) et d'autres pratiques sociales (que nous pouvons referer à la « superstructure »). Avec le mode de production capitaliste, la division du travail manuel et du travail intellectuel commence à passer *aussi* et avant tout dans le procès de production. Elle y revêt, comme le souligne Marx plusieurs formes, donnant lieu à des combinaisons complexes : celle de la division entre travail d'exécution et fonctions d'organisation, entre études technologiques et fabrication, mais aussi celle de la division entre plusieurs types d' « exécution ». Il n'y a donc pas de procès d'exploitation *sans* division du travail manuel et intellectuel croissante, mais il n'y a pas, cela va *sans* dire, de correspondance mécanique entre division de classes et division du travail.

la classe ouvrière dans le procès de production immédiat doit se combiner avec l'analyse historique du *procès de reproduction de la force de travail*. La domination des rapports de production sur les forces productives ne peut s'exercer, dans des conditions historiques données, et se perpétuer, elle ne peut, au sens fort, *se réaliser*, que si la reproduction de la force de travail possède elle-même une forme sociale déterminée (et pour autant qu'elle n'est pas bouleversée de façon révolutionnaire).

Les caractéristiques de la division du travail (qui sont observables dans le procès de production immédiat) sont indissociables des caractéristiques du marché de la force de travail. La base matérielle de l'existence d'un *prolétariat* n'est pas seulement l'incorporation des travailleurs au système de machines et la « consommation productive » de leur force de travail, c'est aussi l'ensemble des conditions qui assurent *la concurrence* entre les travailleurs. Or la concurrence directe entre des travailleurs semblables, substituables les uns aux autres, non seulement ne disparaît pas avec la phase actuelle de la révolution industrielle [42], mais elle s'insère dans une *concurrence généralisée*, plus étendue et plus complexe : une concurrence entre des travailleurs de qualification différente, qui occupent des postes différents par rapport aux moyens de production. Plutôt que d'une « concurrence entre les travailleurs et la machine », il faut parler ici d'une concurrence entre les techniques de production, selon le type de main-d'œuvre qu'elles obligent à utiliser (et à former), et d'une concurrence entre les travailleurs, selon le type de mécanisation qu'ils servent [43]. Choisir, en fonction des conditions existantes, la combinaison qui maximise la production de plus-value, tel est l'objet principal de la gestion des facteurs de production, du « management » capitaliste.

Un phénomène historique comme l'emploi croissant et la répartition sélective de la main-d'œuvre « immigrée » (avant tout dans la fraction « inférieure » de la classe ouvrière, évoquée ci-dessus) prend ici tout son sens : la structure actuelle de la classe ouvrière, dans la formation sociale française, ne porte pas simplement la marque d'une nouvelle phase d'industrialisation, elle résulte aussi d'un stade nouveau dans l'histoire du capitalisme : le stade de l'impérialisme, c'est-à-dire le stade du partage économique du monde

42. On peut considérer qu'une nouvelle phase historique de la révolution industrielle s'est ouverte au début du XXe siècle avec le « fordisme » (la production de masse, le travail à la chaîne « standardisé »), les techniques tayloriennes ou post-tayloriennes de l'organisation « scientifique » du travail l'automation : phénomènes à étudier *ensemble*.

43. Une telle concurrence est à la concurrence simple, immédiate, ce que, sur l'autre versant du rapport social de production, l'exportation des capitaux est à la simple concurrence des marchandises.

entre les capitaux d'un petit nombre de nations « avancées ». Les deux phénomènes : exportation de capitaux, importation de main-d'œuvre, sont corrélatifs [44].

Car, comme l'a montré l'un des premiers Lénine, « ce qui caractérise le capitalisme actuel, où règnent les monopoles, c'est l'exportation *des capitaux* ». Cela signifie que, au stade de l'impérialisme, la domination des pays capitalistes les plus puissants sur le marché mondial n'aboutit pas seulement à la ruine de l'industrie artisanale dans la « périphérie », de façon à ouvrir un débouché à la production de marchandises industrielles (l'exemple classique, dès le début du XIXe siècle, étant celui de la concurrence entre l'artisanat indien et la grande industrie textile anglaise) ; mais cette domination développe maintenant le capitalisme lui-même dans les régions de la « périphérie », de façon inégale selon les résistances qu'elle rencontre et les conditions de rentabilité. Or, dans le processus de ce développement, la ruine des modes de production « traditionnels » est toujours beaucoup plus rapide que les investissements eux-mêmes : il se crée une forte surpopulation relative, « armée industrielle de réserve » dans laquelle les pays impérialistes peuvent puiser (et qu'ils se disputent).

Déjà, en 1916, Lénine concluait ainsi son analyse de l'impérialisme : « Parmi les caractéristiques de l'impérialisme qui se rattachent [à l'exportation des capitaux], il faut mentionner la diminution de l'émigration en provenance des pays impérialistes et l'accroissement de l'immigration, vers ces pays, d'ouvriers venus des pays les plus arriérés, où les salaires sont plus bas [...]. En France, les travailleurs de l'industrie minière sont en grande partie des étrangers : Polonais, Italiens, Espagnols. Aux Etats-Unis, les immigrants de l'Europe orientale et méridionale occupent les emplois les plus mal payés, tandis que les ouvriers américains fournissent la proportion la plus forte de contremaîtres et d'ouvriers exécutant les travaux les mieux rétribués. L'impérialisme tend à créer, également parmi les ouvriers, des catégories privilégiées et à les détacher de la grande masse du prolétariat [45]. »

Après cinquante ans d'histoire de l'impérialisme, nous sommes en mesure non seulement d'apprécier le développement de cette tendance, mais d'engager l'analyse de son rôle fondamental dans les transformations du procès de production lui-même, qui aboutissent à

---

44. En attendant des études plus complètes, on consultera avec profit l'article de E. PLETNTEV, « Migrations de travailleurs en Europe », *Recherches internationales*, n° 52, mars-avril 1966, p. 64-72, qui met l'accent sur la lutte acharnée des monopoles pour le « repartage » des marchés de la main-d'œuvre.

45. LÉNINE, *L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme*, Œuvres complètes, tome XXII.

ce que, « dans l'ensemble, le capitalisme se développe infiniment plus vite qu'auparavant, mais ce dévdoppement devient généralement plus inégal [46] ». Dans chaque formation sociale impérialiste, le procès de reproduction permanente de la classe ouvrière est devenu à son tour tendanciellement un procès mondial. Pour la première fois, avec l'impérialisme, un marché mondial (sinon homogène) de la force de travail commence à exister réellement [47].

Mais le fait d'ajouter à l'analyse du procès de production immédiat celle du procès de reproduction de la force de travail comporte une conséquence supplémentaire, de nature à éclaircir une série de débats actuels, souvent confus, concernant la définition du prolétariat : c'est précisément l'analyse de ce procès de reproduction qui permet de comprendre la place qu'occupent, par rapport à la classe ouvrière, d'autres catégories de travailleurs, également constituées et transformées par le développement du capitalisme. On peut alors définir non seulement le « prolétariat » d'une période donnée, mais l'ensemble du procès de *prolétarisation* que comportent les formations sociales capitalistes.

La prolétarisation concerne avant tout les travailleurs classés aux recensements comme « employés », soit du capital commercial et financier, soit de l'Etat, et dont la force de travail peut être exploitée, non pas dans le procès immédiat de production de plus-value, mais en tant que leur travail permet au capital commercial, et au capital financier (« privé » ou « public »), de s'en réapproprier une fraction [48]. Contrairement à la classe ouvrière, donc, ces travailleurs *ne trouvent pas* dans leur *propre* fonction productive *le principe de leur unité* (ou d'*une* unité) *de classe*, réunissant tendanciellement des fractions inégales par leurs revenus ou leur position hiérarchique. En fait cette tendance, pour toute une partie d'entre eux, provient historiquement de leur rapport à la classe ouvrière : la concentration du capital, suivant celle du capital industriel, s'étend au capital commercial et bancaire, et permet d'introduire dans les opérations de la circulation marchande les formes de coopération, de division du travail, voire de mécanisation, qui caractérisent déjà le procès de production ; en conséquence, une fraction importante des employés tend à se présenter sur *un marché du travail unique*, commun aux ouvriers et aux employés, de même que s'identifient en partie les

---

46. *Ibid.*

47. Et ce processus donne, en retour, une puissante impulsion à la tendance à l'égalisation des taux de plus-value nationaux, donc des taux de profit nationaux, donc à la concurrence des capitaux.

48. Sur le mécanisme du profit commercial et bancaire, et l'exploitation des travailleurs « improductifs » dans la sphère de la circulation, cf. MARX, *Le Capital*, livre III, tome VI.

conditions de reproduction de la force de travail (il convient de souligner ici le role décisif de la scolarisation généralisée, dans les formations sociales du « centre » impérialiste [49]).

C'est l'existence objective de ce processus qui permet d'affirmer que la classe ouvrière constitue le noyau historique du travail exploité tout entier, et d'en analyser les formes nouvelles.

Pour le dire abstraitement, il n'y a donc de *prolétariat* historique que sous l'effet d'un processus inégal de *prolétarisation*, et la structure du prolétariat n'est jamais que l'indice des tendances de la prolétarisation, dans les conditions historiquement déterminées d'une formation sociale donnée (on ne peut pas *transposer* mécaniquement l'analyse d'une formation sociale à l'autre, sans référer les catégories formelles à ces tendances et à leur histoire). Voilà pourquoi il est essentiel de faire intervenir ici le point de vue et l'analyse de la *reproduction* de la force de travail. Le prolétariat ne se reproduit pas *à partir de lui-même*, par une descendance directe, continue. Il se reproduit à partir de l'ensemble des conditions sociales (scolarisation et formation professionnelle, organisation de la famille, concurrence et migrations de travailleurs) que détermine un état donné du procès de production, mais qui peuvent aussi entrer en *contradiction* avec lui, comme c'est le cas aujourd'hui dans la plupart des pays capitalistes (crises de l'école, crises de la famille, crises de la « jeunesse », autant de symptômes de la crise généralisée de la reproduction de la force de travail).

En quoi ces éléments d'analyse de la classe ouvrière peuvent-ils éclairer le problème général de la « définition » des classes sociales, et d'abord du prolétariat ? Ils nous permettent de comprendre comment se résout le « cercle » théorique de ce concept dans le traitement historique de chaque cas concret. Il faut bien en effet, pour parler de classes, observer la façon dont elles se manifestent, en quelque sorte « à la surface » du processus social, comme population, groupement d'individus plus ou moins « semblables », comme classification. Mais une telle observation ne peut être purement empirique : dans aucune période historique les classes sociales ne

49. Il ne faut pas oublier que le marché de la force de travaul est un « marché d'acheteurs » : ce qui le règle n'est pas la qualification individuelle des travailleurs, même socialement reconnue, mais la demande des employeurs. L'idéologie dominante *renverse* cette détermination en parlant toujours de « population à la recherche d'un emploi », et non d'employeurs capitalistes à la recherche d'une main-d'œuvre. Elle tend ainsi à renforcer le mythe selon lequel le capitaliste « fait vivre ses ouvriers », en leur « donnant du travail ». Marx a démontré dans le livre I du *Capital* que ce n'est pas le capital qui fait au travailbur *l'avance* de son salaire, mais bien le travaileur qui fait en permanence au capital l'avance de son travail, dont il ne lui revient qu'une partie. C'est le fond de la question. Cf. aussi ENGELS, préface à la troisième édition allemande du *Capital* (1883), Editions sociales, tome I, p. 32.

se présentent en quelque sorte d'elles-mêmes, portant leur nom écrit sur le front, ou déclinant leur identité dans leur « conscience de classe » unifiée. Ce qui permet de les identifier, c'est la façon dont elles agissent les unes sur les autres dans des conditions matérielles données, ce sont les rapports qui s'établissent entre elles. Or de ces rapports résulte précisément leur transformation : il n'y a donc ni composition ni place déterminée une fois pour toutes des classes sociales. Disons en d'autres termes qu'il faut renverser l'ordre qui semblerait naturel (et n'est que mécanique) : les classes sociales ne *précèdent* pas leur rapport, mais plutôt en *résultent*. La division de la société en classes sociales n'est pas antérieure à leur lutte historique, mais l'effet de la lutte des classes.

Ce « renversement » est nécessaire si l'on veut passer d'une simple description économique ou sociologique des classes sociales à une théorie matérialiste de leur histoire.

Aujourd'hui cependant, la plupart des sociologues qui emploient le concept de classes sociales s'efforcent encore seulement, cent ans après Marx, de définir les critères économiques, juridiques, culturels, à l'aide desquels *classer*, répartir exhaustivement les individus entre différentes divisions ; autrement dit, ils ne pensent toujours les classes sociales que comme des collections d'individus rassemblés en fonction de leurs « propriétés sociales » communes, comme des *groupes* sociologiques. Or tel est justement l'obstacle principal qu'il faut lever pour constituer une théorie scientifique des classes sociales, donc de l'histoire des formations sociales : il faut réussir à dépasser l'idée de classification, bien qu'il soit, en pratique, inévitable de commencer par là.

Les économistes (et les sociologues) ont repris le concept de « classe » à la tradition logique de *l'empirisme* philosophique : il désigne chez eux une représentation abstraite, celle des « traits communs » ou de l' « essence commune » à un ensemble d'individus. La théorie marxiste lui fait subir une profonde mutation. Chez elle, il ne désigne pas la *ressemblance* des éléments d'un ensemble, mais un système de *différences* ou de divisions : différences qui se développent et se transforment sous l'effet d'un antagonisme fondamental, matériellement déterminé. Cette révolution théorique réfute d'avance les conclusions superficielles que la sociologie entend tirer des « ressemblances » qu'elle observe entre les conditions de vie, les comportements, les formes de consommation ou les attitudes idéologiques d'une partie de la classe ouvrière et celles de la bourgeoisie, ou de la « petite bourgeoisie » (il n'y a d'ailleurs pas de convergence de ces différents critères). Surtout, cette révolution théorique explique et soutient la théorie *politique développée* par Marx et Lénine : les luttes revendicatives que mènent les différentes

fractions de la classe ouvrière contre l'exploitation ne débouchent pas « spontanément » sur une pratique révolutionnaire *unique*, mais elles exigent le passage à une autre forme de lutte, dont l'instrument est le *parti* prolétarien, et la condition une « solution » des contradictions au sein du prolétariat. C'est aussi ce qui a conduit depuis longtemps une organisation syndicale comme la C.G.T. à répudier le mythe de l' « apolitisme », dans la mesure même où elle a pour objectif l'unité des travailleurs dans leur lutte de classe *économique* [50].

C'est pourquoi nous dirons, sous forme d'une thèse : *L'analyse marxiste des classes sociales n'est pas une classification. L'analyse des classes sociales, c'est en fait l'analyse des luttes de classes*.

L'analyse marxiste a pour véritable objet les rapports sociaux qui opposent les classes entre elles, et de ce fait les produisent et les reproduisent sous des formes contradictoires, évolutives. Dans les formations sociales capitalistes actuelles, pour pouvoir étudier la structure et les transformations du prolétariat, et en comprendre la portée historique, il faut tenir compte de *deux* processus, qui dérivent l'un et l'autre du rapport d'exploitation fondamental, mais ne peuvent être purement et simplement confondus : le développement tendanciel de la division du travail dans la production, et le développement des contradictions dans la reproduction de la force de travail sociale, comme marchandise.

Essayons de compléter et de vérifier ces indications en examinant brièvement quelques problèmes de définition de la bourgeoisie, la classe qui se situe par rapport au prolétariat dans un antagonisme direct. Ici encore, c'est de rapports sociaux, donc de formes et d'effets de la lutte de classes, qu'il doit s'agir, et il est nécessaire de prendre en considération la « résultante » de plusieurs tendances qui ne se confondent pas. Mais elles nous renvoient à un autre aspect des rapports de production : d'une part aux formes de la concentration et de la répartition du capital, en tant qu'elles reproduisent les conditions de l'*exploitation* ; d'autre part, au développement de

---

50. Comme l'a montré Lénine à plusieurs reprises, l'empirisme de la sociologie a un lien historique direct, tant avec l'économisme anarcho-syndicaliste qu'avec *l'électoralisme* politique. Tenter de répartir exhaustivement les *individus* entre des classes (ou des catégories) sans recouvrements ni restes, et qui ne sont pas affectées *de l'inférieur* par leur différence, c'est l'exact pendant théorique du décompte des « électorats », des « voix » qui, sociologiquement, c'est-à-dire naturellement, vont ou devraient aller aux partis de la gauche, de la droite, du centre etc. Problématique qu'affectionnent à l'occasion les politiciens réactionnaires : « Quel que soit le talent de l'autre candidat [Giscard], il ne peut rien contre la sociologie [...] il y a des pesanteurs sociologiques, des viscosités sociologiques qui font que l'électorat résiste [...]. » (Le ministre U.D.R. Peyrefitte, dans un débat radiodiffusé du 26 avril 1974. Quelques jours plus tard, les « pesanteurs sociologiques » jouaient dans l'autre sens.)

l'appareil d'Etat et de son articulation avec le procès de production social, en tant qu'il reproduit les conditions de la *domination* politique de classe, au service de l'exploitation.

3. Le second aspect de l'antagonisme : capital et bourgeoisie

Qu'est-ce que la bourgeoisie ?

On ne peut répondre à cette question directement, par une description des niveaux ou des genres de vie, ni même par la définition d'une fonction sociale unique, mais seulement par le détour d'une *autre* question : quelles sont les formes de division et de concentration du capital dans une formation sociale déterminée (comme la formation sociale française actuelle) ?

Pourquoi ce détour nécessaire ?

Parce que prolétariat et bourgeoisie *n'occupent pas des positions symétriques* dans le procès d'ensemble de la production sociale. La classe ouvrière, en tant que force de travail, est *incorporée* matériellement, de façon périodique, au procès de production : ce qui lui fait face dans le procès de production n'est pas d'abord le capitaliste, mais le capital, dont elle devient elle-même une partie (à titre de « capital variable »), et qui est alors matérialisé en face d'elle par les moyens de production qu'elle me t en œuvre. C'est pourquoi la définition de la classe ouvrière doit s'appuyer sur la description des différentes catégories de travailleurs salariés dans le procès de production immédiat : le travail n'est pas autre chose que l'activité directe des travailleurs.

Le rapport de la bourgeoisie au capital et à sa propriété juridique ne se laisse pas définir de la même façon. Ce qui est ici premier, c'est le processus de circulation et d'accumulation du capital social divisé en capitaux distincts et plus ou moins indépendants (production et commercialisation de marchandises, financement de la production, et les activités annexes qui se développent sur cette base), et le « capitaliste » existe parce que les rapports sociaux commandant ce processus doivent être réalisés à travers des pratiques économiques et sociales déterminées : fondamentalement, et dès l'origine, le capitaliste n'est que l'agent, mais l'agent nécessaire, de ces pratiques, *le « représentant » du capital*, sous des formes qui évoluent historiquement avec les rapports sociaux eux-mêmes (tandis qu'on ne peut pas dire symétriquement que le travailleur soit « le représentant du travail » !). En d'autres termes, la classe bourgeoise ne conserve

ou, plutôt, *ne reproduit son droit de propriété* sur les revenus du capital que dans la mesure où elle exerce simultanément (ou délègue à l'une de ses fractions) les fonctions d'organisation, de gestion, de contrôle de la reproduction du capital qui réalisent son « *monopole* » *social des moyens de production*. C'est ce qui la distingue fondamentalement, aussi longtemps qu'elle existe, de toutes les classes possédantes antérieures : le seigneur féodal peut avoir des intendants (plus tard des fermiers), il n'est lui-même que le bénéficiaire d'un tribut ou d'une rente, dont la permanence est assurée par des moyens de contrainte extérieurs au procès de production (à l'organisation duquel il n'a aucune part). Le capitaliste, au contraire, est d'abord en tant que tel organisateur (« manager ») de la production et de la circulation dans une forme déterminée, à laquelle il doit se soumettre, pour assurer au capital lui-même le profit maximum et, donc, l'accumulation [51].

De plus, la bourgeoisie comme classe ne se constitue jamais sur la seule base de sa position « économique » (ou de sa position juridique dans la production et la circulation). Comme le notait déjà Marx dans le *Manifeste*, elle se constitue en classe (dominante) par l'intermédiaire de *l'Etat*. L'analyse des fonctions de propriété, d'organisation, de représentation impliquées par la reproduction du capital et évoluant avec elle n'est donc jamais qu'une partie (la première, il est vrai) d'une analyse de la bourgeoisie comme classe. Car, *dès les commencements* de la constitution du mode de production capitaliste, l'Etat (c'est-à-dire les différents *appareils* de l'Etat) remplit une fonction nécessaire dans le processus de reproduction du capital. Les modalités de cette fonction se transforment historiquement, avec l'ensemble des conditions de la reproduction, mais, en général, elle n'est nullement une caractéristique récente (il n'y a jamais eu d' « Etat-gendarme », au sens que les économistes ont donné à ce terme). Nous reviendrons sur ce point plus loin.

---

51. Si comme l'affirme Marx dès le *Manifeste*, le capitalisme est *la dernière* forme d'exploitation de classe, à laquelle ne peut succéder aucune forme *nouvelle*, ce n'est pas parce que le rôle du capitaliste dans la production sociale deviendrait un jour inévitablement *superflu, comme* l'est devenu celui du propriétaire d'esclaves ou du seigneur bénéficiaire de corvée et de rente ; c'est au contraire parce que, *à la différence* de tous les exploiteurs antérieurs, il ne devient *jamais* spontanément superflu, « extérieur » à la production. C'est précisément ce qui oblige le prolétariat à porter immédiatement la révolution *dans* les rapports de production, et dans l'organisation des forces productives qu'ils commandent. Que le capitaliste qui litait Marx ne se rassure donc pas trop vite sur sa pérennité : dire que son rôle ne s'évanouit pas avec le développement du capitalisme, ce n'est pas atténuer les contradictions qui l'emporteront ; c'est au contraire en souligner le caractère inéluctable et radical. Mais qu'a-t-il besoin de lire Marx ? Il suffit qu'il prête un peu l'oreille au murmure qui monte de us chaînes, puis au chant de lutte qui retentit dans son usine occupée. Les serfs en révolte « n'occupaient » pas le château du Seigneur : ils y mettaient le feu.

C'est pourquoi la séparation juridique relative des fonctions de direction et de la propriété des titres, si caractéristique soit-elle d'une période historique nouvelle (et il faudrait préciser soigneusement *jusqu'à quel point* elle s'étend), reste secondaire par rapport à la permanence de cet aspect fondamental du rapport de production que, bien loin de l'abolir, elle assure et reconduit.

C'est aussi, notons-le tout de suite, ce qui fait la complexité historique du processus de « construction du socialisme » là où, depuis 1917, il s'est engagé. Dans ce processus, long, contradictoire et inégal, la classe « bourgeoise » ne disparaît pas d'emblée : pas plus que le rapport de production capitaliste ne peut être « aboli » d'emblée, par un décret. L'un et l'autre doivent passer par des formes nouvelles et contradictoires, dans lesquelles les différents aspects trouvent des rapports nouveaux, quoique instables [52]. Et notamment, au lieu que la propriété juridique du capital précède et commande la fonction pratique d'organisation de la production, c'est celle-ci qui doit d'abord passer ouvertement au premier plan, et commander la propriété juridique (dès lors transformée principalement en propriété d'Etat).

Pour dire les choses autrement, toutes les révolutions prolétariennes jusqu'à présent ont dû plus ou moins rapidement et complètement *éliminer la bourgeoisie*, en tant que « groupe » social hérité du passé, à cause des formes mêmes prises par la lutte révolutionnaire, historiquement inéluctables. Mais elles n'ont évidemment pas pu pour autant éliminer *du même coup la fonction* sociale que ce « groupe » remplissait dans la production et la reproduction, et qui le définit comme *classe*, au sens marxiste du terme. On s'est donc trouvé devant une situation paradoxale : *c'est le prolétariat* — une partie du prolétariat — qui a dû assumer cette fonction *à la place de la bourgeoisie*, en même temps qu'il menait la lutte pour sa transformation et son abolition. On voit les « avantages » de cette situation : puisqu'elle permet au prolétariat d'agir directement sur *l'ensemble* des conditions d'existence du rapport de production capitaliste. Mais on en voit aussi les « inconvénients » : puisqu'elle installe, sous une forme nouvelle, l'antagonisme à résoudre *au sein* même de la pratique du prolétariat, où se développent dès lors de nouvelles et redoutables contradictions. C'est tout le problème de la phase historique de « dictature du prolétariat », dont l'enjeu est la suppression effective et complète des conditions de l'exploitation, et que s'efforce de maîtriser une politique révolutionnaire correcte.

52. Sur la persistance des classes, dont chacune se transforme, et dont *les rapports* se transforment dans le processus du socialisme, cf. LÉNINE, *L'Economic et la Politique à l'époque de la dictature du prolétariat* (1919) Œuvres complètes, tome XXX.

Dans la plupart des pays socialistes, notamment en U.R.S.S., le travail salarié a subi une profonde transformation révolutionnaire, qui a touché avant tout les conditions de *reproduction de la force de travail* : notamment par la généralisation effective et la démocratisation d'une scolarisation de longue durée et par la disparition du chômage, même temporaire et marginal, ce qui modifie directement les conditions de l'exploitation du travail. L'importance de cette transformation est attestée par les luttes mêmes qu'elle suscite : interdiction légale des licenciements (sous le contrôle des syndicats) et, inversement, tentatives des entreprises pour supprimer le « chômage caché », c'est-à-dire en fait le « surnombre » des travailleurs salariés, qui fait obstacle à l'intensification du travail [53]. La transformation des classes, c'est aussi la transformation des formes de lutte des classes.

Il nous faut donc examiner successivement trois points :

— Les transformations historiques du capital et des rapports de propriété ; en d'autres termes, les formes sous lesquelles, à travers l'utilisation de la propriété juridique, se réalise le monopole de classe des moyens de production sociaux ;

— La nature de la fraction du capital *dominante* à l'époque de l'impérialisme ;

— La nature des contradictions internes et les formes d'unité tendancielle de la bourgeoisie comme classe, impliquant le rôle de l'Etat dans sa constitution.

Transformations historiques de la propriété capitaliste

Le développement historique du capitalisme conduit inéluctablement (mais non pas uniformément) à un résultat fondamental : la *concentration* des capitaux [54].

La concentration du capital, en augmentant l'échelle de la production, assure la domination des marchés et donc la rationalisation de la production (la production de masse), *l'élévation de la plus-value* par la mise en œuvre de techniques nouvelles.

La concentration du capital commande, en dernière analyse, le mouvement historique complexe qui, tantôt divise et répartit entre des capitaux individuels différents, tantôt rassemble à l'intérieur des mêmes groupes industriels et financiers les différentes « fonctions »

53. Cf. les précisions révélatrices de Francis COHEN, « L'entreprise en U.R.S.S. », *La Nouvelle Critique*, n° 71, février 1914.

54. MARX, *Le Capital*, livre I, chap. 24 ; livre III, tomes VI et VII. LÉNINE, *L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme*, chapitres 1 et 2, Œuvres complètes, tome XXII.

de la reproduction du capital : production matérielle, circulation de marchandises (donc commercialisation), circulation d'argent (donc crédit). Dans tous les cas, il s'agit d'accélérer la rotation du capital, compte tenu du degré de développement des forces productives, pour augmenter le *taux de profit* [55], ouvrir les possibilités du crédit, sans lequel le financement de la production sur une grande échelle et la concurrence des capitaux sont impossibles. Dans l'histoire de la concentration, il faut tenir compte à la fois, comme le fait Marx, de la concentration proprement dite — accumulation de nouveaux moyens de production par capitalisation de plus-value — et de la simple « centralisation » — réunion juridique sous une même propriété de capitaux individuels distincts (absorptions de firmes, fusions, etc.).

Le développement de la concentration, entendu en ce sens [56], produit à son tour des transformations fondamentales dans *les formes de la propriété* du capital, transformations que signalait déjà Engels à la fin du XIXe siècle, en critiquant l'idée confuse selon laquelle la « production capitaliste privée » serait incompatible avec toute organisation de la production et de la circulation, avec toute « planification » :

« Je connais, écrivait-il, une production capitaliste comme forme de société, comme phase économique, et une production capitaliste *privée* comme phénomène qui se présente de manière ou d'autre pendant la durée de cette phase. Que signifie donc " production capitaliste privée " ? Production par l'entrepreneur particulier, isolé ? Et une telle production ne devient-elle pas de plus en plus une exception ? La production capitaliste des *sociétés par actions* n'est déjà plus une production *privée*, mais une production pour le compte d'un grand nombre d'associés. Et si nous passons des sociétés par actions aux *trusts* qui se soumettent et monopolisent des branches

55. Le taux de profit, considéré à l'échelle de l'ensemble de la production sociale, est le rapport de la plus-value capitalisable à *l'ensemble* du capital (capital constant et capital variable). Il exprime la *rentabilité* capitaliste. Le taux de la plus-value, défini comme son rapport au seul capital variable, nous fournit après coup — cf. ci-dessus — une « mesure » économique du degré d'*exploitation*, qui est la source de toute rentabilité capitaliste.

56. Dans un intéressant passage de son étude sur *La Politique monétaire* (P.U.F., Paris, 1973), Suzanne de Brunhoff note qu'il ne faut pas identifier la constitution du « capital financier », concentrant la propriété des capitaux bancaires et industriels dans des groupes monopolistes, par la création de holdings, les contrôles et participations réciproques, etc., avec la confusion et l'absence de contradictions entre les différentes « fonctions » de la reproduction du capital (et les mouvements de capitaux correspondants) : « Il se produit ainsi, lors de ce que Lénine appelle le stade impérialiste du capitalisme, *à la fois* une « fusion » du capital *bancaire* et du capital industriel, et une « séparation » du capital-*argent* et du capital productif, séparation *contemporaine du capitalisme* mais ici beaucoup plus grande » (*op. cit.*, p. 103).

entières de l'industrie, alors ce n'est pas seulement la fin de la *production privée*, mais encore la cessation de *l'absence de plan* [57]. »

Et Lénine ajoutait, dans *L'Impérialisme* :

« Le propre du capitalisme est, en règle générale, de séparer la propriété du capital de son application à la production ; de séparer le rentier, qui ne vit que du revenu qu'il tire du capital-argent, de l'industriel, ainsi que de tous ceux qui participent directement à la gestion des capitaux. L'impérialisme, ou la domination du capital financier, est ce stade suprême du capitalisme où cette séparation atteint de vastes proportions [58]. »

En somme, le mode de production capitaliste implique nécessairement que le capital soit concentré en face du travailleur salarié dans *la forme juridique de la propriété*. Mais nullement, sauf à certaines périodes de son histoire, que la bourgeoisie qui le représente en organisant pratiquement sa reproduction et son accumulation apparaisse uniformément comme *une classe de propriétaires privés*, sans autres liens entre eux que la concurrence qui les oppose, et s'appropriant *individuellement* une part du capital social. Fondamentalement, cette situation n'a que la fonction historique (transitoire, mais décisive) d'assurer *la destruction des formes précapitalistes* de l'appropriation des moyens de production. De ce fait, l'histoire de la bourgeoisie comme classe, c'est l'apparition successive de nouvelles fractions bourgeoises, qui « représentent » les formes successives du capital dominant, et supplantent les précédentes ou s'ajoutent à elles, voire fusionnent avec elles [59].

Schématiquement, les formes de la propriété du capital qui constituent la base de l'existence de la bourgeoisie actuelle peuvent être ainsi classées, malgré l'imprécision des catégories juridiques :

1. *Le (petit) capital privé individuel*.
2. *Le capital des sociétés* anonymes ou des sociétés par actions ayant un autre statut.

En France, ces deux formes de propriété du capital sont généralement purement « nationales » (par la localisation des capitaux et l'extension de leur marché).

3. *Le capital monopoliste* des plus grandes entreprises industrielles, commerciales et bancaires, qui sont elles-mêmes étroitement liées entre elles (par des participations réciproques de capital).
4. *Le capital d'Etat* constitué par les entreprises nationalisées et l'ensemble du « secteur public », y compris les organismes bancaires, d'épargne et de crédit de l'Etat.

---

57. ENGELS, *Critique du Programme d'Erfurt* (1891), *op. cit.*, p. 81-82.
58. Œuvres complètes, tome XXII, p. 250.
59. Excellences indications sur les premières étapes de ce processus dans l'ouvrage déjà cité de Hobsbawm, *Industry and Empire*.

Quelques précisions sommaires sur la définition de ces deux dernières formes sont nécessaires. Bien qu'il n'y ait, entre le capital monopoliste et celui des autres sociétés par actions aucune différence *juridique* fondamentale, la distinction entre le capital des simples sociétés par actions et le capital monopoliste n'en est pas moins essentielle.

Le caractère « monopoliste » d'une entreprise ne se mesure pas au dépassement d'un seuil prédéterminé dans la part du marché national ou international qu'elle s'attribue, ou dans le montant des capitaux propres (ou du chiffre d'affaires), bien que ces chiffres en soient des indices précieux : il se mesure plutôt à la possibilité pratique de dominer un secteur du marché et de la production, voire plusieurs à la fois, en se subordonnant les entreprises des branches qui fournissent ses moyens de production ou utilisent ses produits (et en s'appropriant ainsi de façon relativement *permanente* une partie de la plus-value que produisent les entreprises subordonnées).

Surtout, le capitalisme monopoliste, c'est le système des relations économiques dépendant du *capital financier*, au sens défini par Hilferding, puis rectifié et développé par Lénine [61] :

— la concentration (horizontale et verticale) de la production, et

— la fusion du capital bancaire et du capital industriel, selon diverses formes juridiques : la banque n'est plus alors, comme par rapport au capital des sociétés non monopolistes, un simple « intermédiaire » extérieur, fournissant des prêts à l'industrie, elle contrôle la répartition des capitaux entre différents secteurs en fonction de leur rentabilité propre, et oriente elle-même la politique industrielle [61].

Enfin, l'existence du capital monopoliste étant essentiellement liée à l'exportation des capitaux, il faut ajouter que le capital monopoliste n'est plus, tendanciellement, un capital purement « national » : soit que les monopoles, « français » à l'origine, aient essaimé à l'étranger (exemples : Péchiney, Saint-Gobain Pont-à-Mousson, etc.), soit que des sociétés « françaises » relèvent de groupes « étrangers » (exemples : Creusot-Loire, Radio-technique, Le Matériel téléphonique, etc.). Le champ d'action nécessaire aux monopoles industriels et financiers est « multinational », c'est le marché mondial des moyens de production, de l'argent, de la force de travail, de la consommation de masse.

Il existe bien entendu de nombreuses formes de transition entre

---

60. R. HILFERDING, *Le Capital financier* (paru en 1910), trad. française, Editions de Minuit, Paris, 1970 ; LÉNINE, *L'Impérialisme..., op. cit.*, chap. III.

61. Sur la concentration industrielle et financière en France, cf. Henri CLAUDE, *La Concentration capitaliste en France*, Paris, Editions sociales ; F. LAGANDRE, « Problèmes posés par la concentration des entreprises » (Rapport au Conseil économique et social), *Journal officiel*, janvier 1967.

ces différents types. Ainsi, en ce qui concerne la participation des capitaux d'Etat : en France, depuis la Libération, on a assisté à la création de très nombreuses sociétés d'économie « mixte ». Le capital monopoliste « privé » et le capital d'Etat sont deux formes distinctes, mais qui interfèrent parfois, qu'a prises historiquement la concentration du capital.

En réalité, l'analyse des formes du capital qui coexistent dans le capitalisme actuel, ce n'est pas simplement l'énumération des différentes catégories d'entreprises : c'est l'étude des conditions sociales de leur fonctionnement. Ainsi, l'utilisation du crédit et du financement publics, mais tout autant l'importance des commandes d'Etat ou l'existence de la comptabilité nationale et de la planification capitaliste, sont les indices du développement d'un « capitalisme d'Etat », qui transforme les conditions de reproduction de *tous* les capitaux individuels. Les formes que nous énumérons schématiquement sont les formes historiques, inégalement développées dans chaque formation sociale capitaliste, d'un *même* rapport social de production : elles ne sont pas indépendantes les unes des autres, mais constituent un seul système instable, en voie de transformation. Mais il serait tout à fait erroné de se représenter une tendance uniforme à la disparition des formes « inférieures » au profit des formes « supérieures », par exemple du capital privé au capital monopoliste, *et de celui-ci au capital d'Etat* : la pratique montre qu'il n'en est rien, et ces deux dernières formes sont l'une et l'autre « supérieures », selon qu'on les considère du point de vue de l'évolution des formes de la propriété juridique ou du point de vue de l'internationalisation de la production. C'est ce système d'ensemble qui relève d'une analyse historique concrète.

Il faut donc, du point de vue du matérialisme historique, *à la fois* reconnaître toute l'importance pratique des transformations *juridiques* de la propriété capitaliste, puisque c'est le jeu même de ces formes juridiques qui permet la concentration du capital, sans pour autant confondre ces transformations avec *l'ensemble* des détermibations du procès d'accumulation et de monopolisation des moyens de production. Il faut aussi, du même coup, profondément transformer la représentation dominante de l'Etat, qui est une représentation de *l'idéologie juridique* bourgeoise : toutes les définitions de l'Etat dans l'idéologie dominante reposent sur la distinction du « public » (intérêts, institutions et propriété publics) et du « privé ». Mais, de même qu'il faut inclure dans le fonctionnement de l'Etat, en tant que « superstructure » organisée de la société bourgeoise, des institutions juridiquement « privées » (familiales, religieuses, scolaires, syndicales [62]), de même il y a évidemment des aspects du fonctionne-

62. Cf. L. ALTHUSSER, « Idéologie et appareils idéologiques d'Etat », *La Pensée*, juin 1970.

ment des organismes publics qui remplissent une fonction purement « privée » : ils ne relèvent donc pas directement de la théorie marxiste de l'Etat, en tant que théorie de la superstructure. Ainsi, en tant que fractions du capital social, les capitaux « publics » n'ont pas un mouvement différent du mouvement des capitaux « privés [63] ».

Remarquons-le, lorsque Marx entreprend d'analyser le fractionnement du capital social dans le procès d'ensemble de la reproduction, donc les conditions historiques générales du mouvement des capitaux individuels, il n'étudie jamais une fraction du capital du point de vue de son statut juridique, mais uniquement du point de vue de sa fonction dans la réalisation des métamorphoses successives qu'implique le cycle d'ensemble de la reproduction (capital-argent, capital-marchandise, capital productif [64]). La propriété publique modifie les *conditions* particulières, non la *fonction* d'un procès économique.

C'est donc être entièrement prisonnier de l'idéologie juridique que de penser que le capital « public » ne serait pas l'objet d'une *appropriation* (c'est-à-dire d'une monopolisation) *privée* (au sens du matérialisme historique, c'est-à-dire au sens d'un monopole *de classe*). Il n'y a donc pas de contradiction *entre* la reproduction des capitaux « privés » et la reproduction des capitaux « publics », du seul fait de leur statut juridique différent. Celle-ci est, à l'époque de l'impérialisme, l'une des formes de l'appropriation privée, de l'appropriation des moyens de production par *une* classe, la bourgeoisie, qui se constitue dans cette appropriation même. C'est seulement dans le procès d'ensemble de l'appropriation qu'il peut y avoir des contradictions [65].

---

63. Cf. les remarques de Lénine, dans *L'Impérialisme...*, p. 235, à propos de la fonction commune des banques, des caisses d'épargne, des P.T.T. Et plus loin, à propos des réflexions de la revue *Die Bank* sur la nationalisation de la production électrique allemande, réplique à la concurrence de la Standard Oil américaine : « Voilà les aveux précieux que sont obligés de faire les économistes bourgeois d'Allemagne. Ils montrent nettement que les monopoles privés et les monopoles d'Etat s'interpenètrent à l'époque du capitalisme financier, les uns et les autres n'étant que des chainons de la lutte impérialiste entre les plus grands monopoles pour le partage du monde. » (p. 271.) On n'a pas toujours assez tenu compte, me semble-t-il, en utilisant les analyses de Lénine, de ce double trait remarquable : d'un côté Lénine insiste sur le rôle de la propriété d'Etat et du monopole capitaliste d'Etat *dès* les commencements de la période impérialiste ; de l'autre il ne cesse d'insister sur le caractère *fondamental*, dans la théorie marxiste, de la distinction entre *base* et *superstructure*, et sur *l'impossibilité* de confondre, ou de déduire mécaniquement les unes des autres, les transformations « économiques » de la base et les transformations « politiques » de la superstructure. (Sur ce point Lénine s'oppose notamment à toute la tendance « de gauche » de « l'économisme impérialiste », cf. Œuvres complètes, tome XXIII.)

64. Cf. *Le Capital*, livre III.

65. Il convient ici d'indiquer au passage pourquoi la distinction entre « propriété juridique » et « propriété économique » ou « possession » (sans

Impérialisme et domination du capital monopoliste

Pour comprendre la configuration actuelle de la classe bourgeoise dans un pays capitaliste comme la France, il faut cependant faire un pas de plus, et poser une question dont l'importance politique, et non seulement économique, est évidente : quelle forme du capital est actuellement dominante ? On peut se poser la question : est-ce le capitalisme d'Etat ? est-ce le capital monopoliste ? ou s'agit-il d'une forme tendanciellement unique, résultant d'une fusion des deux précédentes (« capitalisme monopoliste d'Etat ») ?

Cette dernière thèse est, on le sait, celle que développent notamment les auteurs du récent *Traité marxiste d'économie politique* [66]. Certes, ils précisent que « entre les monopoles et l'Etat, il n'y a ni fusion ni séparation, mais étroite interaction, chacun ayant à la fois un rôle propre et un même but ». Mais il semble qu'il s'agisse là essentiellement de préserver l'importance exclusive des différences juridiques dans la forme de propriété. Et en particulier, de présener l'originalité du capital «public » qui, selon ces auteurs, ne serait déjà plus, par la force des choses, un capital *au sens strict*, cherchant à se mettre en valeur au taux de profit maximum, d'où

---

parler de la « propriété idéologique ») introduite par Charles Bettelheim dans ses récents ouvrages (cf. notamment *Calcul économique et Formes de propriété*, Maspero, 1970), ne me semble pas heureuse. Je vois bien qu'il s'agit de rectifier la confusion trop fréquente, en particulier dans l'étude des révolutions socialistes, entre les *rapports de production* et les formes juridiques de la propriété. Mais cette terminologie crée une autre confusion, et risque d'entraîner, par un renversement mécanique, la méconnaissance du role historique et pratique de la propriété juridique. D'une pan, en effet, l'expression de « propriété économique » est contradictoire dans les termes ; « propriété » est de toute façon une catégorie juridique qui désigne un droit, « propriété » / « possession » (ou disposition) est un couple de catégories juridiques, qui joue un rôle fondamental dans la mise en pratique du droit de propriété. Il s'agit en fait du *processus d'appropriation* du surtravail et du monopole *de classe* des moyens de production. D'autre part, ce dédoublement donne à croire que la forme juridique est, comme telle, *inutile* au procès d'appropriation, au fonctionnement des rapports de production, et qu'elle vient seulement « exprimer » et « sanctionner » *après coup* l'appropriation capitaliste. Il n'en est rien : si le processus d'appropriation ne doit pas être confondu avec la simple forme juridique, celle-ci n'en est pas moins un *moment* indispensable du procès, comme le montre notamment Marx au livre I du *Capital*, chapitre 24. A partir de ce texte fondamental, on peut comprendre que le développement du mode de production capitaliste, le processus d'accumulation et de concentration du capital, ne peut s'accomplir sans une utilisation systématique des ressources du droit de propriété : en particulier de la possibilité de s'assurer la « possession » du capital-argent de très nombreux « épargnants » et « actionnaires » par l'institution de la propriété « anonyme ». Comme l'indique Lénine dans *L'Impérialisme* (et Jean Bouvier l'illustre en détail dans *Naissance d'une banque : le Crédit lyonnais*, Flammarion, Paris, 1969), la structure monopoliste du capital financier repose entièrement sur la technique juridique de la comptabitité des sociétés anonymes.

66. Editions sociales, 1971.

résulterait une contradiction interne entre les fractions du capital social. Les auteurs n'en insistent pas moins sur le fait que le « capitalisme monopoliste d'Etat » constitue un « mécanisme unique », qui fonctionne « en exploiteur collectif », et « en ce sens constitue une phase réellement distincte au sein du stade impérialiste », au-delà du « monopolisme simple ». Donc, qu'on le veuille ou non, un « néo-impérialisme ».

Il n'est pas question pour nous d'examiner ici en détail, avec tout le sérieux qu'elle requiert, la « théorie du capitalisme monopoliste d'Etat » qui a été élaborée dans les dernières années par ce qu'on peut appeler « l'école » de la revue *Economie et Politique*. Elle a le très grand mérite de décrire en détail les formes institutionnelles de monopolisation du « surprofit » dans un pays comme la France. Elle a aussi, si l'on peut dire, le mérite de donner une formulation ouverte, rigoureuse, à la conception du *marxisme comme économie politique*. On y perçoit en effet clairement la tendance que nous avons relevée en introduction : tendance à *substituer* l'analyse du *profit* à celle de la *plus-value*, au lieu de la fonder sur elle ; tendance à définir le capital non comme rapport social d'exploitation, mais comme grandeur comptable ; non comme procès de production de plus-value, mais comme source de profit ; tendance à analyser l'histoire du mode de production capitaliste non comme résultat des luttes de classes qui le *déterminent*, mais comme résultat d'une « logique du profit ».

Mais, de ce que leur position économique et politique permet aux capitaux monopolistes de drainer en permanence un *surprofit*, tandis que d'autres capitaux, soit privés, soit publics, sont contraints de se contenter d'un taux de profit inférieur, il ne résulte nullement que les seconds soient « dévalorisés », ou ne contribuent plus à l'accumulation *à l'échelle sociale*. Cette différence n'intervient en effet qu'au niveau de la *répartition* de la plus-value socialement produite entre différents capitaux, nullement au niveau de la *production* de plus-value. Au contraire, l'accroissement du surprofit suppose que le taux de plus-value augmente *aussi* dans les entreprises publiques, ou dans les petites entreprises que domine le capital monopoliste. L'exploitation du travail y est donc tout aussi intense, sinon plus, que dans les entreprises qui appartiennent directement aux sociétés monopolistes, et la « mise en valeur de la valeur » (Marx) n'y est pas moindre. C'est bien ce que montre quotidiennement l'ampleur des luttes de classe revendicatives qui s'y déroulent [67].

---

67. On peut donc supposer que, contrairement à la façon dont elle se présente elle-même, ce n'est pas ici la théorie économique de la « suraccumulation-dévalorisation » du capital qui *fonde* et rend nécessaire la périodisation des « stades » du capitalisme (monopoliste, *puis* monopoliste d'Etat). C'est,

Il nous semble donc préférable, suivant l'analyse léniniste de l'impérialisme, de reconnaître à la fois l'existence d'un véritable *capitalisme d'Etat*, au sens plein, et la domination persistante du capital monopoliste sur *toutes* les autres formes de capital, y compris le capital d'Etat lui-même. Certes, cette domination prend des formes différentes, à l'époque actuelle, dans des formations sociales différentes, et ce sont précisément ces formes, reflétant la place inégale qu'elles occupent dans le capitalisme mondial, qui les différencient et les singularisent. *Seule la domination généralisée du capital monopoliste permet de comprendre aujourd'hui* (à l'époque de l'impérialisme) *la différenciation des formations sociales capitalistes* (dominantes/dominées), les caractéristiques profondément différentes de leur histoire concrète, commandée pourtant par *un même* antagonisme de classes fondamental.

L'existence du capitalisme d'Etat, bien que son importance et ses fonctions soient variables, n'est ni un phénomène récent ni une caractéristique exclusive des pays capitalistes « avancés », bien au contraire. Ses premiers éléments, qu'il s'agisse de propriété d'Etat (nationalisations), de financement et de marchés publics, ou d'organisation nationale de la production incluant une certaine planification financière, apparaissent séparément et se développent tout au long du XXe siècle, en revêtant une importance inégale dans les différentes formations sociales du « centre » impérialiste (Etats-Unis, Europe occidentale et centrale, Japon), sous l'effet des phénomènes caractéristiques de la période impérialiste : économie de guerre, crises monétaires, montée de la lutte syndicale et politique de la classe ouvrière (qui joue un rôle direct dans le développement d'une politique de l'emploi, des salaires et de la formation professionnelle). Ils sont aujourd'hui le plus systématiquement combinés et le plus apparents, d'une part dans certaines puissances impérialistes : les plus « faibles » relativement ou, plutôt, celles dont le développement *intérieur* est le plus inégal (France, Italie) ; ce sont aussi, notons-le, celles dans lesquelles les organisations révolutionnaires de la classe ouvrière sont le plus puissantes, où le mouvement ouvrier a le mieux résisté au développement du réformisme. D'autre part, dans certains pays « sous-développés » : ceux qui, au prix de luttes d'indépen-

---

à la fois dans sa genèse réelle et dans son agencement théorique interne, *exactement l'inverse* : la théorie des stades, la théorie d'un *stade nouveau* dans *l'impérialisme* (néo-impérialisme) est à la base, et c'est elle qu'il faut examiner d'abord du point de vue du matérialisme historique. La théorie économique de la « suraccumulation/dévalorisation » n'en a été, et n'en est toujours, qu'une justification *a posteriori*.

dance prolongées, ont réussi à acquérir une relative autonomie politique et économique (Algérie).

L'analyse léniniste de l impérialisme, on le sait, considère le « capitalisme d'Etat » comme la conséquence des conditions sociales et économiques dans lesquelles les nations, à l'époque de l'impérialisme, ont fait face (et font face) à la concurrence et à la guerre [68]. Or les guerres de l'époque impérialiste, à commencer par celle de 1914, qui l'inaugure, sont les effets nécessaires du « partage du monde » en sphères de domination économique et politique. La phase impérialiste de l'histoire du capitalisme *commence avec l'achèvement du premier « partage du monde »*, dans les premières années du XXe siècle, tandis que la période précédente, d'expansion et de colonisation proprement dite, apparaît seulement comme une période de *transition* à l'impérialisme. Mais le développement inégal des capacités de production dans les différentes puissances industrielles entraîne alors inévitablement la lutte pour la transformation de ce partage (ainsi l'Allemagne et les Etats-Unis qui ont, au début du XXe siècle, le développement industriel le plus rapide, sont en même temps les moins bien lotis dans le partage colonial).

En fait, le capitalisme d'Etat est donc d'emblée une caractéristique nécessaire de l'impérialisme lui-même, et non pas un dépassement du capitalisme monopoliste, qui en est la base. Le déroulement quasi ininterrompu des guerres impérialistes (« locales » ou « mondiales ») depuis 1914 jusqu'à nos jours est venu confirmer l'analyse de Lénine.

Il est vrai que la formation sociale française présente de ce point de vue des caractéristiques particulières. Une partie de ces caractéristiques remonte à la période historique antérieure (précédant et suivant immédiatement la guerre de 1914-1918) : la France est alors le moins industrialisé des grands pays industriels, le capitalisme français est le plus « usuraire » (celui qui fait la plus grande place relative au simple prêt de capitaux, notamment auprès des gouvernements étrangers), la colonisation française celle qui entretient les modes de production les plus archaïques. Une partie de ces caractéristiques remonte également aux conditions dans lesquelles, après les luttes de classes des années 1936 et suivantes, puis la défaite de 1939-1944 et la Libération, s'est posé le problème de la concurrence économique, face aux Etats-Unis, à l'Allemagne, notamment. Il y a eu pendant très longtemps un « retard » relatif de la concentration monopoliste en France, retard qui n'a commencé d'être comblé

68. Lénine emploie concurremment les termes de « capitalisme monopoliste d'Etat », « monopole capitaliste d'Etat », « capitalisme d'Etat » : cf. LÉNINE, Œuvres complètes, tomes XXIV-XXV, *passim* ; notamment : *La Catastrophe imminente* (1917), *L'Etat et la Révolution* (1917).

rapidement qu'après 1945 et, plus encore, après 1958. C'est ce qui permet de comprendre le rôle décisif joué par l'Etat français dans le développement du capitalisme monopoliste, le fait que certains éléments du capitalisme d'Etat se soient développés *avant* la concentration monopoliste elle-même, et comme sa condition de possibilité. On peut s'expliquer ainsi en partie la tentation de désigner leur combinaison par un concept nouveau (« capitalisme monopoliste d'Etat »). Cependant, elle représente plutôt la forme singulière sous laquelle a pu se développer et se maintenir dans la concurrence internationale un capitalisme monopoliste français relativement indépendant [69].

Mais, comme on l'a déjà indiqué, le capital monopoliste est lui-même de moins en moins un capital purement « national », il est de plus en plus profondément imbriqué dans l'internationalisation du capital. La domination du capital monopoliste sur le capital d'Etat reflète donc également, dans la formation sociale française, la domination tendancielle des rapports économiques « intérieurs » par les rapports économiques internationaux et, en dernière analyse, la domination du capitalisme français par le capitalisme international.

Unité et contradictions de la bourgeoisie comme classe

Revenons alors au problème de la classe bourgeoise. A la diversité des formes du capital qui coexistent dans une même formation sociale (selon le double point de vue de leur fonction et de leur concentration), et à la complexité de leurs rapports, correspond nécessairement une égale complexité de la bourgeoisie comme classe sociale.

Si nous reprenons l'exemple de la formation sociale française, nous avons à rendre compte de plusieurs faits :

En premier lieu, le fait que la bourgeoisie française ait toujours été, et reste, en tant que « groupe » social, relativement nombreuse. Si le mouvement de concentration des capitaux tend à la réduire d'un côté (du côté des *propriétaires* nominaux du capital), il tend corrélativement à multiplier les fonctions d'encadrement, de direction, de circulation, plus ou moins parcellaires. S'il tend à appau-

69. Sur les caractéristiques historiques de l'impérialisme français, qui commencent seulement à être étudiées du point de vue du marxisme, cf. J. Bouvier, *Les Origines et les Traits particuliers de l'impérialisme français*, Centre d'études et de recherches marxistes, Paris, 1970 (distribué par les Editions sociales). Sur le processus de concentration dans l'économie française après 1945 et le role de l'Etat, exposé clair et documenté dans Maurice Parodi, « Histoire récente de l'économie et de la société francaise », *Histoire de la France, op. cit.*, tome III.

vrir certaines fractions (y compris celle des « petits porteurs » d'actions), ces effets sont atténués par les avantages que la bourgeoisie française retire de sa position dans le groupe des puissances impérialistes, préservée tant bien que mal. Cette caractéristique demeure donc, malgré de profondes transformations de structure sociale.

En second lieu, le fait que la bourgeoisie est toujours, comme la classe ouvrière, une classe divisée en plusieurs « fractions », dont l'unité tendancielle est l'objet même d'une analyse matérialiste. Mais le principe de cette division est tout à fait différent, ce qui se manifeste par des effets politiques également différents. Les différentes fractions de la bourgeoisie sont *en concurrence* pour la répartition de la plus-value qui est produite dans la société : chacune tend à augmenter sa part, y compris la fraction des capitalistes industriels eux-mêmes, et c'est seulement indirectement, dans les formes de leur concurrence acharnée, que les différents représentants du capital travaillent ainsi à un objectif commun : l'accroissement de la plus-value sociale d'où proviennent, en dernière analyse, tous leurs revenus et tous les fonds d'accumulation.

En troisième lieu, le fait que l'évolution même des formes du capital introduit dans la bourgeoisie non seulement une concurrence de fractions, mais une différenciation de statuts juridiques et économiques : toutes les fractions de la bourgeoisie ne « représentent » pas le capital de la même façon. Le développement du capitalisme polarise la classe bourgeoise entre plusieurs types différents d'activité « professionnelle » (y compris toute une série d'activités formellement « salariées »), que les recensements inventorient à part, et qui ne correspondent directement ni à la hiérarchie des pouvoirs ni à l'échelle de la richesse individuelle, depuis les propriétaires des petites entreprises industrielles jusqu'aux principaux actionnaires et dirigeants des groupes monopolistes, en passant par les « cadres » et les « fonctionnaires » du capitalisme d'Etat. Non seulement la bourgeoisie comme classe n'est pas une réunion de propriétaires, mais elle n'est pas une simple réunion de « capitalistes », bien qu'elle soit toujours dominée par des capitalistes (par les plus puissants d'entre eux).

La bourgeoisie en tant que classe implique donc l'unité de groupes entre lesquels les différences juridiques et les inégalités économiques sont considérables. C'est pourquoi il est impossible de la définir en leur cherchant simplement un caractère descriptif commun. C'est pourquoi il est indispensable de l'étudier par rapport aux transformations historiques du capital lui-même. La constitution de la bourgeoisie comme classe est d'abord *un problème*.

Dans une formation sociale comme la nôtre, la bourgeoisie est

aujourd'hui, semble-t-il, à la fois beaucoup plus *hétérogène* et beaucoup plus *centralisée* qu'au XIXe siècle, comme la production capitaliste elle-même. L'impérialisme, de même qu'il renforce les inégalités et les contradictions de l'économie mondiale, renforce aussi les inégalités et les contradictions de la bourgeoisie dans chaque formation sociale capitaliste. Mais *en même temps*, il renforce la *dépendance* de toute la bourgeoisie par rapport au capital financier, et donc son « unité » de classe.

Arrêtons-nous pour terminer sur ce point, qui est la principale difficulté d'une analyse de la bourgeoisie comme classe, et qui n'est pas toujours aperçu correctement.

Deux obstacles idéologiques courants doivent ici être levés : d'une part une représentation mécaniste des contradictions internes de la bourgeoisie, qui en isole *un seul* aspect tendanciel (l'opposition des intérêts), sans voir sa liaison interne avec l'aspect contraire ; d'autre part, nous le verrons, une représentation également mécaniste du rapport historique entre la constitution de la bourgeoisie comme classe et le développement de l'Etat.

Il convient d'abord de bien comprendre qu'il n'y a pas d'incompatibilité entre *l'unité de classe* de la bourgeoisie et ses contradictions internes. Elles se développent *ensemble*, car l'unité de la bourgeoisie n'est pas (et n'a jamais été historiquement) une unité d'intérêts matériels spontanément convergents, mais le résultat d'une *domination* (Lénine parle d'hégémonie) exercée par la « grande bourgeoisie » (qui représente le « grand capital » de l'époque) sur tous les groupes sociaux qui s'approprient une part de surtravail (inégalement, et sous des formes différentes). A chaque stade de l'histoire du capitalisme, une fraction de la bourgeoisie *a tendance* à dominer toutes les autres, à se les assujettir dans le procès de l'exploitation et de l'accumulation : précisément celle qui représente un « progrès » dans les formes de l'accumulation, un « progrès » dans le développement de l'exploitation, *compte tenu de la résistance de la classe ouvrière et de sa lutte de classe organisée*. Cette domination a d'abord été celle du capital commercial et du capital foncier sur le capital manufacturier et la petite production artisanale et agricole, plus tard celle du capital industriel sur le capital commercial et la propriété foncière (du moins dans les « métropoles » du capital, qui ont été au XIXe siècle les « ateliers » du monde entier) ; elle est devenue, avec l'impérialisme, celle du capital financier, concentrant et fusionnant le capital industriel et le capital bancaire. L'unité de classe de la bourgeoisie est inséparable de ses contradictions internes ; elle n'est jamais, comme tout phénomène historique, qu'une unité *tendancielle*, soumise à l'effet des causes qui la contrecarrent.

S'il en est ainsi, c'est qu'il faut faire (contre toute la tradition

de l'économie politique, y compris celle de Ricardo) une distinction fondamentale entre deux types de contradictions sociales : *l'opposition d'intérêts* et *l'antagonisme* proprement dit. Entre la bourgeoisie et le prolétariat, il n'y a pas seulement opposition d'intérêts (en particulier, dans la détermination du niveau des profits et des salaires), mais un rapport d'antagonisme, parce qu'il ne s'agit pas seulement de « répartition » inégale des revenus, mais d'exploitation dans la production. Entre les différents groupes qui constituent, à une certaine époque, la bourgeoisie (la classe dominante), il y a opposition *réelle* d'intérêts économiques, mais *seulement* opposition d'intérêts : répartition inégale et lutte pour la transformation ou l'accentuation de cette répartition inégale. C'est pourquoi, d'une part, il ne faut jamais sous-estimer ces oppositions, s'imaginer que l'unité de la classe bourgeoise est une uniformité, un bloc sans failles ; mais, d'autre part, il ne faut jamais *confondre* cette opposition avec un antagonisme, une contradiction inconciliable, soit en décrivant l'antagonisme de la bourgeoisie et du prolétariat comme une simple opposition d'intérêts économiques et sociaux, soit en présentant la grande bourgeoisie comme « exploitant » la petite bourgeoisie.

Dans *L'Impérialisme*, Lénine a longuement et à plusieurs reprises insisté sur ce point, en montrant comment « l'oligarchie financière » *se soumet* l'ensemble des capitalistes, des petits patrons, des « rentiers » (actionnaires, souscripteurs d'obligations et d'emprunts d'Etat), des employés, des professions « idéologiques », etc., et peut ainsi « frapper la société tout entière d'un tribut au profit des monopolistes » (p. 252). Mais ce qui est le plus important dans l'analyse de Lénine, c'est qu'elle mette en évidence le *mode* selon lequel s'effectue cette domination, insistant en particulier sur *le rôle des banques* (qu'elles soient d'ailleurs privées ou publiques, qu'elles prennent la forme de banques de dépôts, d'affaires, de crédit, de compagnies d'assurances, de caisses d'épargne ou d'administrations de chèques postaux) : les banques sont le grand instrument de cette domination parce qu'elles *centralisent et organisent*, à l'échelle de la société tout entière (et à l'échelle internationale), la circulation de l'argent et, à partir de là, les possibilités du *crédit*, qui devient la condition matérielle de la production et de la consommation dans leur ensemble.

« La fonction essentielle et initiale des banques est de servir d'intermédiaire dans les paiements. Ce faisant, elles transforment le capital-argent inactif en capital actif, c'est-à-dire générateur de profit, et, *réunissant les divers revenus en espèces, elles les mettent à la disposition de la classe des capitalistes*.

« Au fur et à mesure que les banques se développent et se concentrent dans un petit nombre d'établissements, elles cessent d'être de modestes intermédiaires pour devenir de tout puissants

monopoles *disposant de la presque totalité du capital-argent de l'ensemble des capitalistes et des petits patrons*, ainsi que de la plupart des moyens de production et des sources de matières premières d'un pays donné, ou de toute une série de pays. Cette transformation d'une masse d'intermédiaires modestes en une poignée de monopolistes constitue un des processus essentiels de la transformation du capitalisme en impérialisme capitaliste. » (P. 228.)

« Les chiffres que nous avons cités sur l'accroissement du capital bancaire, sur l'augmentation du nombre des comptoirs et succursales des grosses banques et de leurs comptes courants, etc., nous montrent concrètement *cette " comptabilité générale "* (Marx) *de la classe tout entière des capitalistes et même pas seulement des capitalistes, car les banques réunissent, au moins pour un temps, toutes sortes de revenus en argent provenant de petits patrons, d'employés et de la mince couche supérieure des ouvriers*. La " répartition générale des moyens de production " (Marx), voilà ce qui *résulte* d'un point de vue tout formel du développement des banques modernes [...]. Mais quant au *contenu*, cette répartition des moyens de production n'a rien de " général " ; elle est *privée, c'est-à-dire conforme aux intérêts du grand capital* [...]. » (P. 234-235.)

Ainsi, le développement du capital financier, en transformant la fonction des banques, produit *simultanément* un triple effet : *une « socialisation »* capitaliste de la production et de la circulation, une *domination* du grand capital sur toute la société, y compris des travailleurs exploités (car, avec le formidable développernent du « crédit à la consommation » et de la « monnaie de banque », le processus décrit par Lénine n'a cessé de s'amplifier), enfin une *organisation* de la classe capitaliste sous la domination du capital financier (que les idéologues petits-bourgeois dénoncent comme un véritable « terrorisme »). Car, s'il n'est pas vrai que le capital « fasse vivre » le prolétariat qu'il exploite (comme le voudrait l'apologétique patronale), il est vrai que le capital financier tout à la fois domine, pressure, ruine l'ensemble de la bourgeoisie, et l'entretient (à crédit). C'est pourquoi, conclut Lénine :

« La proportion gigantesque du capital financier concentré dans quelques mains et créant un réseau extraordinairement vaste et serré de rapports et de relations, par l'entremise duquel il soumet à son pouvoir la masse non seulement des moyens et petits, mais même des très petits capitalistes et patrons, ceci d'une part, et la lutte aiguë contre les autres groupements nationaux de financiers pour le partage du monde et la domination sur les autres pays, d'autre part — tout cela fait que les classes possédantes passent en bloc dans le camp de l'impérialisme. » (P. 308.)

Il apparaît alors que la domination du capital financier sur toute

la bourgeoisie est liée historiquement au contrôle qu'il exerce sur *l'ensemble* du procès de production et de reproduction des conditions de la production. Elle n'est donc pas un phénomène isolé, interne à la bourgeoisie conçue comme un groupe social fermé, mais elle est l'effet dans et sur la bourgeoisie elle-même du développement de l'antagonisme fondamental : la constitution de la bourgeoisie comme classe, sous la forme propre à chaque époque, est bien *un aspect* (et un effet historique) du rapport de classe opposant le capital au travail productif. Nous allons retrouver dans un instant ce point très important.

Il y a donc, tendanciellement, unité de classe de la bourgeoisie *dans* ses contradictions mêmes. Mais cette situation, dont nous venons d'indiquer les bases matérielles, n'est réellement intelligible que si nous tenons compte d'une autre détermination, non réductible à la précédente : l'existence et l'action de *l'Etat bourgeois*.

Il faut, ici encore, éclaircir sommairement un point d'obscurité traditionnelle. Souvent les théoriciens marxistes, entendant dans un sens mécaniste la notion de « superstructure », n'étudient le rapport de l'Etat et des classes que *dans un seul sens* : ils décrivent la constitution (la genèse) de l'Etat à partir des intérêts d'une classe (ou de plusieurs classes, ou « fractions de classes »), ils décrivent la façon dont une classe dominante *utilise* la « machine » déjà prête de l'Etat. Donc ils considèrent la classe dominante comme une *donnée* préalable à l'analyse de l'Etat.

Mais il faut poser aussi un autre problème, et, à vrai dire, il faut le poser en même temps : le problème du rôle de l'Etat (et du développement de l'Etat) *dans la constitution de la classe dominante*. Faute de poser ce problème, on ne pourrait articuler effectivement les *deux aspects* de la question générale de l'Etat, telle que la présentent toujours Marx et Lénine : d'une part, sa reproduction et sa permanence historique en tant qu'appareil de domination spécialisé traduisant le caractère *inconciliable* de l'antagonisme de classes, d'autre part la transformation de *sa forme historique* en fonction de la transformation des formes de l'exploitation.

La circulation des marchandises, celle des capitaux, l'organisation pratique du procès d'exploitation dans la sphère de la production créent *les bases* matérielles d'existence d'une classe bourgeoise. Elles impliquent la formation historique progressive de groupes sociaux tendanciellement distincts des classes dominantes antérieures, et opposés au prolétariat : elles créent donc des « bourgeois » de différentes espèces. Elles ne suffisent pas à créer *une classe* bourgeoise. Autrement dit, une classe bourgeoise ne peut être le simple produit de l'existence du marché, de la production capitaliste en tant que production *marchande*. Le rôle que joue l'Etat bourgeois

dans *l'organisation de la classe dominante* ne résulte pas seulement, dès lors, du fait que l'Etat soit un « agent économique », et remplisse des fonctions directement économiques (du fait qu'il y ait une économie publique). Au contraire, ce rôle résulte du fait que l'Etat bourgeois est d'abord *autre chose* qu'un organisme « économique », bien qu'il ait *toujours* pour base historique l'existence du capital, de la production et de la circulation capitalistes.

Si l'on reprend ici la thèse de Marx et de Lénine : « l'existence de l'Etat prouve que les contradictions de classes (dans toutes les sociétés de classes) *ne peuvent pas* être conciliées », on voit qu'il faut la développer en lui ajoutant une précision nouvelle. L'existence et la forme particulière de l'Etat bourgeois, le rôle de l'Etat en tant qu'organisation de (l'unité de) la classe dominante (c'est-à-dire de la domination d'une fraction bourgeoise sur toutes les autres) prouvent que les contradictions et les oppositions d'intérêts *économiques* dans la bourgeoisie *peuvent être conciliées*. Elles peuvent et elles doivent l'être, en vue de préserver les conditions de l'exploitation du prolétariat et de sa soumission politique : mais elles ne peuvent jamais l'être de façon « purement économique ». Ou, pour mieux dire : le processus historique à travers lequel se développe la domination *économique* de la grande bourgeoisie sur toute la classe bourgeoise *présuppose toujours l'existence, l'action et la transformation de l'appareil d'Etat* (répressif et idéologique).

Mais disons les choses autrement. Cette première remarque pourrait nous ramener à une problématique mécaniste, dans laquelle on tenterait de *juxtaposer*, pour rendre compte du développement de la classe bourgeoise, deux « critères » successifs, formulés dans la terminologie du marxisme : celui de la production (de l' « économie », de la « base ») et celui de l'Etat (de la « politique », de la « superstructure »). Ce qui ne s'expliquerait pas par l'économie s'expliquerait par la politique (voire l'idéologie) et inversement. Le matérialisme historique met en évidence un processus plus organique : il énonce une thèse plus forte, dont nous trouvons les approches chez Marx lui-même, dès le *Manifeste communiste*, *Les Luttes de classes en France*, *Le 18 Brurnaire de Louis Bonaparte*. Si le développement de l'Etat commande celui de la bourgeoisie comme classe, si *l'histoire de la bourgeoisie est d'emblée celle de l'Etat (et des Etats) bourgeois*, c'est que le fonctionnement et l'action de l'Etat sont impliqués dans le procès même de la circulation des capitaux et de l'organisation de l'exploitation à l'échelle sociale, c'est que l'un et l'autre sont *impossibles* sans cette intervention. C'est que la représentation d'un fonctionnement *automatique* du marché (et d'abord une fixation automatique de ses limites, de ses frontières), et de l' « économie marchande », indé-

pendamment de l'existence de l'Etat, est fondamentalement erronée et mystifieatrice [70].

Pour saisir cette implication, il ne suffit pas de se placer au point de vue descriptif, il faut se placer au point de vue de la *reproduction* historique des conditions de la production : reproduction des forces productives (moyens de production et forces de travail) *sous* les rapports de production capitalistes eux-mêmes. Il faut donc se placer au point de vue des *contradictions* que cette reproduction comporte.

Or ces contradictions, pour le dire schématiquement, sont cristallisées en deux points différents, de même que le procès d'ensemble de la reproduction des conditions de l'exploitation capitaliste comporte *deux* mouvements distincts : le procès de circulation et de concurrence des capitaux, sur le *marché*, et le procès de reproduction de la force de travail, en dehors du marché.

Les contradictions du marché, qui prennent une forme différente selon les périodes de l'histoire du capitalisme, n'en supposent pas moins toujours l' « organisation » du marché par l'intervention de l'Etat : définition de l'équivalent général (toute monnaie est d'Etat), frontières, tarifs douaniers. Surtout, *l'équilibre* relatif entre les différents secteurs de la production, dont dépend la réalisation de la plus-value, donc la reproduction des capitaux par l'intermédiaire du marché, ne se réalise que *par la concurrence des capitaux*, donc par la *domination* de certains capitaux sur d'autres. Pour chaque époque, c'est donc la domination de certains secteurs de la circulation sur d'autres, et la tendance du capital à s'y accumuler et à s'y centraliser sous forme de capital commercial, de capital productif, de capital porteur d'intérêt, qui doit s'y réaliser. C'est en même temps, dans la production même, la domination des capitaux investis dans certaines branches (agriculture et manufactures, industrie textile, puis industrie « lourde » de biens de production et mines, industrie d'armements, etc.), à travers des taux de profits supérieurs maintenus sur de longues périodes (l'égalisation des taux de profits n'est que tendancielle, elle doit être sans cesse contrecarrée). Il ne faut donc pas se contenter de rattacher l'intervention de l'Etat à la constitution, à la réglementation et à la « protection » du marché intérieur : il faut plus généralement l'analyser comme le moyen et l'effet de la domination de certains capitaux sur d'autres, de certaines formes de l'accumulation du capital sur d'autres. La « politique économique » ou, plutôt, la politique *tout court* (incluant

70. Il n'est pas difficile de comprendre à quoi tend cette représentation, qui est constitutive de l'idéologie « libérale » : à renforcer l'illusion de l'Etat comme sphère autonome, *au-dessus* de la production, et des antagonismes inconciliables qui s'y développent.

aussi bien la guerre et la colonisation que la législation sociale et la politique des salaires) est donc toujours l'effet et le moyen d'un certain *rapport de forces* entre les capitalistes eux-mêmes, assurant la domination interne de certaines fractions de la bourgeoisie, et leur développement aux dépens des autres.

C'est ici que prend tout son sens la définition du « monopole » développée par Lénine dans *L'Impérialisme*, lorsqu'il écrit que « l'essence de l'impérialisme, c'est le monopole ». Cette définition échappe simultanément aux deux variantes de l'économisme qui soit ignorent la base économique de l'impérialisme, et le réduisent à une politique conjoncturelle du grand capital, soit réduisent la transformation des rapports de produetion à *l'un* de ses aspects (la concentration de la production ou de la propriété, la suppression de la « libre » concurrence). Pour Lénine, le monopole n'est pas un phénomène *simple* : e'est la *combinaison* des différentes tendances issues de l'histoire du capitalisme (concentration de la production, accaparement des sources de matières premières et de main-d'œuvre, développement du capital financier, politique coloniale ou néo-coloniale et partage du monde) ; c'est non le simple produit d'une politique, mais une transformation des rapports sociaux qui inclut nécessairement celle de *l'Etat* bourgeois.

Mais les contradictions du marché et de la concurrence des capitaux n'existent pas seules : leurs effets sont surdéterminés par ceux des contradictions qui se développent sur l'autre versant du rapport de production, dans le procès de *reproduction de la force de travail*. Dans des conditions historiques propres à chaque période, à chaque formation sociale capitaliste, il s'agit alors d'assurer la « liberté » du travailleur tout en l'assujettissant à l'exploitation capitaliste, du point de vue de sa « qualification », mais aussi du point de vue de son comportement familial, religieux, politique, bref, de son idéologie. Il s'agit donc en permanence de lutter contre le développement de l'organisation et de l'autonomie idéologique du prolétariat, dans la famille, dans la scolarisation, dans l'assistance pubique, dans les institutions politiques, à la fois par la répression et par l'action idéologique continue. Seule une fraction bourgeoise qui peut, pour une période donnée, organiser et maintenir ce rapport de forces en face du prolétariat, peut aussi maintenir sa domination interne au sein de la bourgeoisie.

Tout développement de l'Etat dans l'histoire du capitalisme tend donc à un double résultat, qu'il atteint inégalement : reproduire les conditions d'ensemble de l'exploitation du prolétariat, en assurer la continuité « normale » ; et reproduire, au prix de « compromis » éventuels, la domination au sein même de la bourgeoisie d'une fraction dirigeante, une fraction qui représente la forme d'exploitation

et d'accumulation la plus efficace dans des conditions historiques données. *Ce second objectif est toujours poursuivi sous le premier, en sorte que runité de classe de la bourgeoisie, à travers ses propres luttes internes, dépend du maintien et du développement de l'exploitation*. Mais le premier objectif ne peut être atteint que si le second l'est aussi, en sorte que le développement de l'exploitation est directement menacé toutes les fois que l'unité de classe de la bourgeoisie tend à se rompre.

Disons les choses autrement : c'est toujours par l'intermédiaire de l'Etat (détention du pouvoir d'Etat et donc développement des appareils répressifs et idéologiques de l'Etat) que la bourgeoisie « s'organise en classe dominante » (Marx). C'est donc une caractéristique historique de la bourgeoisie comme classe : les moyens de son unité sont les mêmes que ceux de sa domination sur le prolétariat et l'ensemble des travailleurs exploités, ils reposent sur l'organisation de la société tout entière *dans l'Etat* (l'Etat apparaît comme une puissance universelle, au-dessus des classes, parce qu'il recouvre la division du travail tout entière).

On peut ainsi comprendre *la forme particulière* sous laquelle l'Etat bourgeois assure le maintien de l'exploitation capitaliste et de ses conditions : la forme de la « participation » du peuple tout entier au fonctionnement de l'Etat (soit sous les formes de la république démocratique, soit, lorsque c'est impossible, sous les formes brutales, et moins efficaces, du bonapartisme, du fascisme, etc.). Les classes de travailleurs exploités sont, avec tous les risques et difficultés que cela comporte, la « masse de manœuvre » de la domination d'une fraction de la bourgeoisie sur toutes les autres. La grande bourgeoisie domine d'autant mieux qu'elle réussit davantage à développer cette hégémonie générale : ainsi, grâce à l'assise idéologique, politique, militaire que lui ont assurée l'instruction publique, la colonisation et la politique agricole, la bourgeoisie financiere et industrielle française de la IIIe République a réglé à son profit, pour cinquante ans, la question de l'unité de la bourgeoisie, de sa hiérarchie d'intérêts interne. Comme l'ont sans cesse souligné les classiques du marxisme, la bourgeoisie, comme *classe* dominante, se distingue essentiellement d'une *caste* esclavagiste ou féodale.

Nous avancerons donc, à titre provisoire, les deux hypothèses suivantes :

1. L'Etat n'est pas une forme historique immobile, que la bourgeoisie *reprendrait* à son compte, en l'*arrachant* telle quelle aux classes dominantes antérieures. Au contraire, le développement du capitalisme transforme la structure de l'Etat (aussi bien dans le fonctionnement de ses appareils répressifs que dans celui des appareils idéologiques) et cette transformation seule permet à la classe bour-

geoise de se constituer. En ce sens, il n'y a historiquement ni antériorité de la bourgeoisie sur l'Etat ni antériorité de l'Etat sur la bourgeoisie, dont il est la condition permanente de reproduction : mais histoire de transformations réciproques.

2. On peut dire que toute bourgeoisle en tant que classe est, historiquement, *une* « *bourgeoisie d'Etat* ». Non pas en ce sens qu'elle aurait pour seule base d'existence matérielle un capital d'Etat, un capital « public » : mais en ce sens que l'existence et l'action de l'Etat sont *internes* au processus de sa domination et de son unité de classe [71].

Cette caractéristique, sous des formes nécessairement nouvelles, est toujours valable à l'époque de l'impérialisme. Elle entraîne alors une nouvelle contradiction. Car toute bourgeoisie est aussi, pour la même raison, une « *bourgeoisie nationale* ». Dans l'histoire du capitalisme, la forme nécessaire de l'Etat est la forme nationale (seule forme sous laquelle peuvent s'articuler son aspect *répressif* et son aspect *idéologique*, ou si l'on veut sa « dictature » — Marx — et son « hégémonie » — Gramsci) [72]. Mais, à l'époque de l'impérialisme, le capital n'est plus entièrement, il est de moins en moins un capital « national ». Il devient au contraire, en tant que capital financier, un capital multinational, dont la reproduction passe par l'exportation et la réexportation. L'histoire de la bourgeoisie devient alors, dans chaque formation sociale capitaliste, celle de la contradiction *interne* entre les conditions « économiques » et les conditions « politiques » de sa domination. Il n'y a pas véritablement d'*internationalisme* possible pour la bourgeoisie. Il n'y a que des coalitions nationales, sous l'hégémonie des impérialismes les plus puissants, qui ne réussiront jamais à abolir leurs contradictions. Il n'y a pas d'ultra-impérialisme. Le seul internationalisme que rende possible l'internationalisation du capital, c'est l'internationalisme prolétarien (ce qui ne veut pas dire qu'elle le produise automatiquement).

---

71. Cette formulation nous permet de récuser au passage les tentatives d'expliquer les contradictions sociales dans l'histoire des pays socialistes par la *constitution* d'une « nouvelle classe », qui serait une « bourgeoisie d'Etat » : non que ces contradictions n'existent pas, mais, on le voit, cette explication est purement tautologique. Elle masque ainsi le probème de l'histoire *simultanée* de la transformation des rapports de production et d'exploitation, et de la forme de l'Etat, dans les pays socialistes.

72. Il va de soi, et sans jeu de mots, que la bourgeoisie « nationale » peut être une bourgeoisie *antinationale*, c'est-à-dire inféodée aux intérêts d'une autre bourgeoisie, du capital étranger, dès lors que la reproduction des conditions de l'exploitation et l'accumulation des capitaux individuels ne sont possibles qu'à cette condition : Pétain, Soeharto ou Thieu et Pinochet symbolisent assez bien cette situation historique, généralisée par l'impérialisme, et la violence des contradictions qu'elle implique.

« ... et pour conclure, la lutte de classes, qui est le mouvement et la résolution de toute cette merde[73] »

Dans les pages précédentes, nous avons essayé, en puisant à différentes sources, d'éclairer quelques problèmes classiques du matérialisme historique. Il ne s'agit donc pas d'une *théorie* nouvelle. Il s'agit d'une contribution à l'étude du matérialisme historique qui doit nécessairement, dans les conditions actuelles, se présenter comme une contribution à la critique du point de vue de l'économie politique chez les marxistes eux-mêmes.

Essayons, sans prétendre conclure, de reprendre ensemble les thèses les plus significatives qui nous sont progressivement apparues.

Ces thèses, et c'est en cela qu'elles sont incompatibles avec le point de vue de l'économie politique, ont un même fil conducteur : elles développent et explicitent le caractère fondamental de la *lutte des classes* dans l'analyse marxiste. Elles montrent que l'analyse marxiste n'a pas d'autre objet que la lutte des classes, et, corrélativement, que *rien*, dans l'histoire de la société capitaliste, n'échappe à la détermination de la lutte des classes. Il n'y a pas de processus social qui soit situé *en deçà* ou *au-delà* de la lutte des classes. Et par conséquent la lutte des classes ne peut pas s'expliquer par *autre chose qu'elle-même*, par une nécessité naturelle ou idéale préexistante, mais seulement par la dialectique concrète de ses formes diverses et de leur action réciproque.

Il convient ici de s'arrêter un instant, et d'énoncer une mise en garde. S'il n'y a pas de processus social *extérieur* à la lutte des classes, c'est donc que la lutte de classes est « partout ». Et l'on peut voir s'esquisser ici un danger de formalisme, dont nous savons qu'il a fait des ravages dans l'histoire de la pensée marxiste. La lutte des classes en est venue à fonctionner comme une clé universelle, comme une *réponse* à toutes les questions, comme le premier et le dernier mot de toutes les analyses, c'est-à-dire comme l'obstacle majeur à toute analyse réelle. Au lieu de représenter le fil conducteur pour une connaissance effective, progressivement plus objective, elle n'a plus été alors, pour parler comme Hegel, que « la nuit où toutes les vaches sont noires », ou, pour parler comme Spinoza, que « l'asile de l'ignorance ». S'il a pu en être ainsi, c'est que dans le même temps la lutte des classes a été érigée en une

73. Lettre de Marx à Engels, 30 avril 1868.

essence immédiatement donnée, donc absolument *simple*. Au lieu de chercher à *expliquer la lutte de classes*, on a voulu expliquer toutes choses *par* l'invocation de la lutte de classes, sans se préoccuper d'en développer le concept, considéré comme évident. Si les thèses que nous avons énoncées ont un sens, c'est au contraire qu'elles concernent l'analyse de la lutte de classes elle-même, dans sa complexité, c'est qu'elles tendent à *déterminer*, et par là à différencier, le concept de la lutte des classes. Autrement dit, le marxisme n'invoque jamais la lutte des classes comme une réponse, une solution, mais toujours d'abord comme un problème : faire l'analyse concrète d'un processus historique concret, c'est chercher et trouver *les formes*, non devinées à l'avance, de la lutte des classes, dans des conditions données, qui sont elles-mêmes le produit d'autres moments de la lutte de classes.

Il y a plus : si le matérialisme historique affirme que tout procès social est *interne* à la lutte des classes, en représente un aspect, il montre aussitôt que la lutte des classes se déroule d'emblée à plusieurs niveaux, sous plusieurs formes, non pas séparées, indépendantes les unes des autres (comme les étages superposés d'un édifice, métaphore qui a tout au plus une valeur pédagogique), mais pratiquement combinées et, pour cette raison même, *distinctes*, aucune d'entre elles ne pouvant se *substituer* à l'autre — ce que la tradition marxiste reconnaît en distinguant des luttes de classes « économiques », « politiques », « idéologiques ». Parler de *la* lutte des classes, ce ne peut donc être que parler *des* différentes formes de la lutte des classes et de leur articulation dans une conjoncture donnée. C'est donc étudier leur *détermination* par l'une d'entre elles, de façon à dépasser le simple constat d'une diversité, à comprendre l'articulation interne qui explique l'extrême variété de leurs formes. D'un point de vue matérialiste, cette détermination, en dernière instance, ne peut être que celle de la lutte des classes *dans la production matérielle*, sous l'effet des rapports de production, pour la permanence ou la transformation des rapports de production. La pratique montre d'ailleurs que c'est seulement en découvrant et en analysant cette détermination, sous ses formes concrètes, qu'on peut *reconnaître* l'existence de la lutte des classes à d'autres niveaux, qu'il s'agisse de la politique, du droit, de la littérature et de l'art, de la philosophie, etc.

Encore faut-il que le concept de cette détermination soit lui-même clair, et que le processus de production soit *déjà* correctement analysé du point de vue de la lutte de classes. C'est ici, on le sait, que se perpétuent, dans la tradition marxiste elle-même, des équivoques et des controverses. Je voudrais y revenir un instant, sur la base des propositions précédentes.

Dans le texte qu'on vient de lire, j'ai rappelé, comme une position essentielle du matérialisme historique, ce qu'on peut appeler le « primat » *du* rapport de production fondamental *à l'intérieur* de la combinaison historique des rapports de production et des forces productives. J'indiquais qu'il faut caractériser chaque mode de production, *d'abord* et essentiellement, par la nature du rapport de production (et d'exploitation) fondamental, *ensuite*, de façon dérivée, par la nature et le procès de transformation tendancielle des forces productives.

Il résulte d'une telle définition que *l'analyse du mode de production* et *l'analyse des classes* (ou leur « définition ») ne sont pas deux problèmes théoriques distincts, mais bien un seul et même problème. L'analyse des classes, qui est celle du processus historique de leur *division*, donc de leur rapport, permet seule de comprendre l'articulation interne et le mouvement historique tendanciel du mode de production. C'est pourquoi il faut aussi poser que chaque classe ne peut être définie indépendamment du processus historique de *sa propre transformation*.

Qu'est-ce qui est essentiel, en dernière instance, dans une telle définition ? C'est le fait qu'elle inscrive *la lutte des classes* non pas comme une simple *conséquence* du mode de production et de l'exploitation, mais *dans* la définition même du mode de production. Autrement dit, non seulement le mode de production capitaliste (comme déjà les modes « précapitalistes » auxquels il succède) n'est pas *autre chose* qu'un mode d'exploitation, mais l'exploitation elle-même n'est pas *autre chose* que la forme historique fondamentale de la lutte des classes.

L'expérience prouve cependant qu'il est extrêmement difficile de faire admettre à beaucoup de nos « marxistes » actuels, formés par une tradition économiste et évolutionniste tenace, cette double substitution de la dialectique à l'éclectisme. En particulier, il est extrêmement difficile de leur faire admettre que, dans la production immédiate, la lutte de classes *ne commence pas* avec la « résistance » de la classe ouvrière à l'exploitation sous ses diverses formes (allongement de la durée du travail, intensification des cadences, déqualification, aggravation des conditions de travail, baisse des salaires réels, etc.), *mais déjà avec ces formes mêmes*. Autrement dit, que ce n'est pas *la lutte de classe du capital* (et de la bourgeoisie) contre le prolétariat qui est une « riposte » à *la lutte de classe du prolétariat* pour la satisfaction de ses « besoins » collectifs, l'amélioration de ses conditions de travail et d'existence, etc., mais *bel et bien l'inverse* : il y a toujours *d'abord*, toujours déjà, une lutte de classe systématique du capital contre le prolétariat, qui est le moteur permanent du développement des rapports de production capitalistes,

et, *sous* ce développement, *pour* le rendre possible, du développement des forces productives, donc de formes d'organisation et d'instruments de travail plus avancés.

Ce fait va peut-être contre le « bon sens » de nombreux théoriciens « marxistes » imprégnés des leçons de l'idéologie bourgeoise, que nous avons sucées dès l'école avec l'idée de la « neutralité » des techniques et des formes d'organisation industrielle, etc., qui ne renverraient qu'au progrès du savoir et de la culture de l'humanité, *antérieur* à leur bon ou mauvais usage, à la répartition juste ou injuste de leurs charges et de leurs fruits, etc. Mais ce fait, dont la reconnaissance théorique représente tout simplement l'application du point de vue de classe prolétarien (du point de vue de la lutte des classes) à la structure même de la production, ce fait est pourtant conforme à l'expérience comme à la théorie de Marx.

1. Il est conforme à l'expérience directe, quotidienne, de la classe ouvrière, qui ne serait pas sans cela *contrainte* de résister pied à pied à chaque nouvelle « méthode » de production, plus « avancée », introduite par le capital, sans pouvoir jamais dissocier pratiquement la « machine » de son « usage capitaliste », sinon par cette résistance même et dans la mesure de ses succès partiels (il y faudrait, en définitive, un bouleversement de toute la division du travail actuelle). Or, sans cette résistance, la classe ouvrière ne pourrait tout simplement *maintenir* ses conditions d'existence. Chaque journée de travail et de lutte de la classe ouvrière moderne la prépare ainsi, même obscurément, à comprendre que l'usage du machinisme industriel, des acquis historiques de la technique *au service* des producteurs et de la satisfaction de leurs besoins, ne sera pas à *retrouver* par-delà leur mauvais usage capitaliste, mais bien à *découvrir*, à *inventer*, à *produire* peu à peu, grâce aux nouvelles formes de division du travail que rend possible la détention des moyens de production par le prolétariat.

2. Il est conforme à la thèse fondamentale du marxisme selon laquelle la lutte *économique* de classe du prolétariat (dont l'organe par excellence est le syndicat de masse) est une lutte *défensive*. Certes cela signifie : une lutte *seulement* défensive (et seuls les révolutionnaires petit-bourgeois en chambre méprisent ce « seulement »-là), alors que la lutte politique, qui s'élève sur cette base, peut être aussi offensive, et tendre à la transformation des rapports de production eux-mêmes. Mais justement, cela veut dire que la première forme sous laquelle le prolétariat rencontre, et pratique, la lutte de classe, est une forme défensive, qui *répond* à une offensive permanente du capital. Et il n'est au pouvoir d'aucun capital, privé ou public, gros ou petit, quelle que soit la conjoncture de « croissance » ou de « stagnation », de ne pas développer cette

offensive : car il ne suffit pas au capital, pour exister et se reproduire, d'*exploiter* le travail ; mais, nous le savons (et Marx le démontre), il lui faut par une nécessité immanente le *surexploiter*, l'exploiter toujours davantage, faute de quoi il voit son profit capitalisable fondre dans la concurrence capitaliste. L'*accumulation* est à ce prix, et l'existence même du capital est au prix de l'accumulation.

3. Enfin, ce fait est conforme à l'analyse détaillée de Marx dans le livre I du *Capital*, analyse *historique* de la manufacture et de la grande industrie, que Marx présente comme des *formes* successives de la production de *plus-value relative* (et non pas comme des stades technologiques *sur la base* desquels le capital instaurerait par une sorte de contrainte, de « violence » externe, une extraction de plus-value).

Cependant, une fois ce point bien compris, il faut se garder de tomber dans une conception *subjectiviste* (et relativiste) du primat du rapport de production. A cet égard, l'expression que j'employais ci-dessus, en désignant la nature des forces productives (ou plutôt de leur procès de transformation tendanciel) comme une caractéristique « dérivée » du mode de production capitaliste, ne doit pas être détournée de son sens. N'oublions pas qu'il s'agissait d'une *définition*, encore abstraite, dans laquelle doit se refléter, tout simplement par la place numéro un qu'il y occupe formellement, le *primat* du rapport de production. En ce sens, je ne faisais pas autre chose que de démarquer l'*ordre* même d'exposition de l'analyse de Marx dans *Le Capital*, qui correspond rigoureusement à ce primat, et qui est tellement contraire au « bon sens » économique de nos marxistes modernes (mais tellement conforme à la réalité historique) : Marx ne tonne pas *d'abord* la description de l'état des forces productives, *puis*, « en conséquence », le développement des rapports de production capitalistes ; mais il formule *d'abord* la définition du rapport de production capitaliste fondamental (vente et achat de la force de travail, production de plus-value par la consommation productive de la force de travail : la forme générale de l'exploitation et des rapports sociaux qu'elle implique), définition énonçable *quel que soit* le degré de développement des forces productives dans l'histoire du capitalisme, *puis* l'analyse « dérivée » des formes de la plus-value absolue et surtout relative, qui commandent et expliquent le développement des forces productives (coopération, manufacture, grande industrie).

Et, bien entendu, cela ne signifie :

— ni que le rapport de production capitaliste existe *sans* la base matérielle des forces productives (donc... sans production !) ;

— ni que l'apparition du rapport de production capitaliste soit

possible *à n'importe quel stade* de développement des forces productives (et de la productivité du travail), bien que le développement de la productivité qui *résulte* du capitalisme soit *sans aucune commune mesure* avec celui qui l'a autrefois rendu lui-même *possible* (mais non inévitable : il y a fallu bien d'autres causes) ;

— ni enfin que le rapport de production capitaliste, qui apparaît nécessairement *avant* de développer ses forces productives spécifiques, sur la base du *métier artisanal* pur et simple (coopération simple, travail à domicile), puisse subsister *sans* développer les forces productives : ce qui est une contradiction dans les termes, puisque la plus-value, *c'est du surtravail !*

Sous réserve de ne *jamais* oublier que l'existence du rapport de production, ce sont ses effets matériels, ses formes de réalisation effective dans le procès de travail, une telle définition ne peut donc retomber dans le subjectivisme, l'idéalisme.

En réalité, si nombre de marxistes, plus de cent ans après *Le Capital*, sont toujours empêtrés dans ce faux dilemme (*ou bien* « primat » mécaniste des forces productives, *ou bien* idéalisme subjectiviste, volontariste, du développement des rapports de production *indépendamment* de leur réalisation matérielle sur la base des forces productives existantes, et de leur transformation tendancielle), c'est tout simplement qu'ils n'ont pas réussi (sous l'effet de causes que je n'examinerai pas ici) à être *suffisamment matérialistes pour devenir dialecticiens*, selon une inconséquence que Lénine n'a cessé de mettre en lumière.

Il convient à cet égard d'étudier à nouveau (et de faire étudier) les textes où Marx, le premier, surmonte explicitement ce faux dilemme idéologique. Mentionnons en particulier le chapitre 7 du livre I du *Capital* : « Procès de travail et procès de valorisation », c'est-à-dire de mise en valeur de la valeur (Arbeitsprozess und Ver vertungsprozess [74]).

Rappelons comment Marx procède dans ce chapitre, qui est une véritable leçon de dialectique, du point de vue du problème qui nous occupe : Marx commence bien par analyser la forme *la plus abstraite* du procès de travail, dans laquelle l' « homme », en transformant matériellement la « nature », devient lui-même « une force naturelle », et se transforme lui-même (l'homme ne peut pas se transformer, sinon en transformant la nature ; nous allons voir dans un instant que, d'un autre point de vue, il ne peut pas transformer la nature, sinon en se transformant). Le travail, c'est alors une combinaison de forces matérielles dans un procès de production

74. Editions sociales, tome I, p. 180 et s..

qui est entièrement « naturel » (il n'y a pas de place chez Marx pour la vieille idée philosophique d'artifice) : entendons que l' « homme » n'y joue aucunement (et n'y jouera jamais) le rôle d'un démiurge, d'un Sujet souverain, qui viendrait imposer à la nature *sa* marque, la soumettre à *ses* fins, à *son* projet et à *son* entreprise d'humanisation (ou d'hominisation, variante laïque, conforme à l'idéologie bourgeoise de l'histoire, de la providence divine). De cette *première* thèse matérialiste, il résulte aussitôt qu'*aucune* forme sociale de rapports de production ne peut exister hors de la *détermination* par les forces productives existantes (au sein desquelles la qualité de la force de travail humaine dépend de la nature des moyens de production utilisés).

Mais cette première thèse, comme le montre immédiatement Marx, est encore entièrement *abstraite*. On y *affirme* que les moyens de production (la nature et le « degré de développement » des moyens de production) commandent la qualité et le développement de la force de travail ; mais *on n'explique pas* comment et pourquoi. Les termes qu'elle met en scène, « homme », « nature », n'ont sous cette forme aucune existence réelle. En particulier, l' « homme » dont nous parlions *n'existe pas*, au sens fort. C'est pourquoi d'ailleurs cette thèse est essentiellement *négative*. Pour qu'elle acquière un contenu positif, il faut en ajouter une seconde, ou plutôt il faut la déterminer elle-même par une seconde thèse, en disant : l' « homme », en réalité, c'est *une société* déterminée, une forme sociale historiquement donnée. Il faut aussi poser le problème de la structure sociale *du procès* de production dans lequel se réalisent les déterminations précédentes. Ce qui est un seul et même problème, parce qu'une société n'est pas une somme d'institutions ou d'individus, même « concrets », même historiquement déterminés, mais fondamentalement *un procès* de division du travail, dans lequel les individus n'agissent sur la nature qu'en agissant les uns sur les autres matériellement, sous l'effet de rapports sociaux donnés que ce procès même reproduit (et transforme). On s'aperçoit alors que, dans la première définition, abstraite, on n'avait eu affaire au procès de travail que par ses *éléments* (objet de travail, moyen de travail, force de travail) et par son *résultat* (le produit d'usage), mais nullement par l'ensemble de ses conditions réelles, nullement *en tant que procès*, même si ce procès a été présupposé. C'est maintenant qu'il s'agit d'analyser le procès comme tel, en définissant sa forme sociale, en déterminant la nature des rapports de production qui commandent *l'enchaînement* nécessaire de ses phases et leur exécution.

On comprend alors que le procès de travail « en général » n'existe pas, ou plutôt qu'il n'existe (comme dépense de force hu-

maine de travail appliquée à une transformation matérielle) que dans et sous des formes historiques particulières, qui se transforment, et auxquelles il ne *préexiste* pas. C'est le point délicat, où se joue la possibilité de surmonter à la fois le mécanisme (l'évolutionnisme, l'économisme, etc.) *et* le subjectivisme (l'historicisme, le relativisme, etc.) : toute pratique, et avant tout le travail social, est déterminée par l'existence objective de sa matière première, de ses moyens de travail matériels, qui préexistent aux individus et à leur activité ; mais *comment* cette détermination opère-t-elle ? *Uniquement* dans la mesure où ils réalisent eux-mêmes déjà un rapport social déterminé, qui dispose (distribue) les uns par rapport aux autres moyens de production et forces de travail, en soumettant les secondes aux premiers.

Ainsi, montre Marx, dans le mode de production capitaliste, les moyens de production n'existent réellement comme tels (ne sont *utilisés* productivement, *appropriés* par la force de travail) que dans la mesure où ils sont toujours déjà devenus (en tant que capital « constant ») des moyens *d'appropriation de la force de travail par le capital*, des moyens de « pomper » la force de travail dépensée et de lui imposer la forme de « valeur » additionnelle. À telle enseigne que la force de travail ne peut elle-même se récupérer, se reconstituer à l'issue du procès, qu'*en passant* par la forme sociale de la valeur, en métamorphosant à nouveau, par l'échange, cette partie de la valeur produite qui lui est concédée en une marchandise (un objet d'usage) consommable par des individus. Ainsi, la force de travail elle-même (et on pourrait faire un raisonnement analogue pour les moyens de production) n'existe, dans sa continuité relative, comme élément toujours donné du procès de travail, que comme le *produit* de la causalité, de l'efficace du rapport de production fondamental. Il n'y a donc pas *deux* procès, un procès de travail (naturel), *puis* un procès social (par exemple, un procès d'exploitation) qui viendrait se *superposer* à lui après coup, mais un seul et même procès social complexe, dans lequel la forme du rapport social de production (et, jusqu'à présent, d'exploitation) est la *condition interne* du procès de travail, matériellement réalisée dans la disposition des forces de travail et des moyens de production, et dans leur mode d'action réciproque. C'est cette condition *interne* qu'exprime la thèse du « primat du rapport de production », qu'on peut alors développer ainsi : *le primat des moyens de production* sur la force de travail *dans les forces productives* (et dans le procès de travail) reflète, sous une forme propre à chaque mode de production historique, *le primat du rapport de production sur les forces productives elles-mêmes*. En effet, le rapport de production n'est pas d'abord un rapport social entre les hommes (les personnes), c'est

d'abord un rapport entre les hommes (c'est-à-dire les classes) et les moyens de production matériels [75].

Il apparaît alors clairement que la thèse dialectique du « primat du rapport de production » *n'est pas* le renversement, la figure inverse de la thèse mécaniste du « primat des forces productives », comme certains pourraient le croire. Ou plutôt on comprend à quelle condition cette thèse ne peut pas être confondue avec un idéalisme ou un volontarisme, comme dans une certaine tradition « gauchiste » du mouvement ouvrier : à condition que le primat du rapport de production ne soit pas confusément identifié avec un primat de l' « homme », du « facteur humain » et, en particulier, *de la force de travail sur les moyens de production* (et leur distribution sociale), ce qui est absurde. On en reviendrait alors, sous prétexte de critique du mécanisme, à la confusion même qui l'habite. A condition aussi que l'ensemble des rapports de production historiquement développés soit correctement analysé : à condition de ne pas confondre *le* rapport de production fondamental (ici, capital/travail salarié) avec les rapports de production « secondaires », qui en dérivent (mouvement des capitaux, rapport des capitaux entre eux). On retomberait alors non seulement dans le subjectivisme, mais dans une autre variante d'économisme.

Non seulement Marx a énoncé cette thèse dialectique et l'a démontrée tout au long du *Capital*, mais Lénine, après lui, en a donné des illustrations particulièrement claires, et l'a finalement fondée sur une théorie plus complète de l'histoire du capitalisme.

Dans *Le Développement du capitalisme en Russie*, Lénine écrivait déjà :

« Cette extension de la production sans une extension correspondante de la consommation correspond précisément au rôle historique du capitalisme et à sa structure sociale spécifique : le premier consiste à développer les forces productives de la société ; la seconde exclut l'utilisation de ces conquêtes techniques par la masse de la population. »

Ferons-nous de Lénine une sorte de Proudhon, distribuant *d'un côté et de l'autre* les bons points et les mauvais points au capitalisme ? Ou bien, suivant ce qu'il nous apprend lui-même de la dialectique (dont l'éclectisme est la caricature), saurons-nous reconnaître que la *contradiction* même de ces deux côtés est leur *unité* indissociable ? Qui pourra, en effet, nous expliquer de façon matérialiste comment le *rôle historique* du capitalisme pourrait être pensé *en dehors* de sa structure *sociale* spécifique ?

---

75. Comme l'avait à nouveau expliqué Althusser dans *Lire Le Capital*, 2e édition, Maspero, 1968, tome II, p. 39 et s.

Mais peut-être cette formulation est-elle encore abstraite. C'est que Lénine n'avait pas encore alors développé une théorie des phases historiques successives du capitalisme, en particulier de l'*imperialisme*. Dans le livre qu'il lui consacre, il pourra écrire :

« Monopoles, oligarchie, tendances à la domination au lieu des tendances à la liberté, exploitation d'un nombre toujours croissant de nations petites ou faibles par une poignée de nations extrêmement riches ou puissantes : tout cela a donné naissance aux traits distinctifs de l'impérialisme qui le font caractériser comme un capitalisme parasitaire ou pourrissant [...]. Mais ce serait une erreur de croire que cette tendance à la putréfaction exclut la croissance rapide du capitalisme ; non, telles branches d'industries, telles couches de la bourgeoisie, tels pays manifestent à l'époque de l'impérialisme, avec une force plus ou moins grande, tantôt l'une, tantôt l'autre de ces tendances. Dans l'ensemble, le capitalisme se développe infiniment plus vite qu'auparavant, mais ce développement devient généralement plus inégal [76]. »

Plus aucune équivoque, cette fois : le développement rapide des forces productives à l'époque de l'impérialisme est bien l'effet du développement du rapport de production capitaliste, sous les nouvelles formes que lui confère l'impérialisme. Nous pouvons dire que, de même que le capitalisme développe les forces productives sans aucune commune mesure avec les modes de production antérieurs, de même l'impérialisme développe les forces productives sans aucune commune mesure avec toutes les phases historiques antérieures du capitalisme (et nous en observons les effets tous les jours). Sans doute ce développement est-il de plus en plus *contradictoire*, de plus en plus *inégal* : ce qui reflète le primat du rapport de production *dans* le développement des forces productives. Mais il n'est pas, bien au contraire, de plus en plus amorti, de plus en plus freiné par l'obstacle des rapports de production en général, il *n'échappe pas* à leur détermination. Quand Lénine analyse la « socialisation de la production » qui caractérise l'impérialisme, il montre qu'elle est l'effet... du développement des banques ! Pour ceux d'entre nous qui sont tentés de s'émerveiller (comme on l'a fait à peu près tous les trente ans depuis que le capitalisme existe) devant les « révolutions scientifiques et techniques » d'aujourd'hui, et d'y voir un phénomène *incompatible*, à long ou même à court terme, avec l'impérialisme et le capitalisme des monopoles, le retour à ces textes classiques pourrait bien constituer un grand pas en avant (je risque cette suggestion).

Nous pouvons alors, dans le principe, éclairer un dernier point :

---

76. Œuvres complètes, tome XXII, p. 323-324.

les analyses concrètes de Marx et de Lénine montrent clairement ce qu'il en est du « moteur » de la transformation du mode de production. Reprenant une formulation qui lui avait d'abord permis de réfléchir la *crise* économique de 1847-1848, Marx avait parlé, dans la célèbre préface de 1859 à la *Critique de l'économie politique*, de « contradiction *entre* le développement des forces productives *et* la nature *des* rapports de production ». Mais cette formulation présente l'inconvénient, comme la suite l'a amplement démontré, de suggérer une interprétation doublement inexacte : d'une part un mouvement autonome des forces productives, extérieur à la lutte de classes, et par là même inexplicable ; d'autre part une fixité immuable des rapports de production, aussi longtemps que n'intervient pas une « révolution ». Il convient, à la lumière du *Capital* et de *l'Impérialisme* notamment, de rectifier cette formulation : ce qu'ils analysent, c'est le développement contradictoire des forces productives, *la contradiction dans le développement des forces productives*, sous l'effet du rapport de production et d'exploitation fondamental qui y est historiquement réalisé, contradiction qui est donc pratiquement indissociable de luttes de classes spécifiques. Pour reprendre une formulation devenue proverbiale, ce qu'il faut mettre en « correspondance » historique, ce n'est pas le moulin à eau et le seigneur féodal, la machine à vapeur et le capitaliste, *a fortiori* la calculatrice électronique et le socialisme ou le communisme : ce sont les contradictions de la mécanisation *et* de la division du travail dans la grande industrie avec le capitalisme et la révolution prolétarienne, dont il produit inéluctablement, sinon soudainement, les conditions.

Nous voici donc ramenés à notre point de départ : la lutte de classes, en tant que concept général du mouvement des rapports sociaux. Et nous pouvons en caractériser abstraitement la structure.

Prolétariat et bourgeoisie se constituent par leur antagonisme, qui divise la société en permanence, sous une forme latente ou manifeste. A la base de cet antagonisme, *le rapport de production* caractéristique du mode de production dominant : le capital, c'est-à-dire l'extraction de plus-value. *L'histoire* du rapport de production, donc l'histoire des formes de l'exploitation et des conditions de sa reproduction, commandent la structure des classes.

Mais, nous l'avons indiqué, si prolétariat et bourgeoisie se définissent l'un et l'autre par leur rapport au capital, comme effets de son développement, ce rapport est d'emblée dissymétrique. On peut aller jusqu'à dire : prolétariat et bourgeoisie ne sont pas des « classes » dans le même sens du terme, comme deux cas particuliers d'un même type général. Il n'y a pas de *classe en général*, il n'y a qu'une problématique générale de l'exploitation, donc de la

division de la société en classes à chaque fois singulières [77]. Le caractère scientifique du concept marxiste des classes, irréductible à toute sociologie empirique ou formaliste, se signale précisément dans cette dissymétrie : le concept de classe échappe dès lors à l'abstraction des classements et des classifications et il peut être investi dans l'analyse historique des contradictions qui résultent de l'exploitation et la développent.

Mais résumons le principe de cette dissymétrie.

Le prolétariat se constitue dans la sphère de la production *et* dans le procès de reproduction de la force de travail, directement incorporée au procès de travail. La « substance » de la valeur (et le capital n'est que de la valeur accumulée), c'est *son* temps de travail, qui fait vivre toute la société. Pour faire la théorie historique du prolétariat, il faut donc se régler sur le fait suivant : le rapport des prolétaires *aux capitaux* individuels (et à leurs « représentants » bourgeois) n'est jamais que l'expression et le moyen de leur rapport *au capital* social dans son ensemble [78].

La bourgeoisie se constitue à partir de la sphère de la circulation dont, pour elle, *la production n'est qu'un moment*. Le capitaliste devient organisateur de la production (et recrute ses organisateurs en sous-ordre) en tant que représentant des capitaux qu'il fait circuler. Pour faire la théorie historique de la bourgeoisie comme classe (qui n'est pas la théorie des *origines* précapitalistes de la bourgeoisie, dans les conditions de l' « accumulation primitive », mais surtout la théorie de ses transformations et des formes de sa domination), il faut donc :

— d'une part, avoir *déjà* analysé la production de plus-value et le rôle du prolétariat, dans les conditions propres à chaque époque ;

---

77. Que de vaines polémiques pour définir, par exemple, *la paysannerie* comme classe *sur le modèle* du prolétariat, alors que, dès *Le 18 Brumaire*, Marx avait montré que ce qui la constitue comme telle est aussi ce qui *oppose* son procès de constitution à celui du prolétariat : la dispersion de producteurs individuels et concurrents ! Mais que de difficultés aussi, chez les théoriciens du prolétariat, à se libérer du schéma symétrique : la bourgeoisie actuelle (ou la « grande bourgeoisie »), réduite à « deux cents familles », semble alors s'amenuiser et s'évanouir ! Illusion qui ne sert que trop bien les intérêts de la bourgeoisie : elle ne cherche nullement à se faire voir *comme classe*.

78. Cf. *Le Capital*, livre I, chap. 23 et 24.

Rappelons, pour éviter toute équivoque, que « capital individuel » ne désigne pas le capital en tant que propriété *d'un individu* unique, mais n'importe quelle *fraction* autonome du capital (qui peut être considérable), circulant séparément. C'est précisément pour assurer cette circulation séparée que chaque fraction du capital social doit tomber sous un droit de propriété défini : mais les « capitaux publics » sont, de ce point de vue, tout aussi « individuels » que les capitaux privés ». Ce droit de propriété se définit toujours à partir de la *forme argent* du capital.

— d'autre part se régler sur le fait suivant : le rapport des capitalistes et de l'ensemble de la classe bourgeoise *au capital* social ne se réalise que dans leur rapport *aux capitaux* individuels et aux formes « développées » (Marx) de leur reproduction.

C'est pourquoi la théorie de la bourgeoisie comme classe n'est jamais possible *du point de vue de la bourgeoisie* elle-même : elle n'est possible que du point de vue du prolétariat.

Etudier le rapport social capitaliste (et l'ensemble des rapports de production) *du point de vue du prolétariat*, c'est *subordonner* l'analyse du mouvement des capitaux individuels à celle du mouvement *du capital* en général, tel qu'il se reflète dans chaque procès de production où se développent les formes concrètes de l'exploitation, puis dans le procès d'ensemble de reproduction des conditions de la production. C'est donc *subordonner* l'analyse du *profit* à celle de la *plus-value* [79]. C'est reconnaître que la recherche du profit et la concurrence des capitaux individuels, même à l'échelle des firmes monopolistes géantes qui s'affrontent sur le marché mondial, ne sont pas, en dernière analyse, les moteurs du développement historique de l'exploitation. Elles sont seulement, comme le dit Marx, la façon dont « les tendances immanentes de la production capitaliste se réfléchissent dans le mouvement des capitaux individuels, se font valoir comme lois coercitives de la concurrence, et, par cela même, s'imposent aux capitalistes comme mobiles de leurs opérations [80] ». Lois » externes » : lois inéluctables, mais inexplicables à leur propre niveau. C'est l'extraction de plus-value et son accumulation en vue d'une nouvelle extraction qui commandent la recherche du profit. Ce sont les conditions historiques de l'exploitation qui déterminent la forme sous laquelle peut se réaliser le profit. Elles se transforment au cours des phases successives de l'histoire du capitalisme.

L'économie politique, en tant que « science » du mouvement *des capitaux* (donc « science » du mouvement de l'argent et des marchandises comme *produits de capitaux*, et « science » du mouvement différentiel des fractions de capitaux individuels plus ou moins

---

79. Il ne peut donc évidemment pas s'agir de mettre au principe de la théorie une représentation de *la somme* des capitaux individuels, une analyse « macro-économique » du type de celle que développe l'économie politique depuis que la concentration capitaliste a donné corps aux techniques de « comptabilité nationale ». Une somme de capitaux individuels n'est pas le capital social comme *procès*, ce n'est qu'une somme. De même qu'une somme de profits n'est pas la plus-value, un taux général de profit n'est pas le taux de la plus value. Marx le démontre au livre III du *Capital*.

80. *Le Capital*, livre 1, chap. 12.

longuement « fixés » dans la production [81]), réalise par principe *le point de vue* (théorique) *de la bourgeoisie*. Le mouvement de la plus-value ne peut s'y refléter qu'indirectement, dans des conditions où la transformation de la plus-value en profit est toujours déjà réalisée (et son mécanisme toujours déjà masqué par la représentation comptable des facteurs de la production en tant que facteurs de la variation du profit). L'économie politique en ce sens n'a pas d'histoire théorique propre : elle n'a que l'histoire des effets de la transformation du profit et de leur représentation (en particulier l'histoire des problèmes techniques et théoriques posés par l'adaptation de la comptabilité capitaliste aux dimensions historiques nouvelles de la reproduction des capitaux individuels).

C'est seulement sur la pierre angulaire d'une définition correcte de la plus-value et d'une conception des classes sociales dans le mode de production capitaliste immédiatement rattachée à son histoire que le matérialisme historique peut se développer, et nous procurer les moyens d'analyser les formations sociales actuelles.

Prolétariat et bourgeoisie, dans la lutte qui les oppose au sein de chaque conjoncture historique, n'ont jamais la même « base » de départ, la même « base d'appui ». C'est ce qui nous permet aussi, dans le principe, de comprendre l'*inégalité* caractéristique de la lutte de classes (dont Mao, de nos jours, a fait la théorie) au double sens du développement inégal des classes et de l'inégalité de leur rapport de forces, que la lutte même transforme. Les luttes de classes du prolétariat et de la bourgeoisie opposent deux « adversaires », c'est-à-dire deux systèmes de forces qui, certes, s'affrontent pour un même enjeu (depuis l'enjeu particulier de telle grève revendicative, de telle lutte contre les cadences de travail ou la déqualification, contre la baisse des salaires réels ou les licenciements, etc., jusqu'à cet enjeu supérieur, qui décide de tout : le pouvoir politique). Mais ces deux adversaires, pour le dire métaphoriquement, ne sont pas face à face, ne se font jamais exactement face, parce que leurs objectifs et leurs armes ne relèvent ni des mêmes conditions ni de la même « logique ». Les adversaires ne sont pas ici comme les deux combattants d'un duel, dont chacun est indépendant de l'autre, munis chacun

81. Cf. l'analyse critique par Marx de la distinction du « capital fixe » et du « capital circulant », qui est à la base de l'économie classique (livre II du *Capital*). Les économistes actuels ont raffiné ces distinctions en en consenant la problématique : cf. J. Mairesse, *L'Evaluation du capital fixe productif, méthodes et résultats*, Collections de l'I.N.S.E.E., Paris, 1972.

d'une lance et d'un bouclier semblables [82], entre qui la différence serait seulement de leur force inégale et du changement de ce rapport de forces (le plus faible se renforce, le plus fort s'affaiblit au cours de l'histoire).

Les classes ne sont pas face à face comme des *individus* immuables : chaque classe se transforme dans la lutte. Cette transformation a pris historiquement une figure privilégiée (avec des variantes propres à chaque conjoncture nationale) : *unifier* le prolétariat, c'est *diviser* la bourgeoisie (précisément ce que certains partis communistes, dans les années 20, à l'époque de la stratégie « classe contre classe », avaient méconnu).

C'est pourquoi aussi, et quelle qu'ait été l'utilité pour le marxisme de s'assimiler les leçons théoriques de l'*art militaire*, la théorie marxiste de la lutte des classes se distingue fondamentalement de la stratégie et de la tactique militaire classiques. Celles-ci n'ont jamais eu à penser (à propos des guerres féodales et, surtout, bourgeoises) que l'affrontement d'adversaires semblables, au degré d'organisation près (même sous la forme extrême de la guerre qui oppose un Etat national de conquête à une résistance nationale populaire, bien que cette situation contienne déjà les *éléments* d'un autre type de lutte, une lutte de *classes* antagonistes, entre producteurs et exploiteurs). C'est la lutte de classes qui commande la stratégie, et non l'inverse. L'*histoire* de la lutte de classes entre bourgeoisie et prolétariat n'est pas seulement l'évolution d'un rapport de forces, c'est aussi le *déplacement* du lieu même de la lutte, du terrain (économique et politique, donc idéologique) de la classe « dominante » vers celui de la classe « dominée » (à partir de sa place dans la production). Le prolétariat vise le pouvoir d'Etat (dans cette forme supérieure de la lutte de classe qu'est la lutte *politique*), non pour s'y installer et pour le consacrer, mais pour l'abolir.

---

82. Ou comme le duel *de la lance et du bouclier*, dont le face-à-face n'est dissymétrique qu'en apparence, superficiellement, puisque l'un est l'image inversée de l'autre, l'arme offensive *correspondant exactement* à l'arme défensive. Depuis quelque temps nos intellectuels parisiens ont découvert le chinois. Bravo ! Ils se sont avisés que le mot signifiant, en chinois, « contradiction », était l'unité des deux caractères de la « lance » et du « bouclier », et ils s'émerveillent de ce que la dialectique soit ainsi congénitale à la langue et à la culture chinoises. On peut, sans outrecuidance, leur conseiller d'abandonner les jeux étymologiques et de lire un peu Mao, pour voir comment sa conception de la contradiction, qui développe Marx et Lénine, *se sépare* d'entrée de jeu de cette image idéaliste de la contradiction, et lui substitue un concept matérialiste.

Annexe

LÉNINE, LES COMMUNISTES ET L'IMMIGRATION

Au rédacteur en chef de L'Humanité

Cher camarade,

Je viens de lire, en même temps que tous les lecteurs de *L'Humanité*, la chronique historique de Jean Bruhat « Sur les travailleurs immigrés [1] », qui nous invite à la réflexion collective, sur unè question que l'actualité a imposée à l'attention de tous les communistes : c'est pourquoi je te demanderai à mon tour l'hospitalité des colonnes de notre journal pour quelques remarques sur le même sujet.

Mais auparavant, qu'il me soit permis de saluer, certain d'interpréter le sentiment général, la qualité et la portée politique des chroniques de Jean Bruhat : concevant le passé du mouvement ouvrier dans une perspective de combat, dénuée cependant de toute apologétique, elles nous apportent des informations indispensables à toute connaissance du présent, elles nous montrent la voie d'une analyse critique, marxiste et léniniste, des tendances actuelles de l'histoire du mouvement ouvrier, elles donnent ainsi à notre éducation politique permanente une contribution remarquable.

Je reviens à la question des travailleurs immigrés. Jean Bruhat s'est volontairement limité à l'examen des faits de la *première période* de l'histoire du capitalisme industriel, contemporain de la constitution du mouvement ouvrier international. Sous quelles formes nouvelles la question s'est-elle développée ensuite ? Aux textes cités par Jean Bruhat, on peut ici en ajouter plusieurs autres, notamment de Lénine.

1. *L'Humanité* du 15 mai 1973.

Lénine et l'immigration

En octobre 1913, Lénine publie un article peu connu sur « Le capitalisme et l'immigration des ouvriers [2] ». Il y indique que le capitalisme « a créé une sorte particulière de transmigration des peuples. Les pays dont l'industrie se développe rapidement utilisent davantage de machines et évincent les pays arriérés du marché mondial, relèvent chez eux les salaires au-dessus de la moyenne et attirent les ouvriers salariés des pays arriérés. Des centaines de milliers d'ouvriers sont ainsi transplantés à des centaines et des milliers de verstes. Le capitalisme avancé les fait entrer de force dans son tourbillon, les arrache à leurs contrées retardataires, les fait participer à un mouvement historique mondial et les met face à face avec la classe internationale puissante et unie des industriels ».

Cette constatation conduit aussitôt Lénine à la remarque suivante : « Nul doute que seule une extrême misère force les gens à quitter leur patrie, que les capitalistes exploitent de la façon la plus éhontée les ouvriers émigrés. Mais seuls les réactionnaires peuvent se boucher les yeux devant la signification *progressive* [souligné par Lénine] de cette moderne migration des peuples. Il n'y a pas et il ne peut y avoir de délivrance du joug du capital sans développement continu du capitalisme, sans lutte des classes sur son terrain. Or c'est précisément à cette lutte que le capitalisme amène les masses laborieuses du monde *entier*, en brisant la routine rancie de l'existence locale, en détruisant les barrières et les préjugés nationaux, en rassemblant les ouvriers de tous les pays dans les plus grandes fabriques et mines d'Amérique, d'Allemagne, etc. »

Et Lénine examine alors la base *économique* de l'immigration, constituée par le développement inégal du capitalisme : citant les statistiques de l'immigration aux U.S.A. et en Allemagne, il montre que la progression de l'immigration des travailleurs ne cesse de s'accentuer, mais que *sa structure a changé à partir de 1880-1890* : alors que dans la période précédente l'émigration européenne provenait essentiellement des « vieux pays civilisés » (Angleterre et Allemagne), où le capitalisme se développait le plus vite, ce sont désormais les pays « arriérés » (en commençant par l'Europe orientale) qui fournissent à l'Amérique et aux autres pays capitalistes « avancés » des travailleurs de moins en moins qualifiés. Dans ces conditions, d'une part « les pays les plus arriérés du vieux monde, ceux qui ont conservé le plus de vestiges du servage dans tout leur système

2. Paru dans *Za Pravdou* ; cf. Œuvres complètes, tome XIX, p. 488-491.

de vie, passent pour ainsi dire par l'école forcée de la civilisation » (c'est-à-dire du capitalisme), mais aussi ce processus *accentue l'* « *arriération* » des pays déjà les plus retardataires, transformés en fournisseurs massifs de main-d'œuvre.

Cependant, passant du plan économique au plan politique, Lénine note que si les travailleurs russes sont en ce sens les plus attardés, ils sont par ailleurs *en avance* dans la lutte contre les tentatives de division raciste de la bourgeoisie : « Les ouvriers de Russie, comparés au restant de la population, sont l'élément qui cherche le plus à échapper à ce retard et à cette sauvagerie [...] et qui s'unit le plus étroitement aux ouvriers de tous les pays pour former une seule force mondiale de libération. »

Immigration et impérialisme

J'ai longuement cité l'article de Lénine pour bien mettre en évidence le double problème que pose d'emblée l'immigration : problème de ses causes économiques et de leur *transformation* dans l'histoire du capitalisme, problème de ses effets *politiques* sur la lutte du prolétariat.

Pour se convaincre de l'extrême importance de ces problèmes, il suffit de relire *L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme* [3]. Lénine y analyse de façon beaucoup plus large *le renversement de tendance* dans l'émigration des travailleurs comme un aspect *fondamental* de l'impérialisme, stade du « parasitisme et de la putréfaction du capitalisme », en même temps que les contradictions dans le progrès des forces productives, et que la transformation dans la structure des classes des pays impérialistes (marquée par la formation de « l'aristocratie ouvrière » et par la baisse relative du nombre des producteurs). Ces caractéristiques sont organiquement liées, et elles conduisent à nouveau Lénine à en souligner les conséquences *politiques*, y compris les conséquences *négatives* (« la tendance de l'impérialisme à diviser les`ouvriers, à renforcer parmi eux l'opportunisme, à provoquer la décomposition momentanée du mouvement ouvrier »).

L'analyse de Lénine est d'autant plus actuelle qu'elle ouvre, sans les résoudre définitivement, une série de problèmes théoriques et pratiques. Elle nous oblige à considérer l'immigration, les conditions de vie et de travail des travailleurs immigrés, à partir de la théorie de *l'impérialisme*, hors duquel ses formes actuelles resteraient inintelligibles. La connaissance concrète des causes et des effets de l'immi-

3. Œuvres complètes, tome XXII, p. 305.

gration est, réciproquement, un fil conducteur vers la connaissance de l'impérialisme, c'est-à-dire du capitalisme dans son stade actuel.

Jean Bruhat, citant Marx, montre l'importance de la *concurrence* entre les travailleurs eux-mêmes dès les débuts du capitalisme industriel. Or cette concurrence n'est pas un phénomène passager ou secondaire, elle est la *base* même des *rapports de production* capitalistes, qui opposent la masse des travailleurs individuels, « libres » vendeurs de leur force de travail, au capital propriétaire des moyens de production, de plus en plus concentrés. Elle est la base du *salariat* comme mode d'exploitation de la force de travail, et ne pourra disparaître qu'avec lui, à mesure du développement révolutionnaire de nouveaux rapports de production, des rapports de production communistes.

Il est vrai que *les formes* de cette concurrence se transforment historiquement : mais cette transformation ne fait que substituer aux simples pratiques d'embauche périodique dans des pays voisins, où le « taux de salaire national » est plus bas [4], une « organisation » plus complexe du marché du travail, réellement internationale, disposant les unes à côté des autres, *les unes contre les autres*, de grandes masses ouvrières de « qualification » différente, inégale. Cette transformation n'est autre que le développement même des rapports de production capitalistes.

Il est vrai aussi que les luttes de la classe ouvrière, les progrès de son organisation, tendent à contrecarrer les effets de la concurrence, et obligent le capital (dont la bourgeoisie n'est que l'instrument) à chercher sans cesse de nouvelles méthodes d'embauche, de sélection et d'utilisation des travailleurs, de nouvelles sources de force de travail : c'est que, précisément, le développement des rapports de production capitalistes résulte d'une *lutte de classes* quotidienne et ininterrompue.

Immigration et révolution technique

Mais il faut faire un pas de plus : comme l'indique encore Jean Bruhat, la lutte autour du *salaire* (comprimer les salaires pour les uns, défendre leur salaire pour les autres) est la donnée première. Mais ce n'est pas tout : car le développement de l'exploitation capitaliste combine étroitement la pression sur les salaires, l'allongement de la durée du travail *et* la transformation (technique) du mode de production lui-même, qui permet d'élever à la fois la productivité et *l'intensité* du travail. On touche par là à des problèmes aujour-

4. Cf. MARX, *Le Capital*, livre I, chap. 22.

d'hui brûlants, qui concernent tous les effets de la « révolution industrielle » incessante du capitalisme. En particulier au travail des « O.S. » dans la grande industrie mécanique, électronique, etc.

Et voici le point important : il ne faut pas examiner *séparément*, de façon éclectique, les aspects actuels de l'exploitation qui sont liés à la mécanisation, à la parcellisation du travail, à son intensification, et ceux qui sont liés à la concurrence internationale entre les travailleurs, à l'immigration. Ces aspects se conditionnent l'un l'autre. Il faut donc, comme le prouvent tant de luttes récentes, y reconnaître les aspects d'un *même* processus surdéterminé. Ce n'est nullement un hasard si, dans la plupart des grands pays impérialistes, la proportion de travailleurs immigrés est maximale sur les chaînes de fabrication et de montage, sur les chantiers du bâtiment et des travaux publics, là où la force de travail est soumise à une exploitation intense, qui *l'use* avec une effrayante rapidité, et exige son renouvellement accéléré. Dans sa remarquable enquête [5], Jacques Frémontier montrait éloquemment (ou plutôt il laissait les travailleurs eux-mêmes montrer) que la division des ouvriers « qualifiés » et des « O.S. », souvent fort mince ou artificielle au plan des qualités professionnelles réelles ou même des conditions de travail, tire sa persistance du fait qu'elle recoupe massivement la division des travailleurs « nationaux » et « étrangers », y compris la coupure politique et culturelle qui vient la renforcer et la perpétuer.

Il s'agit donc de comprendre à partir de là comment les caractéristiques de l'impérialisme, au niveau des rapports internationaux de production, se reflètent nécessairement *dans* le procès de production immédiat, dans les formes sous lesquelles le capitalisme ne cesse de transformer les forces productives existantes, dans la forme complexe des luttes de classes qui sont inscrites au cœur même de la production.

Les communistes et l'immigration

Malgré la brièveté de ces indications, on peut maintenant comprendre l'extrême importance *politique* du problème de l'immigration, pour le prolétariat et ses organisations.

Dans les conditions nouvelles de notre époque, la présence des travailleurs immigrés et leur lutte font de *l'internationalisme* plus que jamais la condition même de la lutte de libération des travail-

---

5. *La Forteresse ouvrière*, Fayard, 1971.

leurs, comme l'ont toujours soutenu et expliqué Marx et Lénine : elles exigent que cet internationalisme trouve des moyens toujours plus concrets, plus organiques, de s'affirmer. L'avenir même des travailleurs de chaque pays en dépend, dès lors qu'ils n'ont plus seulement à combattre *parallèlement*, et chacun pour son compte, un même adversaire, mais à constituer partout les « détachements » d'*une seule* force combinée, amalgamée. Ainsi le développement même de l'impérialisme débouche sur une nouvelle forme, supérieure, de l'internationalisme, sur une nouvelle étape de l'histoire du mouvement ouvrier.

De plus, en attirant notre attention sur les formes successives qui permettent au capital, malgré les luttes ouvrières, de développer la *concurrence* entre les travailleurs, qui est la base de leur exploitation, la question de l'immigration nous montre à nouveau concrètement pourquoi le mouvement ouvrier doit mener une lutte constante contre les pièges de *l'économisme* : laissant à la lutte syndicale toute sa juste place, irremplaçable, elle nous montre en même temps la nécessité absolue de la lutte *politique* unie des travailleurs « nationaux » et « immigrés », pour la révolution socialiste qui, seule, permettra de détruire toutes les bases de l'exploitation.

Je citerai une dernière fois Lénine, qui écrivait en octobre 1917, à propos de la révision du programme du Parti bolchevique :

« Adopter la proposition de Sokolnikov : dans le paragraphe qui traite du *progrès technique* et de l'accroissement du travail des femmes et des enfants, ajouter : " de même *la main-d'œuvre étrangère non spécialisée, importée des pays arriérés* ". Addition précieuse et nécessaire. Précisément cette exploitation d'ouvriers *plus mal rétribués* venus des pays arriérés est caractéristique de l'impérialisme. C'est en particulier sur elle qu'est fondé, pour une part, le *parasitisme* des pays impérialistes riches qui corrompent une partie de leurs ouvriers à l'aide d'un salaire plus élevé, tout en exploitant sans mesure et sans vergogne la main-d'œuvre étrangère " bon marché ". Ajouter les mots " *plus mal rétribués* " et " *souvent privés de droits* " car les exploiteurs des pays " civilisés " profitent toujours de ce que la main-d'œuvre étrangère importée est privée de droits. C'est ce qu'on observe constamment non seulement en Allemagne à l'égard des ouvriers russes, plus exactement venus de Russie, mais aussi en Suisse à l'égàrd des Italiens, en France à l'égard des Espagnols et des Italiens, etc. [6]. » (Souligné par Lénine.)

On le voit, aux yeux de Lénine, c'est finalement sur le terrain de la lutte et de l'organisation *politiques* que les travailleurs de toute nationalité peuvent forger leur unité nécessaire. Mais cette unité

6. Œuvres complètes, tome XXVI, p. 170.

n'est pas spontanément acquise, elle doit être *conquise* contre les rapports d'exploitation développés par l'impérialisme, au prix d'une lutte politique et idéologique difficile. C'est, plus que jamais, l'objectif primordial des communistes qui, selon le mot d'ordre de Marx, « dans les différentes luttes nationales des prolétaires mettent en avant et font valoir les intérêts indépendants de la nationalité et communs à tout le prolétariat », et « dans les différentes phases que traverse la lutte entre prolétaires et bourgeois, représentent toujours les intérêts du mouvement dans sa totalité [7] ».

Confronté au développement des luttes que mènent les travailleurs immigrés, à leurs formes originales, à leurs difficultés, l'opportunisme « de gauche » veut voir dans l'immigration le « vrai » prolétariat, la réalisation d'une idée mythique du prolétariat, il *exalte les divisions*, et les renforce, pour le plus grand profit du capital. De son côté l'opportunisme « de droite » *nie* la réalité de ces divisions, des *contradictions* développées par l'impérialisme *dans* la classe ouvrière elle-même, soit pour laisser les immigrés à leur sort, soit pour considérer qu'ils posent un simple problème *d'inégalité* économique, juridique et sociale, n'appelant qu'une amélioration du sort des plus « défavorisés ». Quant à nous, communistes, nous regardons d'autant mieux ces contradictions en face, pour en reconnaître les causes objectives et les limites, que toute notre action vise davantage à les surmonter. Nous savons que la classe ouvrière tout entière peut ainsi espérer une formidable libération d'énergie révolutionnaire, un grand pas en avant vers son émancipation [8].

---

7. *Manifeste communiste.*
8. Cet article a paru dans *L'Humanite* du 8 juin 1973.

IV

SUR THE DIALECTIQUE HISTORIQUE

Quelques remarques critiques à propos de Lire Le Capital

De nombreuses critiques ont été adressées aux thèses et aux formulations avancées dans *Lire Le Capital*. Inversement, celles-ci ont été abondamment invoquées et utilisées parmi ceux qui, en France et à l'étranger, tentent de poser et de résoudre les problèmes théoriques des sciences dites sociales sur le terrain du matérialisme historique. Il devient possible, dans ces conditions, de prendre un peu de recul par rapport à ce qui n'était explicitement qu'une première tentative d'élaboration, nécessairement destinée à une série de rectifications dans le travail collectif. Je crois de plus que ce n'est pas inutile.

Je voudrais ici, pour ma part, et sans privilège aucun, contribuer à cette rectification sur quelques points qui concernent mon propre essai « *Sur les concepts fondamentaux du matérialisme historique* [1] ». L'occasion m'en a été fournie notamment par les questions détaillées d'un groupe de jeunes philosophes anglais que je veux remercier de leur lecture sans concession [2].

Je considérerai tour à tour :

— Certaines formulations concernant le « fétichisme de la marchandise », dont j'avais alors pris argument pour tenter d'élaborer la catégorie matérialiste de « détermination en dernière instance » dans l'histoire des formations sociales ;

— La catégorie de détermination en dernière instance elle-même : elle peut sembler le moyen de réduire le matérialisme historique à une « théorie générale des modes de production » ;

— La définition juste du concept de « mode de production » et l'usage qu'il faut en faire pour rompre réellement avec toute pro-

1. *Lire Le Capital*, Maspero, 1965, tome II, p. 187-332. Réédition avec quelques corrections et ajouts dans la Petite Collection Maspero, 1968, tome II p. 79 à 226. Je citerai cette 2e édition : *L.L.C.*

2. Cf. *Theoretical Practice*, 13 Grosvenor Avenue, London N 5, n°s 7 et 8, janvier 1973.

blématique idéologique (bourgeoise) de la *périodisation* historique, donc de la *transition* révolutionnaire.

En revenant sur ces points limités, mais importants, j'ai en vue un triple objectif : insister à nouveau sur la rigueur *scientifique* des concepts généraux qui sont investis dans les analyses concrètes de Marx ; parer à toute déviation *formaliste* dans la mise en œuvre de ces concepts ; et en particulier à toute tentation de *substituer* les concepts généraux à leur développement dans l'analyse concrète effective. Ces orientations sont plus que jamais importantes, à raison même du travail de ces dernières années.

1. A propos de la « théorie du fétichisme »

Le premier point sur lequel je voudrais revenir concerne l'usage que j'avais fait des formulations de Marx à propos du « fétichisme de la marchandise [3] ».

Ce texte célèbre, dont on a cru pouvoir faire le point de départ d'une *théorie du fétichisme*, qui serait essentielle au matérialisme historique et, plus encore, à la « théorie marxiste de la connaissance », a joué depuis longtemps un rôle considérable dans l'histoire des investigations et des controverses portant sur la dialectique après Marx. Ce n'est évidemment pas par hasard. Il faudra bien, un jour prochain, consacrer à cette utilisation une analyse historique spéciale, à la fois *critique* et *complète*. On pourra ainsi, en particulier, distinguer clairement dans la tradition marxiste deux tendances tout à fait opposées, par leur point de départ et par leurs objectifs. D'un côté celle que représente Lénine qui, dans son essai inachevé *A propos de la dialectique* [4], invoque la dialectique de la marchandise, exposée par Marx au début du *Capital*, mais *sans* faire allusion au fétichisme, et pour illustrer sa thèse fondamentale : *l'universalité* objective de la *contradiction*. De l'autre, Lukács et ceux qui, comme lui ou après lui, insistent au contraire sur le fétichisme (d'où procède le thème de la « réification » des rapports humains dans la société marchande) pour mieux replacer, en fait, le problème de la contradiction (et *des* contradictions historiques) sous la juridiction du problème philosophique de la *conscience* et de ses formes authentiques ou aliénées. On retrouve ici, schématiquement, les deux

3. *Le Capital*, livre I, chap. I, § 4 : « Le caractère (de) fétiche de la marchandise et son mustère. »
4. Œuvres complètes, tome XXXVI, p. 367-372.

versants, opposés, de Hegel et de l' « hégélianisme » dans l'histoire du marxisme.

Je ne puis développer ici cette analyse. Mais je voudrais, pour en poser les jalons, examiner quelques problèmes soulevés par les formulations de Marx, en prenant prétexte de l'usage que j'en avais fait dans *Lire Le Capital*. La référence au fétichisme s'y introduisait en effet au cours de l'examen que je consacrais à une autre question générale, elle aussi classique : celle de la « détermination en dernière instance » dans l'histoire des formations sociales, donc celle de la structure des modes de production historiques.

J'écrivais dans *Lire Le Capital* :

« Par une double nécessité, le mode de production capitaliste est à la fois celui dans lequel l'économie est reconnue le plus aisément comme le " moteur " de l'histoire, et celui dans lequel l'essence de cette " économie " est par principe méconnue (dans ce que Marx appelle le " fétichisme "). [...] Marx substitue à la fausse conception de cette " économie " comme rapport entre les choses sa véritable définition comme système de rapports sociaux. Il y présente en même temps l'idée que le mode de production capitaliste est le seul dans lequel l'exploitation (l'extorsion de surtravail), c'est-à-dire la forme spécifique du rapport social qui relie les classes dans la production, soit " mystifiée ", " fétichisée " sous la forme d'un rapport entre les choses elles-mêmes. Cette thèse est la conséquence directe de la démonstration qui porte sur la *marchandise*... [mais] la thèse de Marx ne signifie pas que, dans [les] modes de production différents du capitalisme, la structure des rapports sociaux soit *transparente aux agents*. Le fétichisme n'y est pas absent, mais *déplacé* (sur le catholicisme, la politique, etc.). [...] Ce point [...] est, dans son principé, très clairement lié au problème de la détermination en dernière instance. En effet, il apparaît que la " mystification " porte précisément non sur l'économie (le mode de production matérielle) en tant que telle, mais sur celle des instances de la production sociale qui, selon la nature du mode de production, est déterminée à occuper la place de la détermination, la place de la dernière instance [5]. »

Dans ce texte, on le voit, la question du fétichisme intervenait de façon indirecte : je me servais, d'une façon en somme empirique, *du fait* que, précisément dans la section du *Capital* sur le « fétichisme de la marchandise », Marx esquisse un tableau *comparatif* de la manifestation des rapports sociaux dans différents modes de production réels ou simplement possibles (comme le « commùnisme »,

5. *L.L.C.*, p. 100-103.

et même l'économie imaginaire de Robinson), selon que les produits du travail y prennent ou non la forme de marchandises. Ce tableau comparatif (dont je rappellerai les termes dans un instant) apparaissait ainsi comme une sorte de typologie, permettant de remonter jusqu'aux caractéristiques structurales du mode de production capitaliste, comparé à d'autres structures historiques possibles. Le fétichisme de la marchandise, qui règne dans le mode de production capitaliste, à la fois *comparable* à d'autres effets de « mystification, idéologique et *différent* d'eux, pouvait figurer comme *l'indice* discriminant entre différentes formes de « détermination », de causalité historique.

Ce rapprochement, étayé sur certaines formulations de Marx, signifiait-il pour autant que la théorie de la « détermination en dernière instance , dût passer par une théorie du fétichisme ? Est-ce à dire qu'il faille *inclure* le phénomène du « fétichisme » dans le mécanisme même de la « détermination en dernière instance » ? Mais toute réponse à ce type de question (ou plutôt toute nouvelle formulation, rectifiée, de la question même) *présuppose* une conception claire de ce que représente, dans la théorie de Marx, le « fétichisme de la marchandise », et une analyse critique de sa définition.

Revenons donc au texte de Marx, et rappelons-en d'abord la place dans l'ordre d'exposition du *Capital*.

L'analyse du fétichisme et sa place dans « *Le Capital* »

La première section du *Capital* étudie « la marchandise et l'argent », c'est-à-dire le procès de *circulation* marchande, sous sa forme sociale la plus générale. Elle est *antérieure* à toute définition du capital, à toute analyse du procès de production capitaliste. En effet, le mode de production capitaliste apparaît comme un mode de production de marchandises, en vue de l'échange et non de la consommation directe des produits du travail, et dont tous les facteurs (moyens de production, force de travail) sont eux-mêmes déjà des marchandises. Dans la première section, la production capitaliste n'apparaît ainsi encore que comme « production marchande », du point de vue de la circulation de ses produits et de la *forme sociale* qu'elle leur confère.

Dans le premier chapitre, Marx a successivement développé trois points, qui constituent l'*analyse de la marchandise* ou, mieux, l'analyse de la *forme marchandise* (die Warenform). D'abord le *double aspect immédiat* de la marchandise : objet d'usage et valeur (donc quantité déterminée de valeur). Ensuite, pour *expliquer* ce

double aspect, le « double caractère » du travail social : travail « concret » et travail « abstrait », c'est-à-dire *division du travail* entre différentes branches qualitativement distinctes, puis *équivalence* quantitative des différents travaux, en tant que *dépense de force de travail* humaine, sous des *rapports sociaux* déterminés qui commandent la division du travail. Enfin, sur cette base, Marx expose le *développement de la forme valeur*, la forme sociale sous laquelle l'équivalence des travaux matérialisés dans des marchandises distinctes se manifeste comme une propriété des marchandises elles-mêmes, dans l'échange, depuis la forme valeur simple jusqu'à la forme générale dans laquelle une marchandise particulière (l'argent) apparaît comme l'équivalent universel de toutes les autres.

Cette analyse est la base théorique sur laquelle est construit tout l'exposé de la circulation. Le point essentiel en est l'exposé du « double caractère » du travail social, qui met en évidence la détermination des rapports d'échange par la structure de la *production* sociale, que Marx analysera plus loin en détail. Comme le dit Marx [6] : « [...] ce qu'il y a de meilleur dans mon livre, c'est *1*) (et c'est sur cela que repose *toute* l'intelligence des faits) la mise en relief, dès le *premier* chapitre, du *caractère double du travail*, selon qu'il s'exprime en valeur d'usage ou en valeur d'échange ; *2*) l'analyse de *la plus-value indépendamment de ses formes particulières* [... que] l'économie classique confond constamment avec la forme générale. » Et encore [7] : « [...] *tant que la détermination de la valeur par le temps de travail reste aussi peu " déterminée " que chez Ricardo lui-même, elle ne fait pas trembler les gens. Par* contre, dès qu'elle est mise exactement en corrélation *avec la journée de travail et ses variations*, ils voient s'allumer un lustre qui leur est fort désagréable [...]. Une chose bien simple a échappé à tous les économistes sans exception, c'est que si la marchandise a le double caractère de valeur d'usage et valeur d'échange, il faut bien que le travail représenté dans cette marchandise possède ce double caractère lui aussi ; tandis que la seule analyse du travail sans phrase, telle qu'on la rencontre chez Smith, Ricardo, etc., se heurte partout fatalement à des problèmes inexplicables. C'est en fait tout le secret de la conception critique. » En particulier c'est ce qui permet immédiatement à Marx de « résoudre » le problème que l'économie politique n'a jamais pu résoudre, et qui l'a entraînée dans la voie sans issue des philosophies de la nature ou de la convention : le développement de la forme valeur (valeur d'échange) *à partir* de la

6. Lettre à Engels du 24 août 1867.
7. Lettre à Engels du 8 janvier 1868.

définition du travail comme « source » de la valeur, et la genèse de la *forme argent* (de la monnaie comme rapport social).

C'est ici qu'intervient, dans l'exposition de Marx, l'analyse du fétichisme. Elle entrelace trois grands thèmes, qui se laissent aisément ordonner :

1. Les marchandises, en tant que *choses* (Dinge), apparaissent douées d'une propriété immédiate : la valeur. Elles *ont* une valeur d'échange déterminée. Donc, indépendamment de tout rapport avec les personnes, avec les hommes, une propriété *sociale* qui semble leur appartenir *naturellement*. En vertu de cette propriété, *elles entrent en rapport* entre elles (elles s'échangent dans une proportion déterminée), les hommes n'étant que les instruments de ce rapport. Elles possèdent donc un mouvement autonome (les variations de la valeur) sur lequel les hommes n'ont pas de prise, auquel ils sont plutôt soumis. Tel est le « mystère » de la forme marchandise.

Mais l'analyse de cette forme a montré que la valeur d'échange (en particulier le *prix*) est le *développement* de la forme de la valeur, à partir de son *contenu* (le travail socialement nécessaire). « D'où provient donc le caractère énigmatique du produit du travail, dès qu'il prend la *forme (de) marchandise* ? manifestement de cette forme même. » Ce qui produit le mystère, c'est que le développement de la forme valeur aboutit à une *inversion* : l'équivalence entre les travaux humains dépensés sous diverses formes apparaît comme équivalence de leurs produits eux-mêmes. « Le caractère mystérieux de la forme marchandise consiste donc simplement en ceci qu'elle reflète aux yeux des hommes les caractères sociaux de leur propre travail sous la forme de caractères objectifs (gegenständliche) des produits mêmes du travail, sous la forme de propriétés sociales naturelles de ces choses ; et donc aussi le rapport social des producteurs à l'ensemble du travail comme un rapport social existant en dehors d'eux, entre des objets. » Inversion analogue à celle qui, dans la *religion*, fait que des produits du cerveau humain apparaissent comme des êtres autonomes, en rapport avec les hommes. D'où le terme de *fétichisme* de la marchandise.

Mais cette inversion elle-même s'explique par son origine « pratique » : les marchandises sont le produit de *travaux privés* (ce pourquoi elles apparaissent comme propriété privée), indépendants les uns des autres ; le travail social, c'est l'ensemble de travaux privés, qui n'entrent en rapport que *par l'échange*, donc *après coup*. C'est seulement *dans les formes de l'échange des produits* que le caractère social des travaux (leur égalité) peut se constituer, donc se refléter dans le cerveau des producteurs. Et donc, si, d'un côté, « la valeur ne porte pas écrit au front *ce qu'elle est* », il faut dire aussi que, « aux producteurs les rapports sociaux entre leurs travaux privés

apparaissent pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire non comme rapports immédiatement sociaux des personnes elles-mêmes dans leurs travaux, mais comme *rapports matériels* (sachliche) des personnes et *rapports sociaux des choses* ».

2. Le deuxième thème de l'analyse de Marx concerne l'*économie politique* (classique) : l'économie politique tente d'analyser la valeur, et elle découvre sa détermination par le temps de travail social. *Mais cette découverte ne dissipe aucunement l'illusion objective* dans laquelle sont pris les producteurs-échangistes. Au contraire, elle la *renforce*. Aux yeux des producteurs, qui s'intéressent exclusivement à la grandeur de valeur, celle-ci semble douée d'un mouvement naturel imprévisible ; les économistes, qui réfléchissent une production marchande développée, généralisée, font une théorie des *prix* : ils découvrent que le « hasard » des échanges réalise la *régulation* de la dépense de travail social proportionnellement à la nécessité, et font ainsi de la « loi de la valeur » une *loi naturelle*.

Pris dans les rapports de la production marchande, les économistes ne peuvent pas analyser la *forme de la valeur* comme une forme sociale, historiquement déterminée (d'où l'oscillation permanente de leur théorie de l'argent entre les thèmes idéologiques de la nature et de la convention). « Si les marchandises pouvaient parler... », dit Marx, *elles tiendraient le langage même de l'économiste*, le langage de l'inversion : « La richesse matérielle (valeur d'usage) est une *propriété de l'homme*, la valeur une *propriété des marchandises* (des choses). » En fait, c'est l'économiste qui, tout au long de son discours, n'est que *la voix des marchandises*. Et c'est par là que les *catégories* de l'économie politique sont *objectivement* fondées (objektive Gedankenformen) dans les conditions historiques de la production marchandé, en tant que produits du développement de son inversion-illusion interne.

3. Pour dissiper le mystère de la marchandise, pour le démystifier, il faut donc « sortir » des rapports marchands, il faut se transporter « ailleurs », *se déplacer* (par la pensée). C'est ce que fait Marx :

« Les catégories de l'économie politique bourgeoise sont des formes de pensée qui ont une validité sociale, donc une objectivité pour les rapports de production de ce mode de production sociale *historiquement déterminé*, la production de marchandises. Si donc nous nous en échappons vers d'autres formes de production, nous verrons disparaître aussitôt tout ce mysticisme du monde de la marchandise, tout ce brouillard de magie, de fantômes, qui entoure les produits du travail sur la base de la production marchande.

Puisque l'économie politique aime les robinsonnades, faisons d'abord surgir Robinson dans son île. Modeste, comme il l'est de naissance, il n'en a pas moins divers besoins à satisfaire, et il lui faut

exécuter *des travaux utiles de genre différent* [...]. Tous les rapports entre Robinson et les choses qui forment la richesse qu'il s'est créée lui-même sont simples et transparents [...]. Et cependant toutes les déterminations essentielles de la *valeur* y sont contenues.

Transportons-nous maintenant de l'île lumineuse de Robinson dans le sombre Moyen Age européen. Au lieu de l'homme indépendant, nous trouvons ici la dépendance généralisée : serfs et seigneurs, vassaux et suzerains, laïques et clercs. Cette dépendance personnelle caractérise aussi bien les rapports sociaux de la production matérielle que les autres sphères de la vie qui s'édifient sur sa base [...]. De quelque manière donc qu'on juge les masques sous lesquels les hommes, ici, se font face, les rapports sociaux des personnes dans leurs travaux respectifs n'en apparaissent pas moins comme leurs propres rapports personnels, au lieu de se déguiser en rapports sociaux des choses, des produits du travail.

Pour contempler le travail commun, c'est-à-dire immédiatement socialisé, nous n'avons pas besoin de remonter à sa forme naturelle primitive [...]. Nous en avons un exemple tout près de nous dans l'industrie rustique et patriarcale d'une famille de paysans qui produit pour ses propres besoins [...]. La mesure de la dépense des forces individuelles par le temps de travail apparaît ici d'entrée de jeu comme détermination sociale des travaux eux-mêmes, parce que les forces de travail individuelles ne fonctionnent d'emblée que comme organes de la force de travail de la famille.

Représentons-nous enfin, pour changer, une réunion d'hommes libres, travaillant avec des moyens de production communs, et dépensant en toute conscience leurs nombreuses forces individuelles comme *une seule* et même force de travail sociale. Toutes les déterminations du travail de Robinson se reproduisent ici, mais *socialement* et non *individuellement* [...]. Mais parallèlement à ce qui se passe dans la production marchande, nous présupposons que la part des moyens de subsistance revenant à chaque producteur est déterminée par son *temps de travail*. Le temps de travail jouerait donc un double rôle. D'un côté, sa répartition socialement planifiée règle la juste proportion des différentes fonctions aux différents besoins. De l'autre, il mesure la part individuelle de chaque producteur dans le travail commun, et en même temps celle qui lui revient dans la portion du produit commun qui peut être distribuée aux individus. Les rapports sociaux des hommes à leurs travaux et aux produits de leur travail restent ici simples et transparents dans la production comme dans la distribution [8]. »

Seule la production de marchandises est donc affectée par le

8. *Le Capital*, livre I, chap. I, § 4.

fétichisme. Partout ailleurs, les rapports sociaux de division du travail restent « transparents ». Mais, comme le remarque aussitôt Marx, cette transparence a pour contrepartie, dans les sociétés historiques non marchandes, le règne de l'*illusion religieuse*, qui renvoie au faible développement de la production, et à l'absence d'*individualité* humaine consciente. Le développement de l'échange, en détruisant peu à peu les modes de production traditionnels, détruit aussi les illusions religieuses, mais il crée l'illusion de la forme marchandise, le fétichisme, religion moderne de l'homme en général, de l'homme abstrait.

Les contradictions d'une dialectique

J'ai voulu, pour donner ses bases solides à la discussion, rappeler la lettre même du texte. Nous pouvons maintenant poser une double question : en quoi l'analyse du « fétichisme » est-elle essentielle à l'analyse de Marx dans *Le Capital* ? Mais aussi, y a-t-il à proprement parler une *théorie* du fétichisme chez Marx, et quelle portée faut-il attribuer à cette théorie du point de vue du matérialisme historique et de son développement ?

A la première question, la réponse est, dans son principe, claire : l'analyse du fétichisme est essentielle à la définition de l' « économique » dans son rapport à la « forme marchandise ». L'économique apparaît comme le système pratico-idéologique des « catégories marchandes » et de leur développement. Mais l'économique en ce sens est l'objet même de la « critique » de Marx : c'est une représentation (à la fois nécessaire et illusoire) des rapports sociaux réels. Fondamentalement, c'est seulement du fait de cette *représentation* que les économistes élaborent abstraitement, mais qui est inévitablement déjà partagée *pratiquement* par les propriétaires-échangistes de marchandises, que les rapports « économiques » apparaissent comme tels, dans une apparente autonomie naturelle. La représentation est impliquée dans la forme même de *manifestation* des rapports sociaux. Ce qui permet précisément aux producteurs-échangistes de *se reconnaître* dans l'image que leur présentent les économistes. *La « représentation » de l'économique est donc, selon Marx, essentielle à l'économique lui-même*, à son fonctionnement réel et donc à sa définition conceptuelle.

L'analyse du « fétichisme » (et avec elle toute la théorie de la forme valeur comme « représentation » dans la section I du *Capital*) est donc bien l'indice d'un problème fondamental. Mais, et j'appelle l'attention sur ce point qui ne doit jamais être perdu de vue, ce problème peut-il être complètement résolu *au moment* où nous le

rencontrons ici, dans l'ordre d'exposition suivi par Marx ? A ce moment, on s'en souvient, Marx n'a pas encore exposé ni développé une définition du *capital*, c'est-à-dire une définition du *mode de production* spécifique qui se manifeste, à la « surface », comme production de marchandises, production exclusivement marchande. *A fortiori* n'a-t-il pas encore développé une analyse du procès d'ensemble dans lequel se constitue, et se détermine, le rapport des catégories économiques à la production capitaliste. C'est pourquoi, en réalité, le problème qui nous est apparu s'éclairera seulement lorsque nous avancerons (grâce à Marx lui-même) dans l'étude des différents aspects de la *reproduction* des rapports de production capitalistes, puisque la forme marchandise se réalise au niveau de la *circulation* des produits du travail et du fonctionnement des « superstructures » juridiques et idéologiques impliquées dans la forme même du *procès d'échange*. La manifestation dés rapports sociaux (sous lesquels est dépensé le travail social) dans la forme d'une « chose » est en effet strictement corrélative de la manifestation des échangistes eux-mêmes comme des « personnes » *juridiques*. Le couple antithétique des « personnes » et des « choses » (que le texte de Marx nous a montré tout à l'heure tantôt sous une forme « directe », tantôt sous une forme « inversée ») est le noyau même du droit et de l'idéologie bourgeois. Nous allons retrouver dans un instant ce point très important.

Nous pouvons alors faire une première constatation, concernant l'analyse du fétichisme et, en particulier, l'opération de « déplacement » qui permet à Marx d'en dissiper l'illusion. Tout ce passage, on l'aura noté, est marqué du caractère d'une *variation imaginaire*, qui prend appui sur la forme même *des catégories de l'économie politique bourgeoise* : en particulier lorsqu'il développe ces couples de notions opposées, dépendance et liberté, échange spontané et plan concerté, personnes et choses, naturel et social. C'est le cas pour la représentation du travail humain comme l'acte créateur d'un sujet qui s'incarne dans ses produits (représentation qui sera d'autre part totalement répudiée par Marx) : de Robinson à la « réunion d'hommes libres » de la société communiste, si mon produit est pour moi (notre produit pour nous) transparent et simple, non mystifié, c'est parce que, dans *ce que je fais*, je ne retrouve pas autre chose que moi-même [9]. Et, par-dessus tout, c'est le cas à travers l'usage qui

9. On est stupéfait de constater que tant de commentateurs du texte de Marx n'aient pas su, ou pas voulu, s'apercevoir que la petite « robinsonnade » qu'il nous offre, et *sous laquelle* se trouve exposée la « définition » même de la production communiste citée plus haut, devait être prise *cum grano salis* ! Mais le « sérieux » de nos spécialistes de Marx n'a d'égal que la rapidité de leur lecture des textes.

est fait ici de la notion de *mesure* : toute cette variation *présuppose* en effet (bien loin d'en expliquer la constitution) la représentation du *travail abstrait*, comme l'existence naturelle, évidente, d'un « travail en général » dont les différentes branches de la division du travail ne réalisent que des formes particulières : exactement ce que, quelques lignes plus loin, à propos de Franklin et de Ricardo [10], Marx lui-même marque une fois de plus comme la *limite* idéologique infranchissable de l'économie politique.

Nous sommes donc bien ici *en deçà* de l'analyse qui, Marx y insiste toujours, permet de fonder scientifiquement le développement de la forme marchandise, et qui est ouverte par le concept du *double caractère du travail*. Mais, il est vrai, dans cette variation, ce qui peut aussi apparaître en quelque sorte par le simple jeu *interne* de ses représentations, et pour peu qu'on les confronte avec l'exposé précédent de Marx, ce sont les limites négatives de l'économie politique, qui requièrent qu'on passe à un autre point de vue (positif). La « dialectique » qui est ici mise en œuvre est essentiellement *critique* et *préparatoire* (propédeutique).

Pourtant, cette première constatation ne suffit ni à éclairer toutes les difficultés du texte de Marx ni à nous expliquer les effets théoriques contradictoires qu'il a produits dans l'histoire du marxisme. C'est un fait : les marxistes n'ont jamais pu étayer sur l'analyse du fétichisme que des philosophies de la connaissance ou des anthropologies *idéalistes*, au grand dommage du mouvement ouvrier et révolutionnaire. Inversement, les développements du *matérialisme* dialectique (notamment chez Lénine) ont dû « ignorer » le fétichisme. Constatation pour le moins troublante. Pour le comprendre, il nous faut prendre en considération le *contexte* de l'analyse du « fétichisme », et jeter un regard critique sur l'exposé même de la section I du *Capital*. Force nous est alors d'y découvrir les racines profondes de la difficulté. Mais cette difficulté est hautement instructive et féconde pour le développement théorique du marxisme. Expliquons-nous schématiquement.

Dans la section I du *Capital*, Marx part de la forme sous laquelle *apparaît* (erscheint) la richesse des sociétés capitalistes : « une immense accumulation de marchandises ». *Des* marchandises ne sont pas *la* marchandise, pas même *la* marchandise « en soi » (sauf pour un philosophe idéaliste). De ce phénomène, cependant, Marx extrait aussitôt *la forme élémentaire* : la forme de la marchandise, pour en faire l'objet de son analyse (*la* marchandise *est*, immédiatement, valeur d'échange et « valeur » d'usage). *A quelles conditions*

10. *Le Capital*, Editions sociales, tome 1, p. 91, note 1.

peut-on ainsi considérer *la* marchandise comme forme élémentaire, absolument simple et universelle ?

Marx nous le dit lui-même par ailleurs : à la condition de *présupposer* effectivement un double procès, dont on fait cependant, dans le même temps, *abstraction*. C'est en premier lieu le procès historique qui, à travers l'histoire de différentes formations sociales, précédant et incluant le développement du mode de production capitaliste, fait de la marchandise la forme universelle et nécessaire de *tous* les produits du travail : car c'est seulement lorsque la production est *universellement* production de marchandises que les marchandises possèdent, chacune pour son compte, la même forme *simple*, uniforme, qui fait l'objet de l'analyse au début du *Capital*, et qu'on peut parler de *la* marchandise comme telle, au singulier. Autrement dit, comme l'explique entre autres très clairement le *Chapitre inédit du Capital* [11], la marchandise n'est *forme élémentaire* générale de la richesse que sur la base de la production capitaliste, et dans la mesure de son développement tendanciel. Ce qui, bien entendu, n'empêche pas que l'existence (la production et la circulation) *de marchandises* soit antérieure au capital, et l'une des conditions de sa constitution : mais leur forme sociale n'est alors ni simple ni uniforme (ni, par conséquent, élémentaire), elle est au contraire (comme l'expliquait déjà l'introduction à la *Critique de l'économie politique* de 1857) nécessairement plus complexe et plus inégale. Telle est la première condition que présuppose la section I, et dont elle fait explicitement abstraction.

Mais, sur cette base, il en est une seconde : c'est l'ensemble du *procès* social qui produit « l'apparence » comme telle. Quand on lit, d'une façon elle-même critique et matérialiste, la constatation initiale de Marx (la richesse bourgeoise *apparaît* universellement comme marchandise, et la marchandise elle-même *apparaît* — ou *se présente* — immédiatement comme l'unité de fait, l'unité donnée d'un objet d'usage correspondant à un besoin et d'une certaine valeur d'échange, expression de la valeur en général), on ne peut pas ne pas poser la question : qu'est-ce que cette apparence ? *pour qui* existe-t-elle ? Il s'agit, nous le savons, d'une apparence *pour* les « sujets » économiques ou, plutôt, pour les individus (travailleurs salariés, aussi bien que représentants à des titres divers du capital et porteurs de ses fonctions, ou petits producteurs individuels, etc.), tous également constitués en « sujets » indépendants (« échangistes », donc propriétaires) dans la société capitaliste. Il s'agit d'une apparence qui ne réside pas dans les simples représentations individuelles où elle se matérialise quotidiennement, mais d'abord dans les *formes*

11. Traduction française U.G.E., collection 10/18, 1971.

sociales institutionnalisées du *droit*, de l'*idéologie* juridique et économique, qui investissent les pratiques quotidiennes de l'échange des marchandises (et de la force de travail comme marchandise particulière). Pas d'échange entre valeurs équivalentes, nous le savons, sans contrat entre propriétaires égaux et légitimes ; mais pas de contrat sans « accord des volontés », donc sans représentation idéologique de la personne et de sa libre capacité de disposition des choses. Ce qui est ici présupposé, c'est donc la présence et l'efficacité des éléments de la *superstructure* juridique et idéologique directement impliqués dans le procès d'échange, plus généralement dans le procès de circulation des marchandises. A nouveau, Marx en fait abstraction, c'est-à-dire qu'il en considère seulement *les effets* particuliers, et qu'il les introduit au fur et à mesure de son analyse de « la marchandise », en particulier à partir du chapitre II (« Des échanges » — mais le titre allemand est plus explicite : « Der Austauschprozess »), qui a précisément pour objet la réalisation de la forme marchandise *dans un procès* — en dehors duquel elle n'*existe* pas, au sens fort —, mais *sans* que ce procès soit encore considéré « dans l'ensemble de ses conditions réelles [12] », puisque ces conditions dépendent elles-mêmes de la forme sociale du procès de production.

Dès lors, deux possibilités s'offrent à nous, ouvertes par le texte même de Marx, et par la modalité très particulière de l'abstraction qui le commande :

— *Ou bien* nous traitons cette abstraction comme une propriété constitutive de *l'objet réel* que Marx analyse, nous la « réalisons » en quelque sorte directement, et nous présentons l'analyse ultérieure des conditions réelles du procès d'échange et même de production des marchandises comme *le développement de cette abstraction initiale*, qui contiendrait en elle-même les conditions de sa propre production. Alors l'ordre d'exposition et d'analyse du *Capital* nous apparaît comme un ordre continu et téléologique (ordonné par la présence de sa fin dans son commencement), un ordre qui ne serait que le reflet immédiat de « l'auto-mouvement » de la marchandise depuis l'abstrait (sa forme élémentaire, simple) jusqu'au concret historique (son insertion dans un procès complexe, incluant l'argent, et même le capital et ses tendances historiques). Alors non seulement *le phénomène* de la marchandise (son caractère de « chose » à double face, « valeur » d'usage et valeur d'échange, et les formes développées de la valeur d'échange), mais même les « sujets » (propriétaires privés-échangistes) pour qui ce phénomène est représenté, nous apparaissent comme *les manifestations de soi de la marchan-*

12. *Le Capital*, livre I, tome 1, p. 181.

dise, dans son procès continu de différenciation, et d'aliénation (pour parler comme Hegel). La porte est ouverte pour la *théorie* du « fétichisme ».

Que Marx ait bien développé cette théorie, même brièvement et locatement (d'autres lui ont donné plus de portée, jusqu'à en faire une théorie universelle), peut nous servir d'indice pertinent du fait qu'il entend bien ainsi l'objet de la section I, et son ordre d'exposition.

— *Ou bien* nous traitons cette abstraction non comme une propriété immédiate du réel, mais, ce qui est tout différent, comme une propriété de *la connaissance dans son rapport objectif à la réalité* ; nous ne disons pas que le réel est « abstrait », mais nous disons que, en ce début du *Capital*, la connaissance est abstraite, notamment par la nécessité où elle se trouve de *critiquer* et de désarticuler de l'intérieur les catégories de l'économie politique dont elle va produire une transformation déterminée : c'est-à-dire qu'elle ne part pas, *théoriquement*, *de rien*, mais d'une idéologie théorique existante, qui a sa nécessité historique (il n'y a pas de commencement absolu pour la connaissance). Alors nous ne pouvons plus voir dans « la marchandise » un Sujet-Objet toujours identique à lui-même et présent d'un bout à l'autre de l'exposition de la section I, selon la « diatectique - d'un auto-développement conceptuel (idéel) continu. Nous constatons au contraire, que l'analyse de Marx comporte nécessairement [13] une série de *ruptures*, correspondant à la définition et à l'introduction d'un *nouvel objet* d'analyse, qui se substitue au précédent, ou le complète, sans jamais pouvoir se réduire à son développement interne (au passage de l' « en soi » au « pour soi »).

Ainsi en est-it lorsque, à l'analyse du « double aspect de la marchandise », Marx *substitue* celle du « double caractère du travail - dont la marchandise est le produit [14], donc la détermination de la forme marchandise par la forme des rapports sociaux *de production*, et du procès d'échange par le procès de production. Ainsi en est-il lorsque, à l'analyse de la *forme valeur générale*, comme simple rapport d'expression *donné* entre l'équivalent général et l'ensemble des marchandises sous forme relative [15], Marx *substitue* celle du *procès d'échange* [16], dont la structure économico-juridique (reproduction du rapport contractuel entre propriétaires privés) suppose à son tour la production et la codification historiques de l'argent comme

13. Comme l'avait bien vu P. Macherey dans sa contribution à *Lire Le Capital*, 1965, rééditée en 1973, Petite Collection Maspero.

14. *Le Capital*, sect. I, chap. 1, § 2.

15. *Ibid.*, chap. 1, § 3.

16. *Ibid.*, chap. 2 : « Les marchandises ne peuvent point aller d'elles-mêmes au marché ni s'échanger elles-mêmes entre elles. »

équivalent général, qui confère au procès d'échange une forme unique et abstraitement représentable. Mais alors, d'une part nous voyons s'évanouir la possibilité, et même l'utilité, d'une *théorie* du « fétichisme », sinon comme un simple moment du retournement critique des catégories économiques contre elles-mêmes, contre leur usage « apologétique » dans la théorie et la pratique économiques bourgeoises. Et, d'autre part, nous voyons *s'ouvrir* une série de problèmes *nouveaux, objectifs*, relevant du matérialisme historique, dont les uns seront traités dans *Le Capital* (la forme des rapports sociaux de production capitalistes), tandis que les autres y seront laissés en partie non traités (par exemple l'histoire de la constitution de la forme monétaire, et de ses conditions juridiques et politiques ; par exemple l'analyse du procès de développement de la domination de l'idéologie bourgeoise). Aucune solution de ces problèmes ne peut être purement et simplement *déduite* d'une abstraction initiale : c'est précisément pourquoi, à la position de chacun d'entre eux (ils sont inégalement déterminants) correspond bien, pour la connaissance, un pas de l'abstrait au concret.

Que Marx ait bel et bien *ouvert* explicitement ces problèmes dès le commencement de son analyse peut nous servir d'indice pertinent du fait qu'il entend bien (c'est-à-dire qu'il pratique bien) ainsi l'objet de la section I, et son ordre d'exposition dialectique, non téléologique.

Que devons-nous en conclure ? Nous parvenons à deux conclusions opposées, à une contradiction. C'est contradictoire, mais c'est un fait. Je n'affirme pas autre chose, en première analyse. Vouloir supprimer cette contradiction par un décret ou un commentaire conciliant, c'est réduire Marx à n'avoir été qu'un vulgaire faiseur de système, et non le premier artisan d'une formidable révolution scientifique. En prendre toute la mesure, c'est commencer à poser les problèmes de l'histoire du matérialisme historique lui-même [17].

Fétichisme ou idéologie

Nous sommes maintenant en mesure de revenir à la question que j'annonçais il y a un instant, et que nous ne pouvons plus éluder : *en tant que théorie*, et j'insiste sur ces termes (pour bien marquer

17. C'est cette contradiction, que Marx n'a jamais pu complètement résoudre si l'on excepte les formulations esquissées dans les *Notes sur le traité d'économie politique de Wagner* (1883, son dernier texte), qui l'a oblieé à remanier sans cesse la section I du *Capital*, tantôt seul, tantôt avec la collaboration d'Engels. C'est elle aussi qui fait de ce texte, en même temps qu'un laboratoire de la théorie scientifique, un très grand texte philosophique et même littéraire.

que les problèmes soulevés par Marx *existent* indiscutablement, et qu'ils exigent donc une solution démonstrative, mettant en œuvre des concepts théoriques adéquats), l'explication de Marx (qui inclut la *définition* même du « fétichisme »), est-elle vraiment *matérialiste* ? Pouvons-nous *toujours* la considérer comme telle ? Est-elle compatible, sans soulever de graves contradictions et créer de véritables obstacles théoriques, avec la problématique du matérialisme historique ? *Je ne le pense pas*. Non seulement à cause de l'expérience quotidienne des retours à la philosophie humaniste, à la psycho-sociologie et à l'anthropologie qui s'autorisent du texte de Marx sur le « fétichisme », soigneusement isolé, et de son exploitation répétée. Mais surtout en raison des caractéristiques *internes* de la problématique qui se réalise ici dans l'explication théorique de Marx. Or cette problématique n'est, en dernière analyse, qu'une variante déterminée d'une problématique *philosophique* prémarxiste, d'autant plus intéressante qu'elle est plus instable et contradictoire.

Si cette affirmation est juste, cela signifie tout simplement que, sur ce point particulier, mais décisif, Marx n'a pas encore totalement rompu avec l'idéologie qu'il combat. Situation que nous ne devons pas penser de façon éclectique, comme une imperfection, comme une juxtaposition de propositions « idéalistes » et d'autres « matérialistes ». Mais de façon rigoureuse, comme la contradiction, nécessairement instable et transitoire, de positions matérialistes et idéalistes dans *une seule* problématique, dont la forme théorique résulte de cette contradiction même, et de son « degré » de développement. Dans le travail de Marx sur ce point, il n'y a pas eu, même dans *Le Capital*, de rupture objective et définitive avec cette idéologie (et donc avec l'idéalisme qu'elle contient, et qui en commande en dernière analyse les effets), mais seulement un *changement de forme* de cette idéologie, la découverte d'une forme de « critique » interne de l'idéalisme. Cette forme a joué un rôle nécessaire dans le processus de constitution du matérialisme historique, mais elle reste idéologique (au sens précis de l'idéologie qu'elle critique : idéologique bourgeoise). Dans le principe, cette situation n'a rien en elle-même d'étonnant ni de scandaleux. Et même, si l'on veut bien y réfléchir, elle manifeste à nos yeux le caractère dialectique, c'est-à-dire contradictoire, inégal et ininterrompu du processus de constitution du matérialisme historique, comme c'est le cas pour toute théorie scientifique, mais sous ses formes propres.

Pourquoi peut-on affirmer que la « théorie du fétichisme » est, en tant que théorie, idéologique, et finit par produire un effet idéaliste ? Parce qu'elle fait obstacle en fait (et elle a historiquement fait obstacle) à une théorie matérialiste de l'idéologie et de l'histoire des idéologies, elle lui fait obstacle là précisément où cette théorie

est requise : pour expliquer un effet idéologique. Comme nous commençons maintenant de le savoir, un effet idéologique (c'est-à-dire un effet d'allusion/illusion, de reconnaissance/méconnaissance objectivement produit par et dans la pratique sociale) ne peut s'expliquer que par une cause *positive*, par l'existence et le fonctionnement de véritables *rapports sociaux idéologiques* (juridiques, moraux, religieux, esthétiques, politiques, etc.) historiquement constitués dans la lutte des classes. Des rapports sociaux spécifiques, réellement distincts des rapports de production, bien que déterminés par ceux-ci « en dernière instance ». « Réellement distincts » signifie réalisés, matérialisés dans des pratiques spécifiques, dépendant d'appareils idéologiques particuliers, etc. [18].

Bien entendu, une telle conception théorique des rapports sociaux idéologiques a sa vérification dans la pratique. Elle se vérifie dans la pratique de la lutte des classes, où le prolétariat découvre l'existence, la nécessité des rapports sociaux idéologiques (qui, en tant que *rapports*, s'ils produisent bien des illusions, ne sont pas illusoires eux-mêmes, ne sont pas de simples « illusions », mais une réalité matérielle). Il y découvre en même temps la nécessité et les moyens de les transformer. De plus, une telle conception est déjà esquissée *chez Marx*, non pas tellement dans *Le Capital*, mais en fonction de certaines conjonctures de la lutte politique (dans la IIIe partie du *Manifeste communiste* déjà, puis dans *Les Luttes de classes en France*, *Le 18 Brumaire*, *La Guerre civile en France*, etc.). Cependant, elle ne commence à prendre forme et consistance dans l'histoire du marxisme qu'avec *les expériences pratiques de la transformation*

18. Voir sur ce point : ALTHUSSER, « Idéologie et appareils idéologiques d'Etat » *La Pensée*, n° 151, juin 1970. Althusser écrivait ceci (p. 26 et s.) : « *L'idéoiogie a une existence matérielle*. Nous avons déjà effleuré cètte thèse en disant que les “ idées ” ou “ représentations ”, etc., dont semble composée l'idéologie, n'avaient pas d'existence idéale, idéelle, spirituelle, mais matérielle. Nous avons même suggéré que l'existence idéale, idéelle, spirituelle des “ idées ” relevait exclusivement d'une idéologie de “ l'idée ” et de l'idéologie, et, ajoutons-le, d'une idéologie de ce qui paraît “ fonder ” cette conception depuis l'apparition des sciences, à savoir ce que les praticiens des sciences se représentent, dans leur idéologie spontanée, comme des “ idées ” vraies ou fausses. Bien entendu présentée sous la forme d'une affirmation cette thèse n'est pas démontrée. Nous demandons simplement qu'on lui accorde, disons au nom du matérialisme, un préjugé simplement favorable [...]. Cette thèse présomptive de l'existence non spirituelle mais matérielle des “ idées ” ou autres “ représentations ” nous est en effet nécessaire pour avancer dans notre analyse de la nature de l'déologie [...]. Nous avons dit, parlant des appareils idéologiques d'Etat et de leurs pratiques, qu'ils étaient chacun la réalisation d'une idéologie (l'unité de ces différentes idéologies régionales — religieuse, morale, juridique, politique, esthétique, etc. — étant assurée par leur subsomption sous l'idéologie dominante). Nous reprenons cette thèse : une idéologie existe toujours dans un appareil, et sa pratique, ou ses pratiques. Cette existence est matérielle. »

des rapports sociaux idéologiques des révolutions prolétariennes, avec toutes les difficultés et tâtonnements que cela suppose.

Soyons tout à fait explicites. Dès que le prolétariat, historiquement, commence à s'organiser et à développer dans sa lutte de classe une idéologie prolétarienne « consciente », il pratique nécessairement la lutte idéologique comme une lutte sociale matérielle. Mais lorsque, dans le cours même du développement de la révolution socialiste, plus ou moins tôt selon les cas, et sous des formes nationales qui peuvent différer (mais toujours sous l'effet principal des *contradictions internes* typiques d'un tel processus), surgit la nécessité *politique* de « révolutionner » aussi les formes de la superstructure idéologique de la société, pour que soit assurée et développée la révolution dans les rapports de production et dans l'ensemble de la base économique, la nature des rapports sociaux idéologiques et leur histoire deviennent nécessairement aussi des problèmes *théoriques*. Alors seulement cette transformation révolutionnaire spécifique, qui a son objet et ses lois propres (bien que nullement isolés), peut recevoir une dénomination explicite. Ainsi Lénine, dans la période post-révolutionnaire, au fort de la lutte pour l'édification socialiste en U.R.S.S., pour l'instruction technique et politique du prolétariat russe « arriéré » et de tous les producteurs, pour la démocratisation du parti et de l'Etat, et contre leurs déviations bureaucratiques, introduit la notion de « révolution culturelle ». Notion qu'a reprise, appliquée et systématiquement développée de nos jours la révolution socialiste chinoise. Un marxiste ne s'étonnera pas que la *théorie* de l'idéologie comme ensemble de rapports sociaux réels (théorie aujourd'hui simplement *ouverte*) ait besoin, historiquement, de s'appuyer sur la *pratique* de leur transformation effective, et sur les problèmes qu'elle pose.

Une théorie matérialiste (marxiste) des idéologies ne peut exister sans la base préalable d'une théorie matérialiste de la production et de l'Etat ; mais celle-ci impliquait d'abord une critique des idéologies économiques (et politiques) bourgeoises. La « théorie » encore idéologique, non marxiste, du « fétichisme », est le prix payé par Marx d'une critique de l'idéologie économique en l'absence d'une théorie des idéologies, encore impossible, et dans le temps même où il en jetait les bases lointaines.

La théorie du « fétichisme » se distingue d`une théorie des rapports sociaux idéologiques et de leur histoire par ses deux traits fondamentaux :

— D'une part elle fait de la méconnaissance/reconnaissance un « effet de structure » (ou de forme) de la circulation des marchandises, un simple effet sur les individus de *la place* qu'ils occupent

en tant que sujets dans la structure de l'échange, *par rapport* à la marchandise.

— D'autre part, elle fait de la marchandise elle-même, « objet » de cette méconnaissance (en tant que la « substance » de la valeur est le travail social), *l'origine ou le Sujet de sa propre méconnaissance*, qui résulte dè « l'auto-développement » de sa forme. C'est là une conséquence directe de la façon dont, tout au long de la section I du *Capital* (lieu privilégié et presque unique de son « flirt » avec le mode d'exposition hégélien), Marx a représenté *la* marchandise comme Sujet (d'abord « en soi » identique au travail social, puis manifestant son essence « pour soi » dans l'échange, et enfin « en soi - pour soi » dans la constitution de l'argent comme équivalent général). C'est donc une conséquence de la façon dont Marx a « logiquement » développé la forme abstraite (universelle) et concrète à la fois (immédiatement présente dans « n'importe quel » échange quotidien de « n'importe quel » produit du travail) de *la* marchandise.

La *théorie* du fétichisme reste donc encore, dans *Le Capital*, une *genèse* (philosophique) *du sujet*, comparable à d'autres qu'on peut trouver dans la philosophie classique, *mais* avec cette variante « critique » (qui joua un rôle historique décisif, en produisant dans la conjoncture théorique d'alors des *effets matérialistes* immédiats) : c'est une genèse du sujet en tant que sujet « aliéné ». C'est une genèse ou théorie de la connaissance en tant que méconnaissance.

C'est bien pourquoi, après avoir été énoncée par Marx dans une problématique hégélienne-feuerbachienne, cette théorie a pu être reprise et développée d'enthousiasme dans une problématique humaniste (voir les philosophies de la « réification » et de l'aliénation, qui sont toujours en même temps des philosophies de la conscience et de la prise de conscience), puis, si curieux que cela paraisse, dans une problématique structuraliste ou, plus généralement, formaliste. La problématique de Marx était alors une *combinaison* originale de Hegel et de Feuerbach, élaborée par Marx à l'époque de la constitution du matérialisme historique (1844-1846). Très précisément, comme l'indique Althusser, « Hegel *dans* Feuerbach » : l'aliénation hégélienne (qui est détermination et objectivation du concept dans la réalité) est pensée *dans* l'aliénation feuerbachienne (qui est projection de l'essence humaine réelle dans un ciel d'idées, d'où elle revient aux hommes réels sous une forme étrangère, inversée). Dans cette combinaison philosophique, « hégélianisme » signifie bien *procès*, et même procès « historique », mais procès de manifestation d'un sujet, en l'occurrence un sujet aliéné — au sens de Feuerbach —, dans

lequel le rapport « réel » de l'essence à l'attribut est « inversé [19] »,

Or, notons-le ici au passage, le « structuralisme » est le strict *équivalent* théorique de cette combinaison. Et c'est pourquoi finalement structuralisme *égale humanisme* (et dans la conjoncture actuelle, ils font bon ménage et se font l'un à l'autre des enfants) : car la question de la *place* (structurale) équivaut à la question du *sujet* (humain), si le seul fait d'occuper une place dans le système des rapports sociaux (en particulier des rapports d'échange) institue par surcroît un point de vue, une représentation, finalement une *conscience* (même « fausse ») de ce système, et l'explique à lui seul.

En conséquence, non seulement la théorie du fétichisme de la marchandise empêche l'explication scientifique des effets idéologiques particuliers impliqués par la circulation marchande (fondamentalement : par sa structure juridique), mais elle empêche aussi d'en penser vraiment la transformation révolutionnaire : elle fait croire que la « transparence » des rapports sociaux est l'effet *automatique* (même s'il n'est pas immédiat, ce qui d'ailleurs pose d'autres problèmes insolubles, comme le fameux problème du « retard » des superstructures idéologiques sur la base) de la suppression des catégories marchandes, c'est-à-dire de la marchandise. Prise à la lettre, elle est une théorie philosophique de l'idéologie *en général*, du rôle historique transitoire de l'idéologie en général. A l'en croire, un beau jour, non seulement il n'y aura plus d'idéologies de classes, mais, comme il n'y aura plus de marchandise et donc d'échange, comme la production aura *retrouvé* une organisation sociale *directe*, il n'y aura plus d'idéologie du tout. Aliénation, puis suppression de l'aliénation.

Rosa Luxemburg nous fournit involontairement un extraordinaire exemple de la logique de l'illusion qui est à la base de cette utopie (et qui, si on veut bien y réfléchir, est la logique même du « féti-

---

19. Sur ce point, je renvoie aux textes d'Althusser, dans *Pour Marx* (1965), et dans *Lénine et la Philosophie*, suivi de *Marx et Lénine devant Hegel*, 2e édition augmentée, Maspero, 1969. Et je renvoie au texte même de Feuerbach, *L'Essence du christianisme*, précédé de la *présentation* de Jean-Pierre Osier (Maspero, 1968). Répétons-le une fois de plus les marxistes n'ont aucune chance de jamais comprendre quoi que ce soit aux questions que pose la « philosophie de Marx », et aux étapes de sa transformation, tant qu'ils ne se décident pas à lire et à *étudier Feuerbach*. Ils s'éviteront ainsi, notamment, de prendre pour des « découvertes » de Marx ce qui vient de Feuerbach, et ils pourront comprendre *en quel sens*, sous quelles conditions et sous quelles formes, le développement du matérialisme dialectique a pu et dû emprunter la voie d'un « retour » critique « à Hegel », autour de la catégorie centrale d'un « procès sans sujet ».

Dans le texte de Marx sur le fétichisme, la marque irrécusable de Feuerbach est l'usage de la notion d'*inversion* ou de reflet inversé, directement empruntée à la théorie feuerbachienne de la *religion*, et qui permet précisément à Marx, nous l'avons vu, d'affirmer l'*analogie* du « fétichisme » et de la religion, puit. leur rapport de substitution historique réciproque.

chisme » !), lorsque, dans ses cours d'*Introduction à l'économie politique* [20], elle veut expliquer ce qu'est la « production marchande » : « Une société ne peut exister sans travail commun, c'est-à-dire sans un travail planifié et organisé. Nous en avons d'ailleurs trouvé les formes les plus diverses à toutes les époques [...]. Dans la société actuelle, nous n'en trouvons pas trace : ni domination, ni loi, ni démocratie, pas trace de plan ni d'organisation : l'anarchie. *Comment la société capitaliste est-elle possible* ?

« Pour découvrir comment la tour de Babel capitaliste est construite, *imaginons de nouveau pour un instant une société où le travail est planifié et organisé*. Soit une société où la division du travail est très poussée, où non seulement l'industrie et l'agriculture sont distinctes, mais où, à l'intérieur de chacune, chaque branche particulière est devenue la spécialité de groupes particuliers de travailleurs [...]. La société dans son ensemble est donc pourvue de toutes les sortes de travaux et de produits. Ces produits profitent en plus ou moins grande proportion à tous les membres de la société, car le travail est un travail commun, il est de prime abord réparti et organisé de façon planifiée par quelque autorité [...]. L'économie de cette société nous est tout à fait claire [...] » (car, nous dit R.L., elle ne renvoie qu'à l'harmonie, au jeu concerté des « besoins » de tous et de leur « volonté commune »).

Rosa Luxemburg nous raconte alors l'histoire (le beau mythe) de la « catastrophe » qui, « un beau matin », a fait disparaître la propriété commune, donc le travail commun et la volonté commune des hommes. Cette catastrophe a exactement le même statut théorique que celle invoquée par Rousseau dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité*, pour expliquer le passage de « l'état de nature » à « l'état de société », passage en dehors duquel l'état de société serait lui-même inexplicable et inintelligible, et qu'il faut par conséquent supposer, même s'il n'a jamais *réellement* eu lieu. Du fait de cette catastrophe, à la fois *rien n'est changé* et *tout est changé*. Rien n'est changé, je cite à nouveau Rosa Luxemburg : « Que vont faire tous les hommes, ainsi livrés à eux-mêmes ? Ils vont avant tout [...] travailler, exactement comme avant », satisfaire la diversité de leurs besoins par la division du travail. Mais tout est changé, du moins dans *l'apparence* (et la façon de s'apparaître à lui-même) de ce travail social : « Maintenant le tout n'existe plus, chacun existe pour soi. » L'apparence ne réalise l'essence que dans la mesure où elle la contredit : les hommes (par leurs besoins) dépendent tous les uns des autres, mais ils sont tous « libres et indépendants « les uns

20. U.G.E., collection 10/18, Paris, 1971, p. 214 et s.

des autres. La solution de cette « contradiction » idéale, c'est... *l'échange*, dont on a ainsi déduit la nécessité historique.

On voit ici dans une exemplaire pureté comment peut s'effectuer parfois le retour de l'idéalisme dans les mots mêmes de Marx. La société capitaliste réelle, où règne et se développe l'échange des marchandises, qui commande le processus même de la division sociale du travail, n'est plus que *l'inversion* d'une société idéale (« le processus est inverse », dit Rosa Luxemburg), nécessairement expliquée à partir de son modèle spéculatif. Mais une société idéale est-elle une société ? Et la perspective du *redressement* de l'inversion, par où la société capitaliste *retrouverait* sa transparence (donc son harmonie) primitive, conforme à l'essence des choses (et qu'elle n'a jamais vraiment perdue), donc annulerait jusqu'à la possibilité d'un « masque » idéologique, est-ce autre chose qu'une figure particulière de l'idéologie bourgeoise de l'échange, pour qui les hasards du marché passent toujours pour réaliser un ordre, un plan, un équilibre, une harmonie essentielle de la nature ?

Allons plus loin, il est clair que, dans son exposé, Rosa Luxemburg fait *autre chose* que Marx dans le début du *Capital* : là où Marx, précisément, *exhibait* les limites de l'idéologie bourgeoise, en lui donnant d'une certaine façon la parole (mais pour la reprendre ensuite, sur d'autres bases, qu'elle ne peut admettre), Rosa Luxemburg fait du mythe induit par les catégories économiques la base de son exposition de « l'économie politique » scientifique du prolétariat ; elle perd donc même le bénéfice pédagogique et critique de l'exposé de Marx ; elle retombe d'autant plus sûrement dans la *réalité* du « fétichisme » et de sa mystification idéologique qu'elle en utilise davantage le *nom*. Pourtant R. Luxemburg avait *lu*, et bien lu, la première section du *Capital*. Ne doit-on pas en conclure que cette utilisation de la théorie du fétichisme pouvait d'une certaine façon (et peut encore) trouver de quoi s'y fonder? Ou mieux : ne doit-on pas en conclure que cette utilisation *ne pouvait pas* y trouver *en toutes lettres* ce qui *l'exclurait*, l'interdirait définitivement (et qui pourtant figure ailleurs explicitement : allez donc tenter de ramener l'analyse de l'exploitation de la force de travail, de l'extraction de plus-value et de ses formes historiques à « l'inversion » d'une « volonté commune » sous l'effet d'une « soudaine catastrophe » ! Il y faudrait cette fois pas mal de contorsions intellectuelles et de déformations) ? De fait, c'est bien ce qui a lieu dans la section I, et qui explique la nécessité historique de ses interprétations divergentes (ce qui ne signifie évidemment pas qu'elles soient toutes objectivement justes).

Je ne pense pas qu'on sorte fondamentalement de ce cercle idéologique en remplaçant la structure de la « forme marchandise » par

la structure plus générale des modes de production systématiquement variés, donc la « place » des individus dans la circulation marchande par leur place dans la structure du « tout » et par rapport à ce tout, et en instaurant ainsi la possibilité de *faire varier* le point d'application du « fétichisme ». Car ce qui reste alors inintelligible (parce que superflu), c'est une *pratique sociale* de transformation matérielle des rapports idéologiques (comme pratique révolutionnaire spécifique), et donc la réalité distincte de ces rapports. Si l'effet d'illusion est *l'effet pour l'individu de la place* dans le « tout » qui le constitue en *sujet*, alors la levée de l'illusion n'est toujours qu'une affaire subjective, individuelle, fût-elle socialement conditionnée par la structure du tout, et fût-elle répétée « des millions de fois » pour des millions d'individus qui occupent une place semblable : ce n'est que l'effet d'une *autre* place ou d'une prise de conscience *sur place*.

En d'autres termes, la théorie du fétichisme ne peut jamais penser vraiment que la notion de « sujet » soit *une notion idéologique* (élaborée d'abord au sein de l'idéologie juridique). Elle fait au contraire, semble-t-il, de la notion de « sujet » le concept « scientifique » *de l'idéologie*, le concept qui permettrait d'expliquer les rapports sociaux idéologiques, alors que ce sont ces rapports qui expliquent la forme idéologique du « sujet ».

2. Sur la détermination « en dernière instance » et la « transition »

Je reviens maintenant à la question de la « détermination en dernière instance ». J'écrivais, dans *L.L.C.* [21] :

« Le problème [...] est donc le suivant : comment est déterminée dans la structure sociale l'instance déterminante à une époque donnée, c'est-à-dire : comment un mode spécifique de *combinaison* des éléments qui constituent la structure du mode de production détermine-t-il […] la place de la détermination en dernière instance, c'est-à-dire : comment un mode spécifique de production détermine-t-il les rapports qu'entretiennent entre elles les diverses instances de la structure [sociale], c'est-à-dire finalement *l'articulation* de cette structure ? »

Et plus loin, après une analyse du texte de Marx sur la *Genèse de la rente foncière capitaliste* [22] :

1. *L.L.C.*, p. 105.
2. *Le Capital*, tome VIII, p. 171-172.

« On peut tirer de ce texte [...] le principe, explicitement présent chez Marx, d'une définition de la détermination en dernière instance par l'économie. Dans des structures différentes, l'économie est déterminante en ce qu'elle détermine celle des instances de la structure sociale qui occupe la place déterminante [23] »

Ces formulations tentent de reprendre un argument déjà exposé par Althusser dans son article « Contradiction et surdétermination [24] », à propos de la *conjoncture* historique, et de le généraliser. C'est de là que provient, avec quelques simplifications, la terminologie : détermination, domination, déplacement de domination. Mais cette « généralisation » est le lieu d'un grave malentendu.

Le texte d'Althusser sur « Contradiction et surdetermination », quel que soit le caractère provisoire de certaines formulations, montre bien ceci : la « dialectique » de l'histoire n'est pas la pseudo-dialectique du *développement* (linéaire, malgré toutes les négations que l'on voudra, et téléologique, donc prédéterminé, malgré tous les « renversements matérialistes » que l'on voudra), c'est la dialectique réelle de la « lutte des classes », dont les structures matérielles sont irréductibles à la forme du développement linéaire, du progrès et de la téléologie. C'est donc la dialectique des *différents aspects* de la lutte des classes, réellement distincts les uns des autres dans leur unité, comme l'enseigne la *pratique* du mouvement ouvrier (et non pas apparemment distincts, comme une « essence » et son ou ses « phénomènes »). L'aspect économique (la lutte des classes économique) n'est que *l'un* de ces aspects, inégalement développé, inégalement décisif selon les conjonctures historiques, et jamais susceptible de produire *à lui seul* des effets révolutionnaires. Ce qui n'empêche nullement, mais exige, au contraire, que dans *toutes* les périodes historiques, quel que soit le mode de production dominant et quelle que soit la conjoncture, *l'ensemble* de la lutte des classes reste déterminé par ses conditions matérielles. Car les classes sociales elles-mêmes ou, mieux, la lutte des classes, dans et par laquelle seulement des classes existent, n'ont de réalité historique que comme présupposés et résultats du processus de production matérielle et de reproduction des conditions matérielles de la production. *Définir et étudier, pour chaque période historique, la façon spécifique dont chaque aspect réellement distinct de la lutte de classes* (« économique », « politique», « idéologique ») *dépend ainsi de ses conditions matérielles, c'est précisément l'objet du matérialisme historique.*

De ce texte d'Althusser (et du suivant, « Sur la dialectique matérialiste », qui le complète), à le lire attentivement, on peut conclure

23. *L.L.C.,* p. 110.
24. Cf. *Pour Marx, op. cit.*

une thèse tout à fait juste : il n'y a de dialectique historique réelle que le processus de transformation de *chaque* « formation sociale » concrète, processus qui implique *l'interdépendance* réelle des diverses formations sociales (en lui donnant la forme de la surdétermination *interne* du processus de transformation de chaque formation sociale). Autrement dit, les « formations sociales » ne sont pas simplement le lieu (ou le milieu) « concret » *dans* lequel se « réaliserait » une dialectique générale, abstraite (par exemple le passage du capitalisme en général au socialisme en général, ou de tel stade à tel autre en général du « développement » du capitalisme), elles sont en réalité le *seul* objet qui se transforme, parce que le seul qui comporte réellement une histoire de luttes de classes. Ce point est décisif. J'ajoute que ce n'est nullement par hasard qu'Althusser avait pu s'avancer dans ce sens à partir d'une analyse de la pratique politique de *Lénine* et des textes qui la réfléchissent, car Lénine non seulement est plus explicite que Marx sur ce point, mais opère même une véritable rectification, de plus en plus consciente avec le temps, de certaines formulations du matérialisme historique, une rectification à partir de laquelle nous devons à notre tour, inlassablement, reprendre, développer, et éventuellement rectifier tout l'ensemble de la théorie du matérialisme historique. Je reprendrai ce point dans un instant.

Revenons alors à mes formulations de *Lire Le Capital* citées plus haut : il est clair que, dans leur tentative pour « généraliser » l'idée d'Althusser, elles en modifient le point d'application. Ce qui lui servait à traiter de la « conjoncture » historique (sur laquelle, dans la pratique, il s'agit d'avoir prise), elles l'appliquent à la *comparaison des modes de production*. Elles font de la variation ou du déplacement de la « dominante » le principe d'une analyse (voire d'une théorie) comparative des formes (ou des types) de modes de production. Ce déplacement est lourd de conséquences : non seulement il introduit une équivoque qui va désormais accompagner tout usage des concepts « topiques [25] » introduits par Althusser (la

25. Je rappelle que le terme de *topique* (employé notamment par Freud, qui le reprend à la tradition philosophique) désigne, selon une métaphore spatiale conceptuellement réglée, le schéma des *lieux* relatifs assignés à différents aspects ou degrés de la réalité. La philosophie classique comporte de nombreuses topiques (idéalistes), qui ont notamment pour but de *placer* les « degrés » de la connaissance par rapport à la philosophie (et la philosophie elle-meme en position dominante), comme la « ligne géométrique » de Platon, ou l' « arbre » cartésien. Dans la préface de la *Contribution à la critique de l'économie politique*, Marx a construit une première topique *materialiste*, où s'inscrit la « détermination en dernière instance » de l'ensemble des rapports sociaux par leur « base » économique (la « structure »), ainsi que la réalité et l'efficacité en retour des « superstructures » politiques et idéologiques. Dans *Pour Marx* et *Lire Le Capital*, L. Althusser avait montré comment la conception du « tout social » représentée par cette topique (et développée par le matérialisme historique) se distingue radicalement de la conception idéaliste

topique des instances du « tout » social « complexe »), mais il transforme à nouveau l'objet dont cette topique doit permettre a d'analyser la dialectique. Au lieu qu'il s'agisse des formations sociales, il s'agit maintenant (et à nouveau) des *seuls* modes de production, c'est-à-dire d'une généralité encore « abstraite », dont, en pratique, les formations sociales n'apparaîtront que comme la « réalisation » particulière et concrète. Cela nous amène à une question de portée générale.

Y a-t-il une « théorie générale des modes de production » ?

En effet, l'idée surgit ainsi que la *théorie* des modes de production particuliers (dont le mode de production capitaliste, analysé en détail par Marx) relève elle-même d'une *théorie générale* des modes de production, qui ne peut être qu'une théorie *du* mode de production *en général*, et de ses « variations » possibles : bref, une théorie qui risque de tomber, non sans contradictions, sous une inspiration typologiste ou structuraliste.

Non sans contradictions, car il faut bien entendu, et contrairement aux positions positivistes qu'implique spontanément le structuralisme, prendre cette idée (cette tentation) de « théorie générale » au sens fort : non pas comme un simple système de « modèles », mais comme une théorie fournissant de véritables *explications* de l'histoire réelle. Il faut donc entendre que, dans une telle perspective, la variation (la combinaison variée) du jeu des « éléments » puisse *par elle-même* expliquer des effets historiques.

Mais il y a plus fondamental, et plus grave : c'est que, dans une telle perspective, la dénomination même des « instances » dans la formation sociale ne peut que tendre à désigner de nouveau des *éléments, d'essence invariante*, de l'analyse historique, contrairement à ce qui était postulé à juste titre au début de mon texte de *L.L.C.* [26].

---

hégélienne d'une totalité expressive, centrée sur un principe ou une idée unique, et il avaut tenté de développer les catégories dialectiques qu'elle implique (différence réelle des instances sociales, détermination en dernière instance, développement inégal, causalité surdéterminée, etc.).

26. . Cette science des combinaisons n'est pas une *combinatoire*, dans laquelle seuls changent la place des facteurs et leur rapport, mais non leur nature, qui est ainsi non seulement *subordonnée* au système d'ensemble, mais aussi *indifférente* [...] une science *a priori* des modes de production [...] supposerait que les « facteurs » de la combinaison sont les concepts mêmes que j'ai énumérés [= « rapports de production » et « forces productives »], que ces concepts désignent *directement* les éléments d'une construction, les atomes d'une histoire. En réalité [...] ces concepts désignent seulement médiatement les éléments de la construction [...] ce qu'on pourrait appeler les *pertinences* de l'analyse historique. [...] Il y a des concepts généraux de la science de l'histoire sans qu'il puisse jamais y avoir l'histoire en général. » *L.L.C.*, tome II, p. 113-114.

En termes clairs, cela veut dire qu'il y aura une essence *unifiée* des phénomènes « économiques », et aussi des phénomènes « politiques » et « idéologiques », préexistant au processus de leur transformation historique. Autrement dit, préexistant au processus de leur détermination sous l'effet de la lutte des classes. Cela veut dire qu'à un niveau de généralité suffisant, mais susceptible néanmoins d'expliquer une causalité historique, et des *effets* définis, le terme « *économique* » aurait *le même sens* dans le mode de production féodal et dans le mode de production capitaliste, et en fait dans n'importe quel mode de production. Bref, c'est le risque d'un retour aux présupposés idéologiques de l'économie politique et de l'historiographie bourgeoises. Il ne fait pas de doute que cette tentation a été induite dans mon travail par le souci d'éviter toute interprétation « historiciste » de la critique de Marx, et par conséquent, selon la métaphore de Lénine, de « tordre le bâton dans l'autre sens ». Mais le bâton ne peut être tordu sans discernement, ou, si l'on veut, l'espace de sa torsion n'est pas un simple plan. Bien entendu cette rechute n'est pas de hasard, et je crois pouvoir affirmer que, sous cette forme ou d'autres analogues, elle est l'indice d'une difficulté réelle. Je vais y revenir.

En réalité, les concepts *généraux* (ou *formels*) de Marx (« forces productives » et « rapports de production », « base » et « superstructure », elle-même articulée en « juridico-politique » et « idéologique », ainsi que les rapports de « correspondance » et de « contradiction » qui constituent leur unité) ne font qu'indiquer et en quelque sorte *orienter* formellement (précisément : dans un sens matérialiste) la *problématique générale* (je dis problématique et non théorie) du « matérialisme historique » à l'œuvre dans des analyses théoriques définies de Marx. Ils ne peuvent en *anticiper* le contenu. Logiquement, cela veut dire que nous pouvons tout au plus avancer ceci : lorsque *change la forme* (sociale) de la combinaison contradictoire qui caractérise le mode de production au sens étroit (combinaison de « rapports de production » et de « forces productives » déterminés), *changent aussi* nécessairement de façon déterminée les conditions dans lesquelles interviennent historiquement une instance « économique », « politique » ou « idéologique », c'est-à-dire les conditions dans lesquelles *se constituent* et se nouent, en une forme complexe d'unité, des luttes de classes spécifiquement « économiques », « politiques », « idéologiques », et dans lesquelles elles produisent *des effets eux-mêmes combinés*. C'est pourquoi, à l'encontre de tout économisme, le concept de mode de production désigne bien chez Marx, même à un niveau abstrait, *l'unité* complexe de déterminations qui relèvent de la base *et* de la superstructure. Mais nous ne pouvons en aucune façon *déduire* ni le mode de cette

constitution, ni le procès de fonctionnement et les tendances historiques des rapports sociaux considérés, ni les lois de combinaison des différents aspects de la lutte des classes de la simple donnée de cette combinaison par ses caractéristiques formelles, c'est-à-dire sur la base d'une comparaison entre les différentes formes possibles. C'est pourquoi on ne peut *inventer* des modes de production historiques « possibles ».

Si l'on se demande ce qui est responsable d'un glissement théorique sur ce point, on peut dire que c'est notamment le double sens dans lequel peut être pris ici *le terme de* « *combinaison* » (Verbindung), selon deux points de vue tout à fait différents.

En un premier sens, on doit dire que le matérialisme historique, lorsqu'il analyse un mode de production déterminé, a d'abord pour objet de définir et d'expliquer une combinaison (mieux : un processus de combinaison) particulière des « facteurs » sociaux de la production, que l'on peut décrire comme « combinaison des rapports de production et des forces productives », à condition d'indiquer que cette combinaison s'effectue toujours, sur une base donnée historiquement, *dans la forme* (sociale) *et sous l'effet des rapports de production eux-mêmes*. Autrement dit, que les « forces productives » bien qu'il soit essentiel de les *distinguer* des rapports de production, auxquels elles ne sont pas *réductibles*, n'existent cependant comme telles (comme système *de transformation et d'appropriation* matérielle de la nature) que sous l'effet de leur propre combinaison avec (dans) des rapports de production déterminés [27]. Tel est bien,

---

27. Dans son intervention devant le comité central d'Argenteuil (cf. *Cahiers du communisme*, mai-juin 1966, p. 69 et s.), Henri Jourdain reprochait au texte de *L.L.C.*, sur ce point, d'effectuer une *réduction* des forces productives aux rapports de production, et de « privilégier par trop unilatéralement, sinon exclusivement » les rapports de production. Ce qui donne effectivement lieu à des confusions, c'est le fait de n'avoir pas clairement pensé le *primat* du rapport de production fondamental dans la combinaison productive. Le primat implique une distinction réelle ; mais, réciproquement, une distinction réelle des forces productives et des rapports de production ne peut jamais être effectivement pensée *sans* le primat du rapport de production fondamental : car, du point de vue marxiste, cette distinction n'est autre que la *contradiction* des rapports de production et des forces productives, et son développement. Or cette contradiction, au sens fort, est inintelligible en dehors du primat du rapport de production antagoniste, dont elle est l'effet. Nous pouvons comprendre ainsi pourquoi la thèse inverse, celle du « primat des forces productives » (qui est la forme privilégiée de *l'économisme à l'intérieur du marxisme*) conduit inévitablement à *l'élimination* pure et simple des rapports de production et de leur étude scientifique (généralement remplacée par la simple référence aux formes juridiques de la propriété des moyens de production).

Lorsqu'on suggère, comme le faisait récemment Philippe Herzog (*Politique économique et Planification en régime capitaliste*, p. 37), les dangers qu'il y aurait à « surestimer » le livre I du *Capital*, il faut bien voir que c'est précisément le primat du rapport de production fondamental, analysé en détail et sans aucune équivoque dans le livre I, *et nulle part ailleurs*, qui est visé.

abstraitement et brièvement, l'objet du *Capital*, notamment dans le livre I.

Mais, à côté de ce premier sens, il y en a un second, tout à fait différent : c'est l'idée que la *théorie* du matérialisme historique procède, en différentes circonstances, tant à propos du mode de production lui-même que, ultérieurement, à propos des formations sociales concrètes, *par combinaison* d'aspects distincts (« synthèse de multiples déterminations » disait Marx après Hegel). A vrai dire cette dernière formulation ne peut être que provisoire, précisément parce que cette caractéristique formelle de la théorie anticipe simplement sur la connaissance des caractéristiques de l'objet matériel qu'elle nous permet de nous « approprier » théoriquement. En tout cas, les deux ne sauraient être confondues sans jeu de mots ou, plutôt, sans passage subreptice du matérialisme historique à une sorte de « méta-histoire ». Ici aussi, c'est la distinction rigoureuse de *l'objet réel* et du *concept*, ou *objet de connaissance*, qu'il faut observer, pour rester sur le droit fil de la lame, sans verser ni « à gauche », dans l'empirisme, ni « à droite », dans le formalisme.

Problématique idéologique ou problématique scientifique de la « périodisation »

Mais par là nous touchons à quelque chose de beaucoup plus profond, qui peut nous éclairer sur la racine, *dans l'histoire même du marxisme*, des difficultés précédentes, voire de certaines confusions.

Je me suis efforcé, dans *L.L.C.*, de montrer comment la construction du concept de « mode de production » par Marx *transforme en fait*, radicalement, la problématique existante, non marxiste, de la « périodisation » historique. Marx transforme ainsi un *a priori* idéologique formel en un problème scientifique, dont la solution est justement la connaissance de *tendances contradictoires*, impliquées dans des systèmes de rapports sociaux définis, et de processus eux-mêmes définis de *transition* ou de transformation des rapports sociaux. Il y a donc *deux* notions de « périodisation », ou, plutôt, deux usages de la notion de « périodisation », l'un relevant de l'idéologie bourgeoise de l'histoire (Voltaire, Hegel, etc.), et l'autre marxiste et scientifique.

Mais il est clair aussi que, dans cette démonstration, mon texte de *L.L.C.* comporte une erreur ou plutôt une déviation. Cette déviation ne concerne nullement le fait de considérer le concept de « mode de production » comme un « concept fondamental du matérialisme historique », car il faut faire attention ici à ne pas revenir

en deçà de ce qui était juste, en deçà de ce qui est bien chez Marx une révolution théorique dont dépend toute la construction du matérialisme historique : la définition du concept de mode de production, à propos du capitalisme (mode de production matérielle *dans la forme nécessaire* de l'exploitation) et de ses tendances historiques. Mais la déviation réside dans l'usage qui en est fait, et qui, par un autre tour des choses, peut reconduire finalement à l'économisme.

Disons schématiquement ceci: on peut dire que l'objectif principal de ce texte [28] est de montrer que la « transition » ou le « passage » (disons en clair la révolution sociale) *ne peuvent pas* être expliqués de façon évolutionniste, même en traduisant une évolution dans le langage de la « négation de la négation », du « changement de la quantité en qualité », etc. L'objectif était de montrer que la transition n'est pas, n'est jamais, pour des raisons de principe, le simple dépassement, résultat « interne » de « tendances » *linéaires* observables dans le mode de production lui-même et responsables du développement de ses rapports de production caractéristiques, *même* si ce développement est en même temps développement de contradictions (et de *crises*).

Etant de toute façon exclu qu'il s'agisse d'un effet « externe », puisqu'il n'y a *pas d'extérieur* du processus historique. Mao le rappelle, après Lénine, fixant ainsi une « loi » (c'est-à-dire une thèse de principe) de la dialectique : « La cause fondamentale du développement des choses et des phénomènes n'est pas externe, mais interne [29]. » Mais c'est précisément la modalité structurale de cette contradiction *interne* qu'il s'agit d'expliciter, dès lors qu'elle est irréductible au simple développement linéaire. Dès le *Manifeste communiste*, Marx a pris pour objet son aspect principal : la position elle-même contradictoire du *prolétariat* comme classe — *dans* la structure des rapports de production capitalistes, mais *irréductible* à leur simple reproduction.

Il fallait donc, du point de vue théorique, montrer que la transition requiert l'analyse *d'autres* conditions matérielles et *d'autres* formes sociales que celles qui sont impliquées dans le seul concept (abstrait) du mode de production (en l'occurrence : capitaliste). Ou encore que la transition requiert l'analyse des résultats matériels et des formes sociales (re)produits par le développement du mode de production capitaliste *sous un autre rapport* que le rapport de production capitaliste *seul*.

Mais, paradoxalement, cette « démonstration », dans mon texte

---

28. Exposé pour lui-même dans le chapitre IV, « Eléments pour une théorie du passage », *L.L.C.*, p. 178 et s.

29. Cf. *De la contradiction*.

de *L.L.C.*, consistait à admettre pour le mode de production lui-meme et, du même coup, si j'ose dire, pour les périodes de « non-transition « un développement ou une dynamique « interne » simple, linéaire et, par là, *prédéterminée*. Un tel développement serait bien, lui, la simple reproduction élargie et l'accentuation purement « quantitative » des rapports de production capitalistes tels qu'ils sont constitués *dès l'origine* : avec les contradictions inhérentes au procès même d'accumulation et de réalisation du capital, qui se résolvent en des « crises » plus ou moins périodiques, mais ne mettent pas en cause la nature même des rapports de production. J'aboutissais ainsi, tendanciellement, à une division mécanique des « périodes révolutionnaires » (transition) et des périodes « non révolutionnaires » (non-transition). En d'autres termes, s'il me fallait reconnaître à la « transition » les caractères d'une « histoire » au sens fort (*imprévisible* dans la réalité *nécessaire* de ses formes concrètes), c'était à la condition de refuser à la « non-transition » la forme d'une histoire (au sens fort), et de la réduire, qu'on le veuille ou non, au schéma de l'économisme.

Cette conception restait ainsi inévitablement prisonnière de l'idéologie même qui sous-tend la pratique courante de la « périodisation », et qu'il s'agit de critiquer radicalement. En effet, elle revenait à *identifier* les notions d'histoire et de « transition ». Simplement, au lieu de dire : tout est toujours transition ou en transition, puisque tout est historique (ce qui est l'historicisme courant), je disais : il n'y a d'histoire réelle que s'il y a transition (révolutionnaire), et toute période n'est pas période de transition. Ce qui, soit dit en passant, est un bel exemple de mise en œuvre de la représentation empiriste-linéaire du temps comme forme *a priori* présupposée par la périodisation.

L'équivoque persistante du concept de « *reproduction* »

Mais surtout cela veut dire que je ne réussissais pas à sortir de l'équivoque courante sur la notion de « reproduction » des rapports sociaux. Je continuais de penser sous ce concept *à la fois* la forme sociale de *la (re)production des conditions* de la production modifiées et en partie détruites par la production elle-même, et d'autre part *l'identité* à soi, la permanence des rapports de production donnés [30].

30. Cf. *L.L.C.*, tome II : « Le concept de la reproduction [... est] celui de la détermination nécessaire du mouvement de la production par la permanence de cette structure ; c'est le concept de la permanence des éléments initiaux dans le fonctionnement même du système » (p. 176-177) ; et plus loin : « Ce couple de concepts [= statique/dynamique] permet [...] de rendre compte du mouvement en tant qu'il dépend uniquement des relations interne de la struc-

Je disais en somme : puisque, dans l'analyse de Marx, la tendance à l'accumulation du capital (et toutes les tendances secondaires qui en résultent, y compris la baisse tendancielle du taux de profit) est identique au processus même de reproduction des rapports de production, c'est que, d'une part, cette tendance existe par elle-même aussi longtemps que les rapports de production capitalistes « restent inchangés », et que, d'autre part, cette tendance ne peut par elle-même excéder, « faire éclater » les limites mêmes de son existence.

Or, derrière ce raisonnement, il y a une vieille représentation *philosophique*. Il y a l'idée que l'identité à soi, la permanence (y compris sous la forme de la permanence des *rapports* impliqués dans un processus cyclique) n'a pas besoin d'être expliquée, *s'expliquant par elle-même*, n'a pas besoin d'être causée (ou produite), étant *cause d'elle-même*. Seul le « changement », en tant que changement « réel », c'est-à-dire abolition-transformation de l'essence, aurait besoin d'une explication et d'une cause. Disons que c'est la philosophie persistante de la substance, de l'argument ontologique et du « principe d'inertie ».

Mais ce qui explique aussi cette « rechute », c'est la force d'une vieille idée *économique*, une vieille idée des économistes, qui leur avait permis de définir leur objet comme un ensemble de lois naturelles, contre les représentations étroitement « politiques » et institutionnelles, et qui se conserve à travers même la thèse soi-disant « marxiste » de *l'autonomie* du processus « économique » (par rapport au « reste » des pratiques, institutions, etc., sociales). Je veux dire la vieille idée que le processus économique est assimilable à un *mécanisme automatique*, « self regulating », à condition bien entendu de rester dans les limites « naturelles » de son fonctionnement. Idée que les économistes ont cherché à vérifier avec des succès provisoires au niveau du marché, de l'équilibre des prix, etc. Mais il faut bien le dire aussi, idée « économiste » à laquelle Marx peut *sembler*, en certains de ses textes, pris *isolément*, n'avoir pas totalement échappé, alors même qu'il déplaçait son objet de la sphère « superficielle » du marché à la sphère *de la production et de la* « *reproduction* » *d'ensemble des conditions de la production*. Dans *Le Capital* même, cela peut se produire si on isole la théorie « économique » du livre II, qui est le lieu *où émerge*, de la « critique de l'économie politique » (notamment celle des physiocrates et d'Adam Smith), le concept scientifique de la reproduction des rapports

---

ture, qu'il est *l'effet* de cette structure, c'est-à-dire *son existence dans le temps*. La connaissance de ce mouvement n'implique aucun autre concept que celui de la production et de la reproduction dans la forme propre au mode historique de production considéré » (p. 194).

sociaux. *Si elle est isolée* (et combien d'économistes, même marxistes, *l'isolent* ainsi !), cette théorie peut apparaître comme une théorie *complète* de la reproduction de « l'ensemble » des conditions de la production. Et comme la théorie isolée du livre II ne fait pas autre chose que de montrer comment « s'entrelacent » à l'échelle sociale et par l'intermédiaire de la circulation marchande de leurs produits, les différents processus de production immédiats, cela fait croire que le procès de production ne reproduit pas seulement *une partie* des conditions de la production (moyens de production, moyens de consommation), mais en reproduit la *totalité*, ou les reproduit toutes « en puissance ».

Mais cette vue est manifestement fausse, ne serait-ce que parce que la seule reproduction des moyens de consommation n'est *pas encore*, à elle seule, la reproduction de *la force de travail* et ne suffit pas à déterminer sa *forme sociale*, mais en constitue seulement la base matérielle préalable. La reproduction de la force de travail (véritable point aveugle de l'économisme) inclut en effet nécessairement dans son processus les pratiques de la *superstructure* [31].

En d'autres termes, cette tendance erronée consiste à prendre la forme du procès de production immédiat non seulement pour ce qui *détermine* matériellement l'ensemble du procès de reproduction mais pour ce qui le constitue complètement, *par la médiation du marché* (un point lourd de conséquences, qu'il faudra analyser pour elles-mêmes), et dont par conséquent tous les autres processus sociaux (non « économiques ») ne peuvent plus être que des expressions of des phénomènes inessentiels (dans lesquels se manifesteraient seulement la « logique », les « besoins » de la production).

Soit dit en passant, on peut se convaincre, en examinant les textes de près, que la tentation « économiste » de certaines formulations de Marx prises isolément est directement liée à cette idée que Marx lui-même se faisait de *l'objet* du *Capital*, et qui, d'emblée, nous a posé tellement de problèmes, à cause de son caractère évidemment empiriste-formaliste : l'idée que *Le Capital* étudie « le système capitaliste dans sa moyenne idéale ». Précisément l'idée que, de nos jours, tous les professeurs d'économie politique exploitent pour développer de savantes comparaisons entre le « modèle » économique « marxiste » et d'autres « modèles économiques ». Idée qu'il faut profondément transformer pour penser l'objet du matérialisme historique comme le processus de transformation de formations sociales concrètes, comme telles *singulières*, et par conséquent non susceptibles d'apparaître comme les variantes d'un même « modèle », même si,

---

31. Cf. provisoirement, sur ce point, le début de l'article d'Althusser, déjà cité, « Idéologie et appareils idéologiques d'Etat ».

ce qui est bien différent, l'histoire des formations sociales à l'époque moderne est fondamentalement l'histoire du développement et des effets de leur transformation par *un même mode de production dominant*, d'abord constitué « localement », mais d'extension nécessairement *mondiale* [32].

Il n'y a pas de « théorie générale » de la transition historique

Nous pouvons maintenant revenir à mon texte de *L.L.C.* On peut y voir de façon fort instructive comment l'équivoque sur le concept de « reproduction » (dont la lecture *isolée* de certains textes de Marx est pour une part responsable) a eu un résultat assez logique si on y réfléchit, en ce qui concerne la « théorie du passage ».

En effet, après avoir ainsi posé le problème, on a dû se demander si Marx lui-même avait abordé, dans *Le Capital*, les problèmes de la « transition ». Ce qui s'est présenté assez naturellement était l'ensemble des textes sur l'accumulation primitive, la genèse de la rente, les origines du capital marchand, etc. Il n'y a pas, me semble-t-il, à modifier, pour l'essentiel, l'orientation de cette analyse. Il est fondamental de rapprocher ces différents textes et de tirer des conclusions de leur rapprochement. Une précision simplement sur ce point. Quand je montre dans les analyses de Marx une « généalogie des éléments qui constituent la structure du mode de production capitaliste [33] » (capital-argent et force de travail « libre »), il ne s'agit évidemment pas de dire que le processus de transition *est lui-même*

32. Notons-le bien, l'idée d'une « moyenne idéale » du capitalisme n'est nullement impliquée de façon mécanique dans le fait d'étudier les effets tendanciels du mode de production capitaliste sur un exemple historique privilégié, comme la fait Marx pour une part dans *Le Capital* en choisissant l'exemple anglais. Car ce privilège (en même temps que ses limites) est lui-meme historiquement détermuné par le développement du mode de production capitaliste : ce qui fait de l'Angleterre le pays où, au XIXe siècle, la production capitaliste possède la forme la plus typique, c'est la place de l'Angleterre sur le marche' mondial, son « monopole industriel » (et financier), sa domination impérialiste (qui précède de loin *l'époque* de l'impérialisme et n'en constitue qu'une des conditions préparatoires). Ce n'est pas le fait que l'Angleterre soit l'image idéale de tous les autres pays, c'est au contraire le fait que « l'Angleterre ne doit pas être traitée comme un pays parmi d'autres pays. Elle doit être considérée comme la métropole du capital » (Lettre du Conseil Général de l'A.I.T. au Conseil fédéral de la Suisse romante, janvier 1870, Marx-Engels-Werke, tome XVI, p. 387). C'est donc, en réalité, l'effet d'un développement historique *dés l'origine* inégal. Engels a développé cette idée dans un texte fondamental : la préface à l'édition allemande de 1892 de *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre*. De nos jours, un historien marxiste a remarquablement compris ce problème, et en a fait l'objet même de son analyse : c'est Eric Hobsbawm dans *Industry and Empire*, The Pelican Economic History of Britain, tome III, Penguin Books.

33. *L.L.C.*, tome II, p. 186.

une « genèse » ou « généalogie » (ce qui d'ailleurs n'aurait pas beaucoup de sens), mais que Marx avait dû et n'avait pu que traiter ce problème *sous la forme* théorique (*provisoire*) d'une généalogie, c'est-à-dire d'une série de « sondages » historiques rétrospectifs à partir des éléments du mode de production capitaliste, pris un à un. Ce qui nous amène à constater tout à la fois :

— que c'est cette forme théorique même qui lui permet de découvrir, et de nous exposer, l'indépendance relative, et la distinction réelle, des processus historiques dans lesquels se constituent les éléments du rapport de production capitalistes (force de travail-marchandise d'un côté, capital-argent de l'autre entre les mains d'une bourgeoisie marchande) ; donc le fait que la constitution du rapport de production capitaliste n'est pas prédéterminée, c'est-à-dire que le processus de constitution n'est pas téléologique ;

— et en même temps que c'est cette forme même (ou plutôt la condition qui l'imposait à Marx : sa théorie encore incomplète de la reproduction du capital) qui a en fait *empêché* Marx de traiter de la transition du capitalisme au socialisme sur le même mode. C'est cette forme même qui l'a donc amené à traiter (dans *Le Capital*, j'insiste sur cette précision) de la transition du féodalisme au capitalisme sur un mode « historique », bien qu'incomplet, et de la transition du capitalisme au communisme sur un mode « logique », c'est-à-dire pratiquement à ne pas en traiter. Et cela, alors même que *la connexion historique nécessaire entre le développement du capitalisme et la révolution prolétarienne* (conduisant au socialisme et au communisme) est, du début à la fin, *l'objet même de la théorie marxiste.*

Pour remédier à cet état de choses, j'ai, dans *L.L.C.* postulé que ces deux problèmes étaient, devaient être formellement de même nature. Et comme la « généalogie » ne peut être qu'une forme théorique provisoire, j'ai cherché à conceptualiser ce dont il s'agissait. Mais le *seul* concept dont je disposais pour rendre compte de la nécessité et de la causalité d'un processus historique était celui du « mode de production ». J'ai donc avancé que l'analyse de la transition consiste dans la définition d'un *nouveau* mode de production, différent du mode de production capitaliste lui-même, bien que « complexe », ou « contradictoire », donc « instable » (caractérisé par une « non-correspondance » fondamentale entre rapports de production et forces productives). De ce fait, j'*annulais* une partie des présupposés antérieurs, puisque, logiquement, un nouveau « mode de production » ne peut être autre chose qu'un nouveau procès

tendanciel de reproduction, *comme* le mode de production capitaliste lui-même. Mais surtout :

1. J'introduisais le germe d'un problème insoluble : quelle est la *spécificité des rapports de production* définissant un tel « mode de production » ? Problème auquel on peut d'autant moins échapper qu'on reconnaît mieux le primat du rapport de production fondamental sur les forces productives dans leur « combinaison [34] ».

2. J'introduisais une aporie indéfiniment renouvelable concernant la *formation* de ce nouveau mode de production, ou, si l'on veut, la « transition » à ce « mode de production de transition ».

3. Surtout, j'introduisais l'idée d'une « théorie générale de la transition » ou « des transitions », elle-même conçue comme un aspect d'une « théorie générale de la combinaison — ou de l'articulation — des modes de production ». Une telle théorie est en fait *le substitut d'une élaboration réelle de la dialectique* de l'histoire des formations sociales, au sens où Althusser l'avait esquissée dès le texte de « Contradiction et surdétermination ».

Mais tout cela ne pouvait apparaître clairement tant que nous ne pensions pas distinctement les *deux* concepts de « formation sociale » d'une part et de « mode de production » d'autre part, et la nature de leur rapport (sinon comme le *simple* rapport du « concret » à « l'abstrait », qui tend toujours à se rabattre idéologiquement sur le rapport du « réel au « théorique »). C'est pourquoi il est particulièrement intéressant que certains aient d'abord tenté, dans la ligne de ces formulations de *L.L.C.*, des définitions de la formation sociale comme simple « combinaison de plusieurs modes de production », c'est-à-dire comme mode de production « complexe », ou encore mode de production « de rang supérieur », dans une sorte d'échelle de types.

Sans vouloir m'étendre ici sur les difficultés d'une telle théorie, dont l'idée de « théorie générale de la transition » est une application particulière, je ferai seulement remarquer ceci : une telle théorie est substantiellement équivalente, bien que plus compliquée dans le

34. Ce problème n'existe tout simplement pas lorsqu'on *dénie* le primat du rapport de production : on peut alors se contenter de décrire le socialisme en termes de « libération des forces productives », de « planification », de transformation des formes juridiques de la propriété et des conditions de la répartition des produits. De son côté Marx a *posé* le problème en des termes qui, seuls, le rendent soluble, en définissant le « socialisme » comme « la première phase de la société communiste » : montrant ainsi que le socialisme comme période de transition, n'a pas d'autres rapports de production que ceux qui résultent de la contradiction entre l'*exploitation capitaliste* (la plus-value) et le *travail communiste*, et de ses formes successives.

détail, aux formulations provisoires de Marx dans la préface à la *Contribution à la critique de l'économie politique* (1859), qui reprennent elles-mêmes des thèmes de *L'Idéologie allemande*, concernant les *stades* du développement des forces productives, formulations qui ont pesé très lourd dans l'histoire du marxisme après Marx. Elle est équivalente en ce qu'elle suggère, bien que par des moyens différents, l'existence d'un *mécanisme universel* de la transformation des formations sociales, déductible du schéma de structure de « la » formation sociale en général (c'est le mécanisme de la contradiction de la forme et du contenu : la fameuse « étroitesse » de l'enveloppe des rapports de production que le développement spontané des forces productives ferait périodiquement « éclater »).

Ce rapprochement éclaire du même coup un fait épistémologique fondamental, qui est la solidarité et même l'interdépendance nécessaire des représentations *évolutionnistes* et des représentations *relativistes* (typologistes ou structuralistes) de l'histoire, apparemment opposées, mais symétriques, et les unes comme les autres *non dialectiques*. Il est clair que ces deux représentations surgissent l'une et l'autre du fait qu'on pose *séparément* deux problèmes qui, dans la théorie de Marx, n'en font qu'un :

— le problème du caractère *historiquement relatif* d'un mode de production ;

— le problème du *rôle ae la lutte des classes dans l'histoire*, et de ses conditions d'existence.

Dès lors que ces deux problèmes sont séparés, ce qui les unit dans la théorie de Marx (et constitue par là même la base de sa « découverte » révolutionnaire), l'analyse de la *plus-value* comme forme spécifique d'exploitation de classe devient rigoureusement impensable. Et chacun de cès problèmes, artificiellement isolé, donne lieu à des formulations idéologiques symétriques, soit relativistes, soit évolutionnistes. Par exemple, on dira que le mode de production capitaliste n'est pas un mode de production de la richesse matérielle « en soi », mais seulement « ni plus ni moins » que la féodalité ou l'esclavagisme, un mode d'appropriation du travail d'autrui non payé, qui se distingue seulement par une « manière différente » de l'extorquer. S'adressant fictivement au capitaliste, on lui dit : « ta plus-value n'est qu'une variante de la corvée ou de la rente », et on développe une *critique* du capitalisme qui consiste simplement à en montrer la *relativité* historique. Inversement, pour expliquer le rôle de la lutte des classes dans l'histoire et le rattacher à la perspective révolutionnaire de la société sans classes, on dira qu'elle tire son origine de conditions matérielles très anciennes — la « rareté » des produits,

le « non-développemént » des forces productives —, et qu'elle est destinée par là même à s'abolir sur la base des nouvelles conditions que sont le « développement impétueux » des forces productives, « l'abondance ». On reconstituera ainsi une *téléologie*, d'apparence « matérialiste », mais d'apparence seulement (et de fait, l'évolutionnisme, c'est bien la téléologie sous une apparence matérialiste).

Dès lors que ces deux problèmes sont séparés (comme ils l'ont souvent été après Marx), on ne peut donc plus se poser en termes scientifiques la question de savoir pourquoi *aucune* forme de rapports d'exploitation *nouvelle* n'est possible au-delà des rapports de production *capitalistes*. La révolution sociale qui détruit les rapports de production capitalistes apparaît comme un simple *cas particulier* du mécanisme général de contradiction/réajustement des rapports de production et des forces productives. Et son résultat spécifique, l'abolition de *toutes les formes* de domination et d'exploitation de classe, demeure inexplicable et même impensé, sans contenu propre. On peut alors laisser le champ libre, ensemble ou séparément, au relativisme dans la définition des rapports de production et à l'évolutionnisme dans l'analyse du développement des forces productives [35].

Il est vraisemblable que la tendance relativiste indéniablement présente dans certaines de mes formulations de *Lire Le Capital* (le plus souvent sous une terminologie de type structuraliste) n'a été que le contrecoup, et l'effet indirect, de la tendance évolutionniste dans laquelle avaient alors sombré un grand nombre de marxistes.

En fait, l'existence même du matérialisme historique implique la thèse suivante : il y a une *problématique générale* de la « transition » dans les formations sociales, c'est-à-dire de la « révolution dans les rapports de production », de ses conditions matérielles et de ses effets. Car le concept même de « sociétés de classes », reposant sur des modes de production qui sont en même temps des modes d'exploitation, ne peut`pas être constitué sans référence à la transformation historique des modes d'exploitation (autrement dit il n'y a pas d'exploitation en général, mais seulement des formes déterminées d'exploitation [36]). Mais il n'y a pas pour autant de *théorie générale*

35. Cette complémentarité idéologique du relativisme et de l'évolutionnisme qui n'est qu'apparemment surprenante, a été clairement relevée dernièrement par Claudia Mancina, « Strutture e Contradizzione in Godelier », *Critica Marxista*, 1971, n° 4.

36. Comme l'a marqué très clairement Marx, et dans *Le Capital* (tome VIII, p. 224) et dans la *Critique du Programme de Gotha*, le « surtravail », considéré *quantitativement*, c'est-à-dire comme excédent par rapport au « travail nécessaire » à la reproduction de la force de travail sociale, existe dans toutes les sociétés, y compris la société cornmuniste. Le « surtravail », en ce sens, ne peut donc constituer le concept général de l'exploitation. n faut nécessairement considérer des *formes sociales* définies d'exploitation du travailleur et de sa force de travail.

de la transition, au sens fort d'explication de la causalité réelle d'un processus. Au contraire, il s'avère que *chaque « transition » historique est différente*, matériellement et donc conceptuellement, et c'est précisément cette différence nécessaire que permet de comprendre la problématique du matérialisme historique.

Ce point est d'une importance politique fondamentale, s'il est vrai que des théoriciens marxistes, à commencer par Engels lui-même, ont eu parfois tendance à considérer comme des processus *analogues* le « passage » de la féodalité au capitalisme et le « passage » du capitalisme au socialisme. Par exemple en définissant le prolétariat moderne comme le « représentant » du mouvement des forces productives *de la même façon* que la bourgeoisie « représentait » ce mouvement au sein de la société féodale. Ou en expliquant que la bourgeoisie devient à une certaine époque une classe socialement « superflue », parce que « extérieure à la production », *de la même façon* que la féodalité était devenue une classe « superflue » de rentiers, etc. [37]. Lénine, au contraire, a insisté sur la différence irréductible des processus, sans quoi il n'aurait jamais pu comprendre et expliquer leur combinaison, leur condensation « exceptionnelle » et « paradoxale » dans les révolutions russes de 1905 et de 1917. Il faut poser cette thèse générale que le matérialisme historique n'est pas seulement théorie de la nécessité de la transformation (révolutionnaire) des rapports sociaux, mais théorie de la transformation du *mode* de transformation des rapports sociaux. En sorte que deux « révolutions » n'ont jamais le même concept.

Soustraire du concept de « *tendance* » *tout évolutionnisme*

Cette thèse est elle-même étroitement liée à une rectification de ce que nous pensons par ailleurs comme le développement ou l'évolution d'un mode de production (notamment le capitalisme). Pour s'en rendre compte, il suffit de dire ceci : il est impossible de rendre compte de la *spécificité* de chaque « transition » révolutionnaire si on ne la rapporte pas non seulement à la forme générale caracté-

---

37. Marx s'est contenté de rappeler que le prolétariat doit faire *à son tour* « sa » révolution, comme la bourgeoisie avait fait la sienne. Mais Engels a presque fait la théorie de cette analogie, ou plutot fait de cette analogie la base même d'exposition du matérialisme historique, notamment dans *Socialisme utopique et Socialisme scientifique*, et plus clairement s'il se peut dans son article « Notwendige und überflüssige Gesellschaftsklassen », *Classes sociales nécessaires et Classes sociales superflues* (1881), M.E.W. tome XIX, p. 287 et s., dont Kautsky s'est beaucoup inspiré. Lénine, lui, ne l'a jamais fait.

Cf. *supra*, chapitre 2, l'analyse des formulations de Marx concernant l'analogie de la révolution bourgeoise et de la révolution prolétarienne du point de vue de l'Etat, du *Manifeste communiste* à *La Guerre civile en France*.

ristique des rapports sociaux antérieurs (par exemple la forme capital/travail salarié, et le type de combinaison contradictoire des rapports de production et des forces productives qu'elle implique), mais encore à *l'histoire spécifique* du mode de production antérieur, c'est-à-dire à l'histoire des formations sociales qui reposent sur le développement de ce mode de production.

En fait, le premier qui, par suite de la contrainte matérielle des circonstances sur sa propre orientation théorique révolutionnaire, ait pris toute la mesure théorique de ce fait, n'est pas Marx, mais *Lénine*. Et cette découverte implique finalement une rectification de, certaines formulations provisoires de Marx. C'est Lénine, dans la mesure où il a démontré *que le processus de* « *transition* » *révolutionnaire* « *socialiste* » *n'était pas lié à l'existence des rapports de production capitalistes en général*, *mais à l'existence d'un stade déterminé de l'histoire du capitalisme : l'impérialisme*, qui, de ce fait (et de ce seul fait), devient le stade « dernier » (« suprême ») de l'histoire du capitalisme. Le processus de transition révolutionnaire dépend donc de « formes transformées » déterminées des rapports de production capitalistes et de la lutte des classes à l'époque de l'impérialisme (et pas seulement, bien entendu, des forces productives à l'intérieur du « cadre » extérieur de rapports de production inchangés). En sorte que le problème d'une analyse de la révolution socialiste (prolétarienne) et de ce qu'est le « socialisme » lui-même comme époque historique, devient inséparable de l'analyse de l'impérialisme, donc du problème des *stades* (ou périodes) déterminés de l'histoire du capitalisme. Force est de constater, pour revenir à mon point de départ, que l'une des orientations de mon texte de *Lire Le Capital* aboutissait précisément à rendre impensables rigoureusement ces stades, c'est-à-dire ces transformations historiques qualitatives : sinon au sens économiste et évolutionniste courant de « stades de développement », étapes linéaires dans la réalisation d'une tendance en elle-même inchangée.

Toujours très schématiquement, on voit donc que l'examen du problème de la transition socialiste suppose entre autres une reprise critique d'ensemble du problème de l'histoire du *capitalisme*, et une refonte de notre « lecture » du *Capital* en fonction de ce problème, d'autant plus difficile que Marx lui-même ne l'a que très partiellement abordé [38]. En particulier, cela suppose qu'on revienne, même au niveau le plus abstrait, sur la question de la reproduction et des « tendances » du mode de production capitaliste. De ce point de

38. Rien ne serait évidemment plus ruineux que de reprendre ici à notre compte l'idée des commentateurs *bourgeois* de Marx et de Lénine : *Le Capital* serait la théorie d'un stade historique (le XIXe siècle), *L'Impérialisme* la théorie du stade suivant.

vue, il faut sans doute *renverser* la formulation habituelle : il ne faut pas dire qu'il y a dans le mode de production une *tendance à la reproduction* des rapports de production ou, plutôt, une tendance (à l'accumulation, la concentration du capital, l'élévation de sa composition organique, etc.) *qui réalise la reproduction* des rapports de production. Il faut au contraire se demander *comment une* « *même* » *tendance peut se trouver* reconduite, *reproduite comme tendance*, de façon répétée, en sorte que ses effets d'accumulation, de concentration, etc., soient cumulatifs selon une apparente continuité. C'est la lutte des classes, dans ses conjonctures successives, dans la transformation de son rapport de forces, qui commande la reproduction des tendances du « mode de production », donc leur existence même. Il faut alors se demander *sous quelle forme une tendance* peut se réaliser (produire des effets historiques), compte tenu des conditions de sa propre reproduction *dans la lutte des classes*. Il faut se demander comment cette reproduction est possible alors même que, dans la formation sociale, seul « lieu » réel du processus de reproduction, ses conditions matérielles (y compris ses conditions politiques et idéologiques) ont été historiquement transformées.

Autrement dit, il faut rompre, dans la pratique, avec l'illusion idéologique dont je parlais ci-dessus, et qui fait que l'existence d'une « tendance historique apparaît en même temps comme la tendance de cette « tendance » à persister, donc à se réaliser, etc. Et pour cela, il faut comprendre que ce n'est pas le mode de production (et son développement) qui « reproduit » la formation sociale et « engendre » en quelque sorte son histoire, mais bien au contraire l'histoire de la formation sociale qui reproduit (ou non) le mode de production sur lequel elle repose, et explique son développement et ses transformations. L'histoire de la formation sociale, c'est-à-dire l'histoire des différentes luttes de classes qui s'y composent, et de leur « résultante » dans des conjonctures historiques successives, pour employer une formule fréquente chez Lénine. En cela peut-être serons-nous en mesure de contribuer effectivement au marxisme-léninisme, selon les exigences de notre temps et de ses contradictions : non pas au marxisme *suivi du léninisme*, mais, si j'ose dire au marxisme *dans* le léninisme.

V

MATÉRIALISME ET IDÉALISME DANS L'HISTOIRE DE LA THÉORIE MARXISTE

Personne en effet n'a jamais pu avoir profit à changer le sens d'un mot, tandis qu'il y a souvent profit à changer le sens d'un texte.

SPINOZA, *Traité théologico-politique*, 7

Un adage bien connu dit que, si les axiomes géométriques heurtaient les intérêts des hommes, on essayerait certainement de les réfuter. Les théories des sciences naturelles, qui heurtaient les vieux préjugés de la théologie, ont suscité et suscitent encore une lutte forcenée. Rien d'étonnant si la doctrine de Marx, qui sert directement à éclairer et à organiser la classe avancée de la société moderne, indique les tâches de cette classe et démontre que, par suite du développement économique, le régime actuel sera inévitablement remplacé par un nouvel ordre de choses, rien d'étonnant si cette doctrine a dû conquérir de haute lutte chaque pas fait sur le chemin de la vie.

LÉNINE, *Marxisme et Révisionnisme*, 1908

Pour être marxiste, il faut dénoncer l' " hypocrisie marxiste " des chefs de la II[e] *Internationale, il faut considérer sans crainte la lutte des deux tendances au sein du socialisme, il faut réfléchir à fond sur les problèmes que pose cette lutte.*

LÉNINE, *Le Pacifisme anglais et l'aversion anglaise pour la théorie*, 1915

Je voudrais proposer ici quelques éléments d'appréciation et quelques réflexions concernant la question suivante : *qu'est-ce que l'histoire de la théorie marxiste ?* Et je voudrais montrer que cette question, si elle ne se confond nullement avec *l'exposition* de la théorie marxiste, dans son état actuel (qui n'est pas une récapitulation de ses étapes antérieures), n'est pas pour autant une simple question d'érudition. Elle est essentielle au développement même du marxisme.

Je ferai d'abord deux remarques.

En premier lieu, il est clair que la position de cette question commande toute appréciation objective d'une « nouveauté » théorique dans la théorie marxiste. Il y a des « nouveautés » qui sont de vieilles lunes, simplement revêtues d'une nouvelle terminologie, et il y a des nouveautés effectives, qui ont un contenu actuel et révolutionnaire : en dernière instance, c'est le « critère de la pratique » qui le fait apparaître. Mais toute position théorique, après cent ans d'histoire du marxisme, s'insère dans le jeu des *tendances* distinctes, voire opposées, qui se le partagent, et dont la divergence ne peut être réduite à un malencontreux accident. Dans le jeu des tendances opposées du marxisme retentissent profondément, positivement et négativement, des événements et des processus politiques, économiques, idéologiques, qui ont les classes sociales pour acteurs (pour autant que les classes sociales soient pensables comme des « acteurs » dans l'histoire de leur propre lutte) ; mais aussi les effets prolongés des contradictions internes, des conflits de tendances antérieurs, qui n'ont pas été abolis par l'histoire. Il suffit, pour s'en convaincre, de considérer la littérature actuelle. Plus que jamais, c'est autour du « léninisme », autour du « maoïsme », pour ne pas parler du « trotskisme », du « stalinisme » ou du « luxemburgisme », que se déroulent les luttes théoriques dont l'enjeu est une politique juste.

En second lieu, il est clair également que poser une telle question,

c'est reconnaître la nécessité d'appliquer à la théorie marxiste elle-même (y compris pour ce qui regarde sa constitution dans l'œuvre d'un théoricien nommé Marx) les principes d'explication du matérialisme historique et dialectique. La théorie marxiste est, comme telle, une réalité historique. Non pas, donc, un objet de vénération, mais un phénomène social explicable. Cependant, poser cette question *aujourd'hui*, c'est aussi reconnaître que cette application est *encore*, pour l'essentiel, une tâche *à remplir*, bien qu'elle ait été esquissée, sous forme d'éléments, dès le commencement. Il faut donc se poser la question des causes historiques de cette « lacune », si elle existe réellement.

1. Histoire de la théorie, histoire du mouvement ouvrier : l'impossible objectivité

Dire que « l'histoire » matérialiste de la théorie marxiste n'existe pas encore, qu'elle est encore aujourd'hui à constituer, au sens fort, cela ne veut pas dire que nous ne savons rien de précis, d'utile et d'exact sur l'histoire du marxisme. Cela signifie que nous ne savons pas encore comment expliquer cette histoire dans son ensemble, quelles causes lui assigner, comment en déterminer les moments et les tendances objectives, comment en faire la théorie matérialiste.

Que signifie cette affirmation ?

Bien évidemment, pour quiconque connaît un peu les textes, le marxisme *n'a pas cessé*, dès ses commencements dans l'œuvre de Marx, de poser ce problème et d'y apporter des éléments de reponse. En avançant la thèse ci-dessus, non seulement nous ne prétendons pas ignorer, ou récuser, ces éléments, mais nous affirmons qu'ils sont encore pratiquement sous-estimés, qu'ils ne sont pas utilisés *dans leur totalité* pour contribuer à la solution du problème.

N'en signalons que quelques-uns, très allusivement.

Ainsi, Marx et Engels, dans *L'ldéologie allemande* et d'autres œuvres de la même période, posent cette thèse essentielle : toute théorie (y compris et avant tout la théorie de l'histoire) est inintelligible si on ne la rapporte pas *à ses conditions matérielles de production*, et la connaissance scientifique de la société résulte elle-même d'un processus social, à l'époque où les contradictions du capitalisme font surgir, comme une tendance naturelle, le mouvement révolutionnaire du prolétariat.

Dans le *Manifeste communiste*, dans l'*Anti-Dühring*, entre autres

textes, Marx et Engels étudient en détail les différentes formes du « socialisme utopique », et les conditions historiques qui ont rendu possible et nécessaire sa transformation en « socialisme scientifique ».

Dans *Le Capital*, en particulier dans la postface à sa deuxième édition allemande, et dans son livre IV (les « Théories sur la plus-value »), Marx étudie sous une forme à la fois très systématique et extraordinairement minutieuse l'histoire d'une discipline « scienti-ffque », l'économie politique. Il montre comment elle a progressivement constitué une définition objective de la valeur, définition qui tient dans un concept abstrait fondamental, celui du « temps de travail socialement nécessaire » à la production des marchandises. Il montre en même temps dans quelles *limites* internes infranchissables, et cependant contradictoires, ce concept reste enfermé jusque chez Ricardo inclus. Il montre comment sont articulés dans sa propre théorie les concepts nouveaux, révolutionnaires, qui font « sauter » cette limitation : le concept de *plus-value* et l'analyse du « double caractère » du travail social, etc. Il montre comment, et cette constitution, et ces limites de l'économie politique sont liées à des *phases* déterminées du développement du capitalisme et des manifestations de la lutte des classes, de même que la constitution du socialisme scientifique et la décomposition corrélative de l'économie politique « scientifique » en économie « vulgaire ».

Pour ce qui est de Lénine (j'y reviendrai tout à l'heure), non seulement il développe ces indications, il les présente systématiquement dans de nombreux textes, mais il y *ajoute* des explications fondamentales, en particulier à propos du rapport entre l'histoire de la théorie marxiste et celle du *mouvement ouvrier*, de ses formes d'organisation successives, de ses luttes internes entre plusieurs tendances.

Ne suffit-il pas de *poursuivre* ce travail, de le développer, comme l'ont fait bien des historiens marxistes ? Que faut-il demander de plus ? Et n'est-ce pas une extraordinaire présomption de demander quelque chose de plus ?

Avant de répondre, qu'on me permette d'anticiper et de jeter un coup d'œil sur un problème voisin, dont nous découvrirons que c'est fondamentalement le même problème.

Le marxisme n'est pas seulement une théorie. Si je n'y insiste pas davantage pour l'instant, c'est qu'en principe nous le savons tous. Le marxisme est aussi et avant tout une histoire pratique, qui se confond de plus en plus, mais jamais totalement, avec l'histoire du mouvement ouvrier et du socialisme modernes.

Ne craignons pas d'appeler ici par leur nom les moments de cette histoire. C'est l'histoire de la Ire Internationale et de ses luttes de tendances entre marxistes et syndicalistes, entre marxistes

et anarchistes, etc. C'est l'histoire du développement des partis socialistes nationaux, au début du XXe siècle, des luttes entre marxisme « orthodoxe » et « révisionnisme » ou « opportunisme », jusqu'à la crise de la IIe Internationale, ouverte par la guerre de 1914, et conduisant à son éclatement. C'est l'histoire de la constitution des partis communishs, de leur antagonisme ou de leur alliance avec les vieux partis sociaux-démocrates, dont les effets se font sentir aujourd'hui encore. C'est toute l'histoire violente et contradictoire des partis communistes et de l'Union soviétique, puis de la révolution chinoise et des pays socialistes. C'est l'histoire qui a conduit, de nos jours, à côtés de ses immenses succès, qui ont fait reculer l'impérialisme, l'exploitation, la guerre, la misère (je pense au Vietnam, à Cuba), à des scissions irréconciliables (je pense à l'antagonisme de l'Union soviétique et de la Chine populaire), à des tragédies qui ébranlent le mouvement ouvrier tout entier (je pense à l'invasion de la Tchécoslovaquie).

Comment l'histoire du mouvement ouvrier et du socialisme, du marxisme dans ses rapports avec le mouvement ouvrier, est-elle traitée aujourd'hui ? Je veux dire : comment est-elle traitée par les marxistes, les seuls desquels on me permettra, en l'occurrence, d'attendre une explication matérialiste ?

Cette histoire est toujours traitée d'une façon directement *politique*. Cela n'est ni pour nous étonner ni pour nous embarrasser. Nous sommes persuadés au contraire, suivant en cela la leçon de Marx et de Lénine, que je citais plus haut, que l'histoire du marxisme et du mouvement ouvrier est une question fondamentalement politique, tout entière soumise aux luttes de l'actualité, qui l'éclairent et dont elle fait partie, car nous éprouvons tous les jours les *conséquences* matérielles de cette histoire, nous avons affaire aux tendances qu'elle manifeste déjà. Nous pensons que cette histoire ne peut être comprise que d'un point de vue politique parce qu'elle ne peut être comprise que d'un point de vue de classe. Bien plus, en tant que marxistes, nous ne voyons pas comment elle pourrait l'être autrement, nous exigeons que la forme de l'explication corresponde à son objet matériel.

Mais en même temps, nous sommes obligés de constater — je dis bien de constater, encore que tout le monde ne veuille pas, ayant pourtant étudié les œuvres scientifiques du marxisme, ou ne puisse pas, les ignorant, faire cette constatation — que cette histoire n'est *jamais*, ou *presque jamais*, traitée, étudiée, de façon *scientifique*.

Au contraire, cette histoire est aujourd'hui toujours (ou presque toujours) traitée d'un point de vue *apologétique*. Naturellement je ne vise pas ici les simples et indispensables travaux de documenta-

tion empirique : mais leur développement même se ressent de cette situation. Si nous pensons que, dans telle ou telle de ses parties, la pratique actuelle du mouvement ouvrier est correctement orientée, a nous faut constater que, sur des points essentiels, cette pratique ignore sa propre histoire. Aussi n'y a-t-il pas encore d'histoire marxiste véritable du mouvement ouvrier, en particulier de la IIe Internationale et de la IIIe Internationale, des partis communistes, des pays socialistes. Il y a d'un côté des histoires édifiantes, qui justifient *a posteriori* tel ou tel moment de l'histoire du marxisme (soit comme un bloc sans failles, soit en distinguant les « bons » et les « mauvais » côtés pour répondre aux critiques), et, de l'autre, des histoires tout aussi édifiantes qui condamnent et marquent d'infamie tel ou tel autre moment (éventuellement les mêmes). Il n'y en a pas, ou presque pas, qui les expliquent par leurs causes matérielles et la dialectique de ces causes, à la façon dont Marx expliquait par leurs causes matérielles et le développement de leurs contradictions internes l'histoire du capitalisme, la révolution industrielle, les luttes de classes en Angleterre, en France et en Europe, le socialisme utopique, etc.

Spinoza disait, d'une façon profondément matérialiste, que, pour le « philosophe », il ne s'agit pas de rire, il ne s'agit pas de pleurer, il ne s'agit pas de s'indigner, mais il s'agit d'*expliquer* (intelligere) la nature des choses, la nature des hommes vivant en société, en la rapportant à ses causes. Et cela, comme il l'a montré lui-même, ne s'oppose pas au fait d'agir, de prendre parti. Au contraire, c'en est une condition.

Tout se passe comme si, aujourd'hui (mais cette situation n'est pas nouvelle), les principes matérialistes d'explication que le marxisme applique *universellement* à l'intelligence de l'histoire devaient soudain être oubliés. Tout se passe comme si le marxisme était capable de les appliquer à tous les moments historiques (au moins en droit), *sauf à sa propre histoire*. Sauf à l'histoire des formations sociales et des luttes de classes d'aujourd'hui, *dès lors qu'il y est impliqué lui-même*, comme effet et comme cause, à titre d'acteur, et parfois d'acteur principal.

Situation paradoxale, dont nous pourrons peut-être dire plus tard qu'il suffisait de la réfléchir correctement, de la poser comme telle, pour déterminer déjà quelques éléments de sa solution. Mais il faut bien reconnaître pour l'instant qu'elle est à première vue tout à fait déconcertante.

On l'a bien vu lorsqu'il s'est agi, dans les pays socialistes et dans les partis communistes (ne parlons même pas de ce qu'on peut trouver en dehors), de tirer les conséquences du XXe Congrès et des transformations politiques qui ont suivi la mort de Staline. On

a développé alors de diverses façons les implications d'un concept dont Althusser dit à juste titre qu'il est « introuvable » dans la théorie marxiste, le concept du « culte de la personnalité » de Staline, et avec lui le concept de la « violation des normes de la légalité socialiste ». Concepts introuvables dans la théorie marxiste, parce que ce sont des concepts ou bien *psychologiques* et psycho-sociologiques, ou bien *juridiques* et relevant de l'idéologie juridique des institutions et de l'Etat. Concepts qui ne valent pas mieux que ceux des « crimes de Staline », de l'action de la « bureaucratie », ou de la « dégénérescence de la révolution ouvrière », etc., ou encore que celui de la reprise du pouvoir par une « clique de dirigeants », qui rappelle la façon dont le rationalisme du XVIII[e] siècle expliquait la religion par l'action d'une « clique » de prêtres. Je ne connais pas, jusqu'à présent, de traitement de ce problème (ou d'autres semblables et tout aussi brûlants) qui mette véritablement en œuvre la problématique du matérialisme historique, en posant la question : quels sont les *rapports sociaux de production* qui se sont développés après la révolution socialiste, quelles sont leurs contradictions historiques? (Il ne suffit pas, bien entendu, de dire *ce qu'ils excluent* — les formes du marché, la « loi du profit », etc. —, ni ce à quoi, en principe, *ils tendent* : la satisfaction des besoins individuels et collectifs, la planification sociale de la production, etc.) Et puisqu'il s'agit ici manifestement de *l'Etat* et du fonctionnement de ses appareils, puisque la théorie marxiste énonce la thèse qu'il n'est pas d'Etat sans contradictions de classes, la question s'impose d'elle-même : quelle est la nature des contradictions de classes qui produisent les effets recouverts par la notion du « culte de la personnalité » ? Comment s'y reflètent-elles ? Quelles transformations ont-elles subies par rapport aux formes qu'elles revêtaient avant la révolution ? Il s'agit tout simplement de *poser* scientifiquement ces questions, pour pouvoir y répondre.

Mais revenons à l'histoire de la théorie marxiste. Je pourrais me contenter de dire : l'histoire de la théorie marxiste n'est qu'une *partie* de l'histoire du mouvement ouvrier et du socialisme ; ce qui vaut pour le tout vaut aussi pour la partie, et, dans la mesure où nous manquons d'une histoire marxiste, d'une histoire critique et matérialiste du mouvement ouvrier, nous ne pouvons disposer d'une histoire satisfaisante de la théorie marxiste, ni d'une théorie satisfaisante de cette histoire.

Mais cette raison est encore trop générale. Elle néglige ce que la théorie marxiste, en tant que *théorie*, a de spécifique. Et, par contre-coup, elle peut obscurcir ce en quoi l'histoire de la théorie est indispensable à l'histoire du mouvement ouvrier et du socialisme, qui l'englobe, qui est notre histoire tout court.

Il faut donc ajouter ceci : ce qui fait obstacle à l'histoire du marxisme comme théorie, scientifique et philosophique, c'est une très vieille, mais très insistante représentation de la *vérité* théorique. Dans cette représentation, fondamentalement, la vérité (donc la connaissance) *n'a pas d'histoire réelle*. Ce qui est « vrai » (et « juste », par rapport à la pratique) est vrai une fois pour toutes, en soi et par soi.

Dans cette représentation, la seule histoire que possède le vrai, c'est l'histoire de sa *révélation* et de ses *progrès*, c'est-à-dire des nouveaux éléments de vérité qui s'y ajoutent, ou bien des circonstances dans lesquelles des hommes le rencontrent (ou non), le formulent, le reconnaissent, le diffusent et le communiquent entre eux.

La seule histoire que possède alors le vrai, c'est aussi l'histoire de son ignorance, de sa méconnaissance, c'est l'histoire des *erreurs* qui le contredisent, soit que les hommes ne l'aient *pas encore* reconnu, soit qu'ils l'aient oublié, ou travesti, ou détourné.

La seule histoire que possède le vrai, c'est donc une *non-histoire*, qui suppose qu'il est toujours déjà là, déjà donné à l'origine (Marx, ou bien Lénine, ou bien Mao, peuvent très bien représenter dans notre cas une telle *origine*. On voit déjà que tout cela engage la question de savoir en quel sens nous pouvons les considérer comme les *auteurs* du marxisme, aux différents sens de ce terme). Ou bien c'est l'histoire *d'autre chose que lui-même*, par exemple l'histoire individuelle des hommes, des groupes, des partis, qui reconnaissent ou non la vérité préexistante du marxisme, non seulement dans leurs opinions, dans leur conscience, mais surtout dans leurs actes, et qui, ainsi, « participent » à la vérité, ou au contraire s'en excluent.

Il est temps de dire que cette représentation — je la présente évidemment de façon très schématique — est profondément *idéaliste*. Elle est même constitutive de toute philosophie idéaliste jusqu'à nos jours, y compris celle de Hegel, qui lui donne pourtant une forme extrême, contradictoire et finalement intenable, puisqu'il affirme que cette présence originelle, toujours déjà donnée, de la vérité théorique est en même temps, et n'est pas ailleurs que dans son histoire, l'histoire de sa production.

Il est temps de dire aussi que cette représentation est présente avec insistance, avec obstination même, dans l'histoire du marxisme. Et par conséquent nous devons reconnaître que le marxisme n'a jamais cessé de comporter en son sein *un élément d'idéalisme*, qui contredit sa problématique matérialiste, et qu'il n'a pas réussi à *éliminer* complètement. Un élément d'idéalisme qui porte, précisément, sur la représentation qu'il a donnée de lui-même, de sa propre histoire comme théorie (et par là, plus généralement et plus gravement, comme force sociale). Nous pouvons dire que l'histoire du

marxisme, la propre histoire de la théorie marxiste, est restée en ce sens la faille idéaliste de sa philosophie matérialiste, dans la mesure même où elle est restée hors de portée de sa conception scientifique matérialiste de l'histoire.

Mais à la réflexion, ou plutôt à l'examen détaillé, cette situation n'a rien de scandaleux, d'inintelligible, même si elle a eu des effets théoriques et pratiques désastreux. Cette situation n'est nullement inintelligible dans la mesure où elle nous découvre la présence simultanée, mais inégale, du matérialisme et de l'idéalisme, donc leur lutte *à l'intérieur d'une même théorie*, d'une même problématique. Car la thèse marxiste (Engels, Lénine, Mao) qui affirme que toute l'histoire de la philosophie est l'histoire de la lutte entre matérialisme et idéalisme, cette thèse n'affirme nullement que les philosophies *se partagent* mécaniquement en deux classes, les unes uniformément « matérialistes », les autres uniformément « idéalistes ». Cette thèse affirme au contraire que *la lutte* du matérialisme et de l'idéalisme *détermine* l'histoire de la philosophie : il faut donc bien que des tendances matérialistes et idéalistes s'affrontent, sous des formes différentes, à l'intérieur de *chaque* philosophie.

Et d'autre part, cette situation n'a rien de scandaleux ni d'inintelligible en ce qui concerne *le marxisme lui-même*, qui n'échappe pas de ce point de vue à la règle commune. Ce qui définit le marxisme à ses propres yeux n'est pas de surgir d'emblée comme une théorie *purement* et *définitivement* matérialiste, mais de constituer pour la première fois dans l'histoire une philosophie où le matérialisme est *dominant*, donc explicitement développé, de façon « conséquente » (selon l'expression de Lénine : on sait que cette « conséquence », c'est la dialectique elle-même), et peut donc travailler à surmonter, à critiquer, éliminer l'idéalisme, selon une tâche infinie, mais effectivement accomplie pour une part dans chacune de ses étapes. Il reste que, si ce travail s'interrompait, la dominance philosophique pourrait toujours encore se trouver renversée.

Nous pouvons alors nous retourner vers les textes de Marx et de Lénine (et des autres classiques du marxisme) dont je parlais tout à l'heure. Il faut les examiner avec attention et les travailler sans cesse à nouveau. Il n'est pas question de les amalgamer à n'importe quelle littérature apologétique qui se couvre du nom du marxisme. Non seulement ce serait leur faire une extraordinaire injure, mais ce serait nous priver des moyens essentiels de faire avancer notre problème, ce serait tourner le dos à sa solution.

Mais précisément, dans notre analyse scrupuleuse de ces textes, il est nécessaire de poser la question : à côté de tous les *éléments* d'une explication matérialiste de l'histoire du marxisme qu'ils comportent, et combinés avec eux dans une même problématique

complexe, n'y a-t-il pas en eux *aussi*, parfois, un élément d'idéalisme qui *fait obstacle* à cette explication, qui l'empêche de se développer de façon « conséquente » ? Et cet élément paradoxal d'idéalisme n'est-il pas *toujours* étroitement lié à la conception de la « vérité » théorique qui se trouve investie dans ces textes, à la fois sous la forme de thèses épistémologiques, de thèses portant sur l'histoire des sciences, et de thèses portant sur l'histoire du mouvement ouvrier ?

Il me semble que tel est bien le cas, que nous pouvons en découvrir les indices précis, et, les ayant découverts, essayer de faire faire à la théorie marxiste un nouveau pas en avant, appuyé sur la rectification de ces thèses, et grâce aux éléments matérialistes fondamentaux qui les accompagnent.

Disons même plus : dans la mesure exacte où la question de l'histoire de la théorie marxiste, de ses origines (ou de ses « sources »), des conditions de son développement et de ses destinées historiques représente pour le marxisme la figure concrète de sa propre « vérité », et implique la reconnaissance de sa *position* active, en tant que théorie, *dans* la pratique, elle a dû être *à la fois* son « point aveugle » et l'objet de sa constante préoccupation. Tout pas en avant, dans l'histoire du marxisme et du mouvement ouvrier révolutionnaire, a dû comporter la reconnaissance « à l'état pratique », ou même la reconnaissance théorique sous une modalité particulière commandée par les circonstances, des caractéristiques originales de cette histoire. C'est donc au voisinage même de ce que j'ai cru pouvoir appeler les thèses « idéalistes » de la philosophie marxiste, et parfois indissolublement liées à elles dans les mêmes analyses et les mêmes énoncés, que nous pourrons trouver aussi les propositions *matérialistes* les plus éclairantes.

Essayons de ne pas en rester à ces formulations qui peuvent paraître paradoxales, et de le montrer sur pièces.

2. Marx et Lénine historiens du marxisme

Je donnerai deux exemples de cette situation typique, qui mériteraient l'un et l'autre une analyse plus approfondie, mais qui nous permettront déjà de désigner des points sensibles de la tradition marxiste. Premier exemple : comment Marx analyse-t-il l'histoire de l'économie politique et la place de sa théorie par rapport à elle ? Second exemple : celui des analyses que Lénine consacre aux destinées historiques du marxisme dans le mouvement ouvrier de son temps.

Marx et les « théories sur la plus-value »

Il n'est pas question d'étudier ici en détail toutes les analyses que Marx a consacrées à l'histoire et à la critique de l'économie politique « classique », puisque ces analyses sont pratiquement coextensives à son œuvre. Je voudrais seulement signaler à nouveau un « paradoxe », dont on sait qu'il, est directement lié à la problématique de la philosophie marxiste.

Lorsque Marx étudie le rapport de sa « découverte » de la plus-value avec l'histoire de l'économie politique classique, il s'agit toujours pour lui de mettre en évidence une *différence* avec le matérialisme historique : différence des conclusions, mais surtout différence des prémisses, de la problématique elle-même. Il s'agit par là même d'étudier la *transformation* historique de la problématique des économistes, d'où résulte, pour une part, la problématique du matérialisme historique. Il s'agit donc bien d'une transformation au sens fort, distincte d'une simple métamorphose, ou d'un renversement terme à terme des conclusions de l'économie politique en « critique » de l'économie bourgeoise, tel qu'on peut le trouver par exemple chez Sismondi. Une telle transformation suppose à la fois la *critique* interne des confusions de principe, nullement innocentes ou arbitraires, dans lesquelles se réalisait sa position de classe idéologique bourgeoise, et *l'importation*, de l'extérieur, de concepts tout à fait étrangers à l'économie politique, leur utilisation comme « moyens de travail » théoriques pour opérer la transformation de l'économie politique. Cette transformation est signalée, Marx ne cesse de le répéter, par *l'apparition d'un concept nouveau* : la « plus-value », qui correspond lui-même à un *problème* nouveau : celui des formes historiques de l'exploitation du travail. Ce concept nouveau réalise dans la théorie, en tant que concept théorique, une position de classe nouvelle. On peut dire que non seulement il institue une théorie *pour* le prolétariat, qui lui explique sa situation historique et lui donne les armes dont il a besoin pour la transformer, mais il institue une théorie *du* prolétariat, qui, pour la première fois dans l'histoire, permet au prolétariat (et, généralement, aux travailleurs exploités) d'exister *aussi*, comme classe autonome, *sur le terrain* de la théorie. A tous égards, épistémologiquement et politiquement, ce concept, et ceux qui en dérivent, sont donc *irréductibles* à l'histoire théorique antérieure, ce qui ne veut pas dire qu'ils n'aient pas été produits *à partir* d'elle, des conditions et des moyens qu'elle fournit. La position de Marx est, sur ce point, parfaitement claire.

Mais que fait Marx, dans de nombreux passages du *Capital* (particulièrement des « Théories sur la plus-value »), qui en contre-

disent ainsi de nombreux autres ? Il affirme ou, plutôt, il s'efforce de montrer que les économistes classiques (les physiocrates, Smith et, surtout, Ricardo) ont *déjà* découvert *implicitement* la plus-value, quoique sous *un autre nom*. Très précisément, les économistes auraient déjà découvert la plus-value sous le nom de l'une ou l'autre de ses *parties* (rente, profit ou intérêt). Ce serait leur côté *scientifique*, resté caché parfois même à leurs propres yeux (le « côté ésotérique » d'Adam Smith). Ainsi Marx s'efforce de montrer que là où les physiocrates, Smith, Ricardo parlent explicitement de rente, de profit, d'intérêt et de *leur variation en fonction de celle des salaires*, c'est *déjà* implicitement de la plus-value et de ses lois qu'il s'agit. Bien entendu, cette « méprise », cette subreption de la partie pour le tout, est directement responsable de leurs erreurs, aussi bien en ce qui concerne la plus-value qu'en ce qui concerne le profit, la rente, etc. Mais ces erreurs, issues d'une méprise sur le *nom* de l'objet qu'ils étudient, ne porteraient plus que sur la terminologie et sur les conséquences particulières. Bref, qu'on le veuille ou non, Marx s'efforce ici de montrer que la *vérité* qu'il a « découverte » est par lui, non pas produite, mais seulement révélée, déjà d'une certaine façon donnée et présente « en soi » dans l'économie politique avant de devenir « pour soi », consciente, dans le matérialisme historique. N'est-ce pas exactement la représentation idéologique dont je parlais tout à l'heure ?

Dans *Lire Le Capital* (1965), au chapitre sur « L'objet du *Capital* », Althusser a déjà longuement examiné ce problème. Aussi pouvons-nous nous appuyer sur sa démonstration, et nous contenter de la prolonger.

Althusser distingue, parmi les « critiques » de Marx à l'encontre de l'économie politique, celles qui sont présentées comme des critiques de détail, et une critique de fond. Parmi les premières se range le reproche que fait Marx aux économistes de désigner (et de déguiser) la plus-value sous le nom du profit, de la rente, de l'intérêt, qui n'en sont que les formes particulières, transformées. La critique de fond, c'est le caractère *anhistorique*, éternitaire, fixiste et abstrait des catégories économiques, qui sont en réalité le produit d'une histoire, dont elles ne reflètent qu'un moment déterminé. Parti d'un inventaire des formulations critiques de Marx, qu'il veut examiner *à la lettre*, Althusser a raison de ne pas confondre ces deux critiques, qui n'ont pas le même angle d'attaque (l'une « technique », l'autre « philosophique ». Nous verrons cependant dans un instant qu'elles sont intrinsèquement liées.

Althusser le constate d'ailleurs lui-même, dans le cours de son analyse, puisque la question de la « terminologie » et celle de l' « historicité » se rejoignent finalement dans la question de la

différence de problématique de l'economie et de la théorie du *Capital*. Althusser montre que l'idée d'une « historicisation » des catégories économiques est une idée profondément équivoque, puisqu'elle ne met pas en question l'*objet* théorique de l'économie politique, mais seulement les limites à l'intérieur desquelles sa représentation peut être créditée d'une validité historique. Au lieu de renvoyer aux conditions mêmes sous lesquelles une théorie peut s'approprier le réel (sous la modalité de la connaissance), et donc le « transformer » en objet de connaissance, conditions qui dépendent de la nature des *concepts* qu'elle définit et du type de *causalité* qu'ils expriment, au lieu de mettre en cause par conséquent les conditions d'*objectivité* de la théorie économique, l'idée d' « historicisation » ne renvoie qu'aux conditions subjectives du rapport entre la théorie et l'histoire, même si cette *subjectivité* n'est pas la subjectivité individuelle des économistes, mais la subjectivité « transcendantale » impliquée dans leur conscience théorique, et dans les limites historiques de cette conscience. On peut ainsi s'imaginer que l'objet du *Capital* est le même objet, a la même structure que celui de l'économie politique, est défini par le même type de catégories quantitatives, par le même empirisme des grandeurs « variables » immédiatement données dans l'expérience pratique des « faits économiques », et par le même système de catégories anthropologiques sous-jacentes (l'anthropologie des « besoins » humains et du comportement de l'*homo oeconomicus*, que les développements de l'économie politique n'ont cessé d'enrichir de nouvelles facultés fictives, depuis la « propension à investir » jusqu'à la « préférence pour la liquidité », etc.). Contre cette représentation, Althusser montre que *Le Capital* a en réalité un autre objet, irréductible à l'objet de l'économie politique, car il ne se contente pas de limiter, de relativiser la validité des catégories économiques (cela, c'est le but d'un Stuart Mill, le vrai père de l' « anthropologie économique »), mais il développe la théorie des *rapports de production* eux-mêmes. C'est pourquoi Althusser attache une particulière importance aux formulations d'Engels dans la préface au livre II du *Capital* (1885). Car les formulations d'Engels font directement écho à cette rupture théorique décisive qui consiste, chez Marx, à reconnaître l'irrationalité de l'expression « prix (ou valeur) *du travail* », pour poser à sa place le problème de la valeur *de la force de travail* ; elles amènent Engels à caractériser l'œuvre de Marx comme un *changement de terrain* théorique, inscrit dans un *changement de problématique*. Les mêmes mots, en tant qu'ils désignent des concepts, ne peuvent avoir le même sens d'une problématique à l'autre : ce qui les investit d'un sens théorique déterminé n'est pas leur signification immédiate, isolée, mais leur fonction dans un système théorique d'ensemble.

Cependant, comme le remarque aussitôt Althusser, ces formulations remarquables sont encore limitées à l'aspect *formel* de la révolution théorique de Marx. Si elles suffisent à marquer, sans contestation possible, la « coupure » qui sépare le fait de « produire » la plus-value, dans une problématique où elle est impensable comme telle (celle des économistes), du fait de la « reconnaître », de l'expliquer et d'en faire la base d'une nouvelle problématique (celle de Marx), ces formulations d'Engels ne suffisent pas à nous *expliquer* le passage d'une problématique à l'autre, en tant qu'il réalise un nouveau rapport (théorique) au réel. Elles sont contraintes de nous le présenter à son tour comme un « fait », sur le mode de la « découverte », du « c'est ainsi ».

Et par là nous sommes renvoyés à l'équivoque entretenue par l'idée d'historicisation. C'est là proprement *l'historicisme* comme théorie de la connaissance, comme variante de l'empirisme philosophique. S'il y a passage d'une problématique théorique à une autre, transformation de la théorie, ce serait simplement parce que *la réalité change*, parce que les rapports marchands se développent, se généralisent dans le mode de production capitaliste, et que ce changement *se réfléchit* immédiatement dans la théorie. Relevant notamment cette équivoque dans le paragraphe célèbre de l'Introduction de 1857 sur la « méthode de l'économie politique », Althusser montre qu'une telle « explication » du développement de l'économie politique présuppose toujours une conception idéaliste et téléologique de l'histoire, dans laquelle la théorie (y compris la théorie scientifique) représente directement *la conscience de soi d'un temps*, le présent historique de chaque époque devenant conscient de soi, en tant que totalité unifiée, dans la forme réflexive de la théorie. Et puisque la théorie de Marx est la *critique* des catégories économiques, puisqu'elle doit elle aussi être à son tour la réflexion du présent, il faut supposer que ce présent incarne la figure privilégiée d'une *conscience critique de soi*, d'un moment historique qui est à lui-même sa propre « autocritique », bref, d'un moment historique qui coïncide avec un savoir absolu. Dès lors, la nouveauté révolutionnaire de la théorie marxiste ne peut plus être pensée que comme la « fin » de l'histoire théorique antérieure (au double sens de ce terme), comme la *vérité de* l'économie politique, à laquelle l'économie politique tendait toujours déjà, fût-ce sous les formes (aliénées) de la contradiction, de l'erreur, et de l'inconscience. Ce qui *annule* en fait l'idée d'un changement de terrain et d'une transformation révolutionnaire, au sens fort.

Je voudrais essayer de prolonger ces analyses, et en même temps, sur un point précis, de leur apporter un correctif. Il s'agit, en un sens, de les aggraver, de montrer que cette représentation idéaliste

de sa propre position historique-théorique a eu, chez Marx, des conséquences qui vont loin, mais il s'agit aussi de montrer que, chez Marx lui-même, dans des conditions historiques déterminées, les éléments d'une *autre position* du problème, tout à fait différente, figurent aussi en toutes lettres.

Les conséquences, d'abord. Pour en mesurer la portée, prenons l'un des textes dans lesquels Marx expose sous la forme la plus synthétique la nature du « quiproquo » des économistes :

« Nulle part Ricardo ne considère isolément la *plus-value*, indépendamment de ses formes particulières — profit (et intérêt), rente. Aussi ses considérations sur la composition organique du capital, problème d'une importance si déterminante, sont-elles limitées aux distinctions théoriques héritées d'Adam Smith (et des physiocrates), qui proviennent du procès de circulation (capital fixe et capital circulant) ; mais nulle part il ne mentionne ni ne reconnaît les distinctions relatives à la composition organique dans le procès de production proprement dit. D'où sa confusion de la *valeur* et du *prix de production*, sa théorie fausse de la rente, ses lois fausses sur les causes de hausse et de baisse des taux de profit, etc.

Profit et plus-value ne sont identiques que dans la mesure où le capital avancé est identique au capital directement dépensé en salaires [...]. Dans ses considérations sur le profit et le salaire, Ricardo fait donc aussi abstraction de la partie constante du capital, qui n'est pas dépensée en salaires. Il traite la question comme si le capital tout entier était directement dépensé en salaires. *Dans cette mesure*, c'est donc *la plus-value* qu'il considère et *non le profit*, et on peut parler chez lui d'une théorie de la plus-value. Mais, d'un autre côté, il croit parler du profit comme tel, et de fait on voit se multiplier dans son exposé les vues qui procèdent de la présupposition du profit, et non de la plus-value. Quand il expose correctement les lois de la plus-value, il les falsifie en les énonçant immédiatement comme lois du profit. Et d'un autre côté, il prétend exposer les lois du profit immédiatement, sans les éléments intermédiaires, comme lois de la plus-value.

Lorsque nous parlons de sa théorie de la plus-value, c'est donc de sa théorie du profit que nous parlons, pour autant qu'il le confond avec la plus-value, c'est-à-dire du profit rapporté au seul capital variable, à la part du capital dépensée en salaires [...].

Le fait que la plus-value ne puisse être traitée que par rapport au capital variable (au capital directement dépensé en salaires) — et sans théorie de la plus-value aucune théorie du profit n'est possible — tient si profondément à la nature de la chose que Ricardo traite tout l'ensemble du capital comme du capital variable et fait *abstrac-*

tion du capital constant, bien qu'il le mentionne à l'occasion sous la forme d'avances [1]. »

Texte remarquable, et, si l'on veut bien l'examiner en détail, fort surprenant. On imagine en effet facilement ce que pourrait objecter à cette argumentation un économiste ricardien, ou simplement un lecteur de Ricardo : est-ce que toutes les « difficultés » et les « erreurs » relevées par Marx ne viennent pas de ce qu'il veut à toute force *faire parler Ricardo d'autre chose que ce dont il parle*, de plus-value quand il s'agit de profit, et réciproquement ? La belle critique, dira-t-on, que celle qui commence par accommoder le texte à sa façon pour mieux le critiquer ! Mais ce serait oublier non seulement les difficultés inéluctables et les contradictions de fait de la théorie de Ricardo (en particulier sa contradiction immédiate dans la définition de la valeur par le « temps de travail nécessaire », dont seule l'analyse de Marx peut expliquer l'origine), mais où réside *le point essentiel* de la critique. Ce point ne tient pas dans le fait de prendre un mot pour un autre, mais dans le fait que Ricardo, cet « économiste de la production par excellence », est en réalité incapable de faire une théorie véritable *de la production* capitaliste. Ricardo ne fait qu'une théorie *de la production du point de vue de la circulation*, comme le montre en particulier sa définition de la « composition organique » du capital, qui perpétue le point de vue des physiocrates et de Smith. Ricardo rapporte le profit (et le taux de profit) non aux conditions dans lesquelles la valeur est produite, mais aux conditions dans lesquelles les différentes fractions du capital circulent, aux périodes différentes de leur « immobilisation ». Pour Ricardo, le concept de « travail » est un concept indifférencié, le « temps de travail » n'est pas tant la mesure d'une force de travail dépensée que le *délai* nécessaire à la production, le temps que le travail de l'ouvrier « épargne » au capitaliste (ce qui exprime, sur le temps de travail, le point de vue du capital, et non celui du producteur [2]). Inversement, il fait entrer dans la définition de la valeur des rapports de *distribution* (parce que le capitaliste individuel comptabilise comme *frais*, dépenses supplémentaires de capital, les fractions de la plus-value qu'il doit rétrocéder sous forme d'intérêt, etc.). Si, chez Ricardo, les rapports de distribution sont bien

1. MARX, *Théories sur la plus-value*, Dietz, 1959, tome II, chap. 15, § 1, p. 369-370.

2. Ainsi l'économie politique — y compris Ricardo — se représente toujours déjà le *travail* comme une « puissance du capital », ainsi que l'explique Marx dans le livre I. C'est le fond de sa position théorique bourgeoise. C'est pourquoi il est tout à fait insuffisant de classer les théories économiques dans l'histoire, selon qu'elles font ou non du travail la base de leur problématique. Il faut encore se demander *quel* concept du « travail » y est mis en œuvre.

« l'envers » des rapports de production, c'est que les rapports de production ne sont que *des rapports de distribution* des revenus (avec leur antagonisme propre : le salaire s'oppose au profit).

Tout cela, Marx l'explique clairement. Mais voyons maintenant la contrepartie de cette explication. Elle tient en une phrase : une *régression* manifeste dans la définition de la plus-value, qui doit sauter aux yeux si on se reporte au texte du *Capital*. Dans sa critique, Marx « mesure » en quelque sorte la théorie de Ricardo à l'étalon de sa propre théorie de la plus-value. Mais il fait là une opération de dupe, parce que cette « mesure » s'effectue au prix d'une définition non marxiste de la plus-value. On pourrait aller jusqu'à dire : au prix d'une définition « ricardienne » de la plus-value, si, par hypothèse, Ricardo en avait formulé une (mais n'est-ce pas, précisément, l'hypothèse de Marx ?). C'est l'équivoque même de l'idée de « critique » qui se révèle ici, en nous montrant qu'une critique qui ne serait *que cela* ne pourrait jamais vraiment *sortir* de l'horizon de l'adversaire.

En effet, il est clair, d'abord, que Marx raisonne ici de bout en bout comme si la *définition (théorique) de la plus-value* n'était que la *définition (arithmétique) du « taux de plus-value »* : rapport de la plus-value au (seul) capital variable (pl/v) [3]. Sans compter que cette définition est manifestement circulaire, elle déplace complètement le problème, tel que Marx l'expose par ailleurs : définir la plus-value, ce n'est pas évaluer un rapport numérique, tel qu'il s'établit *après coup*, après la production, c'est expliquer la signification de ce rapport, expliquer *pourquoi* il est nécessaire de « mesurer » le taux d'exploitation par le rapport de la plus-value au *seul* capital variable, c'est donc définir *la forme sociale* du procès même de production, comme procès de production de surtravail. En ce sens, et on peut lui retourner l'imputation, la « définition » sur laquelle Marx, ici, s'appuie pour critiquer Ricardo, est parfaitement « anhistorique ». Première conséquence.

Mais il y a plus grave : car dans cette définition Marx *reprend entièrement à son compte*, dans le temps même où il la reproche à Ricardo, la « bévue » des économistes, *l' « oubli » du capital constant*. Très précisément il ne dénonce cet oubli dans la théorie *du profit* de Ricardo qu'à la condition de le perpétuer dans sa propre théorie *de la plus-value* : « Le fait que la plus-value ne puisse être traitée que par rapport au capital variable [...] tient si profondément à

3. Alors que le taux de profit = $pl/(c + v)$. N'oublions pas que le profit est une grandeur que le capitaliste cherche *lui-même*, au moins dans certaines circonstances, à mesurer (tout en s'appliquant généralement à dissimuler cette mesure dans la comptabilité qu'il publie).

la nature de la chose [...]. » Tout se passe alors comme si on pouvait (et comme si on devait), pour expliquer la production de plus-value, faire abstraction du capital constant, qui représente, on le sait, la valeur des moyens de production. Mais, faire ainsi « abstraction » du capital constant et des moyens de production, ce n'est pas seulement ignorer le problème de la « conservation » et du « transfert » de leur valeur à la marchandise produite, c'est ignorer *le rôle des moyens de production dans la production de la plus-value*. C'est ignorer que le travail social produit de la plus-value dans la mesure seulement où il est incorporé, comme usage d'une marchandise spécifique, aux moyens de production déjà capitalisés, déjà « *monopolisés* » *par une classe* possédante. Bref, c'est tout simplement faire « abstraction » des rapports de production capitalistes eux-mêmes. Car tout ce que nous venons de rappeler est le noyau même de l'exposé de Marx dans le livre I du *Capital* [4]. Que peut bien signifier, dès lors, l'usage du terme de « plus-value » et l'interprétation (critique) de l'économie politique à la lumière de sa découverte ?

On voit maintenant, si du moins nous faisons à Marx l'honneur de le lire à la lettre, de quel prix est payé dans des textes comme celui que je viens de citer la représentation du marxisme comme « vérité » *de* l'économie politique, à travers cette « dialectique » de la plus-value et de ses « formes particulières ». Ce prix est l'impossibilité de se maintenir sur le terrain du matérialisme historique.

Mais, dans cette situation même, nous trouvons une indication précieuse. Nous constatons en effet que ce qui a été gommé, *ce qui a disparu* (momentanément) *de la définition marxiste de la plus-value est précisément ce qui ne pouvait figurer dans la problématique des économistes* : le monopole de classe des moyens de production et ses effets sur la forme sous laquelle est dépensé le travail social. Dans l'étonnante régression (momentanée) que constitue sa répétition de l' « oubli » des économistes, Marx nous révèle aussi le sens précis de cet « oubli », et il nous révèle que ce n'est pas un oubli, puisque l'objet sur lequel il porte *n'a jamais été pensé* jusqu'alors. Il nous montre en effet clairement : *1*) que, dans l'incapacité des économistes à poser le problème de la plus-value comme *forme générale* (dont le profit, la rente, l'intérêt ne sont que des formes particulières, transformées par le procès de circulation-distribution) *se réalise* d'une façon proprement théorique l'incompatibilité entre la problématique de l'économie politique et le concept de l'exploitation, de la lutte des classes ; *2*) que, sous le reproche *formel* qui est adressé à l'économie politique (ses catégories sont

4. Cf. *supra*, chap. 3, l'étude « Plus-value et classes sociales ».

abstraites, anhistoriques), on ne doit pas chercher autre chose que la forme spécifique de son rapport à la lutte des classes : l'économie politique est dénégation théorique active des rapports de classes, sous l'effet même de la lutte des classes à l'époque bourgeoise [5].

Nous pouvons alors dire ceci : la clé du passage de l'economie politique au matérialisme historique, et donc la clé de la « critique » de l'économie politique, c'est la reconnaissance et l'analyse de la lutte des classes *dans la production même*. C'est donc la reconnaissance du problème suivant : comment la lutte de classes, qui n'est nullement un procès *théorique*, a-t-elle produit des effets sur le terrain théorique, occupé jusqu'alors par la problématique idéologique bourgeoise de l'économie politique, de la philosophie, du droit, etc. ? C'est cette question *historique* (et non pas historiciste) qui commande l'intelligence de la « coupure épistémologique » accomplie dans *Le Capital* [6].

Mais tout cela, demandera-t-on, Marx ne l'a-t-il pas dit quelque part, « en clair » ? Il se trouve que oui, et dans des conditions très remarquables : notamment dans la postface de la deuxième édition allemande du *Capital* (1873). J'y renvoie le lecteur, car ce texte est facilement accessible, et il serait trop long de le citer entièrement.

Pour bien comprendre la portée de ce texte, il faut d'abord en rappeler la situation. Les textes des « Théories sur la plus-value » (et *a fortiori* ceux de 1857-1859) sont des textes *antérieurs* à la rédaction du livre I du *Capital* (ils datent de 1862-1863) : ce sont les « laboratoires » dans lesquels s'est élaborée la théorie de la plus-value sous sa forme achevée. Le texte de la postface (dont on commente surtout, d'habitude, les formulations sur le « renversement » de la dialectique hégélienne) est, lui, *postérieur* non seulement à la rédaction du *Capital*, mais à sa publication (1867) et à ses premiers effets historiques dans le mouvement ouvrier. Cette situation est en elle-même très importante : s'il ne faut pas, en effet,

---

5. Toutes choses égales d'ailleurs, on pensera ici aux explications décisives d'Engels à propos de l'*égalité* (*Anti-Dühring*, Ire partie, chap. 10) : dans la revendication de l'égalité, en tant qu'elle est reprise par le prolétariat, il ne faut jamais chercher *autre chose* que la revendication de l'abolition des inégalités de classes et *des classes* elles-mêmes. Dans la revendication de l' « historicité » des catégories économiques, il ne faut jamais chercher autre chose que la reconnaissance de la lutte des classes dans la production même. On notera que le texte de l'Introduction de 1857, auquel nous avons fait allusion plus haut, et à qui le sous-titre de « méthode de l'économie politique » a valu le malencontreux privilège de figurer trop souvent (ou plutôt trop exclusivement) comme exposé canonique de la dialectique marxiste, *ne parle jamais ni de contradiction ni de la lutte des classes!*

6. On notera ici, sans pouvoir y insister davantage, l'importance que Marx et Engels attachent l'un et l'autre à souligner le rôle du mouvement ouvrier anglais et des « critiques » socialistes de Ricardo.

surestimer l'ampleur de la diffusion des thèses du *Capital* dans la classe ouvrière avant l'époque des partis marxistes de la IIe Internationale, il serait tout aussi inexact de la nier. Entre 1867 et 1873, *Le Capital* et, d'une façon générale, la théorie du matérialisme historique ont déjà *pénétré* dans le mouvement ouvrier, selon une double modalité. D'une part, à travers la lecture et l'influence des textes eux-mêmes [7]. D'autre part, et peut-être davantage, à travers l'action *pratique* de Marx, du Conseil général de l'Internationale (cf. par exemple *Salaire, Prix et Profit*, ainsi que les articles de Marx et Engels sur le syndicalisme) et des premiers dirigeants « marxistes » du mouvement ouvrier (notamment en Allemagne). Le texte de 1873 appartient ainsi à une *conjoncture nouvelle* dans le rapport de la théorie marxiste au mouvement ouvrier et aux luttes du prolétariat. Le problème de la « position » du *Capital* dans l'histoire ne se pose plus, dès lors, comme un problème purement théorique, réfléchi dans le seul rapport entre des textes (ceux des économistes, celui de Marx). Il se pose ouvertement comme problème d'un *rapport pratique* entre des énoncés théoriques et un mouvement de masses, comme problème de leur « reconnaissance » mutuelle et de leurs effets réciproques. S'il est vrai que Marx, en 1873, réfléchit le contenu et la portée théorique du *Capital* en termes nouveaux, c'est qu'il les réfléchit dans une nouvelle conjoncture qui inclut déjà, matériellement, *les effets pratiques de la théorie marxiste sur le développement du mouvement ouvrier et des luttes de classes*. Dans cette conjoncture, la théorie marxiste acquiert ce qu'aucune théorie économique bourgeoise ne pouvait comporter, une « prise » pratique, « expérimentale », sur le procès historique, à travers les vicissitudes de sa propre « fusion » tendancielle avec le mouvement ouvrier. Cette prise expérimentale la constitue comme théorie scientifique [8].

Le texte de la postface, malgré sa brièveté, se distingue d'autres exposés antérieurs de Marx en ceci qu'il ne se contente pas de rattacher le développement de l'économie politique au développement des catégories marchandes et de la valeur d'échange, ni à la seule

7. Il faut souhaiter très vivement que les historiens marxistes nous restituent dans toute la mesure du possible l'histoire de la pénétration du *Capital* dans le mouvement ouvrier. Le chapitre de Jean Bruhat sur « La place du *Capital* dans l'histoire du socialisme », dans l'*Histoire générale du socialisme* de J. Droz (tome I, Paris P.U.F., 1972), n'aborde malheureusement pas ce problème. Est-ce faute d'informations suffisantes disponibles à ce jour ?

8. Ajoutons que, de ce fait, la postface de 1873 illustre bien ce que je proposerai d'appeler *la période de « rectification »* dans l'activité théorique de Marx (rectification qui est la forme même du *développement* de la théorie marxiste), et elle doit être rapprochée en cela d'autres textes décisifs comme *La Guerre civile en France*, la *Critique du Programme de Gotha*, les lettres à Vera Zassoulitch et à Mikhaïlovski, les *Notes sur Wagner*.

prédominance historique de telle ou telle « figure » du procès cyclique des métamorphoses du capital [9] : ces conditions apparaissent seulement comme la *base* nécessaire pour le développement de l'économie politique (car il n'y a de théorie que de ce qui *existe*, la pratique précède la théorie). L'économie politique s'est développée en France et surtout en Angleterre parce que les rapports de production capitalistes s'y développaient eux-mêmes ; elle est restée en Allemagne une scolastique imitative parce que le développement de la production capitaliste y a longtemps connu un retard considérable.

Mais Marx va maintenant plus loin : il expose comme *un seul processus* complexe, avec ses décalages et ses déplacements, ses phases successives, le développement (contradictoire) de l'économie politique et l'histoire des luttes de classes en Europe. « Tant qu'elle est bourgeoise, c'est-à-dire qu'elle conçoit l'ordre capitaliste non pas comme un stade de développement historique transitoire, mais à l'inverse comme la forme absolue, dernière, de la production sociale, l'économie politique ne peut rester une science qu'à la condition que la lutte des classes demeure latente ou ne se manifeste que par des phenomènes isolés. » En particulier aussi longtemps qu'elle n'est pas *organisée* du côté du prolétariat.

Aussi la période classique de l'économie politique s'arrête-t-elle en 1820, avec Ricardo, qui formule l'opposition des intérêts économiques de classes (salaire et profit, profit et rente) comme une loi naturelle, « limite que la science bourgeoise ne franchira pas ». Ensuite, alors même que l'antagonisme du capital et du prolétariat reste masqué par celui du capital industriel et de la propriété foncière, se développent les contradictions *internes* de l'économie politique. « C'est en 1830 qu'éclate la crise décisive. En France et en Angleterre, la bourgeoisie s'empare du pouvoir politique. Dès lors, dans la théorie comme dans la pratique, la lutte des classes revêt des formes de plus en plus accusées, de plus en plus menaçantes. Elle sonne le glas de l'économie bourgeoise scientifique. » Après les révolutions de 1848-1849, on entre dans la période de la *décomposition* de l'économie politique, de sa transformation en économie « vulgaire ». Et dans le même temps, le *socialisme* acquiert une forme scientifique, il développe la critique de l'économie politique: « En tant qu'une telle critique représente une classe, elle ne peut représenter que celle dont la mission historique est de révolutionner le mode de production capitaliste, et, finalement, d'abolir les classes — le prolétariat. »

---

9. Cf. *Le Capital*, livre II, chap. 1 à 4. Soit dit en passant, l'un des plus extraordinaires exemples d'analyse « structurale » qu'on pourrait aller chercher dans l'œuvre de Marx.

Il faut voir ici bien autre chose qu'un « sociologisme » simple, faisant de l'économie politique, puis du socialisme, la conscience collective d'un temps ou même d'une classe. Dès lors que l'effet des conditions historiques sur la théorie passe par les *phases* de la lutte économique et politique de classes, le moment historique ne peut plus être représenté comme « totalité » simple, unifiée dans la prégnance d'un même « principe ». Et l'histoire de la théorie ne renvoie pas terme à terme à la position *de chaque* classe, mais à la forme de leur *contradiction d'ensemble*. Le rapport est non entre chaque classe et « sa » théorie, mais d'abord entre la forme des contradictions de classes et la forme des contradictions dans la théorie.

Du côté de la théorie, nous avons donc *trois* termes : économie politique « scientifique », économie « vulgaire », socialisme scientifique. L'économie classique est « scientifique » *formellement*, en tant qu'elle cherche des explications objectives qui remontent aux principes, et ne se contentent pas d'élaborer l'idéologie économique impliquée dans les techniques de la gestion capitaliste des « affaires ». C'est qu'elle renvoie à la lutte du capital (industriel) contre la propriété foncière (et plus le mode de production capitaliste se développe, y compris dans l'agriculture, plus cette lutte se limite à une lutte pour une répartition déterminée de la plus-value *entre* les fractions de la classe dominante). Dans cette mesure même elle ne peut représenter l'opposition des intérêts du capital et du prolétariat que comme une contradiction secondaire, non antagoniste. Elle contient donc *toujours déja* un élément « vulgaire », « apologétique » (l'élément « exotérique » de Smith, toujours présent au cœur de la théorie de Ricardo : la « théorie » des trois « facteurs » de la production : Terre, Capital, Travail).

On peut alors suggérer ceci : ce qui confère à l'économie classique *sa forme « scientifique »*, ce qui commande de l'intérieur la production de ses « abstractions scientifiques », c'est précisément la combinaison de l'élément objectif et de l'élément vulgaire : *la combinaison de l'élément de reconnaissance et de l'élément de méconnaissance des luttes de classes dans l'unité d'une même problématique*. Combinaison nécessaire et contradictoire, constitutive de l'économie politique.

Cette combinaison ne peut subsister lorsque la contradiction sociale dominante se déplace, lorsque l'antagonisme du prolétariat et du capital passe comme tel au premier plan. L'économie politique devient alors une économie purement vulgaire, une technique et une idéologie de la gestion capitaliste. L'économie politique disparaît en tant que « science », dans le moment même où se constitue une théorie du socialisme scientifique, qui a précisément pour objet le développement de la lutte des classes.

Marx en arrive ainsi à l'idée que la position et les effets *de la théorie dans la lutte des classes* sont eux-mêmes commandés par les effets *de la lutte des classes dans la théorie*. Il ouvre le problème philosophique auquel sera suspendue toute la philosophie marxiste : expliquer l'objectivité scientifique d'une théorie en tant qu'elle dépend, historiquement et pratiquement, de la position de classe déterminée qui s'y réalise.

Dans cette voie, il nous faut maintenant rejoindre Lénine pour pouvoir faire un pas de plus [10].

Lénine et les « déviations » du marxisme

Lénine, c'est bien connu, est par excellence le théoricien des *tendances* et des luttes de tendances dans l'histoire du marxisme. Il ne cesse lui-même de prendre activement parti dans les luttes de tendances, et il organise la lutte acharnée, sans concessions ni merci, contre telle ou telle tendance, selon la conjoncture qui l'impose, distribuant ses coups à la fois « à droite » et « à gauche ». Cette polémique intérieure (qui le rendait odieux à la plupart des théoriciens marxistes de son temps) imprime à toute son œuvre un « style » spécifique, excluant tout « libéralisme », un style que les partis et les théoriciens léninistes du XXe siècle ont en partie hérité (pas toujours avec son contenu réel). En même temps, on sait aussi (ou du moins on redécouvre, depuis vingt ans) que Lénine est le théoricien de la liberté de discussion et de critique *dans l'unité* du parti et du mouvement ouvrier (en vue de préserver et de construire cette unité), l'adversaire de toutes les luttes de « fractions », même et surtout quand elles sont masquées sous une unanimité officielle [11]. On sait que, jusqu'à sa mort, dans les conditions les plus difficiles, il s'est battu pour une solution démocratique, non bureaucratique des contradictions au sein du parti et du prolétariat révolutionnaire.

La tradition du mouvement communiste a enregistré cette leçon sous une forme simple : le marxisme est constamment menacé d'une double « déviation » dans la théorie et dans la pratique, déviation « droitière » et déviation « gauchiste ». Lénine lutte *à la fois* contre

10. Bien entendu, de Marx à Lénine, le « passage » est plus complexe que le simple héritage d'une formulation. Il comporte tout le « détour » de la pratique, du travail de la IIe Internationale. Notons que c'est Engels qui énonce en tout clarté le concept de la *lutte théorique de classe* (lutte de classe dans la théorie), dans un texte, la préface de 1874 à *La Guerre des paysans*, que Lénine mettra au centre de *Que faire ?*, en le commentant longuement. Cf. ALTHUSSER, *Réponse à John Lewis*, Maspero, 1973, p. 12.

11. Cf. les travaux du Xe Congrès du P.C. (b.), 1921. LÉNINE, Œuvres complètes, tome 32.

ces deux déviations, il se tient également éloigné de l'une et de l'autre. Seul le léninisme, parmi les courants issus de Marx, peut être ainsi à la fois fidèle et complet : seul, il réussit à développer le marxisme dans la « ligne » correcte, prescrite par les principes mêmes de son fondateur. A cette première caractéristique, la tradition marxiste en ajoute une seconde : lutter sur deux fronts, ce n'est pas occuper une position éclectique, au « centre » de leur dispositif, en empruntant à l'une et à l'autre. Mais c'est « dépasser » réellement leur opposition, en découvrant la racine commune des opportunismes « de droite » et « de gauche », dont l'opposition dogmatique n'a qu'un caractère mécanique (l'opportunisme « de gauche », c'est un opportunisme « de droite », simplement renversé), pour s'installer en un autre lieu : celui de « l'analyse concrète des situations concrètes », celui de la dialectique.

Je voudrais, certes, reprendre ici à mon compte cette leçon traditionnelle, que l'histoire a confirmée. Mais aussi montrer qu'elle ne va pas sans poser des problèmes, qui ne doivent pas être « oubliés » dans leur solution, si l'on veut qu'elle ne prête, à son tour, à aucune déviation, à aucun dogmatisme. Car il ne suffit pas d'enregistrer la réponse pratique de Lénine à la question de l'histoire du marxisme et de ses crises ; il faut aussi se demander : qu'est-ce qu'une tendance ? qu'est-ce qu'une « déviation » ? Par rapport à quel critère, à quel point ou à quelle direction « fixes » peut-on repérer une déviation ? Lénine n'a cessé, en fait, de réfléchir à ces questions d'orientation, et notre première tâche est de le lire attentivement. Ce faisant, il a progressivement élaboré, depuis les textes sur l' « économisme », à l'époque de la constitution de la social-démocratie russe (1900-1905), et les textes qui prennent acte de la « faillite de la IIe Internationale », pendant et après la guerre impérialiste de 1914, jusqu'à ceux qui se rattachent à la fondation de l'Internationale communiste, les éléments d'une véritable théorie de l'histoire du mouvement ouvrier, qu'il faudra bien un jour exposer pour elle-même. N'en retenons ici que ce qui concerne la *théorie* marxiste, non pas conçue dans une illusoire pureté, mais comme un moment dans le développement du socialisme moderne (le moment de la « conscience » scientifique et de l' « organisation »).

Pour esquisser cette lecture, je n'examinerai ici que les quatre points suivants :

1. Sur quel terrain Lénine pose-t-il le problème de l'histoire du marxisme, dès lors que ce terrain ne peut être purement théorique ?
2. Pourquoi, aux yeux de Lénine, la lutte de tendances est-elle inéluctable dans le développement du marxisme ?

3. Comment Lénine pratique-t-il la lutte de tendances et la critique des tendances « déviationnistes » ?
4. Qu'est-ce qui fait, finalement, l'originalité et, pour nous, l'actualité de cette critique ?

J'examinerai ces quatre points à travers le rappel de quelques textes importants, qui représentent en même temps des étapes historiques dans la formation du léninisme. Je serai obligé de faire en grande partie abstraction du contenu même des luttes menées par Lénine contre le populisme, le marxisme « légal », le menchevisme, l'opportunisme de la majorité de la IIe Internationale, le « gauchisme », etc. C'est toute l'histoire du marxisme sur un demi-siècle qu'il faudrait écrire. Je n'en retiendrai que le mouvement d'ensemble de la constitution des catégories dans lesquelles Lénine a réfléchi la forme et l'enjeu historique de ces combats.

1. Rappelons d'abord, brièvement, sur quel terrain, et donc en quels termes, Lénine a d'emblée posé le problème du développement du marxisme : dès l'époque de la construction d'un parti révolutionnaire, et de la rédaction de *Que faire ?* (1902). Le mot d'ordre de Lénine est alors, on le sait : « Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire. [...] Seul un parti guidé par une théorie d'avant-garde est capable de remplir le rôle de combattant d'avant-garde [12]. » Et cette théorie nécessaire ne peut être que la théorie marxiste, le socialisme scientifique *déjà* élaboré en dehors de la classe ouvrière russe, qui doit se l'approprier et l'appliquer dans sa pratique. Lénine reprend et cite la thèse d'Engels sur l'existence et l'importance de la lutte théorique, il reprend et cite la thèse de Kautsky sur la nécessité d'une *fusion* de la théorie marxiste et du mouvement ouvrier, qui surgissent initialement d'une façon indépendante, de « prémisses distinctes » : l'une de la transformation théorique des formes les plus avancées de l'idéologie bourgeoise, l'autre de l'expérience des luttes de classes économiques, spontanément suscitées par l'exploitation capitaliste. Pour combattre le « spontanéisme », le « trade-unionisme », qui prétendent réduire la lutte de classe prolétarienne à la lutte syndicale, au mouvement gréviste, et la soumettent ainsi, qu'ils le veuillent ou non, à la politique *bourgeoise*, Lénine reprend à Kautsky la thèse de la séparation initiale de la lutte de classe (économique) et de la théorie socialiste scientifique, de l' « importation » nécessaire de celle-ci *dans* celle-là, aboutissant à la « fusion » des deux.

Arrêtons-nous ici un instant. Dans ces analyses, il importe de remarquer que Lénine prend d'emblée pour « objet » non la théorie

12. LÉNINE, Œuvres complètes, tome V, p. 374 et s.

seule, ou la pratique seule, mais précisément *le rapport* historique de la théorie à la pratique révolutionnaire, pour en étudier les formes concrètes, dans une conjoncture donnée. C'est ce rapport qui constitue le véritable objet de l'histoire du marxisme, parce qu'il renvoie à sa détermination matérialiste. Certes, dans *Que faire ?*, Lénine l'envisage avant tout *du point de vue de la pratique*, et on peut penser qu'il ne le considère que dans un seul sens : de la théorie (déjà donnée) vers la pratique (qu'il s'agit d'organiser et de transformer). Lénine a lui-même reconnu et expliqué, ultérieurement, cette orientation unilatérale, imposée par la conjoncture [13]. Mais cette orientation dominante ne signifie nullement que Lénine a *ignoré* la complexité du rapport de la théorie à la pratique ; dès qu'on relit son analyse en détail, on peut au contraire se convaincre qu'il le pense d'emblée comme un rapport dialectique, impliquant l'histoire de ses *deux termes*. A preuve précisément le fait que, pour lui, l'objectif principal du moment, objectif *pratique* (organiser la lutte politique de la classe ouvrière russe, créer l'instrument matériel de cette lutte qu'est le parti), passe par une insistance sans précédent sur le rôle *de la théorie* (scientifique) dans le mouvement révolutionnaire. Cette dialectique est restée à proprement parler insaisissable pour les adversaires de Lénine, qui n'ont su y voir tantôt qu'un « théoricisme » (un scientisme et un dogmatisme), tantôt qu'un « praticisme » (voire un pragmatisme). Nous pouvons donc nous attendre à ce que les termes mêmes dans lesquels Lénine définit la théorie impliquent *aussi*, même sous une forme très générale, non développée, une thèse complémentaire : une thèse qui concerne l'effet du rapport théorie-pratique sur la théorie elle-même. L'analyse de Lénine implique que, tendanciellement, le développement de la théorie marxiste est lui aussi affecté par son « application » et son « importation » dans le mouvement ouvrier : il est, comme nous le remarquions déjà ci-dessus à propos de Marx lui-même, de plus en plus profondément commandé par les effets de *sa propre* « fusion » avec le mouvement ouvrier révolutionnaire, qui lui fournit sa base pratique, expérimentale, ses problèmes à résoudre, ses conditions d'intervention.

Pour le comprendre, il faut prêter attention à ce qui, dans la reprise même de ses formulations, *distingue* déjà Lénine de Kautsky. Sans que cette distinction ait pris alors la forme d'une opposition, elle acquiert, lorsqu'on en connaît les suites, un singulier relief. Ce qui caractérise en effet la formulation de Kautsky (formulation que,

13. Cf LÉNINE, *Discours sur la question du programme du parti* (1903), Œuvres complètes, tome VI, p. 515 ; et préface au recueil *En douze ans* (1907), Œuvres complètes, tome XIII, p. 95 et s.

je le répète, Lénine cite et donne en exemple), c'est qu'elle analyse la « fusion » du socialisme et du mouvement ouvrier en termes *sociologistes*, et donc mécanistes. Kautsky considère le socialisme (théorique) et la lutte de classe du prolétariat (notons-le bien, il s'agit, dans la formulation de Kautsky, de la lutte de classes *en général*) comme deux *effets indépendants* des rapports économiques actuels : « Le socialisme et la lutte de classe surgissent parallèlement et ne s'engendrent pas l'un l'autre. » Parallélisme et, donc, extériorité réciproque renvoient chez lui non aux conditions d'une conjoncture déterminée, mais à la structure permanente de la société capitaliste, qui fait que « le porteur de *la* science n'est pas le prolétariat, mais les intellectuels bourgeois. » Chacun des éléments du mouvement révolutionnaire est ainsi immédiatement rapporté à l'existence d'un groupe social distinct : d'un côté les ouvriers, de l'autre les intellectuels ; et la fusion de la théorie et de la pratique révolutionnaires devient l'expression immédiate de l'union des intellectuels avec les ouvriers.

S'il est vrai que Kautsky peut ainsi *décrire* dans ses grandes lignes un « fait » historique (le fait que Marx et Engels furent des « intellectuels bourgeois »), l'explication qu'il en donne par sa formulation est profondément idéaliste : le socialisme théorique semble se constituer *hors* de la lutte des classes, puisque hors de la classe ouvrière comme groupe sociologique, « dans le cerveau de certains individus » de la bourgeoisie. Ce « fait » se trouve ainsi privé de sa signification historique réelle, ou, plutôt, il se trouve toujours fondamentalement représenté dans les catégories du « spontanéisme » que Kautsky est censé critiquer : simplement, à côté de la spontanéité *ouvrière* (qui engendre la lutte de classes, mais non la conscience théorique), il y a aussi une spontanéité *intellectuelle* (qui engendre la connaissance scientifique). Dès lors, la « fusion » réclamée par Kautsky ne peut s'expliquer que par une harmonie préétablie entre la pensée des intellectuels et la lutte des ouvriers, et, sur le plan pratique, celui de l'organisation du parti, elle ne peut conduire qu'à un primat des intellectuels, à un rôle dirigeant des intellectuels comme tels (image inversée de l'ouvriérisme). Nous retrouverons plus loin ces caractéristiques de la pensée de Kautsky.

Or, tout au long de *Que faire ?* (et des textes contemporains), Lénine développe une tout autre argumentation, qui rompt complètement avec le sociologisme, et qui confère ainsi aux formulations formellement reprises à Kautsky une signification très différente. A la différence de Kautsky, Lénine ne conçoit pas la « séparation » initiale du mouvement ouvrier et de la théorie scientifique sur un mode sociologique (et psychosociologique), comme une confrontation entre le groupe des « ouvriers » et celui des « intellectuels », et entre

leurs « consciences » respectives. Il étudie les *conditions sociales*, historiquement déterminées, de cette séparation relative, puis de la fusion, ce qui est tout autre chose.

En premier lieu, Lénine montre que le concept de « spontanéité » n'a pas de sens absolu : « il y a spontanéité et spontanéité »; il y a très précisément une *histoire* de la « spontanéité » ouvrière, c'est-à-dire une histoire des degrés et des formes de *l'organisation* des luttes du prolétariat dans chaque pays. C'est cette histoire (et non une déduction sociologique) qui permet de constater et d'expliquer ce fait capital : la « spontanéité » ouvrière, si elle est un commencement inévitable, n'est pour autant ni simple ni immédiate, elle est au contraire toujours déjà complexe et contradictoire. Elle n'est donc pas *le vide* de toute position politique, mais *le plein* d'une politique bien déterminée, dictée par l'idéologie dominante, une politique bourgeoise. Voilà pourquoi le « spontanéisme » (ou le « trade-unionisme »), qui fait de la spontanéité un mythe et un idéal, ne peut que *renforcer* la domination de l'idéologie bourgeoise. La spontanéité, c'est le fait que la classe ouvrière soit *toujours* (y compris, dit Lénine, la classe ouvrière allemande, alors la plus « avancée » du point de vue de la conscience révolutionnaire) *partagée* entre plusieurs idéologies (prolétarienne, bourgeoise) entre lesquelles se déroule une lutte incessante.

En second lieu, Lénine récuse avec force tout privilège des « intellectuels » en tant que groupe social au regard de la théorie révolutionnaire. En tant que groupe social, les intellectuels ne sont pas *plus avancés* que les ouvriers, ils le sont infiniment moins. S'il y a une tendance spontanée des intellectuels, c'est « un penchant démesuré à passer au libéralisme », qui produira ses effets au sein même du mouvement ouvrier. Cette tendance s'enracine dans les conditions matérielles et dans les formes sociales du « travail intellectuel » lui-même, dans la société capitaliste, en particulier dans la forme universitaire et académique de l'activité scientifique, directement liée à la structure de l'appareil d'Etat bourgeois. Les intellectuels sont ainsi, très matériellement, non pas des « fonctionnaires de l'humanité », comme le voudrait la philosophie, mais des fonctionnaires de l'idéologie dominante, et il n'est pas en leur pouvoir de s'en libérer collectivement aussi longtemps que règnent les rapports sociaux capitalistes. Constater que les fondateurs du socialisme scientifique ont été, à l'origine, des intellectuels bourgeois, ce n'est donc pas enregistrer un simple fait, sur le fond d'une harmonie préétablie, c'est poser un problème difficile. C'est mettre en évidence que la constitution du socialisme scientifique n'est pas en continuité avec le travail intellectuel antérieur, mais le résultat d'une profonde *rupture* avec l'idéologie dominante comme avec les formes antérieures du travail scientifique.

Cette rupture serait inintelligible si on se représentait la théorie comme une activité autonome, ayant son origine en elle-même ou dans l'invention créatrice du théoricien (dans son « cerveau »). La théorie n'a pas de Sujet individuel, elle n'a que des « ouvriers » intellectuels, qui mettent en œuvre les moyens théoriques existants dans des conditions déterminées. Tout tient donc à ces conditions. Lénine les analyse sous un double chef : il relève d'un côté (condition négative) le fait que la théorie soit « extérieure » non pas aux rapports et aux luttes de classes en général, mais à la sphère *des seuls rapports économiques entre ouvriers et employeurs*, des luttes économiques qui ont pour enjeu les conditions d'achat et de vente de la force de travail. Mais la théorie est d'emblée soumise aux effets de la lutte *politique* de classes, qui met en présence *toutes* les classes de la société. De l'autre côté (condition positive), il relève le fait que la lutte de classe prolétarienne, dès ses premières manifestations, a toujours déjà commencé à produire *des effets dans l'idéologie* économique, politique, philosophique dominante, des effets d'abord indirects et inégaux, mais bien réels, et décelables dans les contradictions mêmes de l'idéologie dominante.

Ainsi Lénine conçoit d'emblée le rapport de la théorie révolutionnaire au mouvement ouvrier comme le rapport *entre deux formes*, inégalement développées, et développées sur un terrain différent *de la lutte des classes*. L'importation méthodique de la théorie marxiste dans les organisations nées de la lutte économique, pour les transformer en *partis* révolutionnaires, n'est donc que la *contrepartie, l'effet en retour* d'un processus où se développaient déjà les effets d'une même lutte de classes, irréductible à une forme simple. On peut comprendre alors le destin historique singulier de la théorie marxiste : importée « de l'extérieur » dans le mouvement ouvrier, mais « reconnue » par lui au travers des luttes économiques et politiques, elle devient la condition *interne* de son organisation, l'élément grâce auquel cette organisation se soustrait à l'influence politique et idéologique des classes dominantes, pour conquérir son indépendance, l'élément qui développe le caractère proprement prolétarien et révolutionnaire de la lutte politique de classes. On peut comprendre aussi que cette « importation », si elle n'est pas un commencement abolu, si elle est déjà un résultat, n'est pas non plus une *fin*, le terme du développement de la théorie : elle crée au contraire les conditions d'un développement nouveau, auquel elle donne *ses bases* propres. Loin de perpétuer les conditions qui l'ont rendue possible (au prix de formidables difficultés), elle les transforme et doit s'en éloigner de plus en plus, en donnant naissance à un travail « intellectuel » de type nouveau. Dans le principe, l'analyse de Lénine

abolit les Origines et les Fins. Gardons ce premier point en mémoire, car il commande toute la suite.

2. Pour faire un pas de plus, il faut maintenant nous reporter aux textes dans lesquels Lénine a posé la question des déviations comme un problème général, hors duquel l'histoire de la théorie reste inintelligible. Il l'a fait au fort de la lutte contre le révisionnisme et contre le courant de « liquidation » dans la social-démocratie russe, après 1905. Lénine cherche alors les *causes* qui font du « révisionnisme » (terme inventé par Bernstein lui-même, qui prend pour mot d'ordre la nécessité de « corriger » et de « rectifier » le marxisme, en le débarrassant de ses éléments « hégéliens », « blanquistes », etc.) un phénomène *général*, avec ses variantes nationales (bernsteinisme, jauréssisme), y compris ses variantes « de gauche », anarcho-syndicalistes. « Qu'est-ce qui rend, se demande-t-il, le révisionnisme inévitable dans la société capitaliste ? Pourquoi est-il plus profond que les particularités nationales et les degrés de développement du capitalisme [14] ? »

Pour le comprendre, il lui faut d'abord remonter aux conditions mêmes dans lesquelles le marxisme s'est constitué. Dans l'histoire théorique du marxisme, la polémique, la lutte contre les idéologies adverses, n'a pas été un aspect dérivé, secondaire, postérieur à sa propre constitution. Elle lui était nécessaire. Le point de vue théorique de classe ne se constitue pas *isolément*, il se constitue dans la lutte indéfiniment reprise, réajustée, contre l'idéologie dominante qui pénètre le socialisme lui-même : car toute position de classe est une *division* en acte, un procès de division. C'est pourquoi le développement théorique du marxisme n'a pas été la simple conséquence des « découvertes » de Marx ; c'est l'effet de cette polémique inévitable, c'est l'anti-Proudhon, l'anti-Bakounine, l'anti-Dühring.

Si l'on reconnaît que cette lutte entre le marxisme et le socialisme prémarxiste affecte de l'intérieur la constitution même de la théorie marxiste, on peut comprendre la nature du processus qui se développe *après* la victoire du marxisme sur les autres doctrines socialistes :

« Aux environs de 1890 cette victoire, dans ses grandes lignes, est un fait accompli [...]. L'organisation internationale du mouvement ouvrier, ressuscitée sous forme de congrès internationaux périodiques, se place d'emblée et presque sans lutte, dans toutes les questions essentielles, *sur le terrain du marxisme*. Mais lorsque le marxisme eut supplanté les théories adverses tant soit peu cohé-

14. *Marxisme et Révisionnisme* (1908), Œuvres complètes, tome XV, p. 27 et s.

rentes, *les tendances que ca théories traduisaient* recherchèrent des voies nouvelles. Les formes et les motifs de la lutte avaient changé mais la lutte continuait. Et dès le second demi-siècle d'existence du marxisme commence (après 1890) *la lutte d'un courant hostile au marxisme au sein du marxisme* [...]. Le socialisme prémarxiste est battu. Il poursuit la lutte, non plus sur son terrain propre, mais sur le terrain général du marxisme, *en tant que révisionnisme* [15]. »

Socialisme prémarxiste et « révisionnisme » sont donc deux formes historiques d'*une même tendance*, deux formes dont la succession, dans des conjonctures différentes, reproduit une même tendance. Aussi, de même que la lutte contre le socialisme prémarxiste a été la condition interne de la constitution du marxisme, la lutte contre le révisionnisme devient la condition interne de son développement. Mais cette constatation soulève trois questions au moins : celle des bases sociales d'une telle tendance, celle de son contenu théorique permanent à travers les changements de conjoncture, celle du « lieu » qu'il faut assigner à la lutte dans le dispositif de la théorie marxiste.

A ces questions, en 1908, Lénine ne donne encore que des réponses partielles, mais très intéressantes.

Sur le premier point, il montre que « ce qui rend le révisionnisme inévitable, ce sont les racines sociales qu'il a dans la société moderne » : c'est le caractère *inégal* du processus de prolétarisation, qui maintient toujours à côté de la classe ouvrière une petite bourgeoisie, à côté de la grande production capitaliste une petite production marchande, et c'est le développement même du capitalisme qui crée inéluctablement de nouvelles « couches moyennes ». Non pas, donc, une simple « survivance », mais un processus permanent, actuel. Et Lénine montre que ce processus continuera de produire ses effets *après la révolution prolétarienne* elle-même, qui n'a nullement pour condition une prolétarisation « intégrale » de la majorité de la population : la lutte actuelle entre le marxisme révolutionnaire et le révisionnisme, *la continuation de la lutte (théorique) de classe dans le marxisme*, apparaît ainsi comme la préfiguration, et l'un des aspects, de *la continuation de la lutte de classes dans la dictature du prolétariat*, qui a les mêmes bases générales. Cependant, dans cette analyse, Lénine ne traite encore que de la « société capitaliste » *en général*, il décrit un processus permanent, qui subsisterait inchangé dans toute son histoire (le double mouvement de prolétarisation et de reconstitution d'une petite bourgeoisie). Le révisionnisme serait porté par cette petite bourgeoisie en voie de prolétarisation, *comme* le socialisme utopique, l'anarchisme, etc. étaient portés par les artisans du XIXe siècle. En ce sens, l'analyse de Lénine ne se rattache

15. *Ibid.*

pas à *une phase* déterminée de l'histoire du capitalisme, et elle tend à estomper la spécificité du révisionnisme. De même, elle tend à le localiser sur *les marges* de la classe ouvrière, du côté de ses rapports avec la petite bourgeoisie, avec les couches incomplètement ou inégalement prolétarisées.

Sur le second point, il s'agit de comprendre quelles sont les « voies » spécifiques de l'idéologie bourgeoise « sur le terrain du marxisme », c'est-à-dire, nous l'avons vu, sur le terrain non de la théorie seule, ou de la pratique seule, mais de leur unité, que rend possible l'union de la théorie marxiste et du mouvement ouvrier. Il faut ici aller au point nodal, qui commande de proche en proche tout le processus de révision théorique (sur la concentration capitaliste, sur les crises, sur la théorie de la valeur, sur les contradictions du capitalisme, etc.) et pratique (réformisme et ralliement au parlementarisme bourgeois, au libéralisme). Ce point nodal, aux yeux de Lénine, c'est la reconnaissance effective du socialisme scientifique comme *une science de parti* : non pas une science mise au service d'un parti, mais une science toujours déjà commandée, dans son matérialisme, c'est-à-dire dans son objectivité, par une position de classe et donc de parti. D'où le rapprochement avec la *philosophie* : « [...] l'on ne peut croire *un mot* d'*aucun* des professeurs d'économie politique, capables d'écrire des ouvrages de très grande valeur dans le domaine des recherches spéciales, au sujet des faits réels, dès qu'il est question de la théorie générale de l'économie politique. Car cette dernière est, tout autant que la *gnoséologie*, dans la société contemporaine, une science *de parti*. Les professeurs d'économie politique ne sont, de façon générale, que de savants commis de la classe capitaliste ; les professeurs de philosophie ne sont que de savants commis des théologiens [16] ». Disons les choses autrement, car il ne s'agit pas ici d'un simple parallélisme entre l' « économie politique » (ou la « sociologie », dit encore Lénine, qui est obligé de suivre ses adversaires sur leur terrain académique [17] et la « gnoséologie » (d'ailleurs la gnoséologie n'est pas « une science ») : ce qui fait du matérialisme historique une science de parti, et en détermine ainsi l'*orientation* (donc aussi le progrès ou la régression théorique), c'est son rapport interne *à la philosophie* dialectique et matérialiste, dont dépend une union correcte de la théorie et de la pratique. En dernière analyse, les « déviations » théoriques du marxisme sont des déviations philosophiques, réalisées sur le terrain de la connaissance

16. LÉNINE, *Matérialisme et Empiriocritique* (1908), Œuvres complètes, tome XIV, p. 357.

17. « Wer den *Feind* will verstehen, muss im *Feindes* Lande gehen (quiconque veut connaître son *ennemi*, doit aller au pays de l'*ennemi*). » (*Matérialisme et Empiriocriticisme, op. cit.*, p. 330.)

scientifique, et les « révisions » sont d'abord des révisions philosophiques, qui produisent leurs effets dans la théorie marxiste en même temps que dans la ligne du mouvement ouvrier.

On le voit, par les éléments de réponse qu'elle apporte aux deux premières questions, celle des bases sociales du révisionnisme, et celle de la voie qu'il emprunte pour saper en quelque sorte le marxisme de l'intérieur, l'analyse de Lénine fait surgir une troisième question : la question du « lieu » même de la déviation. Disons plus précisément : la question du « lieu » où elle s'enracine historiquement et la question du « lieu » où se produisent ses effets théoriques, avec leurs conséquences en chaîne. Dans les deux cas, il s'agit de savoir si ce « lieu » est bien *central*, déterminant pour l'existence et le développement du marxisme, ou s'il est seulement marginal, secondaire. Et il s'agit de savoir ce qui lui confère son importance. Il faut poser cette question pour pouvoir comprendre quelles sont les formes spécifiques de l'idéologie bourgeoise « sur le terrain du marxisme » ; et quelles sont les conditions de possibilité, *dans le marxisme* lui-même, des ce « retour du refoulé » idéologique bourgeois.

Lénine tend de plus en plus à « localiser » la déviation *au centre* du rapport d'union de la théorie et de la pratique constitutif du marxisme : dans l'*inégalité* même du rapport de « fusion » de la théorie marxiste et du mouvement ouvrier, donc dans la structure des *partis* sociaux-démocrates, qui reflète les contradictions du procès de prolétarisation. Et dans l'inégalité du développement *théorique* du marxisme, en particulier dans la fragilité persistante, parce que constamment menacée, et dans les « renversements » de sa position *philosophique* (dont les « retours » à tel ou tel philosophe idéaliste sont les indices conjoncturels). Au centre, c'est-à-dire dans l'organisation du parti, dans la détermination de sa ligne politique, dans la pratique d'une « position de parti » au sein du travail scientifique.

3. Et maintenant, nous pouvons poser la question : comment Lénine, dans sa critique des déviations de la social-démocratie, met-il ces principes en pratique ? L'exemple le plus significatif, et le plus important historiquement, c'est celui de la critique de Kautsky, de Plékhanov et, plus généralement, de la majorité des théoriciens et dirigeants des partis de la IIe Internationale, à l'époque de la guerre impérialiste et de la révolution soviétique. C'est la dénonciation et l'analyse de la « faillite de la IIe Internationale ». Cette critique concentre, en un moment historique décisif, les traits caractéristiques du « léninisme » : c'est elle qui en a fait, à l'épreuve du feu, *la* forme authentique du marxisme pour toute une époque, à laquelle nous appartenons encore.

L'aspect principal de cette critique, c'est bien évidemment

l'affrontement de deux pratiques politiques opposées : pour ou contre le soutien de la social-démocratie à la guerre impérialiste (« l'union sacrée »), pour ou contre la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile, pour ou contre la révolution soviétique, première révolution prolétarienne victorieuse de l'histoire. Mais cet affrontement inclut d'emblée une lutte théorique, à laquelle nous devons quelques-uns des principaux textes « classiques » du léninisme. C'est cette lutte théorique, comme telle, qui nous intéresse ici avant tout. On connaît ses thèmes principaux. L'opportunisme de la social-démocratie, qui semble professer, sur le plan de la théorie « économique », un marxisme inattaquable, se manifeste : *1*) par la dénégation de l'approfondissement et de l'aggravation des luttes de classes dans le capitalisme des monopoles (d'où la théorie de l' « ultra-impérialisme » de Kautsky ; *2*) par l'incapacité à reconnaître et analyser le changement de conjoncture dans la lutte des classes, le passage d'une période « pacifique » à une période d'affrontement révolutionnaire violent (le « gauchisme » manifestera, lui, une incapacité symétrique à reconnaître d'autres conjonctures que la lutte violente) ; *3*) par l'incapacité à reconnaître et analyser les effets du développement inégal du capitalisme dans les différents pays, à l'époque de l'impérialisme, et la possibilité de la révolution socialiste dans certains pays capitalistes « arriérés » (le trotskisme continuera cette tendance dans sa théorie de la « révolution permanente ») ; *4*) par sa méconnaissance et sa déformation de la théorie marxiste *de l'Etat*, point-décisif dans l'affrontement des tendances et caractéristique *commune* de toutes les variantes de l'opportunisme, depuis le refus de la dictature du prolétariat par Kautsky et Plékhanov jusqu'aux erreurs des « communistes de gauche » sur la question nationale ; etc. Toutes ces caractéristiques manifestent, et Lénine y insiste constamment en le montrant dans le détail, l'ignorance de la *dialectique* (même et surtout lorsqu'elle est formellement invoquée : la dialectique, « malheureusement », n'est pas une méthode qu'on puisse appliquer comme un système de règles). *Chacun* de ces points est, nous le savons, le lieu d'une « découverte » originale de Lénine, d'un développement théorique *ajoutant* de nouvelles connaissances à la théorie marxiste.

Tout en présupposant connues ces critiques [18], arrêtons-nous un instant sur leur *forme*, et même sur leur « style », dans lequel

---

18, Cf. notamment *La Faillite de la IIe Internationale*, Œuvres complètes, tome XXI ; *L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme*, Œuvres complètes, tome XXII ; *Une caricature du marxisme et à propos de « l'économisme impérialiste »*, Œuvres complètes. tome XXIII : L'Etat et la Révolution, Œuvres complètes, tome XXV ; *La Maladie infantile du communisme : le gauchisme*, Œuvrer, complètes, tome XXXI ; etc.

s'exprime la conception que se fait Lénine de la lutte de classes théorique. En particulier sur l'exemple privilégié de Kautsky, dont la position, et la tendance qu'il représente historiquement, occupent une place déterminante dans le développement des thèses de Lénine.

Or la critique du kautskisme s'effectue dans une forme paradoxale, qui n'a pu manquer de soulever des difficultés, et qui a elle-même produit des effets contradictoires. Essayons de montrer pourquoi.

En premier lieu, Lénine ne cesse de souligner que Kautsky (et, d'une façon générale, les dirigeants « orthodoxes » de la social-démocratie, qui ont été les protagonistes de la lutte contre Bernstein et le révisionnisme ouvert) ne doivent pas être considérés en tant qu'*individus*. « Des individus et des groupes peuvent changer de camp. C'est non seulement possible, mais encore inévitable chaque fois que se produit un grand " chambardement " social ; le caractère d'un *courant* donné ne s'en trouve nullement modifié, non plus que le lien idéologique entre des courants déterminés et leur signification de classe [19] . » La critique de l'opportunisme n'a pas affaire essentiellement aux individus (même pris en groupe), c'est-à-dire aux formes de la conscience subjective, à la plus ou moins grande intelligence subjective du marxisme chez les individus, mais elle a affaire à des positions théoriques et pratiques objectives, nécessaires, qui orientent et infléchissent l'histoire du mouvement ouvrier.

Cependant, dans sa critique de Kautsky et de l'opportunisme, Lénine invoque constamment trois arguments :

1. L'opportunisme a *oublié* ou *éludé* certains aspects du marxisme, et en particulier toute une série de *textes* de Marx et Engels : avant tout il a « oublié » les conclusions que Marx et Engels avaient tirées de la Commune de Paris, et la « rectification » du *Manifeste communiste* qui en résultait [20] .
2. En conséquence, l'opportunisme a *déformé, dénaturé* la théorie marxiste de la lutte des classes et de l'Etat, de façon à pouvoir présenter la théorie de la lutte des classes *sans* la théorie de la dictature du prolétariat [21] .
3. Dans ces conditions, l'opportunisme n'a été marxiste (et révolutionnaire) qu'*en apparence*, « en paroles », en intention et en promesses, mais non réellement, en pratique. Il n'a pas pratiqué le marxisme, mais une « phraséologie marxiste », qui relève de «l'hypocrisie [22] ».

---

19. Œuvres complètes, tome XXI, p. 152.
20. Cf. notamment Œuvres compiètes, tome XXV, p. 439-440, 518-520.
21. Cf. notamment Œuvres complètes, tome XXV, p. 416, 418, 446, 513, etc.
22. Cf. par exemple Œuvres complètes, tome XXI, p. 226 ; tome XXV, p. 457 ; etc.

De ces accusations, Lénine apporte *les preuves*, en citant, expliquant et développant longuement les textes de Marx et d'Engels, en les confrontant aux commentaires de Kautsky et de Plékhanov, à leurs œuvres et à leurs actes.

Nous entendons bien que la forme de cette critique est commandée par les conditions pratiques dans lesquelles elle a lieu : il s'agit de faire juges les masses de militants ouvriers révolutionnaires, et ils ont largement sanctionné ce jugement, en fondant et rejoignant les partis communistes. Mais, dans la lettre même de cette argumentation, une contradiction doit aussi nous apparaître après coup, précisément à cause de ses immenses effets pratiques. Tous ces arguments ont un point commun, qu'on aura relevé : ils présupposent en fait *l'existence* d'un point « fixe » du marxisme, d'un repère théorique préexistant à la déviation opportuniste, d'une ligne juste *déjà donnée* (dont on s'est écarté). Pour que le marxisme puisse être « oublié » et « déformé », pour qu'il puisse être retrouvé sous une phraséologie hypocrite, il faut qu'il soit d'abord constitué et fixé. C'est précisément ce qui fait problème. Que signifie en effet cette « existence » du marxisme authentique, à laquelle on pourrait ainsi *mesurer* l'ampleur et le sens d'une déviation ?

Elle signifie, dans l'argumentation de Lénine, au moins trois choses matérielles, chacune selon sa modalité. Elle signifie d'abord que les textes de Marx et Engels existent, puisqu'ils sont écrits et publiés (parfois au prix d'une longue lutte politique, qui est *déjà* un combat contre l'opportunisme, comme dans le cas de la *Critique du Programme de Gotha* : ce ne peut être un hasard) ; donc on peut les lire. Elle signifie ensuite que s'est formée d'emblée au moins une tendance organisée qui a pu et dû rompre historiquement avec l'opportunisme, et ainsi lutter contre lui sans aucune concession (le bolchevisme). Elle signifie enfin qu'il y a une contradiction inconciliable entre la position d'opportunisme et de trahison des *dirigeants* de la social-démocratie et la tendance révolutionnaire des *masses* elles-mêmes (ce qui fait que la « faillite » de la IIe Internationale n'est pas celle des masses mais celle des dirigeants, non *la fin* de l'internationalisme, mais au contraire une condition de son développement et de *l'unité* réelle du prolétariat : car l'unité du prolétariat, c'est la séparation d'avec les éléments bourgeois de la social-démocratie [23]).

Que traduisent *avant tout* ces constatations ? Ce simple fait, décisif, que Lénine, étudiant et dénonçant les causes de l'opportunisme, ne se place pas *du point de vue de la tendance opportuniste elle-même*, comme si elle était la seule, comme si elle était par nature la tendance

23. Cf. Œuvres complètes, tome XXI, p. 15, 105, 150, 462.

historiquement dominante, à long terme (même lorsqu'il dit : elle est momentanément dominante dans les organisations de la classe ouvrière). Il se place au contraire (« stratégiquement », dira Mao) du point de vue de la tendance opposée, de la tendance objective de la classe ouvrière à embrasser une idéologie révolutionnaire, et du point de vue des moyens pratiques et théoriques de réaliser et d'accélérer cette tendance. Cependant, ces constatations sont tout à fait problématiques, ou plus exactement, elles sont *circulaires* : elles présupposent le résultat du processus historique sous la forme d'un « donné » préalable. Le problème n'est pas seulement, en effet, que *les masses* soient objectivement portées à se séparer des dirigeants opportunistes de la social-démocratie : le problème de l'heure, en 1915-1920, c'est la constitution d'organisations révolutionnaires de forme *nouvelle* (communistes) dans tous les pays, à l'exemple du bolchevisme. Le problème n'est pas seulement que *les textes* authentiques de Marx et Engels « existent », car l'existence des *textes marxistes* n'est pas l'existence *du marxisme* : le problème de l'heure, c'est de savoir *où* et *comment* ils existent, c'est qu'ils soient connus et reconnus du mouvement ouvrier. En constatant l'existence du marxisme, « oublié » et « dénaturé » par l'opportunisme, Lénine, au moment même où il l'accomplit, obscurcit en partie le sens et la portée historique de sa lutte contre l'opportunisme : une lutte nouvelle pour une théorie marxiste qui surmonte les tendances à l'économisme et au réformisme, une lutte nouvelle pour la diffusion des idées révolutionnaires du marxisme dans les masses, donc une lutte pour une forme nouvelle, et supérieure, de fusion du marxisme et du mouvement ouvrier. Une lutte qui doit d'abord aller *a contre-courant*.

De cette difficulté, qui conduit finalement Lénine à présenter son objectif réel sous une forme « inversée », nous pouvons trouver l'indice dans la forme même d'une question que Lénine pose (et se pose) avec insistance. Une question paradoxale, que nous pourrions dire elle aussi « introuvable » dans la théorie marxiste et, par là même, prise à la lettre, nécessairement *insoluble* : à partir de *quand*, à partir de *quel texte* Kautsky a-t-il en fait « abandonné » le marxisme, soit en pratique, soit en paroles ? Quand peut-on dire que Kautsky était « encore » marxiste, quand faut-il dire qu'il a « cessé » définitivement de l'être ? A cette question, tantôt Lénine répond en donnant une date (par exemple celle de la brochure *Le Chemin du pouvoir*, 1909) après laquelle Kautsky aurait abandonné le marxisme, tantôt il répond en montrant que *dès le début*, c'est-à-dire dès l'époque de sa lutte contre le « révisionnisme » de Bernstein, Kautsky ne luttait contre l'opportunisme qu'en lui faisant des concessions de fond. Or cette question n'est que la contrepartie du *principe* impliqué dans la critique de Lénine : celui de la

préexistence du marxisme authentique à ses luttes de tendances et à ses déviations, principe qui entraîne à son tour la possibilité d'un jugement rétrospectif, téléologique, sur l'histoire de l'opportunisme. Dirons-nous que ce principe introduit chez Lénine, au moins dans *la forme* de sa critique (mais cette forme peut être historiquement déterminante), un élément d'idéalisme ? Pourquoi ne pas le dire, puisque tout se passe ici comme si Lénine n'avait pu critiquer Kautsky qu'en retournant contre lui *son propre* concept idéologique du marxisme : le concept de l' « orthodoxie », qui emporte avec lui son contraire, celui de l'erreur, de l'hétérodoxie et de l'hérésie. En présentant finalement sa critique en ces termes (mais n'oublions pas que c'en est l'*aspect secondaire, contredit* par son contenu), il est possible de dire que Lénine préparait lui-même certaines des conditions qui permettraient plus tard de présenter à son tour le léninisme comme une « orthodoxie », c'est-à-dire comme un dogme. Non pas, comme le voudraient les critiques bourgeois du léninisme, à cause du *contenu* de sa critique (car Lénine avait mille fois raison de défendre sans concessions la position de parti révolutionnaire face à la trahison, à l'idéologie bourgeoise de la social-démocratie), mais à cause de *cet élément* (et de cet élément seul) dans la forme théorique de sa critique.

La même difficulté se manifeste d'ailleurs en ce qui concerne l'analyse de la situation de l'opportunisme dans le mouvement ouvrier lui-même, donc sa nature *de classe*. On se souvient que Lénine avait, dès 1908, caractérisé le révisionnisme d'une façon contradictoire : *dans* le mouvement ouvrier, « sur le terrain » du marxisme, mais *marginal*, représentant un corps étranger au prolétariat et au mouvement ouvrier, une enclave bourgeoise ou petite-bourgeoise. Ce problème (proprement « topique ») acquiert une importance beaucoup plus grande lorsqu'il concerne non une *fraction* isolée et extrême de la social-démocratie, mais *la majorité* de ses dirigeants et de ses théoriciens. Comment penser alors le statut contradictoire de cette direction : à la fois « extérieure » au mouvement des masses, auprès de qui elle joue le rôle d'un cheval de Troie de la bourgeoisie, et en même temps « intérieure », puisqu'elle représente, *pour un temps* (de 1870, ou de 1889, à 1914), la forme historique nécessaire de la diffusion du marxisme, de l'*organisation* de masse des ouvriers révolutionnaires ? Opposer l'opportunisme des dirigeants à l'instinct de classe des masses, c'est mettre en évidence une contradiction réelle : ce n'est pas expliquer *pourquoi*, dans une conjoncture donnée, cette contradiction reste insoluble.

4. Je suggérerai que ces difficultés sont pourtant, dans le principe, résolues par Lénine lui-même, ou, si l'on préfère, qu'elles disparais-

sent dès lors que, prenant appui sur le *contenu* même des critiques de Lénine, nous procédons à un renversement de perspectives, pour « redresser » les formulations isolées que nous venons d'évoquer. Du même coup, dans la ligne de *Que faire ?* et de la lutte contre le révisionnisme, nous pourrons découvrir chez Lénine les éléments d'une théorie de l'histoire du marxisme qui est à la fois beaucoup plus *matérialiste* et beaucoup plus *dialectique* que tout ce que nous pouvons trouver chez ses prédécesseurs. Une théorie qui est encore aujourd'hui « en avance » sur la façon dont la plupart des marxistes et des léninistes se représentent cette histoire.

A la base de cette théorie, il faut en effet placer deux « découvertes » corrélatives de Lénine, dont chacune mériterait une étude particulière, détaillée : l'une concernant le principe théorique de l'opportunisme et de sa variation; l'autre concernant ses bases matérielles dans l'histoire présente.

La première grande « découverte » de Lénine, qui permet de reprendre les thèses de 1908 en les ajustant, c'est le fait que *la forme fondamentale* de l'opportunisme dans l'histoire du marxisme après Marx n'est ni le « révisionnisme » ni le « gauchisme », mais ce qu'on pourrait appeler *l'opportunisme* « *du centre* », dont les déviations extrêmes, immédiatement perçues et perceptibles (parce qu'elles en viennent rapidement à proposer des « corrections » au marxisme) ne représentent que des effets et des variantes. C'est le fait que le noyau théorique de l'opportunisme réside dans *l'économisme* marxiste lui-même, c'est-à-dire dans l'interprétation mécaniste et évolutionniste, non dialectique, du matérialisme historique : dans le « renversement » interne de sa problématique, qui cherche à penser la lutte de classes *sans* la dictature du prolétariat, et finalement l'existence des classes *sans* la lutte de classes dont elles sont le produit. Révisionnisme et gauchisme apparaissent dès lors comme des effets seconds, parfois paradoxaux (puisqu'ils opposent à l'économisme le volontarisme ou l'humanisme qu'il implique déjà lui-même), de l'économisme, qui est, pour toute une époque, la déviation *interne* fondamentale du marxisme.

La seconde grande « découverte » de Lénine permet d'expliquer ce fait : elle en montre la base matérielle, non pas sous la forme d'un phénomène de survivance, ou qui reste marginal, mais sous la forme d'une contradiction profonde, liée à la phase historique actuelle de l'histoire du capitalisme. Pour le dire abstraitement, cette contradiction tient à ce que la théorie marxiste, pas plus que le mouvement ouvrier, pas plus que *le prolétariat* lui-même, ne sont *extérieurs* au développement de la société capitaliste et de ses contradictions. Ils n'y sont pas, selon le mot de Spinoza, « comme un empire dans un autre empire ». Les contradictions matérielles de la société capitaliste

se reflètent *dans* le prolétariat et dans ses organisations, donc dans la théorie marxiste, en y produisant sans cesse de nouveaux effets. De cette contradiction, Lénine relève toujours simultanément deux aspects. D'abord la contradiction inhérente à l'existence et à l'organisation des *partis* de la classe ouvrière, qui sont les organisations nécessaires de sa lutte de classe contre l'Etat bourgeois (ce que l'anarchisme et le spontanéisme ignorent), et en même temps affectés de l'intérieur par l'existence et la forme de l'appareil d'Etat bourgeois :

« Nous ne nous passons pas de fonctionnaires *en régime capitaliste*, sous la *domination de la bourgeoisie*. Le prolétariat est opprimé, les masses laborieuses sont asservies par le capitalisme. En régime capitaliste, la démocratie est rétrécie, comprimée, tronquée, mutilée par cette ambiance que créent l'esclavage salarié, le besoin et la misère des masses. C'est pour cette raison, et seulement pour cette raison, que dans nos organisations politiques et syndicales les fonctionnaires sont corrompus (ou plus exactement ont tendance à l'être) par l'ambiance capitaliste et manifestent une tendance à se transformer en bureaucrates, c'est-à-dire en personnages privilégiés, coupés des masses et placés *au-dessus* d'elles. Là est *l'essence* du bureaucratisme. Et tant que les capitalistes n'auront pas été expropriés, tant que la bourgeoisie n'aura pas été renversée, une certaine “ bureaucratisation ” des fonctionnaires du prolétariat *eux-mêmes* est inévitable [24]. »

L'opportunisme a donc une base *politique*, inséparable de l'existence même des organisations et de partis prolétariens. L'histoire des partis prolétariens est celle de cette contradiction, de ses effets et de ses « solutions ». Pour la comprendre il faut faire une théorie des appareils idéologiques d'Etat bourgeois de leur jeu concerté et de la lutte de classes qui s'y déroule.

Mais l'opportunisme a aussi une base économique : à l'époque de l'impérialisme, le développement inégal du capitalisme, le partage et le pillage du monde entier par le capital concentré dans *quelques* nations impérialistes ont pour résultat *la division* inévitable de la classe ouvrière, la formation tendancielle d'une « aristocratie ouvrière » : ils tendent *à la fois*, nous dit Lénine, à aggraver l'exploitation pour la majorité du prolétariat (et la prolétarisation des masses de travailleurs non salariés dans le monde entier) *et* à atténuer (même provisoirement et dérisoirement, au regard de l'accumulation capitaliste) l'exploitation pour une minorité de prolétaires, qui appartiennent précisément, pour l'essentiel, aux pays impérialistes « avancés » dans

---

24. *L'Etat et la Révolution*, Œuvres complètes, tome XXV, p. 525-526.

lesquels s'est d'abord développé le mouvement ouvrier. C'est cette division tendancielle qui constitue, en dernière analyse, la base permanente de l'opportunisme, sous ses différentes formes, *dans* le marxisme, et qui y produit ses effets précisément *à cause* de la « fusion » sans cesse plus avancée entre le marxisme et le mouvement ouvrier. Mais c'est aussi le développement de l'impérialisme, l'aggravation des antagonismes de classes sur une échelle élargie, qui suscitent la critique de l'opportunisme, le renforcement de la tendance révolutionnaire.

Une telle explication, dont Lénine nous a donné les premiers éléments, suppose que nous considérions le marxisme non comme *donné* une fois pour toutes dans l'œuvre de Marx et d'Engels (dans les textes qu'ils nous ont légués), mais comme *produit* dans un procès ininterrompu, qui dépend du rapport pratique du marxisme au mouvement ouvrier, et dans lequel la lutte entre l'idéologie bourgeoise et l'idéologie prolétarienne se poursuit encore, non pas comme un phénomène « étranger au marxisme » (selon l'expression courante), mais comme le « moteur » même de son développement. Une telle explication est matérialiste parce qu'elle peut désigner et analyser les bases historiques du développement théorique et leur transformation. Elle est dialectique, parce qu'elle montre la liaison nécessaire entre la *production* d'énoncés nouveaux, représentant un accroissement de nos connaissances objectives, et la *rectification* des énoncés théoriques existants (dont la lettre fait place, par son inachèvement même, à des interprétations divergentes, les unes révolutionnaires et progressives, les autres révisionnistes et régressives). Dialectique encore, parce qu'elle montre que *la contradiction* est à l'œuvre dans le développement de la théorie, sous des formes spécifiques. Parce qu'elle montre que *la vérité* objective du marxisme n'est pas *à l'origine* et en deçà de ses luttes internes, mais en est au contraire le résultat. Parce qu'elle permet ainsi d'échapper au dilemme du « dogmatisme » (la vérité est éternelle, elle ne change pas, elle ne se transforme pas) et de l'éclectisme (il n'y a pas de vérité absolue, il n'y a que des « vérités relatives », des opinions subjectives, autrement dit pas de vérité du tout). Parce qu'elle permet ainsi de comprendre pourquoi l'histoire du marxisme est à chaque moment ouverte sur de nouveaux développements objectifs.

Allons jusqu'au bout de cette conception : cela veut dire que, dans l'histoire du marxisme, il y a un « noyau » de connaissances objectives, de « vérité absolue », qui s'enrichit sans cesse, *précisément parce qu'il n'y a pas de point fixe* antérieur au conflit des tendances, pas de *ligne juste* qui soit tracée *une fois pour toutes* dans le rapport de la théorie à la pratique. Car c'est ce conflit qui produit, à l'épreuve de la pratique, une ligne juste. Et par conséquent il n'y a

pas d'autre fidélité au marxisme que son développement et sa transformation, avec tous les risques que cela comporte.

Cela, peut-être Lénine ne pouvait-il pas le dire exactement *ainsi* : mais c'est dans la mesure même où toute son activité théorique en était la preuve en acte. Lénine se désigne comme retrouvant la véritable théorie de Marx et Engels, que l'opportunisme oublie et dénature : mais c'est en réalité l'action de Lénine et des bolcheviks qui a, pour la première fois, inscrit réellement la théorie de Marx sur la dictature du prolétariat (et les textes qui l'exposent) dans la pratique du mouvement ouvrier et donc dans sa « conscience » théorique. Lénine rectifie Kautsky et, à travers cette rectification, il *ajoute* quelque chose à Marx et Engels, qu'ils n'avaient pu anticiper réellement. Lénine désigne l'exactitude et la fidélité à la théorie révolutionnaire de Marx et Engels comme une condition préalable, dans le temps même où il la produit comme le résultat d'une pratique à la fois théorique et politique, que rien ne garantissait au départ. C'est que Lénine (et avec lui les révolutionnaires bolcheviques) subissait, pour la première fois dans l'histoire du marxisme (mais non la dernière, sans doute), les effets d'une conjoncture révolutionnaire, au cours de laquelle la théorie et la pratique du mouvement ouvrier ont à se refondre sur des bases nouvelles.

Aujourd'hui encore, sous des formes très différentes, le mouvement ouvrier est divisé ; il y a en son sein des tendances à l'opportunisme, il y a donc des tendances révolutionnaires, qui fusionnent et fusionneront avec le mouvement des masses. A nous de savoir en analyser les causes, et les traiter non de façon éclectique, en cherchant leur « conciliation », mais de façon dialectique. Etudions *l'histoire* du marxisme et du mouvement ouvrier : cette étude ne suffira pas à nous découvrir les chemins du présent, mais elle nous fournira les moyens de la nécessaire lutte de classes dans la théorie.

Table

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN SEPTEMBRE 1974
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE AUBIN
86 - LIGUGÉ / VIENNE
DÉPÔT LÉGAL : 3e TRIMESTRE 1974
No D'ÉDIT. : 702. — No D'IMPR. : 7805.
1er TIRAGE : 3 300 EXEMPLAIRES



CINQ ÉTUDES DU MATÉRIALISME HISTORIQUE

Je rassemble ici cinq études du matérialisme historique, rédigées au cours des dernières années dans des circonstances différentes, mais dans le cours d'un même travail.

Je le précise d'emblée : des études *du* matérialisme historique, ce ne sont pas des interprétations, des recherches « originales », encore moins les chapitres d'un traité. Mais quelques éléments du travail d'apprendissage permanent que la théorie marxiste requiert des militants révolutionnaires que nous voulons être.

La théorie marxiste n'est pas, spontanément, « bien connue » de tous ceux qui l'invoquent. Elle ne peut etre réduite à des citations, bien qu'elle exige la connaissance détaillée tes textes « classiques ». Elle doit être étudiée à la lumière de la *pratique* et des problèmes politiques de notre temps, mais non pas mise *au service* d'une ligne conjoncturelle, pour lui fournir des garanties d'authenticité idéologique immédiates. Elle ne peut être étudiée indépendamment de l'*histoire du mouvement ouvrier*, dont elle représente la forme concentrée d'organisation. C'est donc une tâche politique, collective, ininterrompue, c'est le lieu et l'enjeu d'une lutte incessante entre plusieurs voies, qui est une forme spécifique de la lutte des classes.

Le matérialisme historique définit et analyse concrètement deux réalités indissociables : le processus de l'exploitation capitaliste et le processus de la révolution prolétarienne. Ses vrais « concepts fondamentaux » sont donc ceux de la *plus-value* et de la *dictature du prolétariat*, irréductibles à toute l'idéologie bourgeoise, et dont l'énoncé même requiert l'actualisation permanente, dans chaque conjoncture historique. Le champ du matérialisme historique, c'est l'*unité* des problèmes de le plus-value et de la dictature du prolétariat; c'est l'analyse de l'exploitation capitaliste *du point de vue* de la révolution prolétarienne.

Sur ce terrain, que nous n'avons pas fini d'explorer, le marxisme n'a cessé de progresser en se rectifiant lui-même. Il est devenu le « marxisme-léninisme ». Il doit parcourir de nouvelles étapes.

E. B.

FRANÇOIS MASPERO, 1, PLACE PAUL-PAINLEVÉ, 75005 PARIS